

Deaglán Rhyne

LA PROPHÉTIE

LIVRE 2



Les Deux Mondes

La Prophétie, Livre 2 - Les deux mondes -

Deaglán Rhyne

Œuvre publiée sous licence Creative Commons by-nc-nd 3.0

Image de couverture : Images libres de droits - Pixabay -

En lecture libre sur Atramenta.net

Avertissement

Ce livre contient des scènes érotiques et des scènes de sexe explicites qui pourraient heurter la sensibilité de certaines personnes. La lecture en est donc réservée à un public averti.

©Deaglán RHYNE, 2022

« Les femmes ne sauraient s’émanciper des préjugés sans s’affranchir de la morale. »

Victor Cherbuliez
Paule Méré (1864)

« Ce livre est une œuvre de fiction, toute ressemblance avec la réalité est à imputer à cette dernière. »

Jorge Volpi
La fin de la folie (2003)

À Áilish

*An Tuar
Tiocfaidh an Teachtaire
agus osclófar
an Doras¹*

1 Gaélique irlandais. La Prophétie : « La Messagère viendra et la Porte s'ouvrira. »

Calle Ocho

Ma montre et le panneau d'affichage du hall de Roissy pour les vols en partance me donnent exactement les mêmes informations : samedi 11 février 1984, 20 h 30 et le vol AA 1578 Paris/Miami est toujours bien prévu pour 22 h 30.

Cela devrait me rassurer. Il n'en est rien.

Il y a bien une trentaine de minutes que je suis assis sur ce banc face au comptoir d'enregistrement d'American Airlines et toujours pas de Natalie. Depuis que je la connais, elle n'a jamais été en retard, à aucun de nos rendez-vous. Pour tout dire, elle est la précision incarnée... ce qui ne fait que raviver mon inquiétude.

Il était dix-huit heures lorsqu'elle a appelé de chez elle pour me confirmer qu'elle attendait son taxi, ajoutant en manière de plaisanterie qu'elle n'oublierait ni mon billet, ni mon sac de cabine, ni ma valise. Cette valise que nous avons faite ensemble la semaine dernière.

J'entends encore son rire heureux.

— Plus qu'une heure et je suis dans tes bras. Je t'aime.

Mon « bagage africain », je l'ai laissé ce matin pour dix jours à la consigne « longue durée » de la gare de Lyon et j'ai quitté le bureau tout à l'heure avec ma seule mallette dans laquelle je n'ai même pas de brosse à dents. J'envisage déjà le pire... le problème de dernière minute. Je ne peux d'ailleurs imaginer lequel, tellement je vois de possibilités de catastrophes.

Si j'en crois le tableau d'affichage, nous avons encore une demi-heure avant la clôture de l'enregistrement. Pas d'affolement... elle va arriver.

Seigneur ! Si elle avait au moins un moyen de me contacter... On se calme Rhyne... on se calme.

Le problème est que je ne parviens pas à me calmer... un comble, moi qui ai toujours ressenti comme apaisante l'ambiance de nuit d'un aéroport.

Tout à l'heure, lorsque je me suis assis sur ce banc, j'avais encore la tête pleine des trois semaines qui venaient de s'écouler après mon retour du Cameroun.

Nous nous étions vus chaque midi... ou presque... dans ce petit studio qu'elle avait déniché à deux pas de la station « Tuileries ». Le temps de faire l'amour comme des fous et d'avalier les sandwiches ou les plats à emporter qu'elle ne manquait jamais d'amener, et notre heure de pause était déjà passée. Trois longues semaines à attendre avec impatience le moment du départ pour Miami... ensemble... pour dix jours de rêve.

À la seconde même où ne dominant plus mon angoisse, je sens que je vais me mettre à hurler, je la vois enfin.

Elle pousse un énorme chariot avec nos deux valises et les deux sacs. Jamais de mémoire de passager, on n'a vu Caddie rouler aussi vite. Pour ne pas se faire renverser, nombre de personnes le nez en l'air devant les tableaux d'affichage sont obligées de s'écarter prestement, prévenues par des « Pardon » et « *Excuse me* » que leur vie ne dépend plus que de leur agilité.

Elle m'aperçoit alors que je cours vers elle et ce moment de distraction est fatal au bolide qu'elle pilote. Le chariot se met en travers, et se couche sur le côté. Valises et sacs se retrouvent à terre et je ne sais par quel miracle elle réussit à ne pas s'étaler par-dessus tout ce fatras.

En fait, le miracle s'est matérialisé sous la forme d'un grand costaud grisonnant en large imperméable mastic, les cheveux coupés en brosse. Toute la dégaine d'un militaire ou d'un policier d'un film de série B.

J'arrive à l'instant où son sauveur ramasse son sac et le lui tend.

— *Are you OK ?*²

De ce que j'entends de l'accent... sûrement un compatriote et

2 Est-ce que ça va ?

vraisemblablement un Texan.

Sourire gêné de Natalie.

— *I'm fine. Thank you.*³

— *You welcome.*⁴

Elle me présente d'un geste de la main

— *My friend !*⁵

Le brave homme m'aide à redresser le chariot et à recharger les valises. Sa poignée de main me broie les phalanges.

— *Have a nice trip.*⁶

Je le remercie d'un signe de tête. Il s'éloigne avec un sourire digne d'une publicité pour dentifrice.

Quelques secondes à nous regarder, incrédules et, dans le même élan, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre.

La prenant par la taille, je la soulève, la fais virevolter et la repose au sol après deux tours complets à lui picorer le visage de baisers.

— Tu n'as rien ?

— Non, tout va bien, mais j'ai bien cru que je passais par-dessus le Caddie. Sans ce cow-boy, c'est ce qui serait arrivé.

Elle est ravissante, plus belle qu'elle ne l'a jamais été dans son manteau long, très épaulé. En dessous, sur son chemisier à jabot, elle porte une veste beige et un pantalon de cuir si souple qu'il s'ajuste à ses formes comme une deuxième peau.

Je la tiens à bout de bras pour mieux la contempler... On se mange des yeux et... de bisous.

C'est l'appel à enregistrer concernant les derniers passagers de notre vol AA 1578 pour Miami qui nous ramène sur Terre.

Je prends les commandes du chariot et nous nous dirigeons vers le comptoir des *1st Class* où une hôtesse nous accueille comme si nous étions les personnes les plus importantes de la planète.

Passeports, billets... Pendant que la préposée met deux petites croix sur la feuille de notre plan de cabine, je demande :

— J'ai bien cru que tu voulais décoller avant même d'être dans l'avion, mais... ton retard... que s'est-il passé ?

3 Je vais bien. Merci.

4 De rien.

5 Mon ami !

6 Bon voyage.

Elle rit.

— Une crevaison toute bête juste avant d'arriver. Je crois que si je n'avais pas eu les sacs et les valises, j'aurais fait le reste du chemin à pied. C'est d'ailleurs l'option que j'ai failli prendre en abandonnant les bagages.

— En tout cas pour une arrivée discrète, c'était raté. Je n'ai jamais vu un chariot aller aussi vite.

— J'avais peur que tu t'inquiètes.

— Et tu avais raison, j'étais mort de trouille que tu ne viennes pas. En dix minutes j'ai imaginé des dizaines de scénarios, tous pires les uns que les autres.

Quoi de plus glamour qu'un baiser devant un comptoir d'enregistrement ? L'hôtesse qui nous tend nos cartes d'embarquement en oublie les formules d'usage et reste bouche bée alors que je récupère les deux cartons.

Dans le salon *1st Class*, nous n'avons pas bien longtemps à attendre avant qu'une autre hôtesse nous appelle à embarquer. Je voyage beaucoup, mais c'est la première fois que je monte à bord d'un 747... Impressionnant !

L'ambiance feutrée de la cabine de première classe nous accueille. Deux rangées de larges fauteuils cuir inclinables en position lit, groupés deux par deux... éclairage très étudié... un vrai salon volant.

La chef de cabine qui nous reçoit nous conduit à nos places... à l'avant, à gauche. Nous sommes les derniers et pourtant la cabine est loin d'être pleine ce qui présage un vol tranquille où le personnel sera aux petits soins. Débarrassés de nos manteaux qu'une jeune hôtesse va ranger dans une penderie automatique après y avoir accroché le talon de nos cartes d'embarquement, nous nous laissons aller avec volupté dans les somptueux fauteuils de cuir, tandis qu'un steward range nos sacs dans les coffres au-dessus de nos têtes. Le décollage est prévu dans un quart d'heure, le temps de déguster quelques minis toasts au caviar et une flûte d'un Ruinard millésimé.

Mon Dieu, il y a des moments où la vie est belle.

Nous trinquons à notre amour.

— « Oh Temps suspend ton vol et vous heures propices suspendez votre cours. »

Natalie m'interroge du regard.

— Que dis-tu ?

Je lui répète les vers de Lamartine et lui explique que tout comme lui j'ai un problème avec le temps qui passe.

Elle me regarde en souriant, sa flûte levée.

— Ah oui ! Tu cites Lamartine... logique... j'avais oublié, tu n'as pas ton bac.

Notre discussion littéraire est interrompue par les annonces d'usage et les démonstrations de sécurité précédant le décollage. L'hôtesse a débarrassé nos tablettes et les a escamotées dans les larges accoudoirs. Le roulage achevé, les moteurs montent en régime et la masse énorme du Jumbo s'arrache du sol. J'ai tenu la main de Natalie pendant tout le décollage, pas une crispation, pas un frémissement, c'est assez rare pour être noté. Je me tourne vers elle... les fossettes de son sourire et l'éclat de ses yeux. Là, je décolle vraiment.

Le dîner est un moment de bonheur absolu. Nous nous mangeons des yeux pendant tout le repas et nos baisers viennent ponctuer chacune des bouchées de ce petit chef-d'œuvre gastronomique.

Nous dégustons notre café dans un état proche de la béatitude. Je n'arrête pas d'embrasser sa main, caresser son visage, ses cheveux. Je n'ai pratiquement rien bu en mangeant, mais j'ai l'impression d'être complètement ivre... son parfum sans doute.

Nous avons onze heures de vol devant nous et avec le décalage horaire notre arrivée à Miami est prévue à deux heures du matin en heure locale.

J'en fais la remarque à Natalie.

— Tu te rends compte ! Quand nous arriverons à Miami à vingt heures, il sera deux heures du matin pour nous.

Elle rit.

— Je connais un excellent moyen de compenser très vite le *jet-lag*⁷.

— Ah ! Et lequel ?

— Sauter une nuit et faire une sieste d'une heure après le déjeuner.

7 Décalage horaire.

— Et tu as certainement une petite idée de ce que nous pourrions faire tout au long de cette nuit blanche.

Son sourire en dit long sur ce qu'elle a prévu.

— As-tu entendu parler de la 8^e rue ? À Miami, on parle autant espagnol qu'anglais et l'on entend plus souvent dire : Calle Ocho.

Je dois avouer que non.

— C'est la rue principale de Little Havana, le quartier cubain. À l'exception de l'extrémité ouest qui est résidentielle, ce ne sont que cafés, boutiques, restaurants et boîtes de nuit, le plus souvent en plein air, où l'on danse la salsa jusqu'à l'aube. Avec la danse country, c'est la meilleure recette que je connaisse pour ne pas dormir à condition de ne pas trop forcer sur le « Cuba libre »⁸.

Mon air perplexe entraîne une question.

— C'est la vie nocturne qui te pose problème ou alors la country... peut-être la salsa ?

— Sans hésitation, country et salsa que je dois savoir danser aussi bien que la valse.

— Alors je suis rassurée. Je n'ai jamais eu meilleur cavalier pour danser sur une valse de Strauss, mais peut-être préfères-tu un farniente « piscine » au clair de lune ?

— Sans hésitation aucune... la piscine au clair de lune, mais dans l'immédiat... ça !

L'hôtesse attend patiemment que nous en ayons terminé avec notre bouche-à-bouche pour débarrasser.

Un sourire et nos plateaux disparaissent escamotés par une main savamment manucurée.

— Pour la suite, c'est toi qui décideras. Tu es la mieux placée pour savoir ce qui est incontournable quand on vient à Miami.

— D'accord... J'ai une petite idée, mais tu sais, je crois qu'il faudrait essayer de dormir en prévision de la nuit qui nous attend.

La valisette de première classe offerte par American Airlines, outre les accessoires indispensables, contient aussi un pyjama. Nous nous isolons dans les spacieuses cabines de toilette pour nous changer puis, revêtus des mêmes pyjamas bleus, revenons à nos fauteuils que les hôtesse ont transformés en lits douilletts.

8 Cocktail : Rhum brun, citron vert, coca.

Natalie s'endort la première. Je contemple son visage détendu, le sourire heureux au coin de ses lèvres... et dire qu'à cause de ma stupidité, nous avons bien failli ne pas être là.

... Notre première dispute... discussion assez tendue et coup de colère de Natalie qui m'a planté dans le studio où nous nous retrouvons chaque midi. Le soir, je suis allé l'attendre devant le portail de son immeuble pour lui demander pardon. Réconciliation en pleurs dans le box de son garage. Ses baisers ont le goût des larmes qui inondent son visage... elle me fixe de ses grands yeux bleus où passent encore quelques nuages.

— John ! J'ai ta parole... tu ne me feras plus jamais ça. Je ne veux plus... plus jamais qu'il soit question d'argent entre nous.

— Tu as ma parole Nat.

... Tout avait pourtant bien commencé ce jour-là. Elle était arrivée au studio juste après moi, tout heureuse et affichant un petit air de conspiratrice.

Comme à l'accoutumée, nous échangeons une tonne de bisous avant même que nous nous soyons dit bonjour. Elle prend à peine le temps d'enlever son manteau et sa veste.

— Devine ce que j'ai reçu ce matin au bureau !

Je réfléchis un instant et donne ma langue au chat.

Elle ouvre son sac et en retire deux petites pochettes cartonnées qu'elle me tend.

— Deux « allers-retour » Paris-Miami-Paris du 11 au 21... c'est dans dix jours.

Avant même de regarder les billets, je l'enlace et l'embrasse comme un fou. J'ai tant rêvé de ce voyage. Je retire un billet de sa pochette. Je lis... et relis... le prix en bas à droite... le choc !

— Mais... mais... c'est en *first class*.

Elle rit de voir ma tête.

— Oui, pourquoi ? Tu as l'air déçu... je n'ai pas réussi à trouver un jet privé. En cette saison, ils sont surbookés.

À son tour de faire une drôle de tête en voyant que je ne réagis pas à sa plaisanterie... bien au contraire.

— Mais Nat... Bon... Ce n'est pas grave... mais je ne pourrais pas te rembourser tout de suite.

Elle fronce les sourcils.

— Me rembourser ? Mais il n'en est pas question... C'est moi qui t'invite.

Je la regarde, stupéfait.

— Déjà tous les vêtements que tu m'as achetés... Non... ce n'est pas possible... je ne peux pas accepter et...

Elle me coupe la parole, visage durci. Je ne lui avais jamais vu une telle expression. Sa voix est sèche.

— Ah bon ! Je croyais que l'on s'était promis de ne plus remettre ce sujet sur le tapis. Alors comme ça, ce n'est pas possible... et pourquoi donc ?

Je bégaie.

— Mais... parce que je suis un homme qui...

De nouveau, sa voix qui claque... Elle me fixe intensément.

— Si les rôles étaient inversés et que c'était toi qui avais les moyens de payer ce voyage, je devrais donc le refuser.

— Mais oui... Mais non... ce n'est pas pareil.

Elle enfile sa veste et à la volée, ramasse sac et manteau. Elle est déjà à la porte avant que je n'aie pu réagir.

— Ah oui ! Bien sûr... ce n'est pas pareil ! Sans doute parce que tu as un pénis et des testicules entre les jambes... attributs dont je suis dépourvue et qui font de toi un être supérieur.

Elle n'a même pas fermé la porte. Complètement KO, je reste médusé, les deux billets au bout des doigts. Je n'avais jamais vu Natalie en colère, mais là, je crois que c'est très haut sur l'échelle de Richter. Je suis tellement sonné que ma seule réaction est de m'asseoir sur le lit. Mes doigts s'ouvrent, les deux billets tombent sur le parquet.

Je vais mettre cinq minutes avant de reprendre mes esprits, me maudissant d'avoir cédé à un conditionnement faisant de la plupart des hommes de stupides coqs orgueilleux qui se croient déshonorés si la femme qu'ils aiment a des moyens financiers qu'ils n'ont pas et les couvre de cadeaux.

Je retourne au bureau dans un état second et la première chose que je fais est d'essayer de la joindre sur sa ligne directe à l'ambassade. À deux reprises, son assistante me répond qu'elle n'est pas

disponible.

J'ai quitté le bureau aussitôt que possible et de peur de la manquer, j'ai foncé comme un fou dans les couloirs du métro. J'ai bien dû attendre une demi-heure dans le froid avant d'apercevoir sa voiture. Elle en est sortie comme un diable d'une boîte et s'est jetée dans mes bras.

Entre ses :

— Pardon d'avoir réagi comme une idiote !

Et mes :

— Pardon de t'avoir blessée !

Nous sommes restés cinq bonnes minutes sur le trottoir à nous embrasser et à nous caresser les cheveux... le visage.

... Son visage qui maintenant est à quelques centimètres du mien. Les yeux clos, elle dort paisiblement.

Je m'endors à mon tour, sa main dans la mienne... des sonorités de jazz, de salsa et de country plein la tête.

*

J'ouvre les yeux en même temps que Natalie. Je ne sais comment elle fait pour être aussi fraîche au réveil, à part sa crinière ébouriffée, on dirait qu'elle sort de sa salle de bain.

Le temps de nous rafraîchir et de nous changer et l'Amérique n'est plus très loin, ce que me confirme un rapide coup d'œil par le hublot. Dans l'obscurité, je vois briller les lumières de Miami. Une annonce du commandant de bord nous prévient que le 747 amorçe sa descente. Natalie a les yeux qui brillent.

— Je suis tellement heureuse de te faire découvrir mon pays et la ville où j'ai vécu une partie de mon enfance. En fait, j'ai vécu toute mon adolescence non loin d'ici à Melbourne près du Cap Canaveral où papa travaillait.

Il est deux heures cinq du matin en heure locale lorsque les roues du Jumbo touchent la piste de Miami International Airport.

Un des avantages de la *first Class* est d'avoir un espace dédié aux formalités d'arrivée qui limite sérieusement le temps d'attente pour le passage de l'Immigration et la récupération des bagages.

Chez Hertz, c'est un préposé affable et volubile qui nous remet les clés d'un cabriolet Mustang rouge aux dimensions impressionnantes que Nat a loué depuis Paris.

Ce n'est qu'une fois arrivé dans le parking que j'en prends conscience : nous avons bien changé de continent et de climat. Hors des bâtiments hyper climatisés de l'aérogare, la chaleur paraît étouffante. Il ne fait que vingt-trois degrés, mais le taux d'humidité doit avoisiner les 95 %.

Manteaux et vestes atterrissent sur le siège arrière. Le temps de charger nos bagages et... en route pour la villa qu'un ami cubain met à la disposition de Nat chaque année à la même époque pendant qu'il est en Californie chez ses enfants. Dans l'avion, elle m'a longuement parlé de ce vieil ami de ses parents. Il l'a connue petite fille et la considère vraiment comme de sa famille.

Tout comme à Paris, c'est en habituée que Natalie conduit sur cette *highway* qui dessert l'aéroport et le centre-ville. Plus loin, vers la côte, les constructions sont de plus en plus importantes et de ce que je peux en voir, avec toutes ces tours illuminées, Miami est une très grande ville. Malgré l'heure matinale, la circulation est encore relativement dense.

Natalie m'explique qu'entre touristes et population locale, Miami est une cité de noctambules. À cette heure, les boîtes et les restaurants sont encore pleins et l'heure de pointe pour un week-end se situe vers six heures du matin lorsque le gros des fêtards quitte les discothèques où l'on a dansé toute la nuit.

Nous ne restons pas bien longtemps sur l'autoroute. Tout au plus un kilomètre. Empruntant la première sortie et comme si elle faisait ce trajet tous les jours, Natalie s'engage vers le sud, vers la huitième rue.

Nous y sommes très vite... virage à gauche. Mon guide me dit qu'il s'agit du quartier résidentiel de Little Havana d'où le peu d'animation à cette heure-ci. Plus loin, vers le centre-ville et les plages, c'est encore l'affluence. Après avoir ralenti, elle se déporte sur la voie de gauche et s'arrête devant le portail d'une villa que l'on aperçoit derrière les arbres d'un jardin à la végétation plutôt fournie.

Comme s'il nous attendait, un vigile sort par le portillon et

s'avance vers nous. Nul doute qu'il nous a identifiés.

Un sourire, un bref salut et un signe de la main à son collègue resté à l'intérieur. Le portail coulisse sans bruit sur son rail.

Natalie connaît manifestement les lieux et stoppe sur un petit parking à gauche de l'entrée principale de la maison. Nous avons à peine le temps de descendre de voiture et d'ouvrir le coffre qu'un homme au teint brun et aux cheveux gris se précipite à notre rencontre. Natalie lui tend la main.

— *Fernando ! Buenos dias ! ¿ Como estáis ?*⁹

L'échange se poursuit en espagnol, langue que Natalie maîtrise aussi bien que le français, le gaélique et sa langue maternelle.

— Bonjour ! Madame, Monsieur. J'espère que vous avez fait bon voyage. Je m'occupe de vos bagages. Si vous avez soif ou faim, j'ai préparé un plateau dans le séjour.

— Merci beaucoup Fernando, mais avec le décalage, nous attendrons l'heure du déjeuner pour manger quelque chose.

— Très bien Madame, je préviendrais Inès. Le samedi, elle arrive à dix heures. Elle vous préparera un petit déjeuner.

— Merci Fernando, nous verrons avec elle. Bonne nuit.

L'intérieur de la maison est aussi luxueux que le laissait présager l'extérieur.

Tous les sols sont en marbre, entrée spacieuse distribuant un bureau et une bibliothèque, séjour immense avec de larges baies donnant sur une terrasse au-delà de laquelle une très grande piscine encore illuminée n'attend que nous. À l'étage, la chambre d'amis est au fond d'un large couloir.

La pièce fait au minimum cinquante mètres carrés. Lit *king size* pour le coin chambre, canapé cuir, table basse en bois massif et minibar pour le coin salon où nos sacs et valises ont bien été déposés par Fernando. La salle de bain est à l'unisson avec une superbe douche à l'italienne et un grand jacuzzi en marbre. Le dressing quant à lui pourrait contenir tout le stock d'une boutique et il resterait encore de la place. Une immense baie prenant toute la largeur de la pièce donne sur un balcon si large qu'il s'apparente davantage à une terrasse. La terrasse donc, est meublée d'un salon de jardin en teck et

9 Fernando ! Bonjour ! Comment allez-vous ?

surplombe directement la piscine sertie comme un saphir dans un superbe jardin tropical. Tout au fond, à quelque deux cents mètres, un mur d'une hauteur imposante clôt la propriété... le même que celui donnant sur la rue. Il doit certainement faire le tour de la villa.

Depuis que nous sommes arrivés, subjugué par la splendeur et le luxe de l'environnement, je n'ai pas ouvert la bouche. Natalie non plus d'ailleurs, elle m'observe en silence. Je m'approche, lui prends les mains.

— Je ne sais pas quoi dire... c'est... c'est somptueux.

Du bout de son index, elle effleure mes lèvres.

— Alors, ne dis rien ! Piscine ou jacuzzi ?

Je l'enlace.

— Et pourquoi pas douche et piscine ?

Sa bouche est douce et sucrée.

Nous nous séchons avec de douces caresses et j'avoue m'attarder quelque peu sur ses seins magnifiques. Ses tétons ont instantanément durci et lorsque plus tard, nous refermons la porte, la salle de bain résonne encore de l'écho de la tendre folie qui nous a emportés.

Natalie a beaucoup ri de ma réflexion.

— C'est la première fois que je fais l'amour en Amérique.

— Quelle chance tu as... et en plus avec une Américaine ! Que dirais-tu d'une autre première ? Faire l'amour avec une Américaine dans une piscine américaine.

Je la regarde avec un petit sourire mi-figue, mi-raisin.

— Oh ! Tu veux dire... dans une piscine... tout court.

Elle ne relève pas la pointe de tristesse qui perce dans ma voix. Son regard est très doux lorsqu'elle m'embrasse.

— Tiens ! Prends un peignoir. Je crois que l'on se passera de maillot.

On a d'abord nagé côte à côte pendant quelques longueurs, plongeant parfois pour jouer à se frôler sous l'eau comme des dauphins. Dans cette eau bleue irisée des reflets d'or et d'argent des mosaïques éclairées par les projecteurs de la piscine, j'ai l'impression de voler. Vidant mes poumons, je me pose sur le fond. Natalie flotte au-dessus de moi et à chacun de leurs battements, les ciseaux de ses jambes laissent entrevoir une fleur si finement ciselée que même la

plus délicate des orchidées paraîtrait n'en être qu'une esquisse.

Elle plonge pour me rejoindre. Dans cette ambiance irréelle, ses yeux sont encore plus bleus et ses cheveux flottent autour d'elle comme une couronne d'algues blondes. C'est le baiser sous marin le plus torride qui soit... puis de l'index, elle me fait signe de remonter.

Lorsque nous revenons ensemble à la surface, je suis tout contre elle et elle ne peut rien ignorer de mon état. Doucement, nous nageons vers les marches de mosaïque où elle se hisse pour mieux s'offrir à ma bouche qui, à peine l'a-t-elle frôlée, lui arrache un doux gémissement.

Plus tard, bien plus tard, ce sont de petits cris étouffés qui troublent le silence de la nuit. De petits cris dont la cadence augmente avec le clapotis de l'eau et qui m'obligent à la museler de mes lèvres pour ne pas que son chant d'amour réveille le voisinage.

À l'instant où la vague nous emporte, ses bras noués sur ma nuque et ses jambes autour de mes reins m'attirent en elle avec une force incroyable, un tremblement agite tout son corps, sa tête part en arrière et ses yeux se révulsent. Dieu ! Comme elle est belle.

Sa peau couverte de perles d'eau est parcourue d'un dernier frisson, elle se fait lourde entre mes bras et je ne sais si ce sont des larmes ou quelques gouttes d'eau qui roulent sur ses joues. Son regard est si tendre et si émouvant que je ne peux me détacher d'elle. Nous restons de longues minutes à nous regarder au fond des yeux, nous caressant le visage du bout des doigts. Puis, d'un même élan, nous replongeons dans l'azur liquide où je ne sais par quel miracle il semble que je pourrais rester des heures sans jamais remonter à la surface.

Une longue séquence « câlins » sur des transats aussi larges que confortables et la fatigue commence à se faire sentir. Lorsque je la prends par la taille pour rentrer dans la maison, derrière nous, juste au-dessus du mur d'enceinte, une pâle lueur laiteuse marque la naissance de notre premier jour à Miami.

Le grand lit nous accueille et avant même que les premiers rayons du soleil ne viennent lécher les carreaux de la terrasse éclaboussés par nos ébats, bras et jambes mêlés, nous sombrons dans un profond sommeil.

*

Une sensation exquise me réveille, celle des doigts de Natalie dans mes cheveux.

J'ouvre les yeux, et c'est comme si je m'éveillais au paradis. Un ange aux yeux bleus penché sur moi me sourit tendrement. Appuyée sur un coude, elle me regarde avec tant d'amour. Ses doigts effleurent mes lèvres.

— Bonjour John. J'ai rêvé que j'étais une petite sirène qui faisait l'amour avec un dauphin, mais quand je me suis éveillée, tu évoquais davantage un pirate des Caraïbes qu'une créature marine. Mais Barbe Noire... ça me va aussi.

Elle s'allonge contre moi le nez au creux de mon cou.

— As-tu bien dormi ?

— Bonjour Nat. Oui, c'est fou ce que cette petite sieste m'a fait du bien.

Son rire achève de me réveiller.

— Une petite sieste. Sais-tu seulement l'heure qu'il est ?

— Euh non !

— Il est midi et nous avons dormi cinq bonnes heures. Allez debout, paresseux ! Inès doit nous attendre pour le *breakfast*.

Le temps de nous rafraîchir et d'enfiler shorts et T-shirts et nous voilà prêts à affronter une journée qui s'annonce aussi prometteuse que le soleil est haut dans un ciel sans nuages.

Effectivement, Inès est bien là. Une sympathique jeune femme brune avec sa robe de service gris clair à manches courtes agrémentée d'un col blanc au décolleté très sage.

Les salutations d'usage échangées et les présentations faites, Inès propose de nous servir un petit déjeuner sur la terrasse. La piscine est très calme et rien ne peut laisser deviner ce qui s'y est passé cette nuit. Même les serviettes des transats ont été changées. Tout à l'heure, je n'avais pas remarqué le store électrique à la toile réfléchissante. Une rampe de brumisateurs complète le dispositif.

Notre petit déjeuner est servi à côté du gigantesque barbecue, sur une grande table en teck qui pourrait accueillir une bonne douzaine

de convives. Jus d'orange, saucisses, œufs brouillés au bacon, pancakes et marmelade arrosés d'un délicieux café sont au menu... avec en prime, une salade de fruits tropicaux, mangues, papayes, ananas, litchis et autres délices.

La dernière bouchée avalée, Natalie s'étire comme une chatte repue puis me prend la main.

— Tu ne peux pas savoir comme ça fait du bien de retrouver son pays. J'ai beau être parfois très critique quant à la mentalité de mes compatriotes, j'ai besoin de replonger de temps à autre dans ce qui a façonné toute mon enfance. Que dirais-tu de visiter la ville en fin d'après-midi ?

Elle jette un coup d'œil au thermomètre accroché au mur derrière nous.

— Vingt-huit degrés pour un mois de février ! C'est une chance... autant en profiter.

Elle se lève comme mue par un ressort.

— Allez viens ! On va se mettre en maillot. Pas question de faire du nudisme sur la terrasse avec Inès dans la maison.

Elle semble tout à coup se rappeler quelque chose et marque une hésitation.

Je l'interroge.

— Qu'y a-t-il ?

— Euh ! Je pense à ma proposition de visiter la ville. Pour un Européen habitué à tutoyer l'Histoire à chaque coin de rue, tu risques d'être déçu et de la trouver un peu trop... comment dire... un peu trop moderne, un peu trop neuve, sans beaucoup d'âme.

— Je suis certain qu'elle en a une. À toi de me la faire découvrir. Et puis si l'Amérique ressemblait à l'Europe, ce ne serait plus l'Amérique. Bon maintenant, il est vrai que je suis plutôt un rat des champs qu'un rat des villes et que...

Elle fait des yeux ronds... un grand point d'interrogation peint sur le visage.

— Un rat des champs... un rat des villes... ? Je ne comprends pas.

Je lui explique... la fable de Jean de La Fontaine... l'expression passée dans le langage courant.

Elle fait une moue dépitée.

— Et moi qui croyais parler français correctement.

Je lui souris, prends ses deux mains, les embrasse l'une après l'autre.

— Si je voulais imiter le langage du 18^e siècle, je pourrais dire : « Plût au ciel que je pratiquasse l'anglais aussi bien que vous le français, Madame ».

Elle rit comme une folle.

— Mon Dieu ! ... C'est vraiment du français... ça ?

— Oui, mais à la mode d'il y a trois siècles. Bien ! Si maintenant on plongeait dans une piscine du vingtième.

Elle m'entraîne par la main vers les escaliers.

Maillot et peignoir de bain, je suis prêt en cinq minutes, alors qu'elle s'attarde dans la chambre.

Elle est dans le dressing dans lequel je l'entends ouvrir les tiroirs l'un après l'autre... sans doute le choix cornélien du maillot.

— Ne m'attends pas, descends, j'arrive tout de suite.

J'obtempère sans discuter.

Arrivé près de la piscine, je remarque que les transats ont été déplacés dans un coin. L'endroit le plus frais, où le soleil ne donne sans doute jamais. Je me débarrasse de mon peignoir, étale une serviette sur chacun des transats et pose mon appareil photo sur une table basse.

Je n'ai pas le temps de m'asseoir. La silhouette de Natalie s'encadre dans la baie qui donne sur le séjour. C'est le même choc que lorsque je l'ai vue pour la première fois rue Daunou. En même temps que mon estomac se noue, une violente crispation me prend le bas du ventre.

Elle est... magnifique, splendide, merveilleuse... délicieuse. Mon Dieu ! Aucun mot ne peut décrire tout ce qu'elle est en ce moment précis.

Consciente de l'effet produit, elle s'immobilise un instant dans l'encadrement de la baie puis lentement, de sa démarche de danseuse, vient vers moi son peignoir à la main.

Elle porte un maillot une pièce rouge-carmin satiné, au soutien-gorge plissé très sage. Ce qui est moins sage... beaucoup moins sage, c'est le bas vraiment très échancré, à la mode brésilienne. Ses

cheveux sont tenus par un foulard de satin jaune qu'elle a noué comme un serre-tête. Aux pieds, des mules à petits talons. Elle est divinement belle.

Je reste sans voix, incapable de détacher mes yeux du rêve qui s'avance. Elle laisse tomber son peignoir sur un des transats, noue ses bras autour de mon cou et entreprend un bouche-à-bouche sans doute destiné à me réanimer. Sa langue a un goût de mangue et de fruit de la passion. Elle me rend mes lèvres, se recule légèrement.

— Tu te souviens, il y a un mois, la façon dont tu m'avais regardée rue Daunou ?

— Oui ! J'avais un regard de prédateur.

— Ce n'est pas tout à fait ça, mais... peu importe. Là... tes yeux sur moi... tu m'as fait éprouver les mêmes sensations.

Je passe ma main sur sa joue, dans ses cheveux.

— C'est aussi exactement comme ça que tu viens de me regarder parce que j'ai ressenti la même chose qu'à Paris. Celle d'une main invisible me broyant les organes.

Elle fait les yeux ronds.

— Les organes... tu veux dire ?

— Oui ! C'est exactement ce que je veux dire.

Elle rit, s'allonge et tapote la place à côté d'elle m'invitant à la rejoindre.

— *Jesus Lord !* J'espère qu'il n'y aura pas de séquelles.

Je ris et caresse ses lèvres du bout des doigts.

Je lui vole un baiser et prends l'appareil photo.

— Sais-tu pourquoi beaucoup d'Africains refusent de se laisser photographier ?

— Non... dis-moi.

— Parce qu'ils pensent qu'avec leur image, on capture leur âme. Ai-je la permission de capturer ton âme ?

Elle prend une pose très sensuelle.

— Oui *my french lover !* Capture-moi tout entière pour te souvenir où que tu sois que je suis et ne serais jamais qu'à toi.

Miami

Nous avons passé une bonne partie de l'après-midi à lézarder au bord de la piscine, à parler de nous, de notre amour.

L'opinion de la plupart des gens est qu'il est impossible que des sentiments sérieux s'installent dans un couple dès la première minute. C'est ignorer qu'un homme et une femme qui s'aiment peuvent être autre chose qu'un couple. Autre chose et bien plus qu'un couple.

Ils ne sont pas nombreux à être capables de comprendre ce que sont deux âmes sœurs qui se cherchent depuis la nuit des temps et se trouvent enfin avec la certitude que l'un est l'autre, que l'autre est soi et que pas même la mort ne peut les séparer.

Ressentir au même instant ce que l'autre ressent, joie, bonheur, chagrin ou tristesse pourrait paraître un handicap, un dysfonctionnement, la négation de l'ego. Justement, le paradoxe est que cette fusion quasi totale de deux êtres ne gomme en rien l'individualité de chacun et sa part de libre arbitre. De fait, les désaccords, et il y en a parfois d'importants, ne durent jamais bien longtemps. Ils sont même grâce au dialogue permanent de deux esprits qui communient, le ciment d'une fusion chaque jour plus intense.

Personne ne pourrait sans doute nous expliquer ce qui nous arrive et comment le gérer. Nous ne le pourrions pas nous-mêmes. C'est sans nul doute de cette alchimie qu'est venu ce besoin impérieux dont Natalie a été la première à parler.

Tout se dire. Expliquer chaque instant de sa vie d'avant, afin que l'autre soit en nous, qu'il voie en nous, tout au fond de nous, au plus

profond de notre âme. Ne rien dissimuler.

Natalie me dit avoir été très troublée par ce besoin de tout dire, jusqu'aux moments les plus intimes, ceux que l'on garde d'ordinaire bien cachés au fond de son jardin secret.

Elle a d'abord eu peur de cette envie irréprouvable d'exhiber son cœur, son âme, son corps et... lorsqu'elle y a cédé, la joie et la jouissance de sentir que je voyais tout d'elle ont été intenses.

Elle me rappelle avec un petit sourire mi-timide, mi-coquin notre première nuit à Barbizon.

— Jamais, pour aucun homme, je n'ai ainsi exhibé mon corps et mon cœur sans retenue, sans aucune pudeur. Alors tes sourires, tes caresses, nos orgasmes, la joie de m'endormir et de me réveiller entre tes bras ont été des moments de magie pure.

Nous sommes assis sur le bord de la piscine, les pieds dans l'eau.

Je lui dis ressentir ce même besoin.

— Je te raconterais tout. Tout ce qu'a été ma vie avant la rue Daunou. Sans omettre les moments les plus sombres, ceux que je voudrais cacher tant ils me font encore mal. Je sais qu'avec toi, je n'ai rien à craindre... que tu ne jugeras pas. La seule chose qui me retiendrait de t'en parler est de savoir que tu ressentiras aussi cette souffrance.

Elle m'embrasse tendrement, comme pour me rassurer.

— Avec tes peines et tes souffrances, je partagerai aussi tes joies, les merveilles de cette Afrique qui t'a façonné faisant de toi ce personnage atypique, doux et sauvage à la fois.

J'aimerais aussi que l'on partage nos moments coquins. Tu te souviens du récit que tu m'avais fait de ta première fois alors que tu avais quinze ans. D'accord, j'avais d'abord dû t'arracher les détails, mais lorsque tu t'étais laissé aller, ça avait été très émouvant et... terriblement excitant. Au point d'ailleurs de t'avoir demandé de m'initier. Tu as un don pour dire ces choses et je sens que la prochaine fois ce sera encore plus poétique.

Elle rit.

— Et moi en échange, je serais tout aussi poétique pour te raconter chacune de mes rencontres tant celles du Saphir que les autres.

— Les autres ? Je croyais que...

— Chuuut... C'est une surprise.

J'ai droit à son petit regard en coin.

— J'espère que tu ne te demandes pas si je suis une cochonne
infréquentable.

La réplique était prévisible.

— Oh ! Je ne me le demande pas, j'en suis certain.

Elle a des réflexes foudroyants.

— *You monster, I'm going drown you.*¹⁰

Avant même que j'aie pu réagir, je me retrouve projeté dans la piscine par une tornade blonde.

Lorsque nous émergeons, ses grands yeux bleus sont chargés de tendresse et... de beaucoup d'autres choses.

— Tout compte fait, je crois que je ne vais pas te noyer. Je ne désespère pas de faire de toi un petit cochon accompli.

Là, son regard vire à l'invitation aux derniers outrages.

— Tu verras. On y prend vite goût.

Le baiser qui suit est d'autant plus torride que ses mains s'égarèrent sous la ceinture de mon maillot. La lueur qu'elle voit passer dans mes yeux lui dit tout ce que son geste a d'imprudent.

— Du calme gentleman, Inès est certainement encore là et je ne voudrais pas finir de ruiner ma réputation.

L'instant d'après, assagis et séchés, nous sommes confortablement allongés sur nos transats.

Elle pense nécessaire de préciser un point.

— Pour revenir sur la conversation que nous avons tout à l'heure... j'en exclurai tout de même deux choses.

— Ah ! Et quoi donc ?

— Tout ce qui concerne l'intimité de ta vie conjugale. Elle n'appartient pas qu'à toi, elle appartient aussi à la mère de tes enfants et je ne supporterai pas de violer son intimité. Ce serait lui manquer de respect et je suis certaine que c'est une femme respectable sinon, avec ce que vous vivez, tu ne serais pas encore avec elle au bout de temps d'années.

De la même façon, je ne parlerai jamais des détails de ma vie avec

10 Monstre, je vais te noyer.

celui qui a été mon mari. Non parce qu'il est un homme respectable, tant s'en faut, mais parce qu'il est le père de Peter.

Elle a un petit sourire triste.

— La seule chose que je te dirais c'est que j'étais une femme épanouie lorsque je l'ai rencontré et qu'en moins d'un an, il a réussi l'exploit de faire de moi une loque à la sexualité totalement inhibée. Il n'y a que trois ans que j'ai vraiment retrouvé ma libido. Je pense être comme beaucoup d'autres femmes. J'aime le sexe. J'en ai besoin... C'est aussi nécessaire à ma vie... que l'air que je respire, mais l'alchimie du désir est un phénomène très complexe.

La remarque m'intrigue.

— Que veux-tu dire par là ?

— Que ne pas éprouver de désir pour quelqu'un d'apparemment séduisant ou être rebuté par quelque chose que l'on ne peut définir et très mal supporter le contact de cette personne n'est pas aussi rare que ça. Je l'ai vérifié personnellement.

— Ah ! Et ton expérience est récente ?

Elle sourit... amusée.

— Oui... enfin, relativement... Au Saphir avec un nouvel adhérent de l'Institut il y a presque un an.

C'était un homme magnifique avec un corps d'Apollon et un visage très agréable. Beaucoup d'adhérentes cherchaient à passer une soirée tantra avec lui au Saphir et j'ai fait comme tout le monde. Il a accepté tout de suite ce qui m'a valu quelques jalousies de la part de celles qui s'estimaient plus attirantes que moi.

Bref ! Lorsque je me suis trouvée seule avec lui, j'ai tout de suite su que quelque chose n'allait pas... sans pouvoir définir ce que c'était. Après les salutations d'usage, dès que nous avons été nus, il a instantanément été en érection. C'était très flatteur, mais contrairement aux autres partenaires déjà rencontrés, je n'ai éprouvé aucun désir et j'ai même eu une espèce de crise d'angoisse avant même que nous ne nous soyons touchés. C'était un vrai gentleman, il s'en est tout de suite rendu compte et c'est lui-même qui a remis mon peignoir sur mes épaules. C'était la première fois qu'une telle chose m'arrivait à l'Institut. D'autres adhérents largement moins beaux que lui m'avait fait... comment dit-on déjà ? Ah oui ! ... « grimper aux

rideaux ».

Elle rit.

— J'adore cette expression.

Les yeux fermés, elle cherche dans ses souvenirs.

— La crise d'angoisse en moins, il m'est arrivé la même chose ma première année à Rochester avec le *quarterback* de l'équipe de football de l'Université. J'ai résisté quelque temps à sa drague, mais j'ai fini par me dire que ça ne coûtait rien d'essayer. Seulement... lorsqu'il s'est agi de passer à l'acte... blocage total. Lui n'était pas un gentleman et il m'a dit d'aller me faire... Bref ! Il était très vexé. C'était la première fois qu'une fille sortait de son lit plus vite qu'elle n'y était entrée.

L'image évoquée est sans doute comique, pourtant je ne ris même pas. Ce que Natalie m'a décrit me renvoie à des moments bien trop douloureux... mais elle n'a pas dit cela au hasard. Elle a voulu me faire comprendre que personne n'est responsable de ce genre de situation. C'est la loterie impitoyable des phéromones.

Je l'ai écoutée sans dire un mot, mais elle sait très bien ce que je ressens.

— C'est sans doute ce qui se passe entre ta femme et toi, mais maintenant, derrière vous, il y a dix-huit ans de mariage et deux enfants. Je pense qu'aujourd'hui c'est irrémédiablement compromis et vous n'y pouvez rien ni l'un ni l'autre. Pour retrouver une sexualité normale, il lui faudra soit prendre un amant, soit attendre que vous puissiez vous séparer une fois les enfants lancés dans la vie.

Elle rajoute, l'air un peu triste :

— Ce qui fera de notre relation un chemin long et difficile parce que toi et moi, nous savons que notre amour ne peut vivre au détriment des tiens.

Natalie d'habitude très discrète me pose ensuite quelques questions sur ma famille et surtout sur mes enfants cherchant manifestement à savoir si notre relation ne risque pas de les faire souffrir. Sans porter aucun jugement sur ma façon de gérer mes absences, elle paraît cependant étonnée du fait que je parvienne à dissimuler ma liaison. Le destin a voulu qu'au lieu d'une relation à but purement sexuel, notre rencontre ait été un véritable coup de

foudre qui s'est instantanément mué en un amour profond. À son sens, cela change la donne et elle pense que je ne vais pas pouvoir cacher notre liaison très longtemps.

Ma réponse ne semble pas la rassurer. Je lui explique que chez moi, ma femme et mes enfants encore bien davantage, se moquent de savoir où je vais et quand je pars. Je n'ai jamais réussi à accepter cette sourde hostilité tellement palpable chaque fois que je rentre et surtout leur soulagement évident lorsque j'annonce un nouveau départ. Je suis certain qu'à chaque fois, ils comptent les jours où le taxi qui va me conduire à l'aéroport les libérera de ma présence.

Natalie m'écoute attentivement. Je vois bien qu'elle a les larmes aux yeux, surtout lorsque je souligne qu'en plus de ma frustration sexuelle, je vis aussi cette souffrance-là. Chaque fois, les tentatives de discussion avec ma femme se soldent par la même conclusion : « Tu n'as qu'à changer de travail et rester à la maison. Tu verras que tout s'arrangera ».

Qu'entend-elle par tout, elle qui refuse de voir que si je me suis jeté dans ce travail à corps perdu, c'est pour ne pas devenir fou. Elle ne sait pas à quel point, au début, la douleur était atroce lorsque venait le moment du départ. L'angoisse de devoir quitter ma maison, ma femme et mes enfants et les nuits de solitude passées à pleurer loin des miens. Elle n'imagine même pas la volonté surhumaine qu'il m'a fallu pour ne pas tout plaquer et retrouver le cocon rassurant du foyer. Je savais qu'il me fallait tenir, car sans ce travail qui prenait ma vie, c'est la frustration devenue insupportable qui l'aurait détruite. Elle ignore le nombre incalculable de fois où comme un collégien je me suis soulagé tout seul pour ne pas l'importuner par mon désir et surtout pour ne pas pleurer sur une étreinte dont ma partenaire attendait la fin avec résignation.

Ma femme était d'autant plus péremptoire dans sa demande de me voir quitter ce travail, qu'elle était persuadée que la dépression dont j'étais péniblement sorti deux ans auparavant était due au surmenage et non à la frustration sexuelle dont elle refusait obstinément de débattre. Aujourd'hui encore, tout le monde est contre mon engagement professionnel, le qualifiant même de démarche égoïste. Évidemment, personne pour se poser la question de savoir ce qui

motive une telle boulimie de travail, pas plus d'ailleurs par quel miracle le train de vie de la famille a décuplé ! Mon revenu était passé de la maigre solde d'un simple sous-officier permettant à peine de joindre les deux bouts au double de celle d'un général.

Je confirme à Natalie que si, à un moment, et malgré les conseils de mon ami médecin, j'ai hésité à me lancer dans une relation, ce n'est plus le cas aujourd'hui. Je suis heureux de l'avoir fait me sentant enfin vivant et libéré, me sentant enfin un homme. Mais la blessure qui sans aucun doute ne cicatrisera jamais, c'est d'être traité en étranger sous mon propre toit. Cette douleur-là est peut-être encore plus insupportable que la frustration sexuelle dans laquelle je vivais encore il y a juste un peu plus d'un mois.

Natalie est très émue. Elle vient se blottir contre moi. Son baiser a un goût salé et je ne parviens à retrouver son sourire qu'en lui disant que maintenant tout a changé depuis que le soleil de son amour illumine et réchauffe ma vie. Elle ne paraît pleinement rassérénée que lorsque je l'assure que tant que mes enfants n'auront pas construit leur vie et que ma femme n'aura pas trouvé quelqu'un, jamais je ne chercherais à la quitter pour ne pas qu'elle reste seule.

Elle a un petit sourire triste.

— Tant mieux parce que je ne pourrais pas me supporter dans le rôle d'une briseuse de famille. Pour le reste, ça ne me regarde pas. Tu gères comme tu l'entends.

Sur ce, on a piqué une tête et fait les fous pendant un bon quart d'heure, profitant de l'eau, du soleil et du bonheur de nous regarder, de nous toucher, de nous embrasser.

*

Il est dix-sept heures. Le lourd portail se referme lentement derrière nous et Natalie s'engage à gauche en direction du centre-ville.

Capote baissée, le large cabriolet s'insère dans la circulation de la huitième rue. Cheveux au vent, Nat est magnifique. Petite veste de toile gris clair, sur une robe crayon noire au-dessus du genou, bottines noires à talons un peu plus hauts qu'à l'ordinaire. Une paire de larges lunettes de soleil complète sa tenue. C'est elle qui a choisi

les vêtements que je porte. Pantalon de toile bleu clair et chemise blanche, veste de lin bleu marine et mocassins noirs. Quant à mes lunettes de soleil, ce sont les mêmes qui, il y a une semaine, me protégeaient de la luminosité de la savane africaine.

La rue commence à s'animer. Elle est bordée de petits immeubles d'un à deux étages avec bien souvent un magasin d'alimentation ou une *bodega* avec terrasse ouverte sur le trottoir. Pas une enseigne ou un panneau publicitaire qui ne soient en espagnol. De temps à autre, Natalie commente un détail, une scène de rue. Nous sommes arrêtés à un feu rouge au croisement de la vingt-septième avenue. De l'autre côté, sur la gauche, un grand bâtiment à trois étages au centre duquel émerge une tour imposante. C'est le Dade College Interamerican Campus, entièrement rénové et réaménagé où elle m'explique avoir été scolarisée pendant sa prépa pour Rochester.

Vert ! La voiture redémarre. À droite, une boutique de tatouages, puis... un crématorium. Je suis surpris de l'emplacement. En France, on a plutôt tendance à camoufler ce genre d'édifice. Ici, l'établissement a carrément pignon sur rue avec un vaste panneau publicitaire vantant l'excellence et la diversité des prestations proposées.

Plus nous avançons, plus la rue s'élargit. Toujours beaucoup de commerces, à gauche un supermarché, à droite une dizaine de boutiques dont je note que comme beaucoup d'autres, certaines vitrines sont barreaudées. Un motel, un restaurant péruvien, mais si la rue est beaucoup plus large, les bâtiments sont toujours peu élevés. Natalie m'explique que c'est souvent le cas dans les quartiers périphériques des villes américaines et que tout va très vite changer lorsque nous atteindrons le carrefour de la troisième avenue. Effectivement, le nombre de bâtiments à plus de deux étages augmente et Natalie attire mon attention sur la « Skyline » que l'on aperçoit au loin. C'est Downtown... le centre-ville. Nous passons sous un double viaduc et là d'un seul coup, c'est comme si l'on changeait de planète par un coup de baguette magique. Nous venons de quitter Little Havana. Natalie attentive à la circulation ne semble même pas chercher sa route. Il est vrai qu'elle est ici chez elle et que ces tours et ces rues lui sont familières depuis l'enfance.

Elle commente chaque curiosité ou chaque point notable avec une précision telle qu'elle pourrait en faire un métier. Je lui dis qu'elle est le plus joli guide que j'ai jamais connu. Elle me sourit et se met à fredonner la chanson de Gilbert Bécaud : « Nathalie ».

Notre « tour de ville » nous fait passer devant le gigantesque immeuble style années trente du tribunal du comté à Bayside Market Place où un étrange clocher à l'architecture baroque est noyé au milieu des tours de verre et d'acier.

Notre circuit continue vers le nord. La première halte est pour le Museum Park très fréquenté par les familles et les sportifs, qui en vélo, qui en petites foulées, s'adonnent à leur activité préférée. Sans oublier garçons et filles en shorts ultra-courts, équipés de protections et de casques multicolores, les pieds chaussés de rollers qui foncent comme des bolides sur des pistes réservées. À l'entrée du parc, l'inévitable *food truck* distribuant hotdogs, donuts et je ne sais quels autres concentrés lipidiques et caloriques. Natalie pendue à mon bras, nous marchons pendant vingt bonnes minutes dans des allées fleuries bordées de palmiers et de cocotiers. Elle s'avance pour me faire découvrir et commenter la vue sur le gigantesque port de tourisme et les non moins gigantesques viaducs qui l'enjambent.

Mais, à n'en pas douter, la vue la plus belle se situe à la lisière de la veste que Natalie a jetée sur ses épaules. Avec cette robe très ajustée, chacun de ses mouvements fait jouer la musculature de ses hanches et du bas de son dos, le tissu stretch sert d'écrin à la plus belle chute de reins qu'il est possible d'imaginer. Je croise son regard. Il pourrait être ironique, il n'est que tendresse. Ses yeux me disent : « Merci de me trouver belle et de me désirer ». Elle rit et me mordillant l'oreille, murmure :

— J'adore quand tu me regardes comme ça. J'ai l'impression d'être revenue rue Daunou.

— Sauf qu'il faisait un peu plus froid et qu'outre ton manteau, je suppose que tu portais aussi des sous-vêtements, ce qui ne semble pas être le cas aujourd'hui.

Elle s'arrête, me dévisage sourcils froncés avec ce faux air courroucé que j'adore.

— Avec ce genre de robe, il est impossible de porter une culotte.

Ça se verrait trop.

— Tu veux dire que si cette robe craquait...

— Je serais toute nue et immédiatement interpellée pour attentat à la pudeur.

Elle rit beaucoup de mon air perplexe qui trahit mon inquiétude quant aux conséquences d'une couture rendant l'âme et l'exposant aux regards indignés des passants.

— Non, ce n'est pas vrai ! Je te fais marcher, j'ai un string.

La seconde d'après, nous sommes pris d'un fou rire qui attire sur nous quelques regards. Comme en plus, nous parlons français et que le fou rire est contagieux, nous ajoutons l'amusement à la curiosité.

De retour à la voiture, Natalie me dit encore combien elle est heureuse d'être là, dans sa ville, avec l'Amour de sa vie. Son sourire et ses fossettes en témoignent. Elle précise :

— Même si nous ne nous étions connus qu'une nuit, ou même une seule heure, tu serais l'Amour de ma vie.

Je la prends dans mes bras.

— Merci Nat, merci pour tout cette joie que tu me donnes.

Nous redémarrons, et par le viaduc qui rejoint Watson Island et South Beach, nous roulons jusqu'à South Pointe Park. Là aussi, le panorama est magnifique et la vue sur l'océan vers lequel nous marchons après nous être garés est tout simplement grandiose. Devant, l'immensité bleue et, derrière nous, toute la Skyline avec en arrière-plan le soleil qui commence à descendre.

Avant de quitter la voiture, Natalie en Américaine pratique, a troqué ses bottines contre une solide paire de « Converse ». Il y a si je ne m'abuse de la marche dans l'air. Avec ma grande perspicacité, j'ai vu juste. Natalie nous entraîne jusqu'à l'extrémité du Pier, ce qui aller-retour fait un sacré bout de chemin. C'est une magnifique promenade avec, au bout de la jetée, l'océan sur plus de 180°, l'odeur iodée de l'air chargé de sel et d'embruns. Ce n'est pas trop recommandé pour la coiffure des dames, mais la crinière de Nat semble capable d'essuyer toutes les tempêtes. Ce n'est pas une petite brise et quelques embruns qui vont l'inquiéter. Sur notre droite, vers le sud, de l'autre côté du chenal, Fisher Island.

De retour, passage obligé à la voiture pour rechausser ses bottines

et Natalie m'entraîne à la terrasse en bord de mer du célèbre bar-restaurant « Smith & Wollensky ». Les cocktails de jus de fruits sont aussi délicieux que gigantesques... largement de quoi se réhydrater et faire le plein de vitamines.

Nous passons un bon moment à savourer l'instant, profitant de la vue, de la petite brise du large et du bruit feutré des vagues qui roulent sur la grève. Natalie me parle de la ville, de son histoire et de l'extraordinaire diversité ethnique de sa population.

Passionné par ce qu'elle me fait découvrir, je bois ses paroles. Sans s'en rendre compte, l'environnement aidant, elle revient de plus en plus fréquemment à l'anglais et là j'avoue avoir du mal à suivre.

— Excuse-moi, mais c'est d'être ici avec toutes ces conversations en anglais autour de nous. Je ne me rends même pas compte que je passe d'une langue à l'autre.

Je prends sa main, y dépose un baiser.

— Je te promets de m'y mettre sérieusement aussitôt rentrés. D'ailleurs, dès que j'aurais acquis les bases, il faudrait que tu ne me parles plus qu'en anglais.

— OK, on fera comme ça. Mais tu verras, à l'exception de la prononciation, c'est de loin beaucoup plus simple que le français.

Nous continuons notre conversation sur les particularités de chaque langue, Natalie m'expliquant qu'elle préfère le français avec son vocabulaire si riche, capable d'exprimer bien plus de nuances que sa langue maternelle.

— J'avoue quand même avoir un faible pour le gaélique que j'ai appris toute petite avec papa et maman.

— Tu es absolument époustouflante et je ne serais pas surpris qu'un jour tu m'annonces t'être mise au russe ou au chinois, mais pour la peine, dis-moi quelque chose en gaélique.

Elle fait semblant de réfléchir et de chercher ses mots.

— D'accord... *Is tú grá mo shaol. Tá tú i mo chroí go deo.*

— Et, ça veut dire ?

— Tu es l'amour de ma vie. Tu es dans mon cœur à jamais.

— C'est une langue magique, si étrange et si belle. Si je le pouvais, je me lèverais et je viendrais t'embrasser, mais là, il y a vraiment beaucoup de trop de monde.

Je prends sa main par-dessus la table.

— Je t'aime aussi Nat... de toute mon âme.

Le temps a filé et ici, le soleil se couche très vite. Il va falloir choisir un endroit pour dîner.

Natalie hésite un instant.

— Nous pourrions rester là. La table est bonne et le cadre agréable, mais je préfère te faire découvrir autre chose. Je t'emmène chez « Joe ». C'est un restaurant de poissons et de fruits de mer... le plus réputé de Miami. Décor tarabiscoté, mais excellente assiette.

— OK je te suis.

Natalie me précède et traverse la terrasse. Je note que sa robe très ajustée a un certain succès auprès des messieurs.

Je lui en fais la remarque.

— Oh ! C'est comme à Paris. Les hommes te mangent des yeux. J'aime bien, je trouve ça agréable quand c'est fait avec élégance, à la différence de l'Italie où ils sont un peu collants, en particulier à Rome.

La nuit est maintenant tombée. Avant de démarrer et afin que nous profitons pleinement des lumières de la ville, Natalie replie la capote de la Mustang. Les tours de verre scintillent de mille reflets. Je ne sais comment est New York avec ses éclairages fabuleux si réputés, mais je suis certain que Miami n'a rien à lui envier. Miami la sudiste se mire de tous côtés dans les eaux sur lesquelles elle semble flotter. Le spectacle est féérique et donne parfois le vertige. On ne distingue plus très bien la limite entre l'eau et la terre, ce qui est reflet de ce qui ne l'est pas.

Malgré le petit creux qui tenaille mon estomac, j'en viens à regretter d'être déjà arrivé.

Le trajet jusque chez « Joe » a été beaucoup trop court.

Natalie m'observe du coin de l'œil et juste avant de stopper devant le restaurant, prend ma main dans la sienne. D'une pression des doigts, elle me dit combien elle est heureuse de m'avoir fait partager ce moment.

— Tu avais l'air d'un enfant devant un sapin de Noël.

— Paris est sûrement une très belle ville, mais c'est une beauté austère. Ta ville, c'est la jeunesse, la vie et la joie de vivre, c'est

magnifique.

Le baiser qu'elle me donne est si doux, ses yeux sont comme Miami, ils scintillent de mille lumières et jamais les deux fossettes qui encadrent son sourire n'ont été aussi craquantes. Elle confie le cabriolet à un voiturier et, veste jetée sur les épaules, d'un pas décidé, elle m'entraîne vers la grande entrée du restaurant gardée par deux cerbères aussi impressionnants par leur carrure que par leur costume noir. Le plus jeune nous ouvre la porte. Nous entrons dans un décor de folie semblant être sorti tout droit de l'imagination d'un Dali mâtinée de facteur Cheval. Avec ses colonnades torsadées, ses fresques multicolores, ses lustres dorés, ses chaises à haut dossier habillées de velours pourpre et ses multiples petites salles, le restaurant « Joe » n'a certainement pas son équivalent dans le monde.

Natalie s'amuse beaucoup de mon étonnement.

— La cuisine est aussi folle que le décor qui va d'ailleurs changer. Ils doivent fermer pour travaux sous quinzaine.

L'hôtesse d'accueil confie le couple qui nous précède à une charmante serveuse court-vêtue et revient vers nous toute souriante.

Natalie me glisse :

— Ne t'inquiète pas ! Par précaution, j'ai réservé depuis ce matin. On devrait avoir une table tranquille.

Suivant notre hôtesse au tailleur strict... si ce n'était la mini-jupe, nous traversons la salle principale sur laquelle les cuisines donnent directement avec en devanture, sur des présentoirs réfrigérés, un assortiment de poissons et de crustacés à donner le tournis. Soles, bars, rougets, turbos, mérours et autres populations à nageoires disputent la vedette aux palourdes, huîtres, moules et crabes géants dont les pinces accommodées de mille façons sont les vedettes de la maison.

On nous installe dans une petite alcôve de trois tables avec vue sur une terrasse bondée à cette heure.

La carte est impressionnante, en rapport direct avec le contenu pléthorique des présentoirs réfrigérés. Après un bref survol, je la referme et donne à Natalie les pleins pouvoirs.

— Ne me demande pas ce que je veux. Ce que tu choisiras sera parfait. Je crois que tu es la seule capable de te retrouver dans ce

dédale culinaire.

Et c'est vraiment parfait. À l'exception des quantités pantagruéliques servies à chaque plat et dont nous laissons chaque fois la moitié, la cuisine de Joe est irréprochable.

Le choix du vin ne pouvait qu'être excellent et j'en complimente Natalie m'inquiétant tout de même de l'enthousiasme avec lequel elle y fait honneur.

— Je ne voudrais pas jouer les rabat-joie et encore moins les pères Fouettards, mais je crois avoir entendu dire qu'aux États-Unis, l'alcool au volant c'est tolérance zéro.

Le sourire de Natalie est synchrone avec l'apparition d'un jeune homme très distingué et très typé latino que je n'avais pas vu approcher. Elle semble le reconnaître, lui fait signe de se pencher et lui murmure une phrase en espagnol en lui tendant un ticket et une enveloppe qu'elle vient d'extraire de sa pochette.

— Bien Madame, si vous avez besoin que je vienne vous chercher, n'hésitez pas à m'appeler.

Un bref signe de tête et il s'éloigne.

J'avoue ne pas très bien comprendre.

— Si je ne m'abuse, tu viens de donner à ce jeune homme les papiers de la Mustang et le ticket du voiturier.

Elle repose sa pochette et me prend la main.

— Comme tu l'as justement fait remarquer, ici l'alcool au volant, c'est tolérance zéro. J'ai donc fait récupérer la voiture par le fils de Fernando. Je l'ai appelé tout à l'heure depuis la cabine des toilettes quand nous étions chez Smith & Wollensky. Désolée, j'aurais dû t'en parler, mais j'ai agi par automatisme. C'est toujours comme ça que je m'organise quand je sors le soir lorsque je viens à Miami.

Pour la suite, j'ai prévu une voiture avec chauffeur.

Elle rajoute dans un rire.

— Donc on peut boire sans s'inquiéter... mais raisonnablement quand même.

— Ah ! Eh bien ! à ta santé... c'eût été dommage de s'en priver, ce vin est excellent.

Je prends un air détaché.

— Peut-on savoir qu'elle est la prochaine étape ?

Natalie trinque avec moi.

— Ça, c'est une surprise, mais pour notre séjour, j'ai prévu de faire le même circuit que pendant mes vacances de célibataire. Ce sera une façon de te raconter « in situ » ces moments de ma vie. J'essaierai de te faire vivre les nuits de Miami comme je les ai vécues chaque fois que j'y suis venue toute seule.

Pendant tout le dîner, Natalie est gaie comme un pinson. Ce n'est pas le vin... enfin pas que... qui la rend si heureuse. C'est tout simplement la joie de partager chacun de ces instants avec moi. Ses rires sont un vrai bonheur. Aussi sensible soit-elle, et peut-être justement parce qu'elle l'est, Natalie est la joie de vivre incarnée. Cette femme est solaire. Comment a-t-elle pu tomber amoureuse de quelqu'un comme moi ? Sensible, certes je le suis, et sans doute plus que de raison, mais je ne suis pas ce que l'on peut appeler solaire. Le côté Pluton me conviendrait mieux.

Le dîner s'achève. Il est près de vingt-trois heures et Natalie demande au maître d'hôtel de nous appeler une voiture. Blottis l'un contre l'autre sur la banquette d'une superbe limousine blanche et nous mangeant de bisous, nous nous laissons porter vers l'adresse que Natalie a donnée au chauffeur tandis qu'il nous tenait la portière.

Très occupé par la bouche et le décolleté de Natalie, je n'ai pas prêté attention au début du trajet. Lorsque nous reprenons notre souffle, la limousine roule au pas sur *Ocean Drive* vers le nord. L'avenue est magnifique et noire de monde, à gauche de très beaux hôtels, nighth-clubs et cafés, à droite une très large allée bordée de lampadaires qui l'éclairent a giorno. Des cocotiers, des palmiers et des bacs à fleurs la décorent tout du long et forment une nette séparation entre l'avenue et la plage.

Nous roulons pendant un bon quart d'heure ce qui me permet de vérifier que si Natalie porte bien un string, c'est la robe et elle seule qui fait office de soutien-gorge.

La limousine oblique à gauche et s'engage sur un pont. Cinq cents mètres plus loin, nous retrouvons la terre ferme. Nous sommes sur une île, ce que me confirme Natalie.

— Bay Harbour Island, nous allons au temple de la country.

Une centaine de mètres et la voiture stoppe devant l'entrée d'un

bâtiment surmonté d'une large enseigne de néons pourpres : « *The seven roses* ».

Descendu le premier, j'aide Natalie à s'extraire de la confortable banquette où nous étions si bien que j'y aurais volontiers passé la nuit.

Deux colosses à peine plus souriants et du même gabarit que ceux du restaurant montent la garde devant l'entrée.

La blessure

La grande porte franchie, nous sommes de suite dans l'ambiance... un sas à la décoration western. Comme précisé par un panneau en anglais et en espagnol, nous devons nous soumettre au contrôle imposé par la Direction qui sélectionne sa clientèle et veut éviter comme la peste l'introduction de drogue dans l'établissement. Les deux costauds de l'entrée n'étaient que l'avant-garde. Natalie m'explique que sans passage par ce sas, il est impossible d'accéder au club.

Une jeune femme brune aux cheveux très courts, tailleur strict, gants blancs, invite Nat à passer dans une cabine de fouille tandis que je partage le même sort dans la cabine contiguë entre les mains d'un colosse genre ex-marine aux cheveux blonds taillés en brosse. Si Natalie subit les mêmes palpations indiscretes que moi, j'espère seulement que les mains qui s'occupent d'elle sont un peu plus délicates.

Le professionnalisme inquisiteur des deux préposés à « l'accueil clients » n'exclut pas la courtoisie. C'est avec un large sourire qu'ils nous ouvrent la porte d'accès au « Temple », nous expliquant qu'un vestiaire automatique et gratuit est à notre disposition juste à droite avec tout un assortiment de chapeaux Stetsons de toutes tailles. Le casier dans lequel nous déposons nos vestes et la pochette de Natalie ferme avec une minuscule clé munie d'un bracelet élastique que Natalie passe à son poignet.

Puis vient le choix des chapeaux, accessoire quasi obligatoire pour la danse country.

Nous rions beaucoup pendant l'essayage, surtout lorsque par jeu

nous coiffons la protection de papier de soie destinée au couvre-chef. C'est Natalie qui choisit pour moi un immense chapeau noir et pour elle, un blanc aux dimensions encore plus impressionnantes.

Au fond du vestiaire, un rideau écarlate derrière lequel nous entrons dans une très grande salle genre *saloon*. Au fond, sur une estrade, un orchestre d'une douzaine de musiciens, pas un instrument ne manque pour jouer la musique country la plus authentique possible.

Devant l'orchestre, une immense piste de danse en bois où une quarantaine de danseurs dont les bottes frappent le sol en cadence évoluent en une chorégraphie millimétrée.

Le reste de la salle forme un demi-cercle autour de la piste et de l'orchestre. Le sol est aménagé en paliers sur lesquels sont installés des box de dimensions variées. Chaque box est en fait délimité par les dossiers des sièges qui en arrondi, qui à angle droit, entourent la traditionnelle table basse.

Une hôtesse en mini Stetson, mini jupe et colt – factice – à la ceinture, nous intercepte dès le rideau franchi. Elle nous conduit vers un box pour deux personnes, légèrement excentré, mais idéalement placé en bordure de piste.

La banquette qui nous accueille est très confortable et prétextant le niveau sonore, nous nous blottissons l'un contre l'autre pour pouvoir parler sans trop élever la voix.

L'hôtesse revient avec une carte que Natalie repousse gentiment de la main. Elle s'adresse en espagnol à la jeune femme qui, penchée sur notre table, nous offre un décolleté vertigineux.

— *Nos gustaría dos tequilas sunrise.*¹¹

Un sourire éblouissant, et la jeune serveuse s'éloigne, le côté pile valant largement le côté face.

Natalie colle presque sa bouche à mon oreille.

— J'espère que le cocktail te plaira. Ici, à égalité avec le Cuba libre, c'est la boisson nationale. Avec de la vraie tequila... de la mexicaine. Le décolleté lui, est du cubain véritable, directement importé de La Havane et proportionnel au pourboire espéré.

L'humour de Natalie frappe toujours au moment où l'on s'y attend

11 Nous voudrions deux tequilas *sunrise*.

le moins. Je me tourne vers elle, gêné qu'elle ait pu surprendre mon regard.

Ses yeux et son sourire moqueur reflètent toute l'ironie et la malice du monde.

Je bafouille une excuse.

— Désolé pour le...

— Tu n'as pas à être désolé, elle a de très jolis seins et c'est moi qui aurais été désolée qu'ils te laissent de marbre.

Elle déguste l'instant. Son regard malicieux fouille le mien.

— De toi à moi, j'ai bien aimé aussi... j'avais même envie de les toucher.

Je dois vraiment avoir l'air bête... elle éclate d'un rire qui un instant domine l'orchestre.

Elle m'embrasse.

— Ne soit pas gêné John. Ce regard plongeant dans un décolleté prouve que tu as conservé les excellents réflexes des descendants du premier « homo sapiens ». L'homme un peu coincé que j'ai rencontré se lâche enfin. Tu te souviens de ma robe à Barbizon et de ce que je t'avais dit.

— Oui, je m'en souviens très bien. Tu as dit : « Si je ne voulais pas que vous regardiez mes seins, j'aurais mis une autre robe ». Et je me souviens aussi qu'ils n'avaient pas d'autre nid que le bustier de la robe... comme ce soir.

— Bravo pour la mémoire, mais pour ce soir c'est de la triche... Tu as vérifié dans la limousine et... pas que le décolleté.

J'hésite un peu, tousote.

— C'était tout de même discourtois envers toi. Regarder les seins d'une autre alors que je suis avec celle qui a les plus beaux du monde.

Elle est sensible au compliment, mais la scientifique avec sa logique implacable n'est jamais loin.

— Ce n'est pas du tout discourtois, et d'ailleurs, comment pourrais-tu être sûr de ce que tu affirmes sur la beauté de mes seins, si tu ne prenais de temps à autre un point de comparaison.

Elle rit.

— Je pense qu'il n'est pire injure faite à une femme qui a passé

des heures à se faire belle que de ne pas la regarder. Ces réflexes font de nous des êtres vivants et non des pervers comme peuvent le penser tous les « pisses-vinaigres ».

Elle sourit.

— J'adore le français. Je ne sais pas où vous allez chercher ces expressions.

Elle semble vraiment très amusée par l'image qu'elle se fait d'un pisse-vinaigre, mais revient à son propos.

— Ce n'est pas parce que tu es sensible au charme d'une jolie femme que pour autant tu vas sauter sur tout ce qui bouge. Je suis heureuse de voir que tu es chaque jour plus vivant, John. Les années perdues ne se rattrapent pas... alors, autant profiter du moment présent. *Carpe diem quam minimum credula postero.*¹²

Je la regarde surpris.

— Une Américaine belle à rendre Vénus jalouse... titulaire de deux doctorats, qui parle quatre langues et qui cite Horace dans le texte. Légitimement, je devrais être inquiet, mais bizarrement, il n'en est rien.

Elle noue ses bras autour de mon cou, ses yeux au fond des miens.

— Et pourquoi, « Monsieur qui n'a pas son bac » et qui reconnaît un vers d'Horace ?

— Parce que je t'aime et...

Le bâillon de ses lèvres m'empêche d'achever ma déclaration d'amour, mais il nous faut interrompre notre baiser.

Notre hôtesse à la mini jupe et au vaste décolleté est là, devant nous, avec nos cocktails sur son plateau, attendant poliment la fin de notre effusion.

Natalie se détache à regret de ma bouche et gentiment fait signe à l'hôtesse qu'elle peut nous servir.

Point n'est besoin de champagne ce soir, les bulles sont dans les yeux de Natalie. Ils pétillent de joie. Nous trinquons.

Après une gracieuse révérence et un sourire charmant, la jeune hôtesse retourne à ses occupations.

Une gorgée, puis deux, Natalie repose son verre.

— Et si nous allions danser ?

12 Latin : Cueille le jour et sois la moins crédule possible pour le suivant.

Avant que je n'aie pu protester et expliquer mon ignorance abyssale des pas de la country, Natalie prend ma main et m'entraîne sur la piste. Dans la seconde, elle est dans le rythme, mais malgré tous mes efforts, je n'arrive pas à suivre. Les pas country sont d'une variété inouïe et j'ai beau essayer de reproduire les figures que les danseurs exécutent autour de moi avec un ensemble parfait, je suis toujours à contretemps. L'exploit est que je parviens même à déstabiliser Natalie.

Elle m'entraîne à l'écart, hors de la piste.

— Il faut des années pour être un danseur accompli, mais l'avantage avec cette danse c'est que l'on peut faire très simple. Tu vas voir... je vais d'abord te montrer et après on fera la figure ensemble. Dans moins de dix minutes, on sera sur la piste. Je suis certaine que tu vas m'éblouir.

Et c'est vrai qu'apprendre deux ou trois figures est relativement aisé. Il est surtout vrai qu'avec Natalie je me sens chaque fois pousser des ailes. Le souvenir de la valse de Barbizon me donne du génie et comme elle l'avait prédit, dix minutes plus tard nous sommes sur la piste rythmant nos pas en tapant dans les mains.

Sans m'en rendre compte, au fil des danses, je me lance dans des pas de plus en plus complexes et nous sommes bientôt sur la troisième ligne où se regroupent les danseurs d'un bon niveau. Il y a une heure, nous étions relégués au fond de la piste avec les débutants.

Je me rapproche de Natalie.

— C'est comme pour Barbizon, la fée irlandaise a encore frappé. Te rends-tu compte qu'il n'y a pas une heure, je n'avais jamais dansé ce truc ?

Natalie m'attire à l'écart.

— Si tu ne veux pas avoir de problème et te faire des amis, ne dis jamais « ce truc » à un Américain en parlant de la country. Sur ce, si l'on allait se réhydrater !

Je la suis et me laisse aller sur la banquette, essoufflé, mais heureux. Le temps de faire un sort à notre « sunrise » et d'en commander un autre et c'est moi qui entraîne Nat sur la piste.

Elle me suit en riant.

Je crois bien que nous avons dansé pendant près de deux heures,

ne prenant que quelques poses pour nous abreuver de bisous et de « sunrises ». Au troisième, Natalie a déclaré forfait, elle est passée au cocktail « jus de fruits » et abandonnant son Stetson sur la banquette m'a enlevé pour un quadrille endiablé.

Je la regarde danser. Dieu, qu'elle est belle ! Ses cheveux d'or qui volent au rythme de ses pas, son sourire, les deux fossettes de ses joues et ses yeux bleus illuminés de tant de joie de vivre me prennent le cœur dans une main de velours.

Elle me regarde aussi et je lis tant d'amour dans ses yeux que malgré la joie de l'instant mes yeux s'embuent de larmes.

Comment une telle femme si belle, si cultivée, si intelligente peut-elle aimer l'homme insignifiant que j'ai toujours pensé être ? Je sais que si, à cet instant, elle soupçonnait ne serait-ce que le centième de mes pensées, elle en serait vraiment fâchée et surtout très triste. Non pas tant du fait que je me sente si misérable, mais surtout pour toutes les douleurs enfouies que je dissimule autant que je le peux.

Si elle pouvait entendre ce que je pense, elle me dirait dans un regard comme elle l'a souvent déjà fait : « John, je sens ce que sont tes tourments, tes souffrances. Je n'ai pas besoin que tu me les dises pour les ressentir, mais je sais aussi quels sont ta volonté, ton courage et ta générosité. Je sais qui tu es et je t'aime pour ce que tu es. Donne-moi tout cela John, et si tu veux bien de mon amour, je te donne tout ce que je suis ».

Je ne sais si elle m'a entendu penser. Je le parierais. Toujours est-il que lorsque nous quittons la piste, elle me regarde de ce regard qui me fait fondre le cœur.

Je me penche. Ses lèvres sont aussi douces que du velours, le velours de sa peau, le velours de son âme.

Je caresse sa joue.

— Je ne sais l'heure qu'il est, mais je commence à fatiguer. Il n'y a que toi pour être encore fraîche comme une rose.

Elle sourit.

— C'est ce que tu crois. Je ne sens plus mes jambes. Je crois bien qu'il va falloir que tu me portes.

— Ce serait avec plaisir, mais avec cette robe ça risque d'être scabreux. Je crains qu'il ne te faille marcher jusqu'au taxi à moins de

prendre le risque de déclencher une émeute.

Elle rit.

— D'accord, mais allons-y maintenant, car d'ici une demi-heure, je dormirais d'une traite jusqu'au matin.

Elle a dit vrai. Dans le taxi qui nous ramène et auquel elle a quand même pu donner l'adresse, elle se fait tout à coup lourde contre moi. Dans la minute qui suit, elle dort profondément.

Le vigile qui nous accueille au portail de la villa n'en croit pas ses yeux lorsqu'il me voit venir vers lui, portant Natalie dans mes bras.

— Est-ce que tout va bien, Monsieur ?

— Merci, tout va bien. Ne la réveillez pas, elle dort.

Bien qu'il se pose quelques questions, le brave homme ne fait aucun commentaire et nous ouvre le portillon.

Si j'ai quand même un peu de mal à monter l'escalier, chaque marche est un vrai bonheur. Le bonheur de la tenir serrée contre moi, abandonnée et confiante comme une enfant. La déshabiller est beaucoup plus facile, surtout avec cette robe conçue tout spécialement pour être enlevée d'un geste. Renonçant à fouiller dans ses affaires, je lui passe un de mes T-shirts puis je rabats le drap sur elle, hésite un instant et zappant la douche, me glisse auprès d'elle. D'instinct, elle vient aussitôt se blottir contre moi et, dans son sommeil, pousse un soupir heureux.

La lumière éteinte, je vais mettre longtemps à m'endormir, respirant son souffle et son odeur.

*

Lorsque j'ouvre un œil, la première chose que je vois, juste devant moi, est un sourire solaire, deux fossettes et deux yeux bleus. La tête dans la main, appuyée sur un coude, elle me regarde dormir.

— Bonjour John.

— Bonjour Nat... Quelle heure est-il ?

— Onze heures ! Tu as bien dormi ?

— Comme un bébé, viens dans mes bras.

Elle se love contre moi. Sa bouche est douce, pulpeuse avec un goût agréable que sur le moment, je ne parviens pas à identifier.

— C'est étrange... le goût de ta bouche... ça me rappelle... oui, c'est ça... Paris. Tu as mangé quelque chose ?

Elle rit.

— J'ai goûté à notre petit déjeuner.

Je m'assieds, surpris.

— Tu as déjà préparé le petit déjeuner ?

— Pas vraiment. Disons que je l'ai commandé.

— Il y a longtemps que tu es réveillée ?

— À peine une demi-heure... J'en ai profité pour nous faire livrer. J'espère que tu vas aimer.

Je sors du lit aussi nu que j'y suis entré.

— Je meurs de faim. Le temps d'enfiler un T-shirt et un short.

Je remarque qu'elle a toujours le T-shirt que je lui ai passé la veille. Elle suit mon regard.

— C'est toi qui m'as déshabillée ?

— J'aurais pu demander l'aide du vigile, mais j'ai pensé que tu ne serais pas d'accord.

Elle me jette un coussin à la tête.

— Monstre ! Si tu avais fait ça, je t'aurais étranglé.

Son string est toujours au pied du lit, là où je l'ai accroché hier soir lorsque je l'ai mise au lit.

— Je vois que tu as reçu le livreur du petit déjeuner, les fesses à l'air. C'était pour t'ouvrir l'appétit ?

Un deuxième coussin vole à travers la chambre. Avant qu'elle ne s'empare d'un troisième et ajuste sa visée, je l'enlève dans mes bras et l'emporte dans l'escalier. Elle pousse un cri.

— Tu es fou, tu vas nous rompre les os.

Elle s'accroche à mon cou, terrifiée par cette cavalcade dans le large escalier de marbre. J'en profite pour vérifier d'une main sournoise que le string n'est remplacé par... rien.

Arrivé au bord de la piscine, je manque la lâcher sous l'effet de la surprise.

La table est mise... nappe, tasses, assiettes, verres, couverts, mais le plus inattendu est ce panier qui trône en son milieu.

Du bon pain tout frais, de la baguette parisienne et une miche dorée et craquante. Beurre, confitures. La coupe à côté déborde de

viennoiseries, pains au chocolat et croissants.

Je pose Natalie sur ses deux pieds.

— C'est incroyable. Où as-tu trouvé tout ça ? En plus, il y en a pour un régiment.

— Chez le boulanger français à deux rues d'ici. Et j'ai bien commandé pour deux, mais on est en Amérique.

Trois quarts d'heure plus tard, repus, nous débarrassons la table. La vaste douche nous accueille et je dois confesser que nous y restons... longtemps. Bien trop longtemps pour n'y faire que nous doucher. Je sèche moi-même avec application chaque centimètre carré de sa peau de satin.

Je l'embrasse tendrement.

— De ce petit déjeuner, je retiendrai surtout l'abricot du dessert... une pure merveille.

Lorsqu'elle m'entraîne sur le lit, j'espère simplement que son rire n'a pas alerté un vigile qui se déciderait à faire une ronde inopportune.

*

Nous avons pris tout notre temps et bien plus encore. Capote baissée, la Mustang roule lentement en direction de South Beach et le soleil me caresse doucement comme la main de Natalie posée sur ma cuisse. Pas un mot entre nous, il n'en est guère besoin, regards et sourires suffisent. Les bras nus de Natalie, sa crinière blonde qui joue dans le vent, mon bras autour de son épaule et cette ville si moderne, mais si attachante. Pendant une seconde, la grisaille parisienne tente d'obscurcir l'horizon sans y parvenir. Dieu ! Qu'il fait bon vivre ! Depuis combien de temps n'ai-je ressenti un tel bonheur, calme, paisible ? Sans doute depuis ma plus tendre enfance lorsque je rentrais de l'école sous le soleil de Tunisie.

Dix minutes plus tard, elle se gare en bordure de plage sur un parking adjacent au Miami Beach Boardwalk.

De l'autre côté de la promenade piétonnière, une plage aménagée avec bar, *fast food*, transats et parasols nous tend les bras. Après un passage en caisse où l'on nous remet deux bracelets d'identification, un charmant jeune homme nous guide vers deux transats un peu

éloignés de l'eau, mais proches d'un terrain de *beach-volley*. Une partie acharnée s'y dispute entre deux couples un peu plus jeunes que nous. Sur les transats voisins, un autre couple de notre âge les encourage de la voix.

Natalie les salue d'une expression que je n'ai pas comprise, mais qu'eux ont parfaitement saisie si j'en juge le sourire d'accueil auquel nous avons droit.

Le temps d'aller nous changer à tour de rôle dans une cabine ad hoc et nous voilà en maillot sur cette plage magnifique. J'observe que la plastique de Natalie ne laisse personne indifférent... autant les dames que les messieurs.

Février est l'époque idéale pour séjourner à Miami et profiter de la plage. Un soleil resplendissant et une température diurne moyenne de 24°. Je ferme les yeux et sans même l'avoir cherchée, ma main trouve celle de Natalie. Je sombre doucement dans une sorte de torpeur dont je n'émerge que quelques minutes plus tard lorsque le bruit des smashes et des éclats de voix de la partie de volley s'arrête. J'ouvre un œil. Les joueurs regagnent leurs transats à côté de nos voisins et échangent avec eux commentaires et remarques sur la partie qu'ils viennent de disputer. Au passage, Natalie les complimente sur leur jeu et en particulier celui des dames.

Que ne s'est-elle mordu la langue ?

Une des deux jeunes femmes, une petite brune très vive, qui vient de quitter le terrain s'approche de Natalie et s'accroupit à côté de son transat. Elle transpire abondamment et s'essuie avec sa serviette.

— Bonjour ! Moi c'est Page, vous avez l'air d'une sportive pourquoi ne pas défier ces flemmards de Patrick et Suzanna. Ils sont là à lézarder, un peu d'exercice leur ferait du bien.

Elle se tourne vers ses amis et les provoque dans un rire :

— Eh, les flemmards... du nerf... on se réveille. Je vous ai trouvé des partenaires.

Elle interroge Natalie du regard.

Sans une hésitation, Natalie se lève et lui serre la main.

— Bonjour ! Moi c'est Natalie... lui c'est John.

En deux pas, elle est près du couple de « lézards » qui a suivi l'échange, mais qui tout comme moi n'a pas réagi.

— Bonjour ! Ça vous tente ? Ne vous inquiétez pas, John va se réveiller. Une partie ? Les filles contre les garçons ?

Piqués au vif par la remarque de Page, Patrick et Suzanna se lèvent et serrent la main de Natalie. Le trio se dirige vers moi. Suzanna s'immobilise dans mon soleil et la seule chose que j'aperçois d'elle est une silhouette parfaitement proportionnée. Elle doit faire un peu moins de deux mètres.

— Alors John ! Vous n'allez pas laisser tomber Natalie ?

Je me lève en bafouillant, aussitôt trahi par mon anglais hésitant et mon épouvantable accent français.

— Non... bien sûr... aucune chance que je fasse... une chose pareille.

Avec un large sourire, Suzanna se tourne vers Patrick en grande conversation avec Natalie.

— Eh, Patrick... ! Tu vas avoir un *frenchie* comme partenaire. Ça aurait pu être pire.

Le sourire sarcastique de Natalie est éloquent lorsqu'elle répond à Suzanna.

— Vous savez ce que l'on dit en France : « Méfie-toi de l'eau qui dort ».

Elle rit de toutes ses dents.

— Là, vous venez de réveiller un puma.

Manifestement, Suzanna n'a pas l'air très effrayée par « le puma » et à voir son regard de « tueuse », elle se dit qu'elle ne va en faire qu'une bouchée. Elle m'a jaugé en une seconde... 1,87 m, 88 kg. Rien qui ne soit hors de portée de son mètre quatre-vingt-quinze. Le ballon que lui lance Page a l'air minuscule entre ses mains. Comme une vieille amie, elle prend Natalie par la taille.

— Allez viens Nat ! On va pulvériser les mecs. Ton puma français, je vais le manger tout cru.

Patrick me tend la main. Il est déjà effondré. Il me fait penser à Droopy.

De l'autre côté du filet, Natalie est à l'engagement. Elle me fait un petit clin d'œil et envoie. C'est Patrick qui malgré son air d'endormi récupère et me lève la balle. Un vrai plongeur de champion. Une détente, je bondis et smashe. L'ombre qui me cache le soleil, la

même que tout à l'heure me renvoie la balle en pleine figure, droit devant. Impossible à arrêter. Je tombe en arrière sur les fesses et c'est un grand moment de solitude. Assis dans le sable, je contemple le sourire narquois de l'Américaine qui va ne faire qu'une bouchée du puma français.

Regard inquiet de Natalie. C'est vrai que j'ai été sonné par la puissance du contre. Je lui fais signe que tout va bien. Je me relève et reprends mes esprits. Cette femme est une vraie machine de guerre et l'on ne peut pas grand-chose contre la force brute sauf... ruser. Je vais lui montrer comment un moucheron est venu à bout d'un lion et juste après le puma se réglera de la carcasse de l'antilope dopée à la testostérone.

Natalie a vu mon regard et mes appuis changer. Il n'y a pourtant pas deux mois que nous avons fait connaissance, mais elle sait déjà ce qui attend sa malheureuse compatriote.

Le deuxième engagement est la répétition exacte des gestes de chacun... à un détail près... je ne frappe pas la balle du plat de la main, mais la sabre du tranchant.

Suzanna ne comprend pas pourquoi sa paume ne rencontre que le vide puis le filet tandis que la balle animée d'une vie propre change brusquement de trajectoire et s'en va lentement sur sa droite, se poser délicatement sur le sable.

Le reste du match va se dérouler dans le même style. Je laisse de temps à autre un point à la belle Américaine, juste pour lui redonner confiance et au moment où elle ne s'y attend plus, la balle lui fait un pied de nez et s'en va tranquille, se poser dans un des coins du court.

C'est le dernier jeu et je suis à l'engagement. À la seconde où je frappe, je vois la grimace de Natalie. Anticipant le point d'impact de la balle, elle s'est fendue pour la récupérer et s'est fait mal. Déconcentré, j'envoie la balle dans le décor. Les filles gagnent ce point, mais perdent le match. Je passe en trombe sous le filet et me précipite vers Natalie qui se tient la cuisse.

— Tu t'es fait mal.

Un petit sourire pour me rassurer.

— Ce n'est rien. Juste un faux mouvement, j'ai dû me froisser un muscle.

Un autre sourire, de fierté celui-là.

— Félicitations champion, tu t'es bien battu.

Un bisou interrompu par Patrick et Suzanna qui sportivement me félicite.

— Natalie a raison, vous êtes un vrai puma. Allez, venez ! On a tous soif. C'est moi qui régale.

On a bavardé comme de vieux amis jusqu'à ce que le soleil décline. Patrick est architecte et Suzanna, journaliste sportive... on l'aurait parié. Lorsque Nat leur dit ce que je fais dans la vie, ils me regardent tous deux comme si j'étais un extra-terrestre. Faire de l'humanitaire en Afrique quand on a vingt ans... soit, mais y cultiver des cannes à sucre, il n'y a qu'un fou de Français pour faire une chose pareille. J'essaie de leur expliquer que je fais plus dans la gestion que dans l'agronomie... peine perdue. Le pire est qu'ils se demandent comment une Américaine saine d'esprit peut bien être tombée amoureuse d'un sauvage, fou et français de surcroît.

Je regarde Suzanna droit dans les yeux.

— C'est arrivé la première fois qu'elle m'a vu jouer au volley. En général, ça les fait toutes craquer.

Suzanna est bonne joueuse.

— *France... one point !*

Il se fait tard et par ses va-et-vient obstinés près de nos transats, le plagiste nous fait comprendre qu'il est temps de lever l'ancre.

Natalie va se rhabiller la première et lorsqu'elle s'éloigne vers la cabine je vois bien que sa démarche a changé. Elle a mal et ne veut pas le dire.

Sur le chemin du retour, dans la voiture, elle me fait un petit sourire désolé et plaisante même sur sa « patte folle ».

— Je crois que je ne pourrais pas danser ce soir.

Je n'osais pas lui en parler, car je sais qu'elle a horreur qu'on la plaigne.

— Tu as très mal ?

Elle me sent inquiet. Elle passe sa main dans mes cheveux. Elle sait que j'adore cette caresse et que ça m'apaise.

— Non, je n'ai pas très mal, ça tire juste un peu au niveau de l'aine. Au pire, c'est un petit claquage, mais je pense plutôt à une

élongation. Ça m'apprendra à vouloir jouer les acrobates.

La Mustang se gare devant la maison. Natalie n'a pas l'air de trop souffrir lorsqu'elle descend de voiture, je craignais qu'avec le refroidissement des muscles, la douleur ne s'accroisse.

Je lui propose de l'aider à monter l'escalier. Je crois qu'elle n'attendait que ça.

— Hier soir, tu as monté cet escalier en me portant dans tes bras et je n'en ai même pas profité. Te sens-tu capable de renouveler l'exploit ?

Pour toute réponse, avec délicatesse, je me penche, passe un bras derrière ses cuisses, l'autre dans son dos, autour de son torse et la soulève comme une plume. Son visage est à quelques centimètres du mien. Je pourrais l'embrasser, mais au lieu de cela je plonge mon regard dans le sien. Je le dirais encore et encore sans jamais me lasser : ces instants où nos âmes sont en communion sont des moments d'éternité. D'autres amants l'ont sans doute déjà vécu, d'autres le vivront encore. Je l'espère de toute mon âme.

Je n'ai pas vraiment l'impression de monter un escalier. Je dois être en lévitation. Peut-être bien même que nous sommes sur la lune, seuls... rien que tous les deux.

En haut des marches, la gravité reprend ses droits, mais je garde Natalie serrée contre moi et pousse la porte du bout du pied. Je la dépose doucement sur le lit, recule d'un pas et, les yeux toujours rivés aux siens, debout devant elle, je me déshabille.

Mes vêtements forment un petit tas au pied du lit, je me penche sur elle et commence à la dévêtir.

Les sandales lacées sur ses chevilles si fines, la jupe ample de coton imprimé, le chemisier de percale blanche, le soutien-gorge qui s'agrafe sur la poitrine et qui libère comme à regret ses deux adorables prisonniers et enfin la culotte de coton blanc toute simple qui voilait l'entrée du temple d'or.

Nue, je la reprends dans mes bras. Nous n'avons encore pas dit un mot, nos yeux ne se sont pas quittés.

Je la dépose assise sur la banquette de teck de la douche et là, longtemps, très longtemps, je vais tendrement laver chaque partie de son corps. Ses magnifiques épaules faites pour les robes bustiers

ainsi que les deux faons jumeaux qui se hérissent à chaque passage de la fleur de douche. Les pieds, les mollets, les cuisses si parfaites qu'on les croirait modelées par Praxitèle. J'ai déjà lavé son dos et ses reins où je retrouve chaque fois avec la même émotion les fossettes jumelles de celles de ses joues. Je reviens à son ventre sans la quitter des yeux. Elle suit et anticipe chacun de mes gestes. Sa respiration s'accélère et parfois devient comme un sanglot. Sentant mon hésitation devant tant de beauté, elle prend doucement mes doigts et les guide au plus intime comme si c'était les siens. Elle commence une tendre caresse et lorsqu'elle appuie son geste, ses yeux se ferment pour savourer l'instant. Chaque fois qu'ils s'ouvrent c'est encore et encore davantage d'amour qu'ils me donnent.

Plus tard, j'essuie longuement ce fruit si tendre et avant que l'écrin de ses cuisses ne se referme, y dépose un doux baiser du bout des lèvres. Son soupir est à la mesure de son bonheur. Jamais avant elle une femme ne m'avait laissé laver et caresse ainsi son corps. C'est comme si j'avais franchi une autre étape initiatique. Tout doucement, après tant d'années de non-vie, je me sens devenir un homme.

Elle reste assise et je m'accroupis devant elle pour qu'à son tour elle me lave le dos puis la poitrine où un instant elle s'attarde à agacer mes tétons du bout des ongles. Pour chacune des jambes, je pose un pied sur la banquette à côté d'elle et reste ainsi afin qu'elle puisse poursuivre. La délicatesse de son geste lorsqu'elle me découvre est telle que je sens un frisson me parcourir le corps. C'est une sensation étrange, une réaction qui n'a rien de physique. Un frisson de bonheur, le bonheur de se sentir aimé. Mon corps laisse à mon âme le privilège de savourer cette joie. Aucune autre réaction, Natalie pourrait en être frustrée. Il n'en est rien. Elle sait que je ressens exactement ce qu'elle a ressenti lorsque j'étais à sa toilette. Elle le sait parce qu'elle est moi et que je suis elle.

Gabriel

Nous avons quitté Miami depuis une heure trente et nous roulons vers le sud sur la US Highway 1. De chaque côté de la route à quatre voies, le paysage est infiniment plat. Nous longeons les Everglades sur notre droite.

Cheveux au vent, Natalie tient à merveille son rôle de guide en me parlant de la Floride, mais refuse obstinément de me révéler notre destination. Chaque fois que je lui pose la question, elle fait la moue et fronce les sourcils. En toute logique nous allons vers les Keys, mais surprise oblige, elle reste évasive chaque fois que j'aborde le sujet.

C'est bientôt le premier pont, une bande de terre, un deuxième pont. Nous roulons au-dessus de l'océan. Il suffit de ne plus regarder la route pour avoir l'impression de voler entre l'azur du ciel et celui de la mer.

Nous passons d'île en île. Sur chacune, la Mustang traverse de petites agglomérations qui sont autant de stations balnéaires avec leurs marinas et la même grande rue. De chaque côté, des immeubles à un seul étage, dont les rez-de-chaussée sont aménagés en commerces, bars et restaurants encore vides à cette heure.

À l'entrée et à la sortie de chaque ville, on retrouve les mêmes pavillons surélevés avec terrasse et de temps en temps, un peu isolées, quelques maisons nettement plus cossues.

Au fur et à mesure que nous avançons, les constructions se font plus rares et l'océan devient omniprésent.

Il n'est pas loin de midi et nous sommes mardi 14 février... la Saint-Valentin.

Depuis ce matin, depuis l'instant où je me suis réveillé, j'essaie de dissimuler mon petit secret. J'ai eu du mal à cacher discrètement au fond de mon sac la petite boîte qui ne me quitte pas depuis N'Djamena. Je joue à celui qui ne sait pas, celui qui a oublié. Bref ! Le monsieur pas très galant. Je me dis qu'elle pense peut-être que dans mon monde « africain » ce n'est pas la fête des amoureux, mais un jour comme les autres.

Il m'a bien semblé déceler une lueur dans son regard quand Fernando a chargé nos sacs. Lorsque j'ai demandé où nous allions et pourquoi elle insistait pour que je prenne mon maillot de bain, j'ai eu droit à un petit regard en coin très mystérieux.

— C'est une surprise ! Traduction : « Ne cherche pas à en savoir davantage, je serais muette comme une carpe. »

Par jeu, plus que par nécessité, je l'ai encore prise dans mes bras pour descendre l'escalier. Elle marche plus facilement qu'hier, mais j'ai noté une petite grimace de temps à autre suivant la façon dont elle s'appuie sur sa jambe. Hier soir, nous sommes d'ailleurs restés très sages... non pas très sages... sages seulement, pour ne pas risquer un faux mouvement qui aurait aggravé son état.

Ce matin, en l'aidant à s'installer au volant, je lui ai fait promettre de consulter un médecin à notre retour si elle ne sentait pas d'amélioration. J'ai eu sa promesse appuyée d'un bisou.

Nous venons de quitter Boot Key et la voiture s'engage sur un pont qui semble se perdre dans l'infini de l'océan pour arriver « nulle part ». C'est impressionnant. Natalie m'explique que nous sommes sur le Seven Mile Bridge, autrement dit un pont qui fait plus de onze kilomètres.

Le paysage est magnifique, encore une fois cette impression magique de voler entre ciel et eau.

Un panneau nous indique : « Bahia Honda Key 1/2 mile ». Nous sommes de nouveau sur la terre ferme, mais j'ai l'impression que nous allons au bout du monde. Plus loin, on aperçoit le début d'un autre pont et un panneau nous signale la prochaine île : « Big Pine Key ».

Et puis, au moment où je m'y attends le moins, Natalie ralentit, sort de la highway, et s'engage sur une petite route qui très vite

devient une rue et pique tout droit vers le nord au milieu des marinas et de quartiers pavillonnaires avec leurs villas cossues. Cette île est beaucoup plus grande que les autres, mais alors que je nous crois arrivés, Nat s'engage sur un autre pont. Devant nous, une île beaucoup plus sauvage que toutes celles que nous venons de traverser. Un panneau : « No Name Key »... l'île sans nom.

Tout de suite après le pont Natalie prend à gauche et longe ce qui semble être une lagune bordée d'arbustes. De-ci, de-là quelques maisons à l'aspect plus rustique. Encore un *mile* et Nat sort de la route pour s'engager sur un chemin de terre. Un subtil changement dans l'air nous indique que nous allons retrouver la mer. La plage est toute proche. Dissimulée par une petite dune cordon, on ne la voit pas, mais l'on distingue très nettement l'odeur caractéristique des cocotiers, des buissons et des herbes hautes du bord de mer.

Je regarde Natalie pour savoir si nous approchons de notre destination. Elle reste imperturbable, très concentrée sur sa conduite, le soleil à son zénith allume des reflets d'or dans ses cheveux.

Après un dernier virage, sur la gauche, dissimulé par quelques buissons et arbustes qui parsèment tout le littoral, un petit chalet de bois et juste devant, un parking de terre battue avec un vieux pick-up Ford garé sous ce qui semble être le seul arbre alentour. Sur la porte, une inscription en lettres peintes :

« *No name Key - Chalets Rental* ».

Natalie serre le frein à main. Un câlin sur la joue, un bisou.

— Attends-moi là, j'en ai juste pour une minute.

La minute dure largement plus de cinq, mais il y a longtemps que l'Afrique m'a habitué à ce genre de distorsion temporelle.

Lorsqu'elle réapparaît sur le seuil, elle est accompagnée d'un jeune homme à chemise à fleurs et vieux jeans transformé en short d'un coup de ciseaux. De là où je suis, je n'entends pas ce qu'ils disent, mais pour appuyer ce qui semble être une explication, le garçon lui montre une direction en faisant pivoter sa main vers la droite.

Point n'est besoin de traduction, elle a loué un chalet et il se trouve tout au bout de la petite route sur la droite.

Une pochette bleue à la main, Nat revient vers la voiture. Les trois

heures de route y sont-elles pour quelque chose ? Il me semble qu'elle boite légèrement.

Je descends pour lui ouvrir la portière ce qui me vaut un grand sourire et deux petits bisous.

Je fais le tour du véhicule, monte à mon tour, lui prends le menton entre le pouce et l'index.

— Tu as plus mal que ce matin. Je ne sais pas si passer trois heures au volant était bien raisonnable.

— Ne t'inquiète pas, ça va aller. À partir de maintenant, je vais me laisser dorloter. Je ne fais plus rien, sauf du canapé et un bisou de temps en temps. Tu le sais bien, quand tu es près de moi, je ne peux pas rester sans bisou plus de cinq minutes.

Elle rit et démarre.

Nous roulons pendant encore deux kilomètres. J'ai pu compter les toits de cinq chalets dépassant de la dune. Selon mes calculs, notre plus proche voisin sera à cinq cents mètres si tant est que le chalet soit loué. Au fur et à mesure que nous avançons, l'état de la petite route se détériore et l'on voit bien que les nids de poule ont été rebouchés à la hâte. Au bout, à droite... impossible de se tromper... on ne peut pas aller plus loin.

Natalie se gare sur le parking derrière ce qui ressemble plutôt à un confortable bungalow qu'à un chalet de plage. Décidément, les normes américaines ne sont pas tout à fait les mêmes qu'en France. Le jeune homme de l'accueil qui nous a suivis avec son vieux pick-up se gare juste à côté de nous.

— Il vient pour la remise des clés et l'état des lieux.

Je ris.

— Ah bon ! J'ai cru un instant que tu l'avais invité.

Natalie ne se laisse jamais démonter, même avec une patte folle.

— J'étais justement en train d'y réfléchir. Je trouve qu'il est plutôt mignon. Qu'en penses-tu ?

Je fais semblant de ne pas avoir entendu, mais mon sourire a dû me trahir.

Nous sommes garés sur l'arrière de la bâtisse et mon premier souci est d'aider Natalie à descendre de voiture. Une allée de tuf fait le tour du chalet ce qui nous évite d'avoir à marcher dans le sable

pour y accéder.

Avec une extrême gentillesse, le jeune homme, qui a remarqué que Nat avait un problème, prend nos bagages dans le coffre de la Mustang. Il nous précède dans l'allée et nous guide vers l'entrée.

L'entrée justement, nous y sommes. Quelques marches de bois... de toute façon, tout est en bois... et l'on accède à une immense terrasse protégée par un auvent qui déborde largement l'emprise de la maison.

La terrasse à elle seule doit bien faire plus de cinquante mètres carrés sans compter l'énorme niche de briques réfractaires contenant un gigantesque barbecue... de quoi y faire rôtir un bœuf. Tout le mobilier est en teck... grande table rectangulaire, chaises et de l'autre côté de la porte d'entrée, dans le coin le plus abrité, l'espace détente avec deux transats, une table basse, deux fauteuils et un immense canapé de bambou abondamment garni de confortables coussins multicolores.

Le garçon s'efface pour nous laisser entrer.

Très grand séjour lumineux dont la baie ouvre sur la terrasse, cuisine américaine, énorme frigo... coin repas, coin salon avec... ! Oui, c'est bien un piano. Natalie ne résiste pas, elle s'assied et essaie quelques gammes.

— Seigneur ! C'est une bénédiction... et en plus parfaitement accordé.

Elle demande au jeune homme s'il est possible de l'utiliser. Sans lever la tête du formulaire qu'il est en train de remplir, souriant... il répond :

— Si les propriétaires l'ont laissé, je suppose qu'ils n'y voient aucun inconvénient.

Puis, imperturbable, il continue la visite et nous précède dans la chambre. Meublée dans un style moderne, elle ouvre sur la terrasse par une large baie et directement dans le séjour par une porte à deux vantaux coulissants. Grands placards, vaste lit *king size*... sur le côté, une porte donne sur une salle de bain de bonnes dimensions. La douche aux multiples fonctions doit bien occuper la moitié de la surface.

Voilà, le tour du propriétaire est fait. Une signature au bas du

formulaire et nous sommes seuls.

Natalie tient à ranger elle-même ses affaires dans le placard de la chambre et ne consent à aller s'asseoir sur le canapé de la terrasse qu'après que je l'ai menacée de lui tirer les oreilles ce qui la fait beaucoup rire. Un bruit de moteur, des freins qui grincent.

— Quoi encore ?

Ma réaction amuse Natalie.

— Ne te fâche pas, ce n'est que le traiteur et... pile à l'heure. Tu pensais peut-être que l'on allait vivre d'amour et d'eau fraîche.

Trois jeunes gaillards portant deux énormes glacières se présentent au pied de l'escalier. Sur les indications de Natalie, ils ont tôt fait de transvaser le contenu de leurs malles-frigo dans le réfrigérateur. Pendant que Nat signe la feuille de réception, l'un d'eux revient portant caissettes et cartons de boissons comme si c'étaient des sacs de plumes... impressionnant ! Une fois le vin, le champagne, l'eau, divers sodas et alcools déposés dans la petite réserve attenante à la cuisine, les trois costauds s'éclipsent. Leur sourire est à la mesure du pourboire dont Natalie vient de les gratifier.

Sur les indications de Nat à qui j'ai intimé l'ordre de rester assise, je garnis le frigo d'eau, de champagne et de sodas. Je suis stupéfait de voir le stock de nourriture qui vient d'y être entreposé.

Ma tâche accomplie, je reviens sur la terrasse. Nat m'attend, s'étirant voluptueusement, les deux pieds posés sur un pouf. Je lui fais part de mon incrédulité quant au contenu du frigo.

— À moins que tu n'aies l'intention d'inviter la moitié du village, que penses-tu faire de toute cette nourriture ?

— Ne t'inquiète pas, les restes feront des heureux. Je suis sûre que le jeune homme de l'accueil a une famille nombreuse et sûrement beaucoup d'amis. Chez le traiteur, tu commandes deux petits déjeuners, deux déjeuners et deux dîners pour deux personnes et voilà ce qu'ils t'amènent. Impossible d'y échapper... de toute façon, c'est un forfait.

Je reste médusé. La différence de culture avec l'Europe est proprement sidérante.

Natalie se lève avec une petite grimace. Son problème à l'aine ne

semble pas vraiment s'arranger. Je lui en fais la remarque.

— OK je vais me reposer, et je t'ai promis d'aller voir un médecin si ça n'allait pas à notre retour à Miami.

— Donc en attendant, tu t'assieds, tu ne bouges plus et je m'occupe de tout.

Mon air sérieux la fait sourire.

— Tu es un amour, mais je crois que je vais d'abord aller me rafraîchir et me changer. Je serais plus à l'aise en maillot et en paréo.

— D'accord, pendant ce temps-là je m'occupe de l'apéritif et du repas. Que voudrais-tu boire ?

Elle passe ses bras autour de mon cou, m'embrasse et avant de disparaître.

— Pour le déjeuner, j'ai prévu thaïlandais... j'espère que tu vas aimer... et j'ai commandé du rosé français. Il y aura juste un ou deux trucs à réchauffer.

Elle s'est éclipsée. Je dresse rapidement le couvert et sur la table basse, prépare un seau à glace, deux verres et une bouteille de rosé... un « Côtes de Provence ». Elle a dû payer ça une fortune, mais... je lui ai juré de ne plus parler argent.

Elle revient un quart d'heure plus tard, toute fraîche, coiffée en catogan avec un chouchou orange fluo assortit à son ultra-bikini que dissimule à peine un paréo en voile de coton bleu aux larges fleurs blanches et jaunes qu'elle a noué autour de ses reins. Aux pieds, des tongs en cuir blanc.

Je la prends dans mes bras et l'embrasse.

— Tu es resplendissante. Assieds-toi là et sers-toi un verre. J'arrive dans dix minutes.

Je reviens sur mes pas, passe la tête par la porte.

— Vraiment extra ton maillot. Avec ces petits lacets sur les hanches, c'est comme pour les boîtes de « Corn Flakes », il ne manque plus que l'étiquette : « Tirer pour ouvrir ».

J'esquive le bouchon qu'elle me lance à la tête et file vers la salle de bains.

Une douche rapide, un T-shirt propre, maillot, short et me voilà prêt. Mon sac dans le placard et tout au fond, dans un sachet en pagne, la boîte qui ne me quitte pas une seconde depuis N'Djamena.

Pour la dissimuler jusqu'à la dernière minute, j'apporte une petite assiette de mignardises salées que j'ai mises à réchauffer au four pendant que Nat prenait sa douche. La serviette qui est censée éviter de me brûler sert aussi et surtout à cacher ma surprise... mon cadeau de la Saint-Valentin.

Je sais qu'elle lit en moi comme dans un livre ouvert, aussi ai-je répété cent et mille fois mon entrée. Je débouche donc sur la terrasse avec l'air le plus normal qui soit. Là, je n'ai plus besoin de chercher à me composer une tête de « tous les jours ». Deux choses m'arrivent au creux de l'estomac... le sourire ravi de Natalie et le paquet noué par un ruban plus une enveloppe ostensiblement appuyée sur mon verre. Je manque en lâcher assiette et cadeau. J'aurais dû être jongleur. Je parviens à rattraper les deux et garde même assez de présence d'esprit pour maintenir le sachet sous la serviette tout en déposant l'assiette.

Je bafouille.

— Mais... Nat... qu'est-ce que... qu'est-ce que c'est ?

— Son sourire s'accroît, les fossettes de ses joues se creusent un peu plus et ses yeux brillent de malice et d'amour.

— Ouvre ! Tu verras bien.

Je m'assieds près d'elle et prends le paquet. C'est assez lourd. M'efforçant au calme, lentement, je dénoue le ruban doré piqueté de cœurs rouges. J'écarte doucement le papier sur lequel alternent abeilles et fleurs de lys et... les bras m'en tombent. Je ne m'attendais vraiment pas à ça... deux magnifiques livres anciens à la reliure de cuir patinée. Sur la première de couverture, des armoiries gravées et dorées à l'or fin. Une petite fiche d'un très vieux papier est prise entre les deux volumes.

Ma main tremble. Le papier un peu raide légèrement jauni est décoré d'une enluminure aux quatre coins. J'ai d'abord un peu de mal à déchiffrer les caractères anciens au dessin compliqué, mais lorsque j'y parviens, ce que je peux lire me laisse littéralement sans voix.

Librairie Sourget

Mémoires du Seigneur d'Argenton

Armoiries : De gueules au chevron d'or, accompagné de trois

coquilles oreillées d'argent, lignées de sable posées deux et un, le
tout à la bordure d'or.

Mémoires de Messire Philippe de Comines
Seigneur d'Argenton.

Histoire des roys Louys XI et Charles VIII,
depuis l'an 1464 jusques en 1498

Édition de Paris – 1747 – Abbé Lenglet-Dufresnoy

J'ouvre avec précaution le petit mot bleu qui l'accompagne...

« Mon tendre amour... C'est Béatrice qui m'a donné l'adresse, mais c'est moi qui les ai choisis. Malgré mon ignorance abyssale de l'Histoire de France, j'ai tout de suite su que c'était ceux-là que je devais prendre et rien d'autre de ce que le charmant vieux monsieur qui m'a reçu m'a proposé. Ne me demande pas comment... je le savais... c'est tout. Peut-être parce que je t'aime tant, que tu vis en moi et ne me quitte jamais.

Bonne Saint-Valentin

Avec tout mon amour,

Natalie »

Je repose la carte. L'émotion est si forte que je ne suis pas capable de dire grand-chose.

— Nat ! Tu es folle... il ne fallait pas. Euh... merci mon ange.

Quelques secondes pour récupérer. Je me penche vers elle, caresse doucement sa joue et l'embrasse avec toute ma tendresse. Dans mon geste pour prendre appui sur le bord de la table, j'enlève le carré de tissu et fais glisser le sachet vers elle.

C'est à son tour d'écarquiller les yeux et de bredouiller :

— Je pensais que... ce jour-là... enfin... que ce n'était pas dans tes habitudes de...

Je caresse ses cheveux du bout des doigts tandis qu'elle me regarde quelque peu effarée.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

Je ris

— Ouvre ! Tu verras bien.

Elle a un peu de mal à desserrer le lacet coulissant qui ferme le sachet de pagne, y parvient enfin et en extrait une boîte rouge

rectangulaire ornée de symboles dorés. Sur le côté, un fermoir assez rudimentaire à la manipulation malaisée. Elle manque se casser un ongle lorsque fébrilement, elle rabat le couvercle.

Elle ne s'attendait manifestement pas à y trouver ce qu'elle a sous les yeux : un document roulé maintenu par un fil doré. Sous le rouleau, une autre petite boîte en carton noir. Celle-là est cubique.

Le regard de Natalie va du rouleau de papier qui tremble entre ses doigts à la petite boîte au fond de la grande et revient vers moi. Très émue, elle essaie de plaisanter :

— Je connaissais les poupées russes... pas les boîtes.

Avec précautions, elle dénoue le fil doré et déroule le document au bas duquel est incrusté un superbe timbre à sec sur trois imposantes signatures. Elle lit :

Laboratoire français de Gemmologie
de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Paris.
Certificat d'authenticité
Diamant jaune forme coussin, 1 carat.
Fancy deep Yellow, Pureté IF.
Longueur 6,5 mm Largeur 5 mm Épaisseur 4 mm.
Fluorescence médium.
Origine : République centrafricaine
Certificat original joint validé par le laboratoire

Le papier lui tombe des mains.

— John ! Mais... c'est toi qui es fou !

Je ramasse le certificat et le pose sur la table.

— C'est fort possible, mais sur quoi te bases-tu pour l'affirmer ?
Tu n'as même pas ouvert la boîte.

Elle me regarde, complètement perdue.

— Ouvre-la s'il te plaît. Je ne peux pas... s'il te plaît.

Je lui fais un bisou au coin des lèvres, prends la boîte et enlève délicatement le couvercle.

La merveille est là, posée sur du papier de soie chiffonné.

— Excuse-moi pour l'écrin. C'est un peu rustique, mais il a le mérite d'être d'origine... directement de N'Djamena. Quant à la

monture, c'est du provisoire.

J'extrais la bague de la boîte. La pierre prend tout de suite la lumière et s'enflamme tel un soleil. Lorsque je prends sa main, je la sens qui tremble. Doucement, tendrement, je passe la bague à son annulaire.

— Bonne Saint-Valentin... Je t'aime très fort.

L'émotion est violente, elle éclate en sanglots.

Je me penche vers elle, la serre dans mes bras.

— Nat... mon ange ! Je ne voulais pas te faire pleurer.

Elle blottit sa tête au creux de mon épaule.

— Tu ne peux pas comprendre, John ! Aucun homme n'a jamais eu autant d'égards pour moi, même mon foutu mari qui à part une bague de pacotille pour nos fiançailles ne m'a jamais rien offert d'autre.

Elle se redresse brusquement, les yeux pleins de larmes et dans un reniflement peu élégant, mais combien attendrissant, m'interpelle :

— John ! Ce diamant a dû te coûter une fortune...

Je l'interromps.

— Je croyais qu'on ne parlait pas argent entre nous !

Elle retrouve instantanément son sourire, s'empare de la serviette qui m'avait servi à camoufler la boîte et s'essuie les yeux.

— Touché ! Un million de mercis pour ce fabuleux cadeau... mais je persiste à dire que tu es dingue.

Je confirme.

— Complètement ! Je suis dingue. Dingue de toi.

Son baiser a le petit goût salé de ses larmes qui se mêle au goût sucré de sa bouche. Un baiser sucré-salé !

Elle se redresse s'empare de nos verres, me tend le mien.

— À la santé des amants fous. À notre santé !

Le rosé de Provence est un vrai nectar, juste rafraîchi à point pour ne pas casser les arômes. Une gorgée de soleil.

Je lui propose de ranger nos cadeaux, sauf sa bague, et de faire un sort au menu thaïlandais apporté par le traiteur.

Je ne m'y attendais pas, mais les plats thaïlandais sont délicieux et nous y faisons honneur. Pendant que je débarrasse et prépare les cafés, Natalie est retournée sur la banquette. Lorsqu'elle est assise,

debout ou allongée, aucun problème, mais dès qu'elle change de position, la douleur revient plus aiguë. J'en arrive à me demander s'il ne serait pas plus sage de lever le camp dès demain matin et consulter l'hôpital le plus proche.

En attendant, tout va bien. Adossée contre ma poitrine, elle a trouvé sa position de confort et savoure son café tout en contemplant sa bague.

Il est plus qu'utile de lui préciser qu'il faudra faire refaire la monture dès son retour à Paris.

— L'or utilisé en Afrique est totalement pur donc très malléable et le sertissage risque de ne pas tenir. De toute façon, toute la bague va se déformer rapidement et tu risques de perdre le diamant sans t'en rendre compte. Tu as là suffisamment d'or pour obtenir un alliage d'or gris bien plus dur et surtout bien plus élégant avec ce genre de pierre.

— Je sais que tu as raison et je le ferai, mais j'aurais tant voulu garder celle-là, même et surtout avec ses défauts.

Je prends sa main, embrasse le bout de ses doigts.

— Je suis content d'avoir eu la chance de trouver ce diamant, mais son éclat est bien pâle comparé à celui de tes yeux.

Elle sait que je ne cherche pas à la flatter, que je suis sincère. C'est elle maintenant qui embrasse mes mains... plein de petits bisous.

Je caresse ses cheveux.

— Si tu veux bien, j'aimerais jeter un coup d'œil sur les livres. Je vais les mettre sur la table, ce sera plus pratique et surtout moins risqué pour les examiner.

Je file dans le séjour récupérer les trésors chargés d'histoire.

Je n'atteins pas la table où je les ai posés tout à l'heure... Le cri de Natalie me glace le sang.

Je bondis sur la terrasse. Natalie est encore assise sur le canapé, la main sur la poitrine, l'air effrayé.

La cause de cet effroi et de ce cri se tient debout en bas des escaliers de la terrasse, près des buissons d'où il a dû surgir.

Un jeune homme à la tignasse blonde, bronzé, la trentaine, beau comme un ange et surtout l'air très gêné.

— Désolé Madame...

Il m'aperçoit

— Monsieur... Euh ! Je suis navré, je ne voulais pas vous effrayer. Toutes mes excuses. Je fais des photos... des oiseaux... c'est pour ça que je me cachais. Je croyais le chalet inoccupé. En cette saison, il n'y a jamais personne. Je suis dans le troisième chalet après celui-ci.

Natalie se lève avec une petite grimace et s'avance, avec précautions, vers la balustrade.

— C'est moi qui suis désolée d'avoir été aussi sotte pour crier comme ça. Je me présente : Natalie.

Elle se tourne vers moi.

— Et celui qui allait prendre votre scalp... c'est John.

Le jeune homme blond me fixe un instant.

— Moi c'est Gabriel. Vous êtes Amérindien... Creek... Séminole ?

L'éclat de rire de Natalie déconcerte Gabriel bien davantage que son cri de tout à l'heure.

— John est français, mais peut-être avez-vous raison. Je suis prête à parier qu'il a du sang indien dans les veines.

Son sourire désarmerait une tribu apache.

— Ne restez pas là, venez, montez, ce sera plus simple pour parler.

Gabriel fait le tour de la terrasse. En trois pas, il monte l'escalier de bois.

Il est habillé tout de blanc. Chemise de coton à moitié ouverte sur un torse musclé comme un gymnaste. La chemise est sortie à la diable d'un pantalon de toile blanc remonté sur des mollets aussi bronzés que le visage de ce sympathique garçon. Impeccablement propres, les vêtements sont cependant quelque peu froissés, ce qui sied parfaitement à la décontraction du personnage. À son cou, une large sangle à laquelle sont suspendus un appareil photo et un étui à objectif. Il nous tend la main et à mon grand étonnement s'exprime en un français parfait. Sa poignée de main est franche et généreuse.

— Encore navré pour tout à l'heure, mais enchanté de faire votre connaissance.

Sur le visage de Natalie, la surprise est aussi marquée que la mienne. Elle passe sans transition à la langue de Molière.

— Vous parlez français... sans presque aucun accent. C'est remarquable, où avez-vous appris ?

Elle lui désigne le fauteuil devant la table basse.

— Asseyez-vous. Un thé, un soda... ou autre chose.

Gabriel s'assied, remercie d'un sourire, pose son attirail sur le plancher à côté de lui.

— Merci ! Un tonic fera l'affaire.

Je m'éclipse un instant pour revenir avec un plateau, des verres et des boissons.

Natalie se tourne vers moi.

— Gabriel m'expliquait qu'il avait vécu cinq ans à Paris où il a suivi un cursus de kiné et d'ostéopathe. Il est rentré en Floride il y a deux ans.

Le sourire de Gabriel est chaleureux. Il a l'air si jeune.

Tout en faisant le service, j'observe :

— Cinq ans en France, rentré depuis deux ans. Si je ne m'abuse, cela fait sept ans. Vous avez dû commencer vos études au berceau.

Le sourire de Gabriel se fait encore plus doux.

— Merci pour le compliment, mais c'est plutôt le contraire. Avant de partir à Paris, j'ai pas mal bricolé... surtout dans la photo professionnelle. J'ai trente-cinq ans.

Ma surprise et celle de Natalie sont totales. Surtout celle de Nat dont la spontanéité ne se dément pas. Les sourcils en accent circonflexe, elle s'exclame :

— Trente-cinq ans ? C'est incroyable, vous êtes beau comme un adolescent. Euh ! Pardon... excusez-moi, ce n'est pas ce que je voulais dire. Je voulais dire que vous faites très jeune.

La spontanéité de Natalie amuse beaucoup Gabriel.

— Donc, si je comprends bien, je fais très jeune, mais je ne suis pas très beau.

Natalie rougit comme une pivoine.

— Désolée ! Je suis vraiment incorrigible.

Elle le regarde avec un petit sourire contrit.

— Non Gabriel ! Vous faites très jeune et vous êtes très beau, mais

ne vous méprenez pas, ce n'est pas une déclaration d'amour, juste une observation clinique.

Le rire de Gabriel est aussi clair que ses yeux, aussi franc que son regard et surtout très contagieux.

L'heure qui suit est agréable. Sans trop entrer dans notre intimité, nous expliquons à Gabriel comment nous avons fait connaissance. Il semble ému quand Natalie lui confie combien notre rencontre a immédiatement été fusionnelle.

Son regard se voile.

— Paris est la ville des amoureux, mais ce n'est pas précisément le souvenir que j'en garde.

Il se tourne vers moi.

— Toutes les femmes ne sont pas des Natalie et là, gare aux cœurs tendres.

Natalie et moi sommes désolés. Comment est-il possible de faire du mal à quelqu'un d'aussi doux, quelqu'un qui de toute évidence est la bonté même ?

C'est comme si Gabriel ressentait notre compassion et voulait nous rassurer.

— C'est pour cela que j'ai quitté Paris il y a deux ans. La première année, j'ai travaillé d'arrache-pied pour oublier et surtout faire valider mes diplômes français. Ça m'a permis de mieux gérer cette rupture et maintenant, j'ai mon propre cabinet à Miami.

Le souvenir de la femme qui lui a fait tant de mal est très certainement encore prégnant. Il a du mal à déglutir.

— Aujourd'hui, tout ça est derrière moi, mais je préfère passer mes loisirs en compagnie des oiseaux et de mes appareils plutôt qu'en celle des jeunes femmes que mes amis s'obstinent à me présenter. D'ailleurs, ils m'appellent « Frère Gabriel ».

J'avoue ne pas saisir.

— Frère Gabriel ? Allusion à une confrérie ?

La réponse n'est pas celle à laquelle je m'attendais.

— Une façon de dire que je mène une vie de moine.

Natalie se penche vers lui.

— Vos amis ont raison. Il y a certainement beaucoup de jolies filles qui seraient heureuses de sortir avec vous.

Gabriel baisse la tête.

— Oui ! Sauf que je doute qu'une femme normale puisse se satisfaire d'une simple relation platonique.

Lorsqu'il nous regarde à nouveau, ses yeux sont voilés de larmes. C'est plus que n'en peut supporter Natalie. Elle se lève brusquement, sans doute dans l'intention de le réconforter, mais son élan se brise net. Elle retombe assise avec une grimace de douleur.

Gabriel s'inquiète aussitôt.

— Vous vous êtes fait mal ?

Je lui explique la partie de *beach-volley* et surtout l'obstination de Natalie à venir passer la Saint-Valentin dans les Keys au lieu de consulter.

Gabriel a repris l'ascendant et au spectacle de Natalie se tenant la cuisse en grimaçant, sa tristesse s'est envolée. Il lui prend la main.

— Je suis kiné et ostéopathe. Je pourrais peut-être vous examiner. Euh... si... vous le voulez bien.

Natalie me regarde l'air un peu perdu.

— Ça devrait aller mieux après une bonne nuit de repos. Je ne voudrais pas quand même ennuyer tout le monde pour trois fois rien.

Je ne peux que lui répondre :

— Gabriel a raison. Tu devrais le laisser regarder ta jambe...
Maintenant !

Les mains du magicien

Natalie est de ces personnes qui ne se plaignent jamais, moins par orgueil que par respect pour ceux dont la vie n'est que souffrance et qui supportent leur mal dans la dignité.

J'ai beaucoup d'admiration pour ça, mais cette fois il me semble devoir insister.

— Je crois que tu devrais accepter que Gabriel t'examine. Tu vois bien que ça ne s'arrange pas depuis hier.

Elle prend une profonde inspiration.

— OK, je m'incline, mais c'est bien... parce que...

Je l'interromps avant qu'elle ne change d'avis.

— C'est bien parce que tu as très mal et qu'il serait stupide de refuser.

Elle fronce les sourcils, me fusille du regard et se tourne vers Gabriel.

— C'est d'accord Gabriel, mais si vous me confirmez que ce n'est pas grand-chose, je crains que cette espèce de *bushman* qui vient de me dire que j'étais stupide n'ait pas longtemps à vivre. Je crois que je vais prendre un infini plaisir à l'étrangler.

Si je n'y avais décelé une lueur de malice, le regard qu'elle me lance devrait me faire froid dans le dos.

— Tu ne perds rien pour attendre. Attends seulement que j'aie récupéré l'usage de ma jambe. Il va te falloir courir vite... très vite.

Puis, résignée à surseoir à mon exécution, elle prend une profonde inspiration.

— Que dois-je faire ?

Gabriel me fait un petit signe accompagné d'une moue de

compassion.

— Pouvez-vous l'aider à se lever ?

Pas plus que celle de finir étranglé par les douces mains de Natalie, la perspective de n'avoir d'autre choix que de courir comme un lapin pour lui échapper ne m'enchant guère. J'essaie de l'amadouer.

— Je suis sûr que ce n'est pas grand-chose... à condition de le traiter rapidement.

Je ne suis et ne serais jamais un bon diplomate, mais à défaut de ma grâce, je viens peut-être d'obtenir un sursis.

Le demi-sourire dément l'expression sévère du regard. Elle me tend la main pour que je l'aide à se lever. Gabriel est resté assis, il se tourne légèrement pour lui faire face.

— Pouvez-vous faire un pas ou deux ? Allez-y doucement.

Je continue de tenir la main de Natalie. Elle feint de m'ignorer. Je sais pertinemment qu'elle adore ces fausses bouderies et qu'elle aime surtout que j'entre dans son jeu. C'est un code entre nous. Un code chargé de tendresse et d'érotisme pour se faire pardonner une réaction ou un propos un peu trop direct. Mais pour l'instant tout ce qui m'importe, c'est qu'elle consente à se laisser examiner.

Gabriel lève la tête vers elle.

— Pourriez-vous s'il vous plaît enlever votre paréo et refaire quelques pas dans l'autre sens ? Il faut que je puisse voir comment se comporte votre jambe.

Une petite hésitation puis Natalie s'exécute et gentiment, avec un regard qui me provoque encore, me tend le carré d'étoffe qui la couvrait des hanches aux chevilles. J'avais oublié le mini maillot orange fluo juste retenu par deux lacets noués sur les hanches.

Gabriel reste très professionnel. Aucune réaction devant les détails anatomiques à damner un saint qui se dévoilent à moins d'un mètre de ses yeux.

Il sourit à Natalie pour l'encourager.

— Juste deux pas... sauf bien sûr si vous avez mal.

Elle s'exécute sans laisser paraître le moindre signe de douleur, mais envolées la légèreté et la fluidité de son pas de danseuse. Je ne connais pas Gabriel depuis longtemps, seulement à en juger par sa

moue, je parierais qu'il a déjà posé son diagnostic. Il prend l'autre main de Natalie de façon à équilibrer son appui.

— Pourriez-vous mettre votre jambe légèrement en avant et fléchir votre genou ? Juste un minimum... Voilà ! Comme ça.

Il scrute la cuisse de Natalie comme s'il voyait le jeu des muscles et des tendons à travers la peau.

— Revenez en position... doucement... et maintenant, écarter légèrement les pieds. Avez-vous mal ?

Natalie me regarde, mais s'adresse à Gabriel.

— Pas vraiment... Plutôt une gêne, mais je suis certaine que le même mouvement sans appui et sans précautions m'aurait fait mal.

Gabriel toussote... comme embarrassé. Je crains un instant que le problème ne soit sérieux, mais l'examen n'est pas terminé.

— Me permettez-vous de procéder à une palpation sur votre jambe ? Mmmm ! Je vais devoir toucher certains endroits... comment dire... euh... sensibles.

Natalie n'a manifestement pas compris ce que Gabriel entend par... endroits sensibles.

— Vous voulez dire que ça va faire mal ?

Gabriel toussote... un peu gêné... et se lance dans une explication aussi concise que possible.

— Je pense avoir localisé votre problème. Il s'agit très certainement d'une extension forcée du tendon pubien du muscle gracile, ce qui provoque une inflammation douloureuse.

Les sourcils en accent circonflexe de ses interlocuteurs l'obligent à préciser.

— Le muscle gracile se situe sur toute la face interne de la cuisse, de l'os pubien au sommet du tibia. Votre problème est localisé au niveau de l'attache du muscle sur le pubis et pour être précis sur la branche ischio-pubienne.

Cette fois, Natalie a compris ce qu'endroit sensible voulait dire.

Sans doute pour se donner une contenance, elle explique avec force détails son action malencontreuse pour récupérer cette satanée balle.

Gabriel hoche la tête.

— De ce que je comprends de votre geste, le tendon a été étiré

lors de votre fente brutale. De plus, cette jambe n'est pas votre jambe d'appui naturelle et la tension sur le tendon est encore maintenue par un mauvais positionnement du genou qui entraîne lui-même un mauvais appui du pied, lequel maintient la mauvaise position du genou... etc., etc. Ces mauvais positionnements sont en général adoptés par le corps par pur réflexe pour essayer d'éviter la douleur, mais ceci n'est que la déduction d'une observation visuelle, j'ai besoin de procéder à un examen manuel pour confirmer mon diagnostic.

Il toussote, s'éclaircit la voix.

— Ai-je votre permission ?

Natalie soupire.

— Vous l'avez... je suis une grande fille.

La précision fait sourire Gabriel. Il se lève, demande à se laver les mains et sur mes indications se dirige vers la salle de bains. Lorsqu'il revient quelques minutes plus tard, Natalie est toujours debout, les pieds légèrement écartés. Il s'agenouille devant elle et pose ses mains sur son genou.

La réaction de Natalie est amusante, c'est un peu celle d'un patient à qui l'on fait une prise de sang et qui détourne la tête pour ne pas voir l'aiguille et la seringue. Elle affecte un air détaché et s'abîme dans la contemplation du plafond de la terrasse.

Les doigts de Gabriel sont légers et précis. Tandis qu'il maintient la cuisse de Natalie de la main gauche, sa main droite entame une palpation du genou puis remonte lentement le long de la cuisse en pinçant légèrement le muscle dont il suit le trajet à travers la peau. Sa main parvient en haut de la cuisse, redescend vers le genou puis remonte pour s'immobiliser à la lisière de son maillot.

Le regard de Natalie croise le mien. Je crois y déceler un soupçon de panique et lui souris pour la rassurer.

La voix de Gabriel remonte jusqu'à elle.

— Il faudrait que je puisse vérifier le tendon pubien.

Ce qui peut sembler une affirmation est en fait une question. Natalie l'a bien compris, mais ce qu'elle a aussi compris c'est ce en quoi va consister l'examen, ce qui explique sans doute la drôle de petite voix avec laquelle elle répond.

— Mais je vous en prie... faites !

La voix de Gabriel est très professionnelle, mais je crois y déceler comme une fêlure sans doute due à l'absence de sa blouse blanche qui d'ordinaire sacralise ses gestes et met un écran entre lui et son patient.

— Bien ! Dites-moi si vous avez mal.

L'index et le majeur de Gabriel se glissent doucement dans le pli interne de l'aine et Natalie ne peut réprimer un sursaut.

Gabriel s'interrompt.

— Vous avez mal.

— Non... non... tout va bien.

La voix de Natalie légèrement voilée trahit son trouble. Gabriel le perçoit.

— Vous préférez peut-être que l'on arrête ?

Natalie a une espèce de sanglot, ses doigts serrent ma main.

— Non... je vous en prie... continuez.

Gabriel la prévient.

— Je suis sur la branche ischio-pubienne. Je vais localiser le point d'attache du tendon. Si mes déductions sont exactes, vous allez ressentir une légère douleur... un peu comme une piqûre d'aiguille.

Au mouvement du poignet de Gabriel, on perçoit qu'il cherche l'attache du tendon. Natalie se crispe légèrement, sa bouche s'ouvre. Elle est comme étonnée de la sensation qu'elle ressent. Je la connais et je sais que ce n'est pas de la douleur. Je serre un peu plus ses doigts. Ma façon de lui dire que je l'aime.

Si l'on sort du contexte médical, la situation est plus que troublante et je sais que Natalie ressent la même crispation que moi au creux du ventre.

La voix de Gabriel ne parvient pas à dissiper mon trouble. Ce qu'il explique ne fait au contraire que l'accentuer.

— Je pense être au bon endroit. Je vais appuyer légèrement. Dites-moi si vous ressentez quelque chose.

La réaction est immédiate.

— Aachhh !

— Vous avez mal ?

— Nooon ! Pas exactement.

Ses yeux cherchent les miens. Non, elle n'a pas vraiment mal. La légère rougeur de sa poitrine indique même tout le contraire.

L'instant est fugace, Gabriel demande :

— Et là ?

— Aaaaah !

Natalie a sursauté. Son visage se crispe en une grimace éloquente et la rougeur de sa poitrine disparaît quasi instantanément.

Il semble inutile de préciser que Gabriel a trouvé le point qu'il cherchait. Son diagnostic est confirmé.

Il se relève et nous aidons Natalie à s'asseoir.

— Bon ! Eh bien voilà, c'est on ne peut plus clair, mais ne vous inquiétez pas, c'est un problème que je connais bien et je peux vous assurer qu'avec le traitement ad hoc vous aurez rapidement tout oublié.

Natalie le regarde intriguée, un peu inquiète aussi.

— De quel traitement s'agit-il ?

Le sourire de Gabriel est plus que rassurant.

— Rien de bien méchant. Un massage de la face interne de la cuisse avec une embrocation spéciale pour réchauffer les muscles, en insistant sur le tendon lésé. Une fois l'ensemble musculaire réchauffé on procède à une manipulation pour remettre le genou en position correcte, ce qui élimine la cause de la tension sur le ligament du gracile. On termine par un deuxième massage à l'huile de sésame pour détendre et détoxifier l'ensemble des muscles des cuisses, des hanches et du bassin. Voilà ! C'est tout simple.

Il précise tout de même :

— Il faudra quand même vous abstenir de toute sollicitation violente de votre jambe pendant quarante-huit heures.

Natalie semble soulagée. Je crois qu'elle s'attendait au pire... quelque chose comme une immobilisation de plusieurs jours.

— Merci Gabriel.

Elle se tourne vers moi, la mine faussement détachée et l'expression de : « Je te l'avais bien dit ».

— Tu vois ! Ce n'est pas si grave. Donc, on ne rentre pas demain. Je consulterai à notre retour à Miami.

Petite toux gênée de Gabriel.

— Excusez-moi ! Pourquoi attendre après-demain ? Je peux vous faire ça tout de suite.

Natalie est surprise... puis embarrassée.

— C'est gentil à vous, mais je ne voudrais pas abuser... vous faire travailler pendant votre congé.

Le sourire de Gabriel est désarmant.

— Oh ! Je vous en prie... ce n'est pas vraiment un travail, juste un service entre voisins. J'ai toujours ma trousse avec moi. Le temps de faire un aller-retour au chalet.

Je regarde Natalie.

— Tu devrais accepter. C'est vraiment une chance d'avoir rencontré Gabriel juste aujourd'hui.

Elle hésite et je lui force un peu la main.

Je propose à Gabriel :

— Je peux vous amener en voiture.

Il me remercie d'un sourire.

— OK, allons ! À tout de suite Natalie.

Le trajet jusqu'au chalet de Gabriel est très bref. Je me range sur son parking à côté d'un 4×4 Ford blanc. Gabriel descend, fait quelques pas, hésite et au lieu de se diriger vers son chalet, revient vers moi. Il se penche à la portière.

— Je crois que le mieux est que vous repartiez maintenant. Je vais en profiter pour prendre une douche et me changer et je vous retrouve dans une demi-heure. Ça vous épargnera un autre aller-retour pour me raccompagner.

Je ne peux que me ranger du côté du bon sens.

— C'est d'accord ! À tout à l'heure Gabriel. En attendant, je me charge de surveiller Natalie pour qu'elle se tienne tranquille.

Il rit, un petit signe de la main et le temps que je manœuvre, il a déjà contourné le chalet.

Lorsque je retrouve Natalie, elle est surprise de me voir seul puis rassurée quand je lui en explique la raison. Elle ne l'avouera sans doute pas... elle est impatiente de retrouver son autonomie.

— J'ai eu peur qu'il n'ait changé d'avis.

Elle ne tient manifestement plus en place et j'ai toutes les peines du monde à la persuader de rester assise le temps que je débarrasse la

petite table.

Je reviens et lui tend son paréo resté sur le fauteuil. Mon geste la fait rire.

— Tu voudrais peut-être qu’il me masse par-dessus le paréo. Ça serait certainement plus décent, mais sûrement moins efficace.

Je suis content de retrouver ses plaisanteries. Une preuve qu’elle considère sa jambe comme virtuellement guérie.

Je la fixe droit dans les yeux.

— Tu as trouvé l’examen indécent ?

Je n’aurais pas dû dire ça. J’aurais dû savoir qu’avec Natalie la réplique serait immédiate. Le sourire coquin en prime.

— Je l’ai trouvé agréable... très agréable même... ce qui ne signifie pas qu’il n’était pas indécent. C’est généralement le cas lorsque des doigts inconnus se glissent à cet endroit là.

Vlan ! Que répondre à ce direct ? Je l’ai bien cherché.

Je ne m’avoue cependant pas vaincu.

— Tu avais sans doute raison, une consultation dans un cabinet médical aurait été clairement plus convenable qu’ici et...

Je n’ai pas le temps d’achever.

— Gabriel a l’air très compétent et puis... il a les mains très douces.

Notre dialogue est interrompu par le bruit d’un moteur et la minute d’après, Gabriel nous rejoint sur la terrasse.

— Je n’ai pas été trop long ?

Natalie lui adresse un grand sourire.

— Si, mais vous êtes pardonné. Nous avons un otage.

Elle brandit l’appareil photo.

— Vous l’aviez oublié.

Gabriel s’est changé. Des vêtements moins négligés, mais toujours en coton blanc. Il dépose sa mallette noire près de la table.

— Pas de danger que je l’oublie. C’est mon Leica, le meilleur de tous mes appareils.

Il le récupère et le pose sur les coussins du canapé. Puis, revenant au problème de Natalie.

— Je crois que le mieux est de mettre un drap de bain sur la table avec un petit coussin pour soulager votre nuque. Ce sera moins

confortable qu'une table de massage, mais ça devrait faire l'affaire. Il faudrait aussi un sous-vêtement auquel vous ne tenez pas trop, car si vous gardez votre maillot, je crains qu'il ne soit irrémédiablement taché par l'embrocation et l'huile de sésame.

Je reviens avec le drap de bain, une serviette, le coussin et aide Gabriel à les installer tandis que Natalie s'éclipse pour se changer. Elle tarde à revenir... sans doute hésite-t-elle sur le choix de la culotte à sacrifier.

La voilà qui revient, le pas un peu hésitant. Elle a troqué son magnifique maillot contre un soutien-gorge et une culotte de coton blanc spécialement adaptés à la pratique du sport et dont elle a toujours un ou deux exemplaires dans ses bagages. Ce blanc sur sa peau dorée est aussi joli que l'orange fluo de son maillot.

Chacun d'un côté, nous aidons Natalie à s'allonger sur la table aussi confortablement que possible. Gabriel déploie la petite serviette sur le ventre et le haut des cuisses de Natalie puis se penche et ouvre la mallette à ses pieds. Sa voix nous parvient de dessous la table.

— Pouvez-vous échancrez votre culotte s'il vous plaît ?

Je me tourne vers Natalie. Un sourire narquois et provocateur sur les lèvres, elle glisse ses mains sous la serviette. Quelques gestes brefs et son slip taille basse est transformé en slip brésilien. Après quoi, elle croise très sagement ses mains sur son ventre et d'un air faussement détaché, s'absorbe dans la contemplation du plafond de la terrasse.

Gabriel s'est redressé. Il dispose un tube et un flacon sur la table à hauteur de la tête de Natalie puis se frotte vigoureusement les mains avec une solution désinfectante.

Nat a l'air parfaitement calme et détendue, les yeux mi-clos, elle respire lentement.

Gabriel lui tend une compresse de gaze qu'il vient d'extraire de son sachet.

— Pouvez-vous la mettre en place s'il vous plaît ? Il ne faudrait pas que l'embrocation touche vos muqueuses. C'est sans danger, mais même à travers votre sous-vêtement, ça risquerait de chauffer et d'être désagréable.

À l'énoncé de cette recommandation, Natalie est restée

imperturbable. Elle récupère la compresse et passant sa main sous la serviette, la place... convenablement.

J'ai du mal à déglutir... j'imagine déjà les « mains douces » et les mille et une choses qui vont se passer sous cette serviette. J'éprouve une étrange sensation et ne sais vraiment plus où me mettre.

Nat a bien perçu mon trouble. Avec son « sourire d'amour », elle me tend une main que je saisis fébrilement et m'envoie un tendre bisou du bout des lèvres.

Les mains levées comme un chirurgien prêt à opérer, Gabriel lui adresse un sourire apaisant.

— Prête ?

— Je suis prête.

Un peu d'embrocation prélevée sur le tube bleu et le massage débute.

D'abord par le genou... rotule, intérieur, extérieur. Natalie soulève légèrement la jambe pour faciliter le passage des mains de Gabriel. Les gestes sont doux, à peine appuyés, de plus en plus rapides puis ralentissent et s'appliquent davantage sur la face interne du genou.

Les yeux fermés, Natalie sourit.

— Ça chauffe... c'est drôle !

Gabriel reprend un peu d'embrocation.

— Je confirme, le genou est chaud, je vais passer à la cuisse.

Les mains se remettent en place au-dessus du genou.

— Levez un peu plus la jambe s'il vous plaît, je vais remonter sur votre cuisse.

Nat s'exécute et pour affirmer son appui met son pied à plat sur la table.

La serviette a légèrement glissé et toute la cuisse est bien dégagée... même un peu plus. Les mains de Gabriel glissent lentement enduisant la peau d'embrocation dont l'odeur camphrée embaume l'air alentour. Heureusement, nous sommes en plein air. Si nous étions dans une pièce fermée, il y a fort à parier que cette odeur deviendrait vite entêtante, voire insupportable.

Une fois toute la cuisse enduite, le massage proprement dit peut commencer. Comme il nous l'a expliqué, Gabriel insiste surtout sur la face interne et remonte, sous la serviette, vers le tendon lésé. Les

doigts s'attardent sans que Natalie grimace comme tout à l'heure. Au léger sourire qui éclaire son visage, on voit même qu'elle trouve cette incursion camphrée très agréable.

Les mains magiques redescendent jusqu'au genou puis remontent encore et encore, s'attardant davantage sous la serviette. Chaque fois que les doigts de Gabriel atteignent ce point sensible, ceux de Nat se crispent légèrement sur ma main. Elle ouvre les yeux un moment et ces yeux me disent : « Ce n'est pas désagréable du tout. »

Gabriel s'interrompt.

— Vous devez sentir une sensation de chaleur intense dans toute la cuisse jusqu'à l'aîne. Avez-vous eu mal lorsque j'ai massé le tendon ?

— Non pas du tout. J'appréhendais un peu. Je suppose que c'est dû à l'embrocation.

— Exactement. Cela a pour effet de décontracter les fibres musculaires et tendineuses.

Avec un faux air innocent, je demande :

— Vous n'avez massé ni son cou ni ses joues et pourtant j'y décèle comme une légère rougeur. Je me demande à quoi cela peut être dû.

Natalie m'adresse une moue désapprobatrice et Gabriel bafouille d'un air embarrassé :

— Euh ! Un effet secondaire de l'embrocation.

Je me sens tout à coup stupide. Non pas d'avoir taquiné Natalie, mais d'avoir mis Gabriel dans l'embarras.

Pour l'heure, je me dois de réparer ma maladresse. Je choisis de faire l'innocent et adresse mon plus beau sourire à Gabriel.

— Si j'ai bien suivi votre explication de tout à l'heure, la phase deux consiste à remettre le genou en bonne position.

Gabriel est manifestement soulagé et je le sens tout à coup beaucoup moins tendu.

— Oui ! Ça ne prendra pas plus d'une minute.

Il demande à Natalie de s'avancer un peu, se positionne devant elle pour lui mettre le pied à plat sur la table.

— Je vais pousser doucement votre pied pour rapprocher le talon de vos fessiers. Tout en maintenant votre pied dans cette position, je

vais ensuite exercer une traction pour écarter légèrement votre genou. Vous êtes prête ?

L'air très concentré, Natalie lui répond :

— Oui, allez-y !

Gabriel conduit la manipulation avec une extrême douceur et Natalie ne grimace même pas lorsqu'il écarte un peu sa jambe.

— Maintenant, je vais tout lâcher et il faut que vous mainteniez cette position pendant que je manipule votre genou. Prête ?

— Oui ! Tout va bien, allez-y.

Une main sur la cuisse de Natalie, Gabriel pince le haut du genou entre le pouce et l'index et de l'autre main placée en opposition, il exerce quelques légères torsions de droite à gauche et de gauche à droite.

La manipulation n'a duré que quelques secondes et pas la moindre grimace sur le visage de Natalie.

— Voilà ! Tout est en place. Il ne reste plus qu'un massage général à l'huile de sésame et nous aurons terminé.

Natalie s'étonne.

— C'est extraordinaire. Vous êtes censé avoir remis mon genou en place et je n'ai strictement rien senti.

— C'est grâce au réchauffement des muscles. On va d'ailleurs attendre cinq minutes que l'effet de l'embrocation se dissipe avant de continuer.

Tout en se rinçant les mains avec sa solution, il explique :

— Outre la propriété d'assouplir la peau, l'huile de sésame a un pouvoir détoxifiant et va permettre d'éliminer dix fois plus vite les toxines accumulées dans vos muscles du fait des contractures. Mais pour que cet effet soit équilibré, je vais masser les deux jambes, votre abdomen et vos reins.

Si vous le souhaitez, vous pouvez aller vous rafraîchir et enlever la compresse de gaze. Vous n'en aurez plus besoin, l'huile de sésame est parfaitement neutre.

Il sourit

— Sauf pour ce qui est de tacher votre sous-vêtement.

Natalie lui rend son sourire.

— Ne vous inquiétez pas, j'avais quand même prévu quelques

culottes de rechange... Au fait, puis-je marcher ?

— Sans problème, mais faites attention, allez-y doucement. Il faudra attendre deux heures après le dernier massage pour que tout soit consolidé et... quarante-huit heures avant de refaire du volley.

Se drapant dans la serviette, Natalie se lève. Au passage, elle me fait un bisou et me glisse à l'oreille :

— Gros nigaud... je t'aime.

Et elle disparaît à l'intérieur du bungalow. Elle y prend tout son temps. Au moment précis où je m'apprête à aller voir si tout va bien, elle nous revient toute souriante.

Je pensais que Natalie allait garder sa serviette nouée sur la poitrine. D'un geste nonchalant, elle s'en défait et la dépose délicatement sur le dossier du fauteuil. Elle fait bouffer ses cheveux qu'elle a soigneusement recoiffés. On peut être à moitié nue et rester coquette.

Alors que j'ai du mal à déglutir comme chaque fois que je la vois en petite tenue, Gabriel conserve une impassibilité toute professionnelle. Rien dans son expression ne trahit un trouble éventuel.

Avec une grâce toute féline, Natalie se hisse sur la table et s'allonge à plat ventre sur le drap de bain. Il ne fait pourtant pas froid, tant s'en faut, mais sa peau est toute hérissée.

Gabriel lui tapote l'épaule.

— On va commencer par le côté face.

Elle se retourne en riant.

— J'avais une chance sur deux de me tromper.

Gabriel prend le flacon ambré. Il fait couler un filet d'huile sur les cuisses de Natalie puis, tels des papillons, ses mains se posent sur la peau douce. C'est un massage complet de chaque jambe auquel Natalie a droit. Rien n'est oublié, pas le moindre orteil et lorsqu'il arrive en haut des cuisses, Gabriel demande gentiment à Natalie d'échancrer sa culotte.

— C'est pour que je puisse accéder à la face interne de votre jambe... au pli de l'aîne.

Je ne sais si c'est le massage ou le vocabulaire et le ton très techniques de Gabriel qui rendent Natalie facétieuse, mais sa réponse

a de quoi surprendre.

— Accédez Gabriel... Accédez !

D'un même geste, elle échancre son slip des deux mains et écarte les jambes afin de permettre à Gabriel d'atteindre ce pli si délicat.

Les doigts de Gabriel se posent sur elle et elle ferme les yeux. Elle est tout au plaisir des sensations que lui procurent « les mains magiques ». Désireux de ne pas troubler cette symbiose, je tente de me retirer sur la pointe des pieds pour aller m'asseoir sur le canapé. Je ne sais comment, elle a pu percevoir mon mouvement les yeux fermés. Toujours est-il qu'elle prend ma main et me retient.

— Reste ! C'est trop bon... reste près de moi.

Je garde sa main dans la mienne et me place au niveau de sa tête. Je caresse son front et ses cheveux. Le sourire qui illumine son visage me prend le cœur. Dieu, qu'elle est belle !

Gabriel me regarde. Je ne l'avais encore jamais vu sourire ainsi. Il est tout simplement heureux du bien-être qu'il procure à Natalie, heureux aussi de notre bonheur. Je ne saurais vraiment dire ce qui se passe. C'est comme une bulle de joie qui nous enveloppe tous les trois.

Le massage côté face dure quelque dix minutes. De temps en temps, Natalie pousse un petit soupir de contentement. Elle semble sortir d'un état second lorsque Gabriel lui demande de se retourner.

Nous l'aidons à passer sur le ventre et elle prend tout naturellement la même pose que lorsqu'elle dort.

Comme pour tout à l'heure, Gabriel lui demande si elle peut échancre son slip et l'abaisser légèrement pour faciliter le massage.

D'une voix étouffée par son bras replié, elle répond :

— Soyez gentil. Faites-le... ce n'est pas très commode.

Avec mille précautions, du bout des doigts, Gabriel s'exécute. Dans un premier temps, il tire légèrement sur le slip pour dénuder les fesses et dans un second temps roule l'étoffe vers le bas pour dégager les reins.

Natalie s'esclaffe.

— Si j'avais su, j'aurais mis un string. C'est quand même plus confortable que ce machin roulé.

Gabriel s'excuse.

— Désolé de n'avoir pas pensé à vous le suggérer. Rassurez-vous, il y en aura juste pour dix minutes.

La réponse de Natalie le laisse perplexe. Il n'est pas habitué à ses plaisanteries. Mais en est-ce seulement une ?

— Dix minutes ? Seulement ? J'aurais volontiers joué les prolongations.

La sensation de l'huile qui coule sur ses fesses et le haut des cuisses lui arrache un petit cri et provoque une contraction involontaire de tous ses muscles.

— Aaahhh ! C'est froid !

Gabriel lui recommande :

— Décontractez-vous. Il est préférable que vos muscles soient le plus relâchés possible, en particulier les fessiers.

Nat prend une profonde inspiration et d'un coup tout son corps se détend.

Ignorant que Natalie pratique le yoga, Gabriel s'en étonne.

— Là ! Oui... c'est vraiment parfait.

Il étale l'huile sur toute la longueur des jambes puis le massage proprement dit commence.

Les orteils, la plante et l'ensemble du pied, les mollets et le creux des genoux puis Gabriel passe à la face postérieure des cuisses. On dirait qu'il a des yeux au bout des doigts et qu'il peut voir sous la peau chaque faisceau de muscles, chaque tendon et surtout chaque terminaison nerveuse. Le moindre centimètre de peau est délicatement massé par les longs doigts du « kinémagicien ».

Il reverse quelques gouttes d'huile ambrée et la sensation fait se cambrer Natalie. Les mains de Gabriel paraissant douées d'une vie propre entament un ballet magique. Elles pétrissent les muscles en profondeur en un rythme puissant.

Nat est vraiment sur une autre planète. À chaque pression correspond un profond soupir de bien-être. Le massage va bientôt s'achever lorsque tout d'un coup, sans raison apparente, je la sens sursauter. Gabriel a sans nul doute perçu la même chose, car il s'interrompt et change de position, se plaçant à hauteur des épaules de sa patiente. Le massage a repris et avec lui les petits soupirs de contentement, mais les meilleures choses ont une fin.

Une minute plus tard, Gabriel se redresse.

— Voilà, c'est terminé... vous êtes remise à neuf.

La protestation de Natalie ressemble à celle d'un enfant à qui l'on dit qu'il est temps d'aller au lit.

— Ah noon ! Pas déjà !

Et se mettant sur son séant, elle rajoute l'air boudeur :

— Je crois que je vais me froisser l'autre cuisse.

Mine ébahie de Gabriel, elle ne peut retenir un petit rire.

— C'était tellement agréable que pour un autre massage, je serais prête à m'abîmer l'autre jambe.

Elle descend de la table et teste un peu ses appuis. Tout a l'air en ordre de marche et elle en est tellement contente qu'elle ne pense pas à réajuster sa culotte. Elle ne se rend même pas compte à quel point « l'effet string avant » est dévastateur. Si Gabriel avait eu quelque doute, il sait maintenant que Natalie est une vraie blonde.

Elle fait deux pas vers lui, passe ses deux bras autour de son cou et lui fait un bisou sur chaque joue.

— Merci Gabriel ! Vous êtes un amour.

Cassiopée

Partie se doucher pour se débarrasser des restes d'huile et d'embrocation, Natalie nous rejoint sur la terrasse quelques minutes plus tard.

Elle a mis une petite robe de toile bleu clair sans manches, boutonnée devant par des pressions. Très sage cette robe, sauf peut-être le décolleté. Aux pieds, des sandales blanches.

Sa magnifique chevelure est coiffée sur le côté et retombe en cascade d'or pur sur son épaule.

— Je n'ai pas été trop longue ?

Je la taquine.

— On n'a pas vu le temps passer. Gabriel m'expliquait comment lui est venue la passion de la photo et les raisons qui font du Leica un appareil exceptionnel.

Natalie s'assied dans le fauteuil en face de nous et fronce les sourcils avec une petite moue de dépit.

— Zut ! J'ai certainement manqué quelque chose.

Elle suit le regard de Gabriel, tourne la tête, regarde par-dessus son épaule. Déjà bas sur l'horizon, le soleil va bientôt disparaître dans les eaux de Golfe du Mexique. Derrière le cordon de dunes, les cocotiers de la plage se découpent sur le flamboiement du ciel et sur la mer qui s'allume de mille éclats. Le spectacle est grandiose.

— Je n'y connais pas grand-chose, mais avec une telle lumière, on doit pouvoir faire de magnifiques photos. Qu'en pensez-vous ?

La question est adressée à Gabriel qui, au lieu d'y répondre, se lève brusquement.

— Mon Dieu ! Il est tard. Je ne voudrais pas abuser. Je vais vous

laisser.

Nous l'aurions répété mille fois que nous n'aurions pu obtenir une synchronisation aussi parfaite.

— Ah non ! Il n'en est pas question.

Surpris, comme agressé, Gabriel se fige.

Natalie se lève à son tour. Elle s'avance avec un regard triste et suppliant... la magie des grands yeux bleus irlandais est à l'œuvre. Elle prend les mains de Gabriel dans les siennes. Sa voix est si douce qu'elle ferait fondre le Groenland.

— Vous venez de sauver ma pauvre jambe d'une fin tragique. En prime, j'ai eu droit au massage le plus merveilleux que j'ai jamais connu... et... vous voudriez nous quitter. Gabriel... nooon s'il vous plaît.

Ledit Gabriel semble frappé de mutisme. Il reste la bouche ouverte puis émet un son étrange.

— Euuuuh !

Natalie se tourne vers moi

— Je crois que Gabriel va rester pour dîner.

Son regard revient vers lui.

— Vous voulez bien.

La question n'en est pas une. Je la situe plutôt comme une affirmation et Gabriel en a certainement la même perception, car, sans avoir encore dit un mot, il se laisse guider du bout des doigts par Natalie et se rassied.

Nous avions prévu un barbecue. Oh ! À moins que vous ne soyez végétarien.

— Non... non...

— Bien ! En ce cas, vous ne bougez pas. Je vais chercher quelque chose qui sera parfait en apéritif.

Elle disparaît dans le séjour.

Gabriel semble reprendre ses esprits. Il triture fébrilement ses doigts et d'une voix mal assurée :

— Je... je ne voudrais pas abuser et... m'imposer le soir de la Saint-Valentin. Vous n'aviez certainement pas...

Je l'interromps.

— ... pas prévu de rencontrer quelqu'un d'aussi sympathique

avec un don de guérisseur et des mains miraculeuses. Nous vous devons plus qu'un dîner. Natalie a une jambe toute neuve et grâce à vous elle va pouvoir profiter pleinement de son séjour.

Le sourire de Gabriel vaut acceptation de l'invitation.

— Merci pour toutes vos gentillesse, mais... il faudra tout de même redire à Natalie qu'elle devra être prudente pendant encore quarante-huit heures.

Je n'ai pas le temps de lui répondre. La dame de mes pensées est de retour avec une bouteille de vin, trois verres et quelques bretzels disposés sur un plateau qu'elle dépose devant nous. Je reconnais tout de suite le grand cru qu'elle me tend... avec un tire-bouchon.

— Nous allons laisser le digne représentant de la France faire le service du vin.

Je débouche la bouteille avec les précautions d'usage et teste le vin d'une gorgée.

— Il est encore meilleur que dans mon souvenir. C'est déjà un vrai nectar et si nous savons patienter un moment, quand il aura pris l'air, ce sera le nectar des nectars.

En quelques mots, j'explique à Gabriel la provenance de cette bouteille et précise que Natalie est la propriétaire du vignoble.

Les yeux ronds de Gabriel la font sourire.

— Je... je ne vous imaginai pas en exploitante vinicole.

Là, elle rit carrément.

— Peut-être parce que je ne le suis pas. Des gens très compétents s'en chargent pour moi. Je suis plutôt ce qu'il conviendrait d'appeler une scientifique.

La surprise de Gabriel s'accentue... il en était encore à essayer de l'imaginer dans un chai ou au milieu des rangs de vigne.

Je lui donne le coup de grâce.

— Madame est modeste. C'est bien une scientifique, mais avec deux doctorats... astrophysique et géophysique.

Je crois que là, Gabriel a perdu pied. Il ne réalise pas encore totalement et balbutie :

— Je... je... je vous voyais... plutôt musicienne.

Vu l'état de quasi-sidération de Gabriel, je ne devrais peut-être pas, mais c'est plus fort que moi.

— Mais... c'est qu'elle est aussi musicienne...

Natalie m'interrompt l'air boudeur.

— Mais enfin John... tu ne vas tout de même pas assommer Gabriel avec mon CV.

Gabriel semble émerger d'une sorte de coma.

— Non... non... et quel est votre instrument ?

Par son sourire, sa voix et la petite inclinaison de tête qui la rend si attendrissante, Natalie essaie de le rassurer.

— Je maîtrise mieux le piano, mais je me débrouille avec une guitare.

Le visage de Gabriel s'illumine.

— Incroyable... j'en joue aussi... euh ! Je veux dire du piano... pas de la guitare.

Je reprends les choses en main.

— Le vin doit être à point. Je vous propose de prendre nos verres et d'aller dans le séjour où nous avons découvert un magnifique piano. Natalie va se faire un plaisir de nous donner un petit concert et nous aurons peut-être droit à une chanson. Parce que, j'ai failli oublier, elle a aussi une très jolie voix.

Le fait que j'enfonce le clou, en vantant ses talents ne plaît pas vraiment à Natalie et elle essaie de se dérober, mais c'est au tour de Gabriel de jouer de son charme. Avec de tels yeux et un tel sourire, peu de femmes pourraient lui résister... s'il n'avait opté pour une vie monacale.

— S'il vous plaît Natalie !

Son sourire s'accroît et fait s'envoler les dernières réticences de Nat. Son verre à la main, elle nous précède dans le séjour, non sans m'avoir au préalable gratifié d'un coup de coude – léger – dans les côtes, me murmurant au passage :

— Toi... tu ne perds rien pour attendre.

Ce à quoi je ne peux que lui répondre :

— Je t'aime !

Avant de s'asseoir sur la petite banquette, Natalie se tourne vers nous et trinque :

— À la musique... aux artistes et à mon *bushman* préféré !

Nous buvons chacun une gorgée. Elle me confie son verre que je

pose sur un guéridon à côté d'elle et s'installe. Ses doigts se posent sur l'ivoire des touches.

D'une voix très douce, elle s'adresse à Gabriel.

— Je vais vous jouer deux airs de la tradition irlandaise... « On the hill » et « My secret love ».

Ce sont ses morceaux fétiches. Et là, ici en Floride comme à Paris, le miracle s'accomplit.

Dès les premières notes, je sens tous les poils de mes bras se hérissier et une boule d'émotion me nouer la gorge. Mes doigts tremblent, je pose mon verre sur un guéridon.

Tout comme moi, Gabriel doit ressentir cette main qui lui prend le cœur et l'emporte là-haut, tout là-haut avec les anges. À ce niveau, ce n'est plus du talent, c'est un don qui vous connecte directement au cœur des hommes.

Je vois deux larmes perler aux paupières de Gabriel et rouler sur ses joues. Il me regarde et me sourit. Pas de tristesse dans ce sourire, seulement une intense émotion. La même que celle que je ressens.

La dernière note s'envole, Natalie relève la tête et revient de ce monde étrange où elle s'en va chaque fois qu'elle joue. Je crois que cette fois, nous étions deux à l'y accompagner.

Gabriel fait un pas vers elle, lui prend la main gauche, s'incline et, comme s'il était devant une diva, lui fait un baisemain à la mesure de son admiration.

— *Jesus* ! Je n'avais encore jamais entendu quelqu'un jouer comme vous. Vous nous avez amenés dans les étoiles.

Natalie rougit... très nettement. Elle est selon toute apparence très sensible au compliment et comme chaque fois, un peu gênée.

Gabriel semble hésiter.

— Savez-vous jouer à quatre mains ?

— Oui ! Ça va, je me débrouille. Y a-t-il un morceau que vous préférez ?

— J'aime bien... le boléro de Ravel.

Natalie marque sa surprise.

— Le boléro de Ravel ! Rien que ça... comme vous y allez et... sans partition.

Gabriel la pense embarrassée. Elle n'est qu'admiration.

— C'est peut-être un morceau que vous ne connaissez pas.

Natalie a un petit sourire.

— Si... pas de problème, je maîtrise, mais je ne l'ai jamais joué à quatre mains. Je crois que nous devrions nous accorder un peu et prendre nos marques avant de nous lancer. Que diriez-vous des trois gammes mineures de do ?

Elle se décale légèrement sur la banquette pour faire une petite place à Gabriel. Elle regarde son verre et se tourne vers moi.

— Je crois que tu devrais aller chercher la bouteille, on va manquer de carburant.

Un petit clin d'œil et je file sur la terrasse. Je reviens alors que la troisième gamme reprend une dernière fois et s'éteint.

Je fais le service, tends son verre à chacun et en profite pour préciser un point d'intendance.

— Le barbecue est en route, ça devrait être bon dans un petit quart d'heure.

Natalie me vole un baiser au passage, boit une gorgée de vin et se reconcentre aussitôt sur son clavier dont elle tire les premières notes du boléro.

C'est comme si elle parlait à Gabriel. Il ferme les yeux, écoute ce qu'elle lui dit puis lui répond par quelques notes qui se lient aux siennes. Chacun prend le pouls de l'autre. Un silence, les mêmes notes qui se répètent crescendo, puis le rythme ralentit. La dernière note s'éteint. Je sens qu'à cet instant précis ils sont en harmonie, liés par je ne sais quel fil invisible.

Leurs épaules se touchent, leurs corps s'animent d'un léger balancement comme s'ils entendaient déjà une musique encore inaudible pour moi.

Et puis la magie est là, les mains effleurent les touches. Pendant plus de dix minutes, les accords et la mélodie lancinante vont se répéter. Au fil des mesures, Natalie et Gabriel ne sont plus qu'un seul et même être à quatre mains et c'est de cet être magique que jaillit la musique.

Aux frissons qui me parcourent le corps vient se superposer une exaltation qui m'étreint tout entier et, le dernier accord plaqué, me laisse avec une sorte de vertige.

Heureusement, j'avais posé mon verre. Je l'aurais lâché. Gabriel et Natalie restent immobiles, figés. Ils ne respirent presque plus. Puis ils se tournent l'un vers l'autre, comme étonnés de se trouver là. Je crois bien que c'est Natalie qui prend Gabriel dans ses bras... à moins que ce ne soit l'inverse. Ils sont là, serrés l'un contre l'autre, les larmes aux yeux.

Je ne sais comment ni à quel moment je me suis levé ? Applaudir me paraît dérisoire. Leur dire mon émerveillement en interrompant leur communion, totalement déplacé. Alors je reste là, planté comme un idiot. Comparé à ces êtres aux doigts de fée, je me sens comme un manchot, comme un intrus, mais un intrus émerveillé et qui les remercie du fond du cœur de toute cette beauté.

Natalie ne me regardait pas et pourtant elle a senti mon émerveillement... mon émerveillement et mon trouble. Comment expliquer autrement le fait qu'elle se détache des bras de Gabriel, se lève et vient se blottir dans les miens ?

Le baiser qu'elle me donne est encore tout imprégné de musique et de larmes, ces larmes qui lui font comme des perles au coin des yeux.

Je reprends mon souffle.

— Dis-moi... ça fait combien d'années que vous jouez ensemble ? C'est incroyable une telle symbiose, alors que ce matin vous ne vous connaissiez pas.

Gabriel referme le clavier, prend le verre de Natalie, le sien et nous rejoint.

— La magicienne c'est elle. Dès qu'elle a envoyé la première note, ça a été comme si mes doigts n'étaient plus les miens, comme si mes mains étaient les siennes.

Il la scrute intensément.

— Natalie ! Dites-moi, ne seriez-vous pas un peu sorcière ?

Plissant les yeux, l'interpellée soutient son regard.

— Si ! Et de la pire espèce, une sorcière irlandaise.

De l'index, elle lui donne une pichenette sur le bout du nez.

— Et vous voilà changé en crapaud pour votre impertinence.

Elle rit.

— C'est vous Gabriel qui êtes bourré de talents que vous ignorez.

Tout à l'heure, quand vous m'avez massée, vos mains... c'était de la musique, la même que vous nous avez fait entendre à travers ce piano.

Avec son plus beau sourire, elle me donne un autre bisou

— Allons ! Ne faisons pas attendre le Maître du Feu. Je mords le premier qui me parle d'autre chose que de steak et de vin. Allons faire un sort à la petite sœur de cette malheureuse.

Brandissant la bouteille vide, elle nous entraîne vers la terrasse.

Le menu est tout simple : Salade, *potatoes* et filets de bœuf. Comme nous aimons tous les trois la viande bien saignante, le repas est vite prêt.

La table qui nous accueille est celle-là même où Natalie a été massée tout à l'heure. Elle est si grande que nous choisissons de n'en occuper qu'un bout, le plus proche du feu. J'invite Natalie à s'asseoir à la place d'honneur, mais elle ne veut rien entendre et me taquine en me rappelant que de tout temps et en tout lieu, cette place revient au patriarche.

Son rire fait taire un grillon qui avait décidé d'accompagner notre repas en musique.

— J'essaie de t'imaginer dans vingt ans avec une barbe et des cheveux blancs. Je suis certaine que tu seras toujours aussi séduisant et mystérieux.

À défaut de séduction possible, du moins sur la personne de Gabriel, je prends mon air de patriarche mystérieux.

— Allez ! On s'assied. Gabriel, s'il vous plaît, pourriez-vous servir le vin ?

Gabriel s'exécute bien volontiers, mais force est de constater que ses cinq années passées en France ne lui ont pas appris grand-chose quant à la façon de verser le vin. Comment lui expliquer que ce n'est pas de la bière et qu'il n'est pas souhaitable de le faire mousser.

Dix minutes plus tard, tandis que Natalie fait le service des *potatoes*, je dépose cérémonieusement un demi-filet grillé dans chaque assiette. On prétend que les Américains sont les rois du barbecue. À en croire les compliments que me valent les premières bouchées, les Français ne sont pas loin derrière.

Si elles ne dormaient déjà, on entendrait les mouches voler puis,

petit à petit, au fur et à mesure que les estomacs se garnissent, les langues se délient et la conversation s'engage.

Le vin aidant, Gabriel a perdu de sa réserve et il insiste pour tout connaître de notre histoire.

Son sourire est désarmant de gentillesse.

— Vous êtes si particuliers tous les deux. On ressent une telle symbiose entre vous que comme pour les contes de fées, tout le monde a envie d'entendre l'histoire.

C'est Natalie qui entreprend de lui raconter notre « conte de fées ». Elle sait si bien parler d'amour que Gabriel est pendu à ses lèvres et n'en perd pas une miette.

Il reste la fourchette en l'air.

— Fontainebleau, Barbizon... dire qu'en cinq ans, je n'ai pas trouvé le moyen de visiter ces lieux magiques.

Natalie lui sourit.

— La vie est longue. Vous retournerez certainement en France.

Gabriel pose sa fourchette et boit une gorgée de vin. Une ombre passe dans ses yeux.

— Comme je l'ai évoqué tout à l'heure, pour bien des gens la France est le pays de l'amour. Je dois être l'exception pour qui la France est le pays du chagrin où je n'ai guère envie de retourner. Mon histoire n'est pas un conte de fées... elle en est même très loin.

Nos assiettes sont vides. En un tournemain, Natalie débarrasse et sert la salade de fruits.

J'en ai rarement mangé d'aussi délicieuse. Pour l'heure, captivé par le récit de Gabriel, je ne lui fais guère honneur.

Avec parfois des sanglots dans la voix, Gabriel nous raconte cette soirée chez les amis de son colocataire qui a réussi à le persuader de sortir le nez de ses bouquins et de s'aérer un peu. Soirée ennuyeuse où tout le monde a un peu trop bu et n'est plus en état d'avoir une conversation sensée. Tout s'illumine avec l'arrivée un peu tardive d'une jeune femme brune aux yeux verts dont le magnétisme lui emporte le cœur au premier regard.

Gabriel nous rapporte quelques détails de la conversation qui s'engage, l'invitation à quitter cette triste soirée alcoolisée pour une célèbre brasserie des Champs Élysées où Lisbeth, c'est son nom, est

manifestement connue de tout le personnel. Elle travaille comme *trader* dans la salle des marchés d'une grande banque suisse. Sa beauté et sa culture sont éblouissantes et... il est ébloui. Elle semble aussi tombée sous le charme de ce grand garçon blond, « beau comme un dieu grec »... c'est son expression et, la soirée s'achève chez elle. Appartement bonbonnière où tout respire la féminité et la douceur. Lorsqu'il se réveille dans ses bras le lendemain, son cœur ne lui appartient plus et elle lui fait le même aveu. Il ne sait pas qu'il vient de se prendre dans la toile d'une de ces créatures qui ne peuvent exister qu'en dépeçant l'âme des autres. Il se croit aimé, il n'est qu'une proie et la goule¹³ brune aux yeux verts s'en lèche déjà les babines.

Tout d'abord, toutes griffes rentrées, mais au fur et à mesure que passent les semaines et les week-ends, les griffes sortent et il saigne comme il n'a jamais saigné. Elle s'amuse à l'humilier et chaque fois se reprend en le câlinant et en lui expliquant que la vie est un jeu et qu'elle adore s'amuser. Il ignore encore que « Les liaisons dangereuses » est le livre de chevet de ce monstre et qu'elle en a fait sa bible. Elle lui donne le coup de grâce un soir en l'entraînant chez un complice qu'elle présente comme un ami. Une fois les derniers invités partis, l'homme insiste pour qu'ils restent boire un dernier verre. Elle va s'amuser à taquiner l'un et l'autre et, de jeu érotique anodin en jeu érotique plus appuyé, la fin de soirée la retrouve quasi nue sur les genoux de son complice. Faisant une fois de plus croire à Gabriel qu'il est l'amour de sa vie, elle se fait prendre par leur hôte. Il n'en est pas malheureux, elle est si belle et il l'aime tant. C'est juste avant que ne débute le deuxième assaut et alors qu'il lui embrasse les mains en lui disant combien il l'aime, qu'elle éclate d'un rire sauvage et lui crache son venin à la figure. Les quelques phrases où elle lui dit en ricanant qu'il n'est qu'un pauvre c... impuissant et fade sans aucune fierté ni virilité, qu'elle ne l'a jamais aimé et qu'il n'est qu'une marionnette vont lui broyer le cœur et l'âme. Il s'enfuit dans un brouillard de larmes, poursuivi par les cris d'un plaisir simulé. Simulé comme l'ont été ses sentiments et ses étreintes. Incapable d'aimer et encore moins de jouir d'un homme,

13 Vampire femelle des légendes arabes préislamiques.

cet esprit détraqué se venge de son infortune en broyant des garçons comme lui. Plus ils sont doux et tendres, plus elle prend de plaisir à les détruire utilisant systématiquement le même scénario et les services du même complice aussi malade qu'elle.

Natalie et moi sommes atterrés.

Au fur et à mesure de son récit, Gabriel s'est flétri, sa peau est devenue grise, même ses yeux si bleus ont perdu tout éclat. Il s'affaisse comme vidé de sa substance, comme si ce vampire était toujours là, accroché à lui et aspirait sa vie. On sent qu'il voudrait pleurer, mais seul un long sanglot le secoue. Il n'a plus de larmes.

Je regarde Natalie. Elle est comme moi et malgré la tiédeur de la nuit, elle a la chair de poule. Elle fait de gros efforts pour garder son calme, mais ne peut retenir ses mains. Pour lui redonner un peu de vie, un peu de tendresse, se penchant vers lui, elle prend les mains de Gabriel dans les siennes.

— Gabriel... Gabriel, regardez-moi. Toutes les femmes ne sont pas des malades et peuvent, même pour un soir, se donner avec tendresse en toute sincérité.

Elle se lève. Il y a dans sa voix comme une révolte.

— Venez !

Elle l'entraîne vers le grand canapé à l'autre bout de la véranda où elle le fait asseoir. Il se laisse guider un peu comme un zombie.

Elle se tourne vers moi.

— Le café est prêt John, peux-tu nous l'apporter ?

Un sourire vers Gabriel.

— Rassurez-vous c'est du déca.

Je débarrasse rapidement la table, allume le gaz sous la cafetière.

J'enchaîne machinalement les gestes, la tête encore pleine du récit de Gabriel. Ce que ce garçon a dû souffrir est inimaginable. Se donner comme il l'a fait en fusionnant avec celle qu'il croyait être l'amour de sa vie pour être déchiqueté par cette prédatrice est une abomination qui l'a quasiment détruit.

Ce besoin de nous parler, de se confier, ce récit, était un appel au secours, la recherche d'un peu de tendresse.

Lorsque l'on est face à Gabriel, on perçoit instantanément la douceur d'une âme incapable d'autre chose que de bonté. Une âme

qui ignore le mal au point de ne pouvoir en vouloir à la main qui l'a frappé. L'empathie est certes une bénédiction, mais peut très vite devenir une maladie mortelle. Pour être de ceux qui ont dû nous forger une carapace pour nous protéger, Natalie et moi ne connaissons que trop bien les conséquences d'une incapacité à repousser les problèmes des autres.

Nous savons aussi que c'est ce qui nous a fait nous aimer à l'instant même où nous nous sommes rencontrés.

Sans atteindre le niveau d'empathie de Gabriel, nous l'avons immédiatement reconnu comme l'un des nôtres et avons spontanément été attirés par lui. De la même façon, il a perçu ce que nous étions. Nous émettons les mêmes signaux et c'est la raison pour laquelle il nous a confié sa souffrance sans appréhension. Pourtant, revivre son cauchemar a été une épreuve terrible et c'est parce qu'elle l'a compris que Natalie est là-bas, assise près de lui. Je ne peux entendre ce qu'elle dit. Je n'en ai pas besoin. Je connais la tendresse de sa voix et sais que chaque mot est comme une caresse sur le cœur meurtri de Gabriel.

Garnir le lave-vaisselle, les tasses sur un plateau, je les rejoins.

Je pose le plateau sur la petite table et m'assieds près de Natalie, à l'autre bout du canapé.

Gabriel a repris quelques couleurs et même si son sourire est bien timide, c'est tout de même un sourire.

Tant il émane de douceur et de tendresse d'elle que Natalie pourrait redonner vie à un oiseau mort rien qu'en le prenant dans ses mains et en soufflant sur son bec.

Elle était assise de trois quarts, tournée vers Gabriel, lui tenant les mains pour qu'il se pénètre de chacun de ses mots. Elle pousse un gros soupir et s'adosse au canapé. Les yeux mi-clos, comme si elle méditait, elle reste là immobile sans qu'aucun de nous deux n'ose rompre son recueillement.

C'est l'odeur du café que je suis en train de servir qui la tire de sa méditation. Elle prend machinalement la tasse que je lui présente, la tend à Gabriel, récupère la sienne et perdue dans ses pensées boit une toute petite gorgée avec précaution.

Le goût la fait sursauter.

— John ! Ce n'est pas sucré.

Je lui tends le sucrier.

— D'habitude, tu ne laisses à personne le soin de sucrer ton café. Y aurait-il un changement que j'ignore ?

— Non ! Désolée, j'étais ailleurs.

Nos cafés bus, je débarrasse la table et reviens m'asseoir.

Surprise ! La lumière de la terrasse est éteinte et il me faut quelques secondes avant que mes yeux ne s'accoutument à la pénombre. Les silhouettes claires de Gabriel et Natalie se détachent nettement sur le fond sombre des coussins du canapé. Natalie a le bras levé et son index pointe vers un ciel clouté d'étoiles. Je reviens m'asseoir près d'elle.

— Un satellite ?

— Non ! J'expliquais à Gabriel comment repérer facilement la Grande Ourse et la Polaire, et à partir de là toutes les autres constellations, mais j'en étais encore aux particularités de la Polaire.

J'écarquille les yeux et tente de suivre la direction de son bras, en vain.

— Désolé. Je ne vois qu'un fouillis d'étoiles.

Elle passe son bras gauche autour de mon épaule et m'attire à elle.

— Viens contre moi, tu pourras mieux distinguer la direction de mon doigt.

Elle se tourne vers Gabriel.

— Rapprochez-vous Gabriel, sinon vous ne verrez rien non plus.

Il est vrai que dans cette position il est beaucoup plus facile de suivre les explications de Natalie... même si je suis quelque peu déstabilisé par le contact et la tiédeur de son corps. Mais tout à coup, tout se brouille. Je viens de réaliser que Gabriel est lui aussi serré contre elle et qu'il ressent tout comme moi ses formes, sa chaleur et son parfum.

Le moins que l'on puisse dire est que je suis plus que troublé. Pas jaloux... non ! Infiniment troublé, comme cet après-midi, alors que les mains de Gabriel étaient si proches de l'intimité de Natalie.

Comme toujours, elle ressent instantanément ce que j'éprouve. Un changement dans ma respiration, un raidissement imperceptible de mon corps contre le sien ? Elle tourne son visage vers moi. Sa voix

est comme voilée.

— OK John ! Tu es perdu ?

Un peu crispé, je lui souris.

— Non... non, tu nous parlais du W de Cassiopée.

Et avant qu'elle n'ait pu soit répondre, soit tourner la tête, je lui vole un baiser. Un baiser très appuyé. Je vois dans ses yeux qu'elle pense à la même chose que moi, précisément au dernier vœu de « Shéhérazade ».

Sa respiration s'est accélérée. Sa poitrine se soulève plus vite, et lorsqu'elle reprend ses explications, sa voix n'est plus la même. Gabriel ne peut pas ne pas l'avoir remarqué.

Cela fait vingt bonnes minutes que nous sommes tous les trois serrés l'un contre l'autre et étrangement, lorsque le petit cours d'astronomie de Natalie s'achève, nous restons dans cette position sans que ni l'un ni l'autre ne cherche à s'écarter.

Un silence s'installe... électrique. Électrique comme le désir que je sens monter dans mon corps et dans celui de Natalie. C'est comme si nous étions connectés, je suis certain maintenant de ce dont elle a envie. C'est Gabriel qui interrompt ma rêverie érotique.

— Excusez-moi ! Ce ciel plein d'étoiles est tellement magnifique et encore plus magique depuis que Natalie a soulevé un peu de son voile mystérieux. Je voudrais faire quelques photos.

Ce dernier compliment semble avoir encore plus troublé Natalie.

— Mais... na... naturellement. Je vous en prie.

— Sauf que le Leica n'est pas très approprié pour ce genre de prise de vue.

Il se lève.

— Il me faut un objectif spécial et un trépied. Le temps de faire un saut chez moi et je reviens avec le matériel.

À peine s'est-il éclipsé, que Natalie se jette sur ma bouche et la dévore comme jamais, tandis que sa main partie en exploration revient avec la confirmation de ses pires soupçons.

Je la prends par les épaules et l'écarte doucement.

— Tu en as vraiment envie ?

C'est un sourire d'ange avec deux fossettes qui me répond.

— Oui... très envie ! Autant que toi.

— J'ai senti ton désir monter pendant tout le temps du massage et pendant la leçon d'astronomie. Tu lis en moi comme dans un livre ouvert et tu sais donc que ton désir est aussi le mien, mais pour Gabriel, je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée. Il est encore très fragile.

Elle prend mon visage entre ses mains.

— Et toi... te sens-tu prêt ?

— Jusqu'à ce que je te rencontre, ma vie sexuelle était totalement verrouillée par toutes sortes de tabous. Ce temps-là est révolu. Mon seul souci est de ne pas faire de mal à Gabriel et je crains qu'il ne soit pas capable d'aller au-delà d'une tendresse toute platonique.

Elle a un petit rire.

— Alors c'est que j'ai des super pouvoirs. Pendant qu'il me massait, j'ai senti contre mon bras qu'il était de nouveau apte à faire le bonheur d'une dame et... pas qu'un peu. Son érection était plus que confortable.

Elle continue très sérieusement.

— Si nous avons tous les deux la même pulsion, c'est sûrement pour une bonne raison. Malgré les critères d'une morale qui doit me classer parmi les dépravées et dont je me fiche éperdument, je sais que notre désir est beau et que si nous avons conscience toi et moi de faire le mal, l'idée ne nous en aurait même pas effleuré l'esprit.

Je caresse ses cheveux.

— Je voudrais être seulement certain de ne pas davantage abîmer Gabriel. Mais il est vrai qu'après qu'il nous ait raconté son histoire j'ai eu envie de le prendre dans mes bras. Pourtant, je ne me connais pas de tendances homosexuelles.

Elle sourit, mais c'est un sourire triste.

— Sans amour, cet homme vit en Enfer au quotidien. Nous pourrions l'en ramener.

Je réagis, surpris.

— En Enfer ! Même si ce qu'il vit doit être particulièrement éprouvant, le mot me paraît excessif.

— Je ne crois pas... dans la mesure où l'Enfer est un lieu dont l'amour est absent. John ! Sans amour... on meurt.

Je la sens très émue.

— Tout à l'heure, j'étais un peu absente. C'était comme une voix en moi qui me disait que nous devions lui donner un peu de notre amour, qu'il fallait entrer en communion avec lui... lui montrer qu'il pouvait de nouveau être heureux.

Elle me voit plongé dans un abîme de réflexion, prend un air penaud et baisse pudiquement les yeux.

— Et puis, c'est très agréable pour une femme.

— Ah bon ! Tu as déjà...

Elle m'interrompt.

— J'étais encore une gamine. J'ai bien aimé. C'était ma première année de fac, j'avais dix-huit ans. Deux amis, ils étaient si mignons et il y avait tellement de tendresse dans leurs yeux. Je n'ai pu me résoudre à choisir et nous avons fait l'amour tous les trois. C'est la première fois que j'en ai de nouveau l'occasion.

Elle me fait une moue adorable, faussement contrite.

— Et j'en ai terriblement envie.

Elle a l'air d'une petite fille très gourmande que l'on vient de surprendre le doigt dans le pot de confiture.

— Quoi ? Tu trouves peut-être qu'avec de tels fantasmes, je suis une dévergondée.

— Ah ! Parce que c'est un de tes fantasmes ?

Elle rougit un peu.

— Oui ! Faire l'amour avec plusieurs hommes...

Elle se reprend aussitôt.

— Ce n'est arrivé qu'une fois, il y a longtemps et ils n'étaient que deux. Pour ce qui est de mon fantasme, c'est un peu plus que ça.

— Un peu plus... euh... et combien ?

Elle se mordille les lèvres, me fait son regard par en dessous. Celui qui fait monter mon taux de testostérone.

— Je crois que trois ce serait parfait.

Elle n'a pas besoin de s'en assurer. Elle sait très bien dans quel état m'a mis cette dernière précision. Elle sourit, toussote et revient à notre sujet.

— Pour Gabriel, ça n'a rien à voir. Là, c'est le besoin de l'aimer très fort pour chasser cette horrible femme de sa tête et lui permettre de retrouver une virilité perdue. Alors oui ! Bien sûr ! Il y a une

grande part de désir dans ce besoin, mais que je n'éprouverais sans doute pas sans la grande tendresse que je ressens pour ce garçon.

Le regard qu'elle me lance me fouille au fond de l'âme.

— Et je sais que tu ressens exactement la même chose que moi.

Elle complète :

— Il est bien sûr hors de question de le mettre dans l'embarras. Donnons-lui juste une occasion. Ouvrons-lui la porte, ce sera à lui de décider d'entrer ou pas.

Je l'embrasse.

— Je suis d'accord avec ça.

À cet instant Gabriel revient un sac photo d'une main, un trépied en bandoulière et une besace de toile de l'autre. Il a un sourire jusqu'aux oreilles.

— Je savais qu'il m'en restait, mais je ne savais plus où je l'avais mis. Aimez-vous les vieux whiskies ?

D'un geste Natalie allume les deux spots en applique juste derrière nous. Elle s'exclame :

— Avec les vieux rhums, c'est un des rares alcools forts que j'aime, mais là je sens que je vais adorer.

Gabriel traverse la terrasse, range son matériel à côté du canapé et sort de la besace un étui de carton cylindrique qu'il pose sur la petite table. Il en extrait une magnifique bouteille aux formes élégantes et trois verres à whisky. Il remplit les verres au tiers et nous tendant chacun le nôtre, se rassied près de Natalie.

Elle serre ma main avec toute la force de son désir. C'est comme si je sentais les spasmes de son ventre.

Je demande :

— À quoi boit-on ?

Elle se tourne vers Gabriel, le regarde dans les yeux et la voix un peu rauque, détachant bien ses mots :

— À la Saint-Valentin et...

Elle marque une hésitation.

— À nos amours.

À la stupéfaction générale, elle avale son verre cul sec et le repose vivement, le faisant claquer sur le bois de la table. L'instant d'après, elle est dans mes bras pour un baiser de feu bien trop bref à mon

goût. Tel qu'elle est placée pour m'embrasser, Gabriel ne peut plus rien ignorer de ses rondeurs.

Lorsqu'elle me rend l'usage de ma bouche, c'est pour se tourner vers Gabriel avec un charmant sourire.

— Vous permettez Gabriel ?

Ce dernier n'a pas le temps de réagir. Sans attendre sa réponse, elle se penche vers lui, passe un bras autour de son cou et lui prend les lèvres.

Le baiser très appuyé ne dure pas très longtemps, mais suffisamment pour que je sois certain que la première seconde de surprise passée, Gabriel le lui rend.

De mon côté, je ne peux que prodiguer mes encouragements à ma diablesse par une tendre caresse au bas de son dos.

Lorsqu'elle se détache des lèvres de Gabriel, tout naturellement, comme si ce qu'elle venait de faire allait de soi, elle nous prend tous deux par les épaules.

— Je prendrais bien un deuxième verre.

Et tandis que je ressers tout le monde, avec un sourire angélique, elle désigne l'appareil photo et le trépied télescopique que Gabriel vient d'extraire de son sac.

— Gabriel s'il vous plaît ! Pourriez-vous nous montrer comment fonctionne cette petite merveille ?

Le montage est effectué en un tournemain, la leçon peut commencer. Prétendant de suivre plus attentivement les explications de son professeur, Natalie se serre contre lui.

La leçon photo va durer un bon quart d'heure au bout duquel Gabriel ne peut plus rien ignorer du désir de Natalie. Au son de sa voix, nous sentons bien qu'il est terriblement troublé et qu'il n'a qu'une envie, l'embrasser comme tout à l'heure d'autant que de temps à autre Natalie me donnant un bisou très tendre en profite pour lui offrir la cambrure de ses reins. Il est clair qu'il a terriblement envie de la prendre dans ses bras, mais qu'il n'osera pas. C'est alors qu'elle se tourne à demi vers lui et d'une toute petite voix lui demande :

— Pensez-vous ma jambe guérie maintenant, Gabriel ?

Ce disant, elle défait délicatement les trois premiers pressions de

sa robe jusqu'à mi-cuisse. Comme aimantée, la main de Gabriel se pose sur le genou de sa patiente. Sa voix est quelque peu hésitante lorsqu'il répond :

— Euh... Si le point douloureux a disparu... c'est que... votre élongation n'est plus qu'un souvenir.

La voix de Natalie est à peine audible :

— Pourriez-vous vérifier si le point douloureux a vraiment disparu ? Je ne ressens plus rien à la marche, mais peut-être est-ce encore sensible ?

Lentement, comme au ralenti, sous ses doigts de fée, les pressions de sa robe sautent un à un... jusqu'au confluent de ses cuisses, laissant entrevoir l'ombre blonde.

Jésus ! Elle est nue sous sa robe.

Écartant les genoux, elle prend doucement la main de Gabriel, ouvre sa paume et y dépose un petit bisou. Au regard qu'ils échangent, je sais que Nat vient d'ouvrir la porte et que Gabriel a accepté d'entrer.

Un deuxième bisou et elle pose la main de Gabriel en haut de sa cuisse à la lisière de cet endroit si sensible qu'il connaît déjà. Un instant immobiles, les doigts de notre hôte s'animent et glissent sur la peau tendre, puis s'immobilisent comme stoppés par je ne sais quelle frontière invisible. Le regard qu'il m'adresse est si lumineux. Je lui souris et... par petites tractions successives sur les pressions, lentement, je déboutonne la totalité de la robe.

Un mouvement des épaules de Natalie et elle est nue, nous offrant ses cuisses, son ventre et ses seins magnifiques aux tétons déjà dressés. Gabriel a peine à cacher son émotion et reste figé. Je dirais tétanisé. Avec toute la douceur du monde, comme si elle ne voulait pas l'effrayer, Nat écarte un peu plus les genoux, puis avec un sourire chargé de tendresse prend la main de Gabriel immobilisée sur sa jambe, la pose sur son sein gauche et, inclinant la tête, lui offre ses lèvres.

Il ne résiste plus et tandis qu'il caresse un sein puis l'autre, il abandonne sa bouche à Natalie pour un long baiser très doux. Tout en mangeant les lèvres de Gabriel, Nat pose une main sur le haut de la cuisse du jeune homme, là où précisément s'affirme nettement une

virilité retrouvée, ce dont elle s'assure par une caresse plus qu'appuyée.

Elle se détache de Gabriel, se tourne vers moi. Ses yeux brillent de désir et lorsqu'elle me donne ses lèvres dans un baiser brûlant me murmure :

— Mon Dieu John ! Je t'aime tant.

Elle a eu le temps de reprendre la main de Gabriel pour la guider vers l'ex-point douloureux qui, si l'on en juge son sourire, ne semble plus l'être du tout. Ses cuisses s'ouvrent et son bassin bascule vers les doigts qui s'animent à la recherche du tendre bourgeon.

Ses lèvres quittent les miennes pour guider Gabriel.

— ... Un peu plus haut... S'il vous plaît... Gabriel. Juste un peu plus haut... Oui... là... oui... comme ça.

Le gémissement de Natalie me confirme que les doigts de Gabriel sont bien là où elle voulait qu'ils soient. Les doigts et aussi les lèvres qui se referment sur un téton si sensible qu'elle pousse un petit cri avant de s'abandonner à nos caresses.

Sinless

Une brise ténue, tiède et douce sur mon visage. C'est la première chose dont j'ai conscience. Mon corps et mon cerveau sont dans une sorte de stase. Je me sens incapable de penser, encore moins de bouger. Le souffle qui m'effleure est léger, le rythme régulier. Puis vient une odeur... non... plutôt un parfum.

La chape de plomb qui m'anesthésie se dissipe progressivement. Allongé sur le côté, encore incapable de bouger, je perçois confusément une présence. Quelqu'un est contre moi... face à moi et respire doucement.

Puis, d'un seul coup, l'engourdissement de mon cerveau s'estompe, la bulle qui enveloppait ma conscience se déchire. Je n'ai pas encore ouvert les yeux, mais je reconnais l'odeur... celle de Natalie. S'y ajoutent des fragrances inhabituelles que son souffle mène vers moi.

Une odeur légère... c'est la sienne, si féminine, si douce et puis une autre, un peu différente. Ce kaléidoscope de sensations olfactives s'assemble... comme un puzzle. C'est bien l'odeur de Natalie... celle de Natalie après l'amour, mais les autres fragrances ne sont pas les siennes.

J'ouvre les yeux... péniblement. Les siens sont si proches. Je flotte dans l'azur de ses prunelles. J'ai du mal à articuler. Ma langue est lourde.

— Bonjour Nat.

L'azur s'éclaire de mille paillettes. Elle me regardait dormir... elle sourit.

— Bonjour John.

Son doigt suit le contour de mes lèvres, son pouvoir magique me redonne parole et mouvement. Je me redresse sur un coude.

Ma langue, ma mémoire se réactivent.

Natalie est nue, allongée sur le côté, face à moi.

Je regarde par-dessus son épaule... Personne !

— Et Gabriel ?

Son doigt s'est déplacé sur ma joue puis va taquiner mon oreille. Elle se hausse vers moi, m'embrasse. Ses lèvres et sa langue ont un goût étrange... Suave, mais étrange... inhabituel.

— Il est parti... il y a juste dix minutes.

— Ah !

— Il a promis de passer nous dire au revoir avant son départ pour Miami d'ici une petite heure.

Je m'étire, puis la prends contre moi... les souvenirs de cette nuit affluent, se bousculent.

— Tu es réveillée... depuis longtemps.

Un sourire... les yeux plissés.

— Presque une heure.

Sans trop réaliser, je réponds :

— Tu aurais dû me réveiller.

Le sourire s'accroît et les yeux se plissent davantage.

— Tu dormais si bien qu'il était impossible de te réveiller.

Le dé clic se fait dans mon esprit embrumé.

Gabriel et elle sont réveillés depuis près d'une heure... il est parti il y a dix minutes ?

— Quid des cinquante minutes ?

— Pardon ?

Son sourire « chinois » fait place à l'incompréhension.

— De quelles cinquante minutes veux-tu parler ?

Je pointe un index interrogateur entre ses seins et ponctue chaque mot d'une légère pression sur sa poitrine.

— Des... cinquante... longues... minutes... qui... se... sont... écoulées... entre... votre... réveil... et... le... départ... de... Gabriel.

J'ajoute, les sourcils froncés, faussement suspicieux :

— Pendant que je dormais.

Son visage s'illumine, ses yeux pétillent.

— C'est Gabriel qui s'est réveillé le premier.

— Oui et alors !

— Eh bien ! C'est que... comme il dormait contre moi, j'ai tout de suite senti qu'il était réveillé.

Je fais semblant de ne pas comprendre, ce qui lui permet de continuer à me taquiner.

— Oui et alors !

— Eh bien, alors... je lui ai fait savoir que moi aussi j'étais réveillée. Comme il était dans mon dos, je ne le voyais pas, mais j'ai très nettement senti qu'il avait capté mon message.

Elle sait très bien ce qu'elle fait en jouant avec mes nerfs... en s'interrompant au plus chaud du récit. Elle adore ça.

— Compte tenu des événements de la nuit, j'ai du mal à croire qu'il ait pu être en état de faire quoi que ce soit.

Son rire est toujours aussi mélodieux et cristallin.

— Peut-être le sous-estimes-tu ?

Elle incline la tête sur le côté pour juger de l'effet produit par sa réplique.

— Je peux t'assurer qu'il était en excellent état. Il est à coup sûr guéri de sa phobie des femmes.

La curiosité doit se lire sur mon visage. Elle précise :

— Je veux dire qu'après une telle nuit, son état avait de quoi surprendre. J'étais prête et il lui aurait suffi d'un rien pour ouvrir les hostilités, mais il a d'abord voulu te réveiller.

Questions, idées, images s'entrechoquent dans mon crâne... un seul mot franchit mes lèvres :

— Et... ?

— Et... il n'y est pas parvenu, pas plus que moi d'ailleurs. Tu dormais comme une souche. À part quelques grognements... aucune réaction.

— Donc... ?

— Nous nous apprêtions à renoncer à cet échange matinal, lorsque j'ai eu comme un flash.

L'emploi de l'imparfait est comme un booster cérébral. Je la fixe droit dans les yeux.

— Vous vous apprêtiez à renoncer ce qui signifie en clair que vous n’avez pas renoncé et que ce flash y est pour quelque chose.

À travers ses paupières mi-closes, elle soutient mon regard et son sourire en coin lève mon dernier doute.

— Tout juste, mais ce flash était bizarre.

— Un flash bizarre ?

— Oui... comme une allégorie.

— Ça donc ! Un flash allégorique... peux-tu m’expliquer ?

Elle se mordille les lèvres, mais chez elle ce n’est pas un signe d’embarras. C’est le même signe que lorsque nous jouons aux échecs et qu’elle a déjà gagné la partie.

— Eh bien ! C’était un peu comme l’allégorie du plafond de la chapelle Sixtine, sauf que le vieux monsieur qui pointe son doigt n’était pas Dieu, mais un dieu.

Là, franchement je commence à me demander si un orgasme de trop ne lui a pas court-circuité quelques neurones.

— Tu te moques... ou quoi... ?

Son petit air coupable est aussitôt démenti par son regard coquin.

— Non... non... je t’assure. Tu dormais si profondément que ni moi ni Gabriel n’arrivions à te réveiller. On avait beau te parler, te secouer... rien ! C’est alors que dans une espèce de flash, j’ai vu un vieux monsieur touchant ton front avec son doigt et te plongeant dans un sommeil cataleptique, tandis qu’à son côté une femme très belle, demi-nue, nous faisait signe de te laisser dormir. Je suppose que c’était Morphée qui, à la demande d’Aphrodite, te maintenait dans le sommeil pour que Gabriel et moi puissions poursuivre notre tête-à-tête.

Je dois vraiment avoir l’air idiot.

— Tu es sérieuse ?

L’air mi-rieur, mi-penaud, elle me fait un petit bisou.

— Tout ce qui a de plus sérieuse. Il était vraiment impossible de te réveiller et oui... j’ai vraiment eu ce flash, mais je crois que l’élément déclencheur a été le désir que j’avais de Gabriel.

Je me remémore l’état comateux dans lequel j’étais en me réveillant.

— Et donc... ? Gabriel et toi ?

Le petit sourire, mi-ange, mi-démon, achève de me réveiller.

— Nous sommes allés poursuivre notre entretien sur le canapé du salon, mais j'ai demandé à Gabriel de laisser la porte ouverte. Je voulais absolument te voir.

Je ferme un instant les yeux pour visualiser la scène : la double porte de la chambre ouverte, Nat et Gabriel sur ce canapé si opportunément placé et moi dormant comme un loir tandis que... Le final de la scène est si intense que... là, je suis complètement... totalement réveillé.

Je tends les bras et Nat vient s'y blottir. Je caresse son visage... ses cheveux.

— Le hasard a bien fait les choses. Un : impossible de me réveiller... deux : le canapé du salon placé juste en face de la porte... trois : je ne me réveille toujours pas pendant votre tête-à-tête.

Son petit air coquin s'estompe remplacé graduellement par une expression d'une grande sérénité.

— Tu sais bien John que comme tous les scientifiques, je ne crois pas au hasard. J'ai eu le temps d'y repenser et je suis certaine que pour consolider sa « guérison » Gabriel avait besoin de son moment rien qu'à lui. Il avait besoin de ce tête-à-tête pour tourner définitivement la page de son cauchemar. Je sais que tu aurais été d'accord avec ça si tu avais été réveillé et que tu te serais arrangé pour nous laisser seuls.

Elle prend un air attendri.

— Tu sais, je suis tellement heureuse. J'avais quand même très peur de faire une grosse bêtise qui nous abîme et l'abîme davantage. Mais c'était si beau et si bon. J'ai fait l'amour avec l'homme que j'aime passionnément et avec un garçon adorable pour lequel j'éprouve une immense tendresse. Tout a été un véritable enchantement. Je suis bien dans mon corps et je suis bien dans mon cœur. C'était une nuit magique. Je voudrais tant que tu ressenties la même chose que moi. Je t'aime tellement... si fort !

La réponse me vient du fond du cœur.

— Soit sûre qu'il n'existe personne qui t'aime comme je t'aime et qui ressent les mêmes choses que toi.

Je la prends dans mes bras et roule avec elle sur les draps. Je la

chatouille au creux des côtes.

Elle se tortille comme un ver, riant comme une petite folle. Malgré sa nuit presque blanche, elle n'a jamais été si belle.

Je l'immobilise sous moi.

— À moins que tu ne considères cela comme un secret entre lui et toi, peut-être peux-tu me dire si vous avez passé tout ce temps à... ?

Je ne m'attendais pas à cette réponse.

— Oh non ! Ce n'est pas un secret. On ne l'a fait qu'une fois... dix minutes... euhh... un tout petit peu plus quand même !

Elle fronce les sourcils et plisse le nez, signe d'une intense réflexion, mais ses yeux sont pleins de malice.

— Oui, à la réflexion, c'était vraiment beaucoup plus. Son endurance est surprenante parce que pour lui c'était quand même la quatrième fois. On a joué ensemble... Après, j'ai fait un peu de café. Lui s'est rhabillé... moi j'ai juste mis mon peignoir et l'on a surtout parlé !

— Parlé, ah bon ? Et de quoi ?

Elle plisse son nez.

— Vous êtes bien curieux Monsieur Rhyne.

Un temps, puis...

— On a parlé de toi.

— De moi ?

— Oui ! Il voulait mieux te connaître.

Je suis un peu surpris.

— Mieux me connaître ?

Son index s'appuie sur le bout de mon nez.

— Oui ! Tu l'as vraiment beaucoup impressionné, comme tu impressionnes sans doute tous ceux qui font ta connaissance. Il s'est empressé d'ajouter que ta dureté apparente masquait une douceur et une tendresse comme il n'en avait jamais rencontré chez un homme. Je lui ai dit que c'était ce qui m'avait fait craquer et tomber amoureux alors que je ne recherchais qu'une liaison tranquille. C'est là qu'il m'a demandé que je lui parle de toi.

Nous roulons à nouveau sur le lit et elle bascule sur moi. Je lui caresse le dos, l'endroit précis où se trouvent les mêmes fossettes que celles de ses joues.

— Mais, te connaissant, votre petit « entretien » a dû être assez bruyant. Malgré les manigances de Morphée et d’Aphrodite, j’aurais dû me réveiller. Étais-je exténué à ce point ?

Elle rit et m’embrasse longuement avant de répondre.

— En tout cas, tu avais des raisons de l’être et pouvoir te regarder dormir pendant que Gabriel me... enfin... pendant qu’il... Bref ! C’était très excitant, en même temps qu’un vrai bonheur.

J’accentue ma caresse et descends bien plus bas que les fossettes.

— Je me demande où tu vas chercher cette énergie. Pour ma part, j’avais l’impression d’émerger d’une anesthésie lorsque je me suis éveillé.

Elle rit.

— Tu sais, je ne valais guère mieux, mais c’était quand même délicieux. Je crois que seul Gabriel était en pleine forme et juste avant de partir, il aurait bien recommencé si je n’avais demandé grâce.

Elle ferme à demi les yeux.

— Cette nuit, il y a eu des moments où j’étais dans un état second. J’entendais ta voix, celle de Gabriel comme au travers d’une couche de ouate, puis les sensations revenaient... très fortes. C’était étrange, j’étais comme en apesanteur, mais paradoxalement j’avais l’impression que mes sensations étaient décuplées. Je crois me souvenir avoir été bruyante.

Je ne peux que confirmer.

— Et c’est un euphémisme.

Ses yeux pétillent toujours autant, mais la malice a laissé place à l’amour. Il y a tant de tendresse dans ce regard. Le souvenir de nos exploits nocturnes a sur moi une conséquence immédiate.

Elle en a l’air ravie et me serre très fort tout contre elle.

Je n’ai pas besoin de demander le passage pour franchir un seuil où il est évident qu’il a encore plu en abondance et... tout récemment. Nous restons presque immobiles, les yeux dans les yeux et laissons la vague nous emporter.

Longtemps après, je lui demande :

— Tu ne regrettes rien ?

Son sourire vaut réponse, mais elle rajoute.

— Vraiment rien ! Je me sens pleinement heureuse d’avoir pu te montrer tout cela de moi et d’avoir rendu le goût de vivre à un homme magnifique.

Elle précise... jouant la timide :

— Enfin ! Dans tout ça, c’est moi la princesse qui a été câlinée par deux hommes merveilleux.

Elle se lève, splendide dans sa nudité, sa crinière d’or accroche le soleil qui filtre entre les rideaux.

— Sais-tu qu’il est plus de onze heures et que Gabriel sera là dans quelques instants ? Je ne voudrais pas qu’il nous trouve encore au lit. Il est tout juste convalescent et doute peut-être encore de lui. Je me sentirais obligée de le rassurer et je n’en ai plus la force.

Elle éclate de rire.

— J’ai surtout une faim de loup.

Elle me tend la main.

— Allez debout, Monsieur Rhyne... à la douche.

Me levant trop vite, j’ai comme un vertige et titube un peu. Je la rassure :

— Ce n’est rien... J’ai juste les jambes en coton.

Elle m’entraîne vers la douche.

— Allez viens. C’est moi qui ferais le petit déjeuner. Dans une heure, le ventre plein, tu auras retrouvé toute ton énergie.

Elle plisse le nez et les yeux, l’air moqueur. Cherche-t-elle à m’inquiéter ou est-ce un défi lorsqu’elle me dit :

— Tu as intérêt à manger double ration, la journée n’est pas finie. La mer et le soleil nous attendent.

Plus tard, rassasiés de pancakes, œufs brouillés et autres calories réparatrices, nous émignons vers le canapé de la terrasse pour digérer.

J’ai passé un short et un T-shirt alors que Natalie est restée dans le peignoir de satin bleu avec lequel elle est sortie de la douche. L’étoffe moule son corps parfait. Elle est totalement nue en dessous et l’effet est saisissant. D’autant plus saisissant que le satin a une fâcheuse tendance à glisser sur la peau, en particulier lorsqu’elle croise les jambes.

On entend une voiture se garer derrière le chalet. Je me lève pour accueillir l’arrivant et ne résiste pas à la provoquer :

— Tu as choisi cette tenue pour inciter Gabriel à rester ?

La sandale qui m'était destinée rate de peu Gabriel qui passe le coin de la terrasse. Il sourit.

— Je peux revenir plus tard.

Je lui tends la main et lui donne l'accolade.

— Non... Non... restez. C'est sa façon à elle de nous dire qu'elle nous aime.

Natalie me bouscule gentiment et nouant ses bras autour du cou de Gabriel, lui donne un tendre et long baiser, puis toujours plaquée contre notre ami, elle se tourne vers moi avec un faux air furieux.

— Gabriel, dites-lui que je vais l'étrangler.

L'interpellé la prend par la taille et s'écarte doucement du corps tentateur.

— Ne serait-ce pas vous qui l'avez provoqué ? À votre place, je serais plus prudente. On ne sait jamais, il ne faut pas oublier qu'il vit dans le *bush* une bonne moitié de l'année.

Natalie essaie son air sévère, mais la fraction de seconde d'après éclate de rire.

Elle nous prend tous deux par la main.

— Allez ! Venez les garçons... un dernier café avant que Gabriel ne retourne à la civilisation.

Elle est si heureuse et sa joie si contagieuse que, la prenant chacun par la taille, nous la guidons vers la table où tout a commencé.

Comme la veille, je prépare le café et lorsque je reviens, Natalie et Gabriel sont en grande conversation.

Je pose le plateau sur la table. Natalie a un peu le rose aux joues. Elle devine mon regard et avant même que je n'ai posé la question m'en donne l'explication.

— Gabriel me remerciait de la tendresse et du plaisir que nous lui avons donné.

Le sourire de Gabriel est désarmant. N'importe qui à sa place serait à tout le moins troublé, peut-être même gêné une fois l'excitation retombée. Lui est heureux d'avoir retrouvé le chemin de l'amour, il le dit et il le montre. Il est heureux et nous est reconnaissant, car il avait froid à l'âme et nous l'avons accueilli, l'avons réchauffé de notre tendresse, de notre amour. Aujourd'hui, il

peut songer à cicatriser et à commencer sa quête d'une vraie vie auprès de quelqu'un à aimer.

Natalie perçoit très bien ce qu'il ressent.

— Mon petit doigt me dit que vous allez bientôt rencontrer la femme de votre vie, celle à qui vous donnerez votre cœur. Vous êtes très beau Gabriel et vous avez une âme aussi belle que votre corps. Avec des yeux comme les vôtres, vous pourriez avoir chaque soir une jolie fille dans votre lit, mais vous êtes comme John et moi. Sans amour ou sans tendresse, le sexe n'a aucun sens. Et c'est parce que cette nuit nous avons échangé infiniment d'amour que nous avons eu infiniment de plaisir.

Elle rit.

— Enfin... un peu plus pour moi peut-être ? Parce que c'était bien moi la princesse dont deux vaillants chevaliers se sont appliqués à satisfaire les moindres désirs ?

Gabriel s'est levé pour prendre congé.

Elle passe ses bras autour de son cou et l'embrasse longuement avec une infinie douceur.

— Au revoir Gabriel, vous m'avez vraiment comblée. Vous êtes un homme magnifique et... un merveilleux amant. Ne laissez plus aucune femme... ni personne d'autre d'ailleurs... vous dire le contraire... jamais !

Nous le raccompagnons jusqu'à sa voiture. Sa petite moue triste et ses yeux humides le trahissent. Il est visiblement très ému lorsqu'il me serre dans ses bras.

— C'est promis ! Je vous écrirais pour vous donner de mes nouvelles.

Nous restons là tous les deux, la main dans la main, à regarder la voiture s'éloigner... un pincement au cœur.

Après que Gabriel a disparu, Natalie se tourne vers moi, une larme au coin de l'œil qu'elle feint d'ignorer. Elle m'embrasse.

— Que dirais-tu d'une heure de plage avec une bonne sieste ?

— Je dirais qu'il n'y a pas meilleure idée.

*

Nous trouvons un creux de dune à l'ombre d'un bouquet de cocotiers, l'endroit idéal pour lézarder et récupérer de notre nuit agitée. Il n'y a pas âme qui vive. M'est avis que nous allons rester là un peu plus que l'heure prévue.

J'ai étalé les deux nattes que Natalie a dénichées dans le chalet. Sans la moindre hésitation, elle se débarrasse de son paréo et de son maillot pour s'étendre sur la serviette qu'elle vient de poser sur sa natte. Je suis surpris.

— Je croyais qu'aux États-Unis, la bronzette intégrale et même le topless n'étaient pas autorisés et sévèrement sanctionnés.

Elle se soulève sur les coudes.

— C'est le cas, mais nous sommes au bout du monde et je n'imagine pas une patrouille de police ici.

Elle prend cet air malicieux qui lui va si bien.

— Allez ! Ne me fais pas languir. Enlève cet affreux short et viens près de moi.

Je ne la fais pas languir. T-shirt et short ne sont bientôt plus qu'un petit tas à côté de ses vêtements.

— Eh bien voilà ! Tu ne te sens pas mieux maintenant ?

Je me sens tellement mieux que je suis illico, contraint de me mettre à plat ventre sur la serviette.

Son sourire est ravageur. Elle me caresse la joue, se penche et me fait un bisou très doux.

— Merci pour le compliment.

Il me faut bien deux secondes avant de comprendre de quel compliment elle peut bien vouloir parler. Je suis un peu embarrassé.

— Je n'y suis pas pour grand-chose. C'est totalement incontrôlable et incontrôlé. C'est quelque chose que les messieurs ne maîtrisent pas.

Elle appuie son index sur le bout de mon nez.

— Incontrôlable ou pas, après la nuit agitée que nous venons d'avoir, c'est un très beau compliment que tu me fais là.

J'essaie de plaisanter.

— Il y a toutes les fois où tu ne le vois pas.

Elle a un petit sourire en coin aussi doux que coquin, mais sa réponse est on ne peut plus sérieuse.

— Tu sais bien que même si je ne le vois pas, je le sais. Je t’aime tellement John ! Même quand tu es loin, j’ai la sensation qu’un lien invisible nous unit et que je ressens tout ce que tu vis.

Les mots sont si forts que j’en ai la gorge nouée. Je sens l’émotion qui me monte aux yeux.

Elle rajoute :

— Cette nuit, sur la terrasse, lorsque Gabriel m’a prise la première fois, j’ai ressenti toutes tes émotions. Tes yeux me disaient combien tu me trouvais belle et combien tu m’aimais. J’avais l’impression que mon cœur fondait. Sans que j’aie à te parler, au seul fait de te tenir la main, tu savais que je te sentais comme si tu étais en moi. Notre fusion était si accomplie que l’espace d’une seconde, à la fin, lorsque j’ai joui, j’ai vu comme une sorte de flash et j’ai cru perdre connaissance.

Je caresse ses lèvres du bout de mes doigts.

— Gabriel m’a dit toute son émotion pour ce que cet instant avait d’exceptionnel. J’espère que cette nuit a effacé à jamais son traumatisme.

Elle m’embrasse.

— Il me l’a dit ce matin, avant de partir et là, si tu avais été avec nous, je vous aurais pris tous les deux en moi comme cette nuit et je suis sûre que la magie aurait recommencé.

Elle se serre contre moi, niche sa tête au creux de mon épaule et je l’entends murmurer comme si elle craignait que tout ne disparaisse.

— Mon Dieu ! J’ai si peur que tout s’arrête. Seigneur, protégez-nous.

Je la sens qui tremble. Je caresse doucement ses cheveux. Elle a les yeux humides lorsqu’elle me prend la main.

— John ! Je ne sais pas ce que j’ai bien pu faire pour mériter un homme comme toi. Nous sommes ensemble depuis un mois et demi à peine que déjà nos âmes ont fusionné au plus intime. Pourquoi nous ? Pourquoi si vite et si fort ?

Nous ne devons rester qu’une heure sur la plage, peut-être deux. Le temps nous a paru si court dans les bras l’un de l’autre à ne rien faire d’autre que nous regarder et nous embrasser. Il est des instants où les mots deviennent inutiles.

La fatigue a fini par nous terrasser et nous avons dormi... longtemps.

C'est la fraîcheur de la nuit qui nous réveille.

Nat ne prend même pas la peine de se rhabiller pour rentrer au chalet. Il est vrai que le trajet est bien court et que la nuit est notre complice.

Le paréo ne retrouve sa fonction de « protège-vertu » qu'une fois sur la terrasse. À peine a-t-elle dissimulé sa nudité qu'elle est dans mes bras. Les siens sont autour de mon cou, les miens autour de sa taille et ses lèvres si douces me disent tout l'amour qu'elle a dans le cœur.

J'ai droit à une petite tape sur les fesses.

— Allez ! File à la douche. J'ai à faire et je ne veux pas t'avoir dans les pattes.

Les mots pourraient laisser croire à un subit changement d'humeur. Le ton et surtout le sourire le démentent.

Cramponné à ma serviette, je m'exécute prestement sans avoir le mauvais goût de demander pourquoi.

J'avoue m'attarder dans la salle de bains. Quelque chose me dit qu'il faut que je soigne ma tenue. Chemise blanche, jeans... sans oublier les Santiags.

Lorsque je reviens sur la terrasse, c'est un moment de magie qui m'accueille. Posées sur le sol, de petites bougies multicolores flottent dans des coupelles et dessinent une couronne de lumière tout autour de la terrasse. La table est recouverte d'une nappe bleue parsemée de pétales de rose, et en son milieu est posé un chandelier de corail à trois branches. Nos deux couverts sont dressés avec un soin millimétré et l'espace d'un instant, je cherche le maître d'hôtel auteur de ce petit chef-d'œuvre. De maître d'hôtel il n'y a point, mais pas davantage de Natalie. Seule une musique douce et romantique est là pour m'accueillir.

Je sens comme un frôlement derrière moi.

— Ne te retourne pas. Tu as une bouteille de champagne à ta gauche. Essaie de ne pas la vider avant que je ne revienne. J'en ai pour vingt minutes. Détends-toi et pense à plein de choses agréables. Juste le temps que j'essaie de me faire belle.

— Tu étais déjà magnifique quand je suis parti, comment serait-il possible que tu le sois davantage ?

Pas de réponse à mon compliment...

— Natalie !

Je me retourne. Je suis seul sur la terrasse. À croire qu'un fantôme m'a parlé. Si c'est le cas, il a parfaitement imité sa voix.

Je m'approche de la table basse. La bouteille de champagne est là avec deux flûtes et un assortiment de bretzels. Les deux enceintes empruntées au séjour sont disposées près du canapé et diffusent une chanson d'amour. Je crois qu'elle a soigneusement choisi la bande, car à l'instant où je m'assieds, la voix de la chanteuse murmure :

— *I don't fall in love without you.*¹⁴

C'est comme si la cassette était synchronisée sur mes pensées et même si je suis très attentif à chacun de mes gestes lorsque je débouche la bouteille et emplis ma flûte de bulles dorées, je ne suis plus tout à fait là, perdu dans un rêve où seuls existent le sourire et les yeux de Natalie.

Une gorgée de champagne, une deuxième, les bulles, la musique, je réalise que je suis debout au milieu de la terrasse et que je danse seul, mon verre à la main.

C'est comme si je flottais à quelques centimètres du plancher. Je ne pèse plus rien. Je me sens si léger, aérien. Je ne suis pourtant pas ivre. Le niveau de mon verre me le confirme. Peut-être ai-je tout simplement laissé derrière moi les pesanteurs de mon autre vie.

Il n'y a même pas deux mois que je connais Natalie et le moins que l'on puisse dire est qu'elle a changé ma vie. En fait, c'est moi qu'elle a changé. Je ne sais plus où et à quel moment j'ai abandonné la carapace censée me protéger, mais qui m'empêchait de vivre tant elle était lourde à porter. Je ne sais plus où ? Si rue Daunou ! Quand ? À la seconde où mon regard a croisé le sien. J'avais abandonné ma carapace, mais pas complètement, il en restait quelques écailles. Elles sont tombées cette nuit. Cette nuit, Natalie s'est donnée à moi comme seul l'Amour peut le permettre... totalement. Ses yeux et son corps m'ont dit :

— « Plus rien ne me protège. Tu es le seul à me voir ainsi,

14 Je ne tombe pas amoureux sans toi.

totallement offerte, abandonnée. Je t'ouvre les portes de mon âme pour que tu m'y rejoignes et que tu voies tout de moi, chaque recoin, jusqu'au plus intime. Sois doux, n'abîme rien, regarde-moi faire l'amour et aime-moi. »

Doucement, je tourne au rythme de la musique porté par le souvenir des gémissements et du regard de Natalie alors que je lui tenais la main. Je viens de heurter un fauteuil. J'ouvre les yeux. Natalie est là, devant moi, si belle.

— Puis-je me joindre à toi ?

Elle est habillée tout simplement. Une petite robe de coton blanc boutonnée devant et aux pieds, des sandales de même couleur. Elle vient vers moi de sa démarche enfin retrouvée... souple, aérienne. À son doigt, la Pierre de Soleil scintille accrochant et amplifiant la lumière dorée des bougies. La crinière blonde de sa chevelure fait un écrin à un visage où deux diamants bleus me disent que jamais elle n'a aimé comme elle m'aime.

Mon Dieu qu'elle est belle ! Si simplement belle, que le bonheur me tord le ventre. Comme je suis loin de toutes ces années perdues. Nous nous asseyons sur le canapé à la place même où hier soir, presque à la même heure, elle s'abandonnait à l'étreinte de Gabriel.

J'ouvre les bras. Elle vient contre moi, niche sa tête au creux de mon épaule. Chaque centimètre de son corps s'appuie contre le mien. Je ne crois pas qu'elle ait mis un quelconque parfum, celui qui monte vers moi est la douce odeur de son corps, de ce corps dont je voudrais que chaque cellule se fonde aux miennes.

Dans mon cou, le souffle et le murmure de sa voix :

— Je t'aime si fort que je voudrais crier.

Elle me tend son verre.

— J'ai très soif, tu sais !

Je la sers et nous trinquons. Léger tintement des verres. Je ne sais pourquoi, tout me paraît musique.

Je le lui dis, précisant :

— Crois-moi, je n'ai rien fumé en t'attendant.

Elle rit, boit une gorgée.

— Je crois qu'en France vous avez une expression qui m'avait toujours paru excessive jusqu'à ce que tu me prennes dans tes bras.

Ne dites-vous pas : « Ivre de bonheur » ?

Je prends sa bouche. Sa joue est douce sous mes doigts.

Un instant plus tard, je lui dis tendrement :

— Le bonheur a vraiment un goût. Étrange que ce soit aussi une expression « Le goût du bonheur ».

Elle pose délicatement son verre sur la table basse, en fait autant avec le mien et juste avant de reprendre mes lèvres :

— Je voudrais regoûter au bonheur.

Ce baiser-là dure longtemps, très longtemps. Je crois bien que c'est elle qui reprend le contrôle.

— À propos de goût... un dîner nous attend.

Elle se lève, vive, légère et me tend la main.

— Je t'ai préparé une surprise. J'espère que ça te plaira.

Alors que je m'apprête à avancer sa chaise, elle me fait asseoir d'autorité.

— Non ! Assieds-toi ! Ce soir, c'est moi qui fais le service. Ne bouge pas, j'arrive.

Le temps que je me relève pour récupérer le champagne sur la table basse, elle est déjà de retour. Nous nous retrouvons face à face, notre plateau à la main, chacun dépose le sien et s'assied.

Lorsque je détaille « sa surprise », j'en reste ébahi. Deux immenses assiettes de présentation contenant chacune une coupelle de caviar, des toasts, une assiette de saumon finement tranché, des blinis et un ramequin de crème aux fines herbes. Au centre du plateau, un service à vodka avec sa carafe en forme de boule encastrée dans une coupe de glace carbonique.

— Tu as fait ton marché au Goum¹⁵ ?

Ma réflexion la fait sourire.

— Non, mais tout vient quand même de Moscou. J'espère que tu aimes le caviar et la vodka.

Je prends sa main, y dépose un baiser.

— C'est somptueux ! Mais es-tu sûre que nous allons pouvoir retrouver la chambre avec un tel mélange ?

Elle nous verse deux verres et me tend le mien.

— On n'est pas obligé de tout boire... quoiqu'à la réflexion, ce

15 Centre commercial de la Place Rouge - Moscou -

serait dommage d'en laisser. L'essentiel est de prendre son temps.

Nous trinquons.

— *Nasdrovia* !

L'accent est si parfait que je m'en étonne.

— Ah ! Parce que tu parles aussi le russe. Ne serais-tu pas une espionne du KGB infiltrée dans l'ambassade des États-Unis ?

Elle vide son verre cul sec. Je m'attends à ce qu'elle le jette par-dessus son épaule. Non ! Elle le repose tranquillement sur la table pendant que j'essaie de rester à la hauteur en l'imitant.

— Raté ! Je ne parle pas le russe sauf quelques mots. Pour l'accent, je le dois plus à mon oreille musicale qu'à mon appartenance au KGB.

La vodka fraîche coule comme de l'eau dans ma gorge, mais à l'arrivée, c'est comme si je l'avais avalée brûlante. Je dois faire une tête pour le moins comique. Natalie me rassure.

— Le deuxième verre passera mieux quand nous aurons mangé quelques toasts de caviar. Je réserve le champagne pour le saumon.

Plus tard, le canapé nous retrouve repus et légèrement gris, blottis l'un contre l'autre. Natalie a éteint la lumière et la pénombre nous enveloppe. Je tends le bras tout droit vers le ciel.

— Cassiopée est toujours là.

Elle ne répond pas tout de suite, puis bouton par bouton, dégrafe lentement sa robe.

— Les Gémeaux¹⁶ aussi et si tu regardes plus bas tu devrais apercevoir le Triangle¹⁷. Les uns et l'autre ont été très sollicités cette nuit.

Elle m'embrasse tandis que lentement, tendrement je caresse les Gémeaux puis descends vers le Triangle. Rien d'autre que la douceur de son baiser, celle de ses seins, du duvet de son ventre. Un moment de pure tendresse.

Elle me souffle :

— John ! Peut-être pourrais-tu m'aider !

— T'aider ! À quoi ?

— À comprendre pourquoi hier soir au mépris de cette morale à

16 Constellation entre celle du Taureau à l'ouest et celle du Cancer à l'est.

17 Petite constellation proche de celle d'Andromède.

fabriquer des névrosés, nous avons aimé Gabriel. Et puis, il y a aussi cette voix en moi qui me dit que tout est bien.

Je passe mes doigts dans ses cheveux.

— Tu me l'as souvent dit Nat. Il y a des choses que l'esprit humain ne pourra jamais mettre en équations.

Elle m'embrasse, se blottit contre moi.

— Je suis heureuse ! Tu as raison. Hier soir le Seigneur nous tenait tous les trois dans sa main. Quand je jouissais de vous deux, c'était comme un chant céleste, un chant sacré.

Son émotion est palpable. Une larme roule sur sa joue et un instant fugace, la perle d'eau me renvoie la lumière des étoiles.

— Je t'aime John.

— Je t'aime Nat.

Melbourne

Comme à l'aller, le retour se fait sous le soleil, capote baissée. Que pourrait-il y avoir d'autre que du soleil à Miami ?

Natalie me détrompe m'affirmant que parfois, en plein midi, le ciel est d'un noir d'encre et que de véritables trombes d'eau rendent la circulation impossible. Elle s'empresse d'ajouter que nous n'avons pas grand-chose à craindre, février est le mois le plus sec de l'année.

Après un solide petit déjeuner, nous sommes partis tôt, en tout début de matinée. En passant devant le chalet de Gabriel, Natalie a soufflé un baiser affirmant que ce baiser lui porterait bonheur.

Bien que nous repassions par les mêmes îles, le paysage a changé. Natalie m'explique que c'est dû au fait qu'à l'horizon se profile le trait de côte alors qu'à l'aller le regard portait sans limites sur l'immensité de l'océan.

Rien ne nous presse, nous flânons cheveux au vent.

Après une petite heure de route, nous dépassons la bourgade de Manatee et ses marinas. Encore quelques centaines de mètres et nous serons sur le continent. Natalie ralentit encore. Je présume que c'est pour mieux admirer la mangrove dont on aperçoit les premiers palétuviers, mais sans préavis elle met son clignotant et s'engage sur une sortie qui après cinq cents mètres aboutit à une patte d'oie.

Je sors de la semi-léthargie dans laquelle le vent marin et le ronronnement du moteur m'avaient plongé.

— Mais... mais... où allons-nous ?

Natalie me regarde avec un sourire en coin.

— Allez ! La sieste est finie... on se réveille nounours.

Nounours ? Elle ne m'avait encore jamais appelé comme ça.

— Nounours ? C'est nouveau !

— Je pensais que tu étais en hibernation.

Un léger mouvement du poignet de la conductrice nous engage sur la gauche de la patte d'oie.

— Je ne sais toujours pas où nous allons.

Nous passons sous la *highway* et la route se rétrécit entre mangrove et magnolias parmi lesquels on aperçoit quelques constructions de bois plutôt sommaires.

— Nous allons rendre visite à un vieil ami.

Aux tressautements de la suspension, je finis par me rendre compte que la route n'est plus qu'un souvenir. Nous sommes sur un chemin de terre qui d'ailleurs ne va guère plus loin. À droite, une construction de bois et de parpaings assez coquette, aux fenêtres fleuries de jardinières multicolores et sur le fronton, un grand panneau en lettres peintes : « Everglades Tours » avec juste en dessous : « Canoës... Air Boats ». À quelque vingt mètres derrière, une jolie maison tout aussi fleurie dont la grande terrasse est ombragée par deux tamariniers d'une taille respectable. Dans le fond, une petite anse avec d'un côté quelques canoës et de l'autre trois hydroglisseurs au mouillage. À gauche, un immense parking de terre battue avec une bonne douzaine de véhicules entre lesquels nous nous garons.

Natalie coupe le moteur, nous descendons.

J'interroge Miss Surprise du regard.

— Un vieil ami disais-tu ?

Je n'ai pas le temps de préciser ma question qu'un cri que l'on situerait entre le barrissement d'un éléphant et le rugissement d'un lion retentit derrière moi. Je sursaute et me retourne d'un bloc. Une espèce de géant roux et barbu fonce sur nous à une vitesse étonnante pour sa masse. Il va droit sur Natalie qui sachant mieux que personne que l'énergie est égale au produit de la masse par le carré de la vitesse devrait être inquiète et même très inquiète. Elle ne l'est pas et tout au contraire s'avance vers lui avec un large sourire, les bras tendus. L'impact que je redoutais n'a pas lieu. Le géant roux pile net à cinquante centimètres de Natalie la prend dans ses bras et la fait virevolter en tournoyant sur lui-même comme une toupie.

— *Nat ! I missed you*

— *You too Ned.*

Il la repose au sol comme une plume. Elle se tourne vers moi.

— Ned, je te présente John, mon ami. John, je te présente Ned, mon ami d'enfance.

Ned se lance dans une phrase interminable dans laquelle je comprends vaguement que je suis le bienvenu et à laquelle j'essaie de répondre comme je le peux dans la langue de Shakespeare.

C'est une catastrophe. Ned me regarde ébahi puis, avec un épouvantable accent du Sud se tourne vers Natalie.

— *He's french !*

Sourire amusé de Natalie.

— Nous allons donc parler espagnol, ce sera plus facile pour tout le monde.

Et de m'expliquer que son père et sa mère venaient très souvent se détendre ici et qu'ils s'étaient liés d'amitié avec les parents de Ned. C'est au cours de mémorables parties de pêche que les deux enfants de dix ans étaient devenus inséparables, faisant les quatre cents coups et explorant le marais que Ned connaissait comme le fond de sa poche. Les années les avaient vus prendre des chemins différents, mais ils ne manquaient jamais une occasion de se retrouver.

Tout en écoutant les explications de Natalie, nous suivons Ned jusqu'à un petit ponton de bois auquel est amarré un large canoë qui semble nous attendre.

C'est manifestement là-dedans que va se poursuivre notre journée. Natalie confirme.

Bien qu'il sache, et pour cause, que Nat connaît très bien le coin, Ned nous récite la *check-list* des règles de navigation et des consignes de sécurité. Suit un rapide inventaire qui a surtout pour but de nous faire savoir où sont les équipements.

Gilets de sauvetage sous chaque banquette, et dans un petit conteneur étanche, deux radios avec carte et boussole, plus plan des itinéraires balisés avec notice explicative sur les haltes possibles. Nos déjeuners et des boissons fraîches dans une glacière et un dernier conteneur pour nos vêtements au cas où nous serions tentés par une bronzette. Pour la baignade, Nat me précise qu'il vaut mieux ne pas

trop y penser :

— Les alligators... Ils sont assez rares dans le coin, mais il vaut mieux être prudent.

Ned conclut son exposé en nous mettant en garde contre les coups de soleil parfois méchants et nous rappelle que nous disposons de deux bobs pour protéger nos crânes de nordistes.

Avant de libérer notre canoë, il s'adresse à Nat.

— Vous restez dîner ce soir. Sonia est partie faire les courses et elle serait furieuse d'avoir cuisiné pour rien. Tu sais que si elle est adorable, il vaut mieux ne pas la contrarier. En plus, c'est moi qui en ferais les frais. Je vous récupère à dix-sept heures au terminus canoës et l'on rentre en hydroglisseur.

Il repousse le canoë du pied.

— *Have a nice trip.*

Nat lui répond :

— Merci ! À tout à l'heure, et dis à Sonia que ce sera double ration de poulet frit.

Et tandis que le canoë s'éloigne, courant sur son erre, elle me précise :

— Tu vas manger le meilleur poulet frit et les meilleures *potatoes* de tous les États-Unis avec une sauce tex-mex « maison » à tomber par terre.

Je suis à l'avant du canoë, elle à l'arrière et je lui tourne le dos, je me crois donc obligé d'élever la voix pour qu'elle m'entende.

— OK ! Je vais essayer de ne pas trop forcer sur les sandwiches à midi.

La voix de Natalie est pleine de reproches.

— Pas si fort, tu vas effrayer tous les oiseaux à trois kilomètres alentour. Tu n'as pas besoin de crier, parles normalement. La voix porte loin sur l'eau et je ne suis qu'à deux mètres.

— Bien trop loin à mon goût et je ne te vois pas.

— On va faire une halte toutes les heures. En attendant, silence, profite du paysage et pagaie.

Je réponds sur le ton de la plaisanterie :

— Bien capitaine !

Et donne mon premier coup de pagaie.

Le canoë glisse lentement sur l'eau libre puis trois cents mètres plus loin s'engage dans un chenal qui s'enfonce dans les hautes herbes. Derrière moi, la voix de Natalie :

— Tu as déjà fait du canoë ?

— Non ! Jamais... pourquoi ?

— Parce que tu as un très bon coup de pagaie et une cadence régulière.

— Ah ! Merci, les restes de l'entraînement militaire sans doute, mais c'était sur des zodiacs.

Un silence puis la voix de Nat tout à coup plus basse.

— John ! Je t'aime.

— Je t'aime aussi Nat... très fort.

Au bout d'un quart d'heure de navigation, les hautes herbes s'éclaircissent puis disparaissent laissant la place à l'eau libre sur laquelle flottent des paquets de hyacinthes d'eau et de larges nénuphars. Sur notre droite, une bande de terre herbeuse avec les premiers arbres de ce qui semble être le début d'une forêt dont les troncs élancés ont tous les pieds dans l'eau. Natalie dirige le canoë vers une petite crique de sable fin.

Je saute à terre, assure le canoë et aide Nat à descendre. Elle a pris une bouteille d'eau fraîche dans la glacière. Nous nous asseyons sur le sable et buvons chacun quelques gorgées.

Je regarde Nat perdue dans la contemplation du marais.

— J'ai une question sur le bout de la langue depuis tout à l'heure.

Elle sourit, sachant déjà ce que je vais dire.

— Je t'écoute.

— Nous étions manifestement attendus. Depuis quand ?

— Depuis notre départ pour les Keys. J'ai confirmé par téléphone depuis la villa.

— Confirmé ?

— Oui ! Je viens tous les ans à la même période et je ne manque jamais de passer voir Ned et Sonia.

Elle semble perdue dans ses souvenirs.

— Il est comme un frère pour moi.

Puis regarde sa montre.

— Je crois que nous devrions y aller. On va passer par la forêt. Tu

verras, c'est magnifique.

Elle se relève d'une simple détente des reins et des jambes sans même prendre appui au sol de ses mains. Je suis impressionné, essaie de l'imiter et... retombe lamentablement sur mes fesses. J'aurais dû faire du yoga... comme elle.

Elle sourit et me tend une main que je saisis. Dans l'élan, je me retrouve tout contre elle.

— Merci Madame, cela vaut bien un baiser.

Trente secondes d'apnée plus tard, je lui rends ses lèvres et plissant les yeux, elle me donne une pichenette sur le bout du nez.

— Maintenant, je crois que l'on peut y aller. Il vaudrait mieux enlever nos chaussures et remonter nos bas de pantalon parce que là, il n'y a pas de ponton et il va falloir pousser.

Tandis qu'elle retient l'embarcation, je regagne ma place. Un savant coup de reins, une poussée et Natalie saute prestement dans le canoë.

Dès les premiers mètres, les arbres se densifient et nous sommes bientôt au cœur d'une forêt aquatique avec une canopée si dense que le soleil a du mal à percer et à parvenir jusqu'à nous. Natalie me souffle :

— Ce sont des cyprès à tête blanche, des arbres qui vivent les pieds dans l'eau.

Nous poursuivons. Le silence est impressionnant. On entend distinctement les filets d'eau glissant sur les flancs de l'embarcation et les gouttes retombant des pagaies. On se croirait dans une cathédrale dont les arbres seraient les piliers et leur cime les vitraux filtrant la lumière. Comme dans une cathédrale, chaque bruit est amplifié et produit un écho qui se répercute dans les moindres recoins de la nef.

Je réalise brusquement que je suis complètement perdu. Tout se ressemble, impossible de prendre un repère dans ce fouillis végétal. Inquiet, je me retourne, Nat me sourit. Elle n'a pas du tout l'air d'être anxieuse et guide notre frêle esquif sans aucune hésitation. Seigneur ! Comment fait-elle pour trouver son chemin dans ce labyrinthe ? Plus tard, elle m'explique que c'est un jeu d'enfant quand on connaît l'astuce. Il suffit de se repérer d'après l'orientation de la barbe

espagnole¹⁸.

Au bout de trois quarts d'heure d'une navigation magique, nous sortons petit à petit de la forêt pour déboucher dans un chenal de près de cinq mètres de large bordé de palétuviers. Encore quelques centaines de mètres et une petite crique comme celle de tout à l'heure apparaît.

Il est presque treize heures lorsque l'on s'arrête pour le pique-nique. L'endroit grouille de vie. Ce ne sont partout que cris d'oiseaux et claquement de becs que je reconnais sans hésitation : des cigognes. Sur notre gauche, sans doute vers la mer, un groupe de pélicans survole les hautes herbes.

J'aide Natalie à débarquer la glacière et quelques minutes plus tard, nous attaquons nos sandwiches qui n'ont qu'un défaut... être faits avec du pain de mie.

Entre deux bouchées, Natalie qui m'observait du coin de l'œil remarque :

— Tu as raison, ce serait meilleur dans une baguette bien croustillante.

J'en reste bouche bée.

— Ah, ça ! Mais tu es vraiment une sorcière pour lire ainsi dans mes pensées.

Elle rit.

— Il n'y a rien de bien sorcier à deviner ce que pense un Français qui mord dans un sandwich de pain de mie. Et puis, pour moi en tout cas, tu as un visage très expressif.

Je me penche et lui vole un baiser au parfum de mayonnaise. Pas très glamour, mais si doux !

Nous faisons descendre nos sandwiches à grandes lampées d'eau fraîche. Me regardant boire, Natalie semble réfléchir. Peut-être à la suite de notre séjour.

Bingo ! Moi aussi je lis dans ses pensées.

— Tu sais John ! Pour la halte chez Ned. J'aurais dû t'en parler d'abord. C'était la moindre des choses.

Je proteste

— Mais non ! C'est une excellente surprise au contraire. Je ne

18 Plante tropicale épiphyte gris-blanc qui pend aux branches des arbres.

m'attendais pas du tout à être ici aujourd'hui, avec toi, dans cet endroit magnifique où tu venais quand tu étais enfant alors que je pensais rentrer directement à Miami. En plus, je fais la connaissance de ton ami d'enfance et je vais déguster le meilleur poulet frit de tous les États-Unis.

— C'est vrai, ça te fait vraiment plaisir !

— Oui Nat ! J'ai l'impression de vivre dans un rêve.

— Je suis soulagée parce que j'avais le sentiment de ne penser qu'à moi et de t'avoir un peu oublié.

Je prends un air faussement soupçonneux.

— C'est le cas ?

— Non ! Sûrement pas, mais je crois que dorénavant je t'en parlerais d'abord. Je me sentirais un peu moins égocentrique.

J'éclate de rire.

— Toi ! Égocentrique ! Dis-moi plutôt que demain le soleil se lèvera à l'ouest. Là, je te croirais.

Les fossettes de son sourire me disent combien elle est soulagée.

— Bon, eh bien ! Suite du programme de notre voyage : Ce soir, on dort Calle Ocho. Demain matin après le petit déjeuner on part pour Melbourne, là où j'ai vécu quand papa travaillait à la NASA. On descend au Hilton et puis on visite la ville de mon enfance. Le soir, dîner chez un vieil ami de papa... Fred Cunningham, toujours consultant à la NASA et qui a été mon directeur de thèse de géophysique. On passe la nuit au Hilton et le lendemain matin on repart sur Miami. Pour le reste, on improvisera.

Elle me regarde avec un petit air interrogateur.

— Est-ce que ça te va ?

Je prends sa main que j'embrasse.

— Tout me va, à une condition !

— Une condition ? Ah ! Et laquelle ?

— J'exige au minimum un bisou toutes les heures.

Elle roule sur moi et entreprend de me dévorer les lèvres. C'est un bruit de voix et de pagaies se rapprochant qui nous sépare.

Nous reprenons très vite nos esprits et une position un peu plus décente.

Devant nous, un canoë avec un couple passe lentement dans le

chenal en nous faisant de grands signes de la main.

La dame nous interpelle.

— Vous êtes les derniers de la journée, nous dirons au relais que l'on vous a doublés.

Natalie se lève et répond.

— Dites-leur que nous serons à quinze minutes derrière vous.

Le canoë est déjà loin. Pouce levé, la dame nous fait signe qu'elle a compris.

Je prends un air faussement boudeur qui interpelle Natalie.

— Quoi ?

Je ris.

— Je croyais que nous allions poursuivre cette conversation si agréablement commencée.

Sa réaction est on ne peut plus explicite

— Désolée, mais Gabriel et toi ne m'avez pas laissé une minute de répit. N'oublie pas que si vous avez tenu trois rounds chacun, en ce qui me concerne c'était carrément...

Soulevant un sourcil, rabaissant l'autre, je lui lance un regard suspicieux. Elle rectifie :

— ... d'accord OK ! Quatre pour Gabriel, mais pour moi c'était au moins le double... je ne sais plus combien d'orgasmes j'ai eus chaque fois. C'était merveilleux, mais il va me falloir une longue nuit de repos pour me refaire une virginité.

— C'est entendu ! Je veillerai donc sur ta vertu.

Elle éclate de rire.

— Seigneur ! Avec ce que nous avons fait cette nuit, ma vertu est définitivement compromise. Allez ! Viens m'aider au lieu de dire des bêtises.

Le panier à pique-nique et la glacière sont rangés dans le canoë en un tournemain.

Il nous reste à peu près une demi-heure de navigation dans le chenal avant de rejoindre un vaste plan d'eau bordé de hautes herbes et de palétuviers centenaires. Le spectacle est magnifique. Au milieu d'un concert de piaillage, des nuées d'oiseaux cherchent un refuge pour la nuit. Il n'est pourtant que seize heures, mais c'est déjà la grande bagarre à qui trouvera et gardera son petit bout de branche...

un perchoir pour la nuit. Il est vrai qu'ici le soleil se couche vers dix-huit heures.

En vue du relais, tout au bout du plan d'eau, nous entendons et voyons distinctement un hydroglisseur quitter l'appontement puis disparaître derrière les hautes herbes.

— Nous serons arrivés dans cinq minutes.

Ma remarque fait sourire Natalie. Je ne la vois pas. Son sourire est dans le ton de sa voix.

— Tu me parais bien optimiste. Les distances sur l'eau sont trompeuses et je crains qu'il ne faille multiplier par deux le temps qu'il nous reste à payer.

Elle a raison ! Et comment pourrait-elle se tromper ? Elle est ici chez elle, dans son environnement, et elle a déjà dû faire ce trajet une bonne centaine de fois.

Lorsque nous rejoignons l'embarcadère, Ned est là à nous attendre comme promis. Glacière et panier sont transférés dans le seul hydroglisseur encore amarré et nous embarquons. Pour équilibrer le bateau, Ned s'installe le premier, à la place du pilote à l'arrière, sur un siège surélevé par rapport aux nôtres. Il lance le moteur et la gigantesque hélice carénée se met en rotation. Natalie qui a attaché ses cheveux avec un élastique se retourne vers Ned et lui fait signe pouce levé que nous sommes prêts. La large main velue de Ned défait l'amarre du bateau et manipule quelques manettes. À petite vitesse, nous décollons du ponton et au fur et à mesure que nous nous engageons sur le plan d'eau, Ned accélère. C'est impressionnant, le *Fly boat* porte bien son nom, nous ne naviguons plus, nous volons. La coque ne doit pas s'enfoncer de plus de trois centimètres dans l'eau et lorsque nous abordons une zone herbeuse Ned ne ralentit même pas. C'est extraordinaire, car derrière nous, après notre passage, pas une herbe ne reste couchée. Elles se redressent toutes comme après avoir été caressées par une main de géant. Ce serait parfait, s'il était possible de se parler. Le bruit du moteur est si intense qu'il interdit toute conversation.

Le sourire de Natalie se passe de commentaire. Je n'ai qu'à m'emplir les yeux de son profil de Madone avec en arrière plan, le soleil qui descend lentement sur les Everglades.

Dix minutes plus tard, Ned nous fait accoster au ponton dont nous étions partis ce matin en canoë. On se dirige vers notre voiture et Natalie ouvre le coffre dans lequel Ned récupère nos deux valises comme s'il s'était agi de deux brins de paille.

Sonia, car je suppose que c'est elle, nous a entendus arriver et nous attend sur le seuil de la maison. Le moins que l'on puisse dire est que c'est une femme imposante. À peu de choses près, elle a la même taille que Natalie, mais elle est bâtie comme une lutteuse. Beaucoup de muscles, un visage avenant éclairé de deux grands yeux verts et encadré d'une chevelure blonde coupée très court. Il émane d'elle une grande gentillesse dont on comprend cependant immédiatement qu'il ne doit pas être très prudent d'abuser.

Les présentations faites, Ned nous conduit à une chambre où nous pourrions nous doucher et nous changer avant de redescendre boire une bonne bière bien fraîche.

Lorsque nous redescendons, Ned a déjà rejoint Sonia en cuisine où il achève la préparation d'une salade de fruits.

La soirée va passer bien trop vite. Le délicieux repas se termine en apothéose par la salade de fruits de Ned qui, malgré toutes les tentatives de séduction de Natalie, refuse obstinément de lui donner la recette.

— De toute façon, il y a plein d'épices que l'on ne trouve qu'ici et maman m'a fait promettre de ne la transmettre qu'à mes enfants. Alors, tu as beau être ma sœur, tu vois bien que je ne peux vraiment pas. Comme ça, si tu veux en manger d'autres tu seras bien obligée de venir me voir.

Je complimente Sonia pour son poulet et ses *potatoes* et ce n'est pas du tout une simple politesse.

De toute la soirée, c'est elle qui s'est montrée la plus curieuse sur mes fréquents séjours en Afrique essayant en vain d'imaginer ce que pouvait être ce continent et les raisons pour lesquelles on pouvait s'attacher à cette terre bizarre et à ses habitants qui semblent l'être encore plus.

Le moment du départ arrive bien trop tôt. Il est plus de vingt-trois heures et nous avons encore une heure de route pour rejoindre Miami.

L'estimation était correcte et à minuit pile nous franchissons le portail de la villa de la Calle Ocho.

À peine sommes-nous descendus de voiture qu'un domestique surgi de nulle part ouvre le coffre, s'empare de nos bagages et nous précède. Natalie n'a pas le temps de réagir que, l'empoignant sous les épaules et sous les genoux, je la prends dans mes bras pour monter l'escalier. Le premier instant de surprise passée, elle s'abandonne et la tête nichée au creux de mon épaule se blottit contre moi.

Lorsque je la dépose sur le palier qui mène à notre chambre, elle laisse échapper un petit soupir de regret.

— Dommage qu'il n'y ait qu'un étage, j'étais si bien.

Elle titube de fatigue ou, si ce n'est tout à fait le cas, l'imité assez bien pour me suggérer l'idée de la déshabiller et de la mettre au lit. Un instant très doux qui m'autorise à distribuer baisers et caresses jusqu'à ce qu'elle s'endorme, ce qu'elle fait, la tête à peine posée sur l'oreiller.

*

« Brevard County, Melbourne City, Pop. 51.220 »

Nous venons juste de passer le panneau après trois heures de route. Quelque dix minutes plus tard, Natalie se gare devant le Hilton où bagagiste et voiturier entrent en action avec la célérité et l'efficacité que confère une longue pratique. C'est donc, escortés d'un bagagiste galonné comme un amiral que nous nous présentons main dans la main à la réception.

La chambre est magnifique. Un lit grand comme un terrain de football et un jacuzzi qui fait penser à une piscine olympique. Le temps de vider nos valises et ranger nos affaires et nous voilà redescendus à la réception où l'on nous indique le buffet, juste pour un bref en-cas qui nous permettra de faire honneur au dîner chez les Cunningham sans être déjà rassasiés par un déjeuner copieux. Nous nous installons dans la salle du buffet. Sans nous être concertés, Natalie et moi avons pris une assiette composée pour moitié de sushis et pour l'autre d'une salade de crudités.

En revenant à notre table, notre assiette à la main, nous nous retrouvons nez à nez au milieu de l'allée. Nous nous asseyons et Natalie sourit de toutes ses fossettes.

— La disposition mise à part, je crois que nos assiettes sont strictement identiques, mêmes sushis et à la pousse de soja près.

— Pour un hasard...

Je ne finis pas ma phrase.

— John ! Il n'y a aucun hasard à cela. Chaque jour passé près de toi m'en convainc davantage. De petits évènements de ce genre, il s'en produit dix par jour. Sans aller jusqu'à penser ce que pense l'autre, nous ressentons en même temps les mêmes choses. Je sais d'instinct ce que tu éprouves en telle ou telle circonstance et toi de même en ce qui me concerne. Ce que tu appelles hasard est tout simplement une symbiose, celle de nos cœurs, celle de nos âmes.

— Je sais que tu as raison, mais c'est tout de même difficile à intégrer.

Ses yeux et son nez se plissent.

— Alors, ne l'intègre pas, vis-le ! Comme la nuit avec Gabriel, point n'a été besoin de nous parler bien longtemps. Nous ne l'avons peut-être pas intégrée, mais nous l'avons vécue, de tout notre corps, de tout notre cœur et de toute notre âme.

Elle s'interrompt un instant.

— Seigneur ! Mangeons et parlons d'autre chose. Je sens mon ventre se contracter et ça, ce n'est pas de la faim.

Elle se penche par-dessus la table et m'embrasse. Puis se rasseyant attaque la première bouchée.

— J'avais pensé te faire visiter la ville. C'est toute mon adolescence. De l'âge de dix ans à ma dix-septième année quand je suis entrée en prépa. Nous pourrions finir l'après-midi à la piscine avant d'aller nous préparer pour le dîner. Qu'en penses-tu ?

Je lui prends la main.

— Adopté, à l'unanimité.

Je l'observe pendant qu'elle mange. Cette femme est un ravissement. Je m'identifie à chacune de ses bouchées. C'est comme si elle me dévorait lentement.

— John ?

— Oui... pardon... J'étais ailleurs.

— Vraiment ! Parce que j'ai cru un instant que tu me regardais manger et que ce spectacle était fascinant.

— C'est exactement le mot qui convient : tu es fascinante, même et surtout quand tu manges.

Natalie reste la fourchette en l'air, et en oublie de refermer la bouche.

— C'est bien la première fois qu'un homme me dit trouver ma façon de manger fascinante.

— Peut-être parce que c'est la première fois qu'un homme t'aime vraiment.

Je vois bien qu'elle est émue. Elle s'en sort par une pirouette.

— Eh bien ! Autant en profiter. Je vais mettre les bouchées doubles.

Ce bref repas terminé, Natalie m'entraîne dans les rues de la ville qui l'a vue grandir.

Tout d'abord la maison. Une de ces maisons américaines avec une pelouse ouverte sur la rue dans une zone pavillonnaire assez cossue.

Natalie serre ma main très fort.

— Cela doit faire six ans que je n'y étais pas revenue. Ma chambre donnait sur le jardin, derrière.

Puis, quelque cinq-cents mètres plus loin la *highschool* dont elle garde un souvenir marquant, celui de son premier baiser à quatorze ans alors qu'elle avait décidé que le gamin boutonneux assis à sa droite était son futur mari.

Elle se souvient aussi du professeur qui avait convoqué ses parents pour leur dire que leur fille avait non pas des dispositions, mais un véritable don pour les mathématiques et les sciences.

Nous reprenons la voiture pour suivre le trajet du bus scolaire et elle me parle de ce qui lui était arrivé en troisième année. Elle apprenait dix fois plus vite que les autres et sa mémoire lui permettait de tout retenir de ce qu'elle lisait, à la virgule près. Pour se soustraire au harcèlement d'un trio de filles aussi bêtes que méchantes, elle avait pris le parti d'adopter un profil bas en faisant exprès de donner de mauvaises réponses aux interrogations orales et de bâcler ses devoirs.

Sa moyenne avait très vite chuté et de A+ elle était passée en trois mois à E -, le niveau le plus bas. Elle était devenue une mauvaise élève, mais le trio infernal avait cessé de s'intéresser à elle et elle avait eu la paix. Au dernier trimestre, n'en pouvant plus, elle avait décidé de réagir. Elle était allée voir son professeur de maths à qui elle avait tout expliqué. Les choses étaient très vite rentrées dans l'ordre et les trois harpies réduites au silence. Elle me dit que ça avait été la meilleure leçon de sa vie à savoir que lorsque l'on cède à la bêtise pour avoir la paix c'est comme si l'on acceptait d'être lobotomisé.

*

Il doit être dix-huit heures trente et il fait déjà presque nuit. La Mustang se faufile dans la circulation et tandis que Natalie se concentre sur sa conduite, je me remémore ses paroles de tout à l'heure à la piscine du Hilton.

Allongé sur mon transat tout à côté d'elle, les yeux dans les siens, c'était comme si je volais dans l'azur du ciel.

Sa question avait fait éclater la bulle d'apesanteur qui me maintenait loin de ce monde.

— Est-ce que tu m'amèneras ?

J'avais balbutié :

— T'amener... où ? Où voudrais-tu que je t'amène ?

— Visiter le pays de ton enfance. Je crois qu'on l'appelle le pays bleu. Est-ce que c'est parce que le ciel y est toujours bleu ?

— C'est exact ! Mais pas seulement ! Toutes les portes et les fenêtres y sont peintes en bleu... comme tes yeux.

J'avais promis d'organiser ça aussitôt que possible, mais je ne sais pourquoi j'avais ressenti une terrible angoisse et un frisson glacé m'avait parcouru le corps.

Natalie s'était méprise.

— Tu as froid ? Viens, on va rentrer, d'ailleurs il est temps de se préparer si l'on veut être chez Fred pour dix-neuf heures.

Nous roulons vers les quartiers sud. Je jette un coup d'œil sur Nat à la dérobée. Son pantalon de cuir noir et son chemisier cintré de

satin bleu nuit lui font comme une seconde peau. Sur ses épaules, elle a jeté une veste de lin blanche. Quant à moi, à part le pantalon de coton, je suis habillé à l'identique, chemise de coton bleu nuit et veste de lin blanche. Nous avons tous deux voulu cet effet miroir pour que, sans que l'on ne dise rien, chacun comprenne que l'un est l'autre et que l'autre est l'un.

Guidée par la main experte de Natalie qui, j'en ai la certitude, pourrait conduire dans cette ville les yeux bandés, nous roulons vers la banlieue sud et abordons bientôt une zone résidentielle. Maisons cossues et larges pelouses ouvertes sur la rue.

Je suis sur le point de poser une question, mais la réponse vient avec la manœuvre de Nat qui se gare devant une très grande villa avec double garage en façade.

Un geste au tableau et la capote de la voiture se rabat silencieusement.

Sans attendre que je vienne lui ouvrir la portière, Natalie descend de voiture un sac de papier kraft multicolore à la main. Dans la lumière des lampadaires qui éclairent la rue, sa crinière blonde lui fait comme une auréole. Nous montons les trois marches de la terrasse et Nat appuie sur le bouton de sonnette qui déclenche un carillon mélodieux. Le grand adolescent aux cheveux blancs qui nous ouvre la porte lui tend les bras et Natalie s'y précipite.

— Oh Fred ! Il y a si longtemps.

Le câlin dure une éternité et la dame aux cheveux bruns qui se profile derrière Fred me fait un grand sourire avec un petit signe de la main. Les effusions des retrouvailles terminées, Natalie fait les présentations. En remettant le paquet à Meg, la femme de Fred, elle précise à mon sujet : *the bushman*.

Dans l'immense séjour nous attendent deux autres couples que l'on nous présente comme des collègues de travail de Fred. Bref, sur les huit personnes présentes dans cette pièce, sept doivent totaliser un minimum de Bac+50 de quoi me filer des complexes pour le restant de mes jours. Cependant, pendant l'apéritif et la presque totalité du dîner servi par le meilleur traiteur de Melbourne, je suis le pivot de la conversation. Les deux bouteilles d'« O'Malley » amenées par Natalie dans son mystérieux paquet ne sont sans doute pas étrangères

à l'indulgence de mes interlocuteurs pour la qualité à peine passable de mon anglais. Le vin certes, mais aussi l'aide précieuse de Natalie qui vient régulièrement à mon secours.

Après le café, il n'est pas loin de vingt-trois heures et les invités de Meg et Fred prennent congé. Tout le monde travaille demain matin et pour l'un des deux couples, la baby-sitter doit être libérée avant minuit. C'est tout juste si Natalie en grande conversation avec Fred s'est rendu compte de ces départs.

Bien sûr, elle a dit au revoir à tout le monde et comme à son habitude avec force sourires, mais manifestement, elle est... ailleurs. Mon observation se confirme lorsque Fred, l'air un peu gêné, se tourne vers moi.

— Je vous enlève Natalie pour quelques minutes. Ce ne sera pas long.

À cette affirmation, Meg sourit. Je ne sais si elle aussi est une scientifique... je suppose que oui, mais ce qui est sûr c'est qu'elle a de solides notions sur la relativité et en particulier le rapport au temps qu'a son mari. Je l'aide à débarrasser la table, à tout ranger au lave-vaisselle et nous pouvons même nous octroyer une pause café. Meg me remercie pour le coup de main et au passage jette un coup d'œil à sa montre. Cela va faire une demi-heure que Fred et Nat se sont éclipsés. C'est à cet instant que Natalie réapparaît... tout excitée.

— John ! Est-ce que tu peux venir s'il te plaît ?

Elle se tourne vers Meg.

— Meg, venez aussi ! Vous n'allez pas rester seule.

Nous lui emboîtons le pas et au bout du couloir entrons dans une immense pièce à la fois bureau et bibliothèque. Aux murs des rayonnages remplis de livres dont on voit immédiatement qu'ils sont fréquemment consultés. Au milieu, une très grande table avec des cartes bizarrement renseignées maintenues par quelques presse-papiers et d'autres encore roulées dans leur étui de carton.

Lorsque nous entrons, Fred parle tout seul :

— Bien sûr, c'est elle qui a raison !

M'apercevant, il s'avance vers moi :

— Excusez-moi ! Je ne pensais pas retenir Natalie si longtemps. Vous allez peut-être pouvoir nous aider.

Il m'entraîne vers la grande table sur laquelle est fixée par quatre plots de laiton ce que je suppose être une carte qu'il pointe du doigt.

— Reconnaissez-vous cet endroit.

Je me penche sur le document, me redresse perplexe.

— Non ! Pas vraiment, je ne comprends rien à toutes ces couleurs, ces hachures bizarres qui partent dans tous les sens et à ces symboles alpha numériques.

Je me tourne vers Natalie.

— Désolé !

Avec un petit sourire, elle tire une autre carte de son étui, la déroule, la superpose à la précédente et l'immobilise avec les mêmes presse-papiers.

— Peut-être ceci t'est-il plus familier ?

Je me penche vers le nouveau document... et là, il ne me faut pas trois secondes pour reconnaître ce que j'ai sous les yeux.

— C'est une carte géologique à grande échelle du sud du Tchad, du Cameroun et du Gabon.

Natalie s'exclame :

— Bingo !

Fred me regarde, étonné.

— Comment avez-vous pu reconnaître la région instantanément ? Sur une carte géologique, ce n'est pas évident.

Natalie me fait signe d'expliquer.

— Tout simplement parce que la canne à sucre a horreur des sols trop acides assis sur des massifs cristallins. C'est pourquoi nos plantations, à l'exception de celle du Gabon, sont implantées sur des substrats calcaires et au bord d'un fleuve pour l'irrigation. De plus, avant l'étude pédologique, chaque implantation a fait l'objet d'une exploration par photos aériennes pour repérer les zones de savane où la végétation est la plus dense.

Je fais glisser mon doigt sur la carte.

— Voilà l'affleurement calcaire qui court de là... le Tchad... à là... le centre du Gabon. Vous cherchez les zones de végétation les plus denses, à quel endroit précis cet affleurement est recoupé par un fleuve ou un cours d'eau important et vous avez ce point... c'est la plantation du Tchad... et ce point... c'est la plantation du Cameroun.

Pour celle du Gabon, son implantation a été décidée à cet endroit pour des raisons plus politiques que pédologiques. Nous avons ici la ville natale du Président, la zone où l’affleurement calcaire semble avoir été avalé par le massif gréseux des plateaux Batéké.

Natalie est excitée comme une puce et me saute au cou.

— Merci John ! Merci. En plus de cours sur Fontainebleau, tu pourrais donner des cours de géologie. Tu ne t’en doutes peut-être pas, mais à cet instant tu viens de nous donner un indice précieux sur une anomalie magnétique particulièrement coriace.

Je suis surpris, mais surtout intrigué. Comment mon repérage géographique peut-il être un indice sur une anomalie « machin chose » dont j’entends parler pour la première fois de ma vie ?

Fred nous serre vivement la main à tous les deux. Natalie a droit à un câlin en prime.

— Quand repartez-vous sur Miami ?

Natalie m’interroge du regard.

— Nous avons prévu de rentrer demain midi, mais personne ne nous attend et nous pouvons très bien passer une nuit de plus à Melbourne.

Fred se frotte les mains et tout à son problème en oublie de la remercier.

— Magnifique ! Là, je crois qu’on la tient. Le mieux c’est que vous veniez à la maison. Bière et sandwiches à volonté. Midi ! Ça vous va ? Meg ne sera pas là, c’est le jour de son association.

Il se tourne vers elle.

— Mais je te raconterai tout.

— Ah ça, je n’en doute pas une seconde.

On dirait que Fred est branché sur du cent mille volts. Se passant sans arrêt la main dans les cheveux en une espèce de tic nerveux, la tignasse en bataille et les lunettes sur le bout du nez, il s’adresse à Nat :

— Il faudra que je le cherche... j’ai conservé un exemplaire de ta thèse dans mon bureau. Le troisième chapitre va nous être très utile.

Lorsque nous prenons congé, en les remerciant pour cette très belle soirée, c’est surtout Meg qui nous remercie.

— Depuis le temps qu’il travaille là-dessus, il va enfin dormir

dans son lit un peu plus souvent.

Anomalies

Pendant les quinze minutes du trajet retour, Natalie reste silencieuse, ce qui n'est pas dans ses habitudes. L'air profondément concentré... avec un visage que je ne lui connaissais pas. À Paris, avenue Foch, j'avais découvert Madame la Conseillère, aujourd'hui je fais la connaissance du Docteur en Géophysique Natalie Lochlainn. Il semble que là-haut, sous la crinière blonde, la machine à équations tourne à plein régime. Cette intense réflexion ne l'empêche cependant pas de rester attentive à sa conduite. Quant à moi, tant l'instant me semble solennel, je me fais tout petit sur mon siège, me gardant bien de troubler ses cogitations par un propos malencontreux.

Elle stoppe sous l'auvent de l'entrée du Hilton, descend du véhicule et impériale, sa veste jetée sur ses épaules, confie les clés au voiturier sans le moindre mot. Ce n'est qu'en franchissant les doubles portes vitrées qu'elle semble reprendre contact avec notre réalité. Je ne sais même pas si elle a senti ma main posée sur sa cuisse pendant tout le trajet.

Nous traversons le hall encore animé à cette heure tardive et comme je la laisse me précéder, j'ai tout le loisir d'observer les regards des hommes à son passage. Certains en oublient même de refermer la bouche. Tous creusent désespérément leur mémoire. Qui peut elle bien être... un top-modèle, une actrice... ou alors une Altesse Royale et son garde du corps.

Arrivée aux ascenseurs, elle appuie sur le bouton d'appel et se tourne vers moi avec un petit sourire en coin. Miracle ! Après vingt minutes de mutisme absolu... elle daigne enfin me parler.

— Tu voudrais savoir si j’ai bien senti tous ces regards sur mon postérieur. La réponse est « Oui ! »

Ne m’étonnant même plus qu’elle lise dans mes pensées, je m’efface pour la laisser entrer dans la cabine. Les portes se referment sur nous au grand désespoir de quelques messieurs qui auront cette nuit des rêves agités.

Soulagé de retrouver la Natalie que je connais, je lui prends les mains, mes yeux dans les siens.

— As-tu seulement la moindre idée de l’effet que tu as pu faire à tous ces pauvres gars ? Ils viennent de voir passer le plus beau de tous leurs fantasmes.

Elle fait une petite moue comme quelqu’un prit la main dans le sac.

— Je sais ! Je n’ai aucune excuse et en plus...

Elle baisse les yeux et s’interrompt, presque gênée de ce qu’elle va dire.

De l’index replié, je soulève son menton.

— ... Et en plus, quoi ?

Sa moue penaude s’accentue.

— Et en plus... ça m’excite.

Elle est sauvée par le gong ou plutôt par le tintement des portes de l’ascenseur qui s’ouvrent à notre étage.

Comme pour échapper aux questions qu’elle sait que je ne vais pas manquer de lui poser, elle s’engouffre dans le couloir sans se retourner. Elle ne veut en fait échapper à aucune question, bien au contraire, elle les a diaboliquement suscitées.

La porte de la chambre à peine refermée sur nous, la métamorphose s’achève. Natalie l’amoureuse vient se réfugier dans mes bras et d’une toute petite voix :

— Je suis une dépravée, mais ça, tu le sais déjà.

J’entre dans son jeu.

— Confidence pour confidence, j’ai découvert récemment que nous avons un point commun de plus.

Elle lève les yeux vers moi.

— Et... ?

— ... Que je suis tout autant dépravé que toi

— Et... ?

— ... Que je t'aime comme un fou.

Elle me donne sa bouche et nous restons là une bonne minute à nous savourer, le cœur battant à tout rompre.

Lorsqu'elle abandonne mes lèvres, c'est pour me dire dans un souffle :

— John Rhyne, je t'aime. Oh, Dieu, si tu savais comme je t'aime.

À bien y regarder, son petit air timide et innocent est en contradiction totale avec les deux grands yeux bleus pétillants de malice qui me scrutent intensément.

Elle se mordille les lèvres et d'une voix hésitante :

— Et tu sais ce que je veux maintenant.

— Je crois bien que oui.

Elle fronce les sourcils.

— Alors, dis-le !

Je ménage mon effet.

— Je ne sais pas si je dois le dire.

Elle supplie :

— John ! Je t'en prie, dis-le.

Comment résister à une telle supplique ?

— Pour être aussi dépravée, tu mérites une bonne fessée.

Pour toute réponse, elle émet un petit bruit bizarre. On dirait un chaton qui miaule. Disparue, la flamboyante docteur en géophysique, c'est la femme enfant dont elle parlait à Barbizon qui est dans mes bras. Je me détache d'elle, la prends par la main et la conduis près du lit. Ses joues et sa poitrine sont déjà roses d'excitation.

Je l'aide à enlever sa veste et la suspends avec la mienne au dossier d'un fauteuil puis je reviens vers elle, m'assieds sur le lit et la prends par les hanches pour la faire pivoter face à moi.

Le zip de son pantalon s'ouvre et descend sans que j'aie le moins du monde à forcer, et bien sûr... elle n'a rien sur elle, pas le moindre string. C'est le duvet blond qui me le dit. Je prends le vêtement de cuir à hauteur de la ceinture et commence à le faire glisser sur ses hanches. Je crois qu'elle a dû mettre du talc pour l'enfiler parce qu'il n'est pas possible qu'un cuir si ajusté puisse glisser aussi aisément à même la peau. Je descends le vêtement à mi-cuisses et dégage

largement ses fesses et son ventre.

Elle prend ma tête dans ses mains, mais avant qu'elle n'ait pu esquisser un autre geste, la maintenant de la main gauche, je claque ses rondeurs de la main droite. Oh ! Une toute petite tape qui, avec l'effet de surprise, lui arrache un gémissement de plaisir.

À une légère crispation de son corps, je sens bien qu'elle attend la deuxième... la deuxième qui ne vient pas. Elle se détend une seconde et j'en profite pour la faire basculer à plat ventre sur mes genoux enchaînant avec deux petites tapes. J'ai été très tendre, mais ses fesses ont tressauté, preuve qu'elle était totalement relâchée et ne s'y attendait pas. D'une petite voix sucrée, elle demande :

— Oh oui, John ! Encore s'il te plaît.

J'essaie... sans succès, de prendre une voix sévère.

— Et pourquoi le ferais-je ?

Elle gémit.

— Parce que je suis une vicieuse et que ça m'excite.

Elle n'est pas la seule à être excitée.

Je suis littéralement écartelé entre le besoin de la prendre dans mes bras, de la câliner et celui de faire rosir son si délicieux postérieur, mais je sais qu'elle a tellement envie de cette fessée que tendrement, prenant mon temps entre chaque tape, je claque cette peau si douce. Pour ne pas lui faire de mal, j'incurve légèrement les doigts ce qui augmente le bruit et diminue l'impact. Elle répond chaque fois par un petit gémissement.

Je crois que j'ai compté douze tapes, six sur chaque fesse. Ma main devient caressante, je n'ose pas continuer.

— John... John ! Maintenant, s'il te plaît.

Je la libère et n'ai même pas le temps de réagir. Elle est déjà à genoux sur le lit, le visage enfoui dans l'oreiller qu'elle a happé au passage.

Je suis si fébrile que je reste tout habillé et lorsque je la prends, la houle de nos reins est bientôt rythmée par ses exclamations dans un mélange de français et d'anglais. Elle est intarissable, je ne l'avais encore jamais entendue utiliser un tel vocabulaire. C'est comme si elle libérait tous les fantasmes enfouis en elle. Lorsque nous nous écroulons l'un sur l'autre, je ne sais plus à qui je viens de faire

l'amour tant il y avait de « Natalie ».

Je ne sais s'il y a corrélation entre un tel état d'excitation et le fait qu'elle vient de passer plus d'une heure plongée dans les équations de Fred. J'ignorais que les mathématiques et la physique pouvaient être aphrodisiaques. En ce qui me concerne, ce seraient plutôt des inhibiteurs.

Le souffle coupé, je m'allonge près d'elle et la prends dans mes bras. Crispé par le plaisir l'instant d'avant, son visage s'apaise doucement. Elle me sourit et la tendresse de son baiser me dit que j'ai retrouvé Natalie la douce.

Je caresse tendrement ses cheveux.

Il y a tout dans son regard, sexe, espièglerie, tendresse, amour et je ne sais combien d'autres nuances de bleu.

Les mots me viennent spontanément :

— Je n'ai pas connu beaucoup de femmes, mais je suis persuadé qu'il ne doit pas y en avoir légion comme toi.

Elle passe un doigt sur mes lèvres, comme si elle voulait en apprendre le dessin par cœur et me dit d'un air très sérieux :

— Ce qui fait de moi une anomalie sexuelle qui s'intéresse aux anomalies magnétiques.

Elle me pince un téton à travers ma chemise.

— Mais quand je suis avec toi, le sexe n'est qu'amour. Un amour si grand que je ne voudrais pas revenir de là où tu m'amènes. Je n'ai jamais eu d'orgasmes avec un autre homme comme j'en ai avec toi. En fait, je me rends compte que c'est tout simplement la première fois que j'aime.

Je n'arrête pas de l'embrasser, le front, les yeux, le nez, la bouche, le cou, et comme elle a libéré ses seins, les tétons où je m'attarde. Puis je recommence, insatiable.

Mes mains ont une certaine tendance à s'égarer spontanément sur ses rondeurs. Il faut que je fasse diversion, que je parle d'autre chose.

— Tu me disais avoir refait avec moi le circuit que tu fais chaque année lorsque tu viens en Floride. Il reste quelques jours avant de songer au retour. Qu'as-tu prévu ? Reste-t-il quelque chose à voir où tu ne serais pas encore retournée ?

Elle réfléchit quelques secondes.

— D'ordinaire, je passe les derniers jours sur la plage de South Beach où je fais un peu de bronzette. Je fais une ou deux boutiques pour ramener quelques cadeaux à Paris et...

Elle s'interrompt brusquement, ses joues rosissent. Étonné, je la questionne sans penser une seconde être indiscret.

— Oui... et... ?

— Et ? ... Monsieur le curieux qui veut tout savoir.

Ma confusion n'est pas feinte.

— Pardon ! Je suis... désolé, je... je n'ai pas pensé que...

Elle se délecte de mon bafouillage puis s'en attendrit. Elle me picore le visage de petits bisous.

— Tu n'as tout de même pas oublié qu'avant toi, à défaut d'une vie amoureuse, j'avais une vie sexuelle. Je t'ai parlé du Saphir à Paris... eh bien, lorsque je venais à Miami je passais mes premières et mes dernières soirées dans un bar très select, uniquement fréquenté par des gentlemen assurés de ne pas y trouver de professionnelles. On y déguste d'excellents cocktails, on y danse et l'on y fait de très belles rencontres.

Je bégaie carrément.

— Euh ! Encore une fois... dé... désolé, je... je ne voulais pas être... indiscret. Je pensais surtout à des musées... à des expositions.

Son éclat de rire a dû réveiller le ou les occupants de la chambre voisine.

— Exposition... peut être, mais musée assurément non. Le *Blue Velvet* n'est pas précisément connu pour ça.

— OK... d'accord... j'ai compris... lorsque tu allais dans ce bar, il t'arrivait de ne pas rentrer seule. Mais... ?

Elle pose un doigt sur ses lèvres et mime une timidité que démentent ses yeux et son sourire.

— Mon Dieu ! Que de questions ? Bon, voyons ! Les consommations y sont peut-être un peu chères, mais en contrepartie ce bar est aménagé de façon à ce que les couples de rencontre puissent conclure sur place.

Elle hésite un instant.

— Ce bar dispose donc d'aménagements particuliers dont un très prisé.

Mes sourcils en accent circonflexe sont le signe évident que je ne m'attendais pas à ça et que je suis largué.

— Je veux dire que ce bar dispose d'un salon particulier où l'on peut soit s'isoler en toute intimité avec sa conquête, soit laisser à d'autres la possibilité d'admirer les ébats.

Là, c'est ma bouche qui s'ouvre ou... plutôt mon menton qui s'affaisse.

— Tu veux dire qu'il y a un endroit où il est possible de faire l'amour en public ?

Deuxième éclat de rire suivi d'un tendre bisou.

— Oui, c'est exactement ce que je viens de dire.

— Et... tu es souvent allée dans ce bar ?

Elle réfléchit une seconde.

— Voyons ! À question précise, réponse précise. Depuis mon installation à Paris c'est la sixième fois que je viens à Miami y compris aujourd'hui. Donc... cinq fois toute seule. J'allais au *Blue Velvet* une à deux fois à mon arrivée et autant avant mon départ. Le calcul est donc vite fait. En trois ans, j'ai dû y aller une vingtaine de fois.

— Et chaque fois, tu as... ?

Elle prend un air très sérieux.

— Peut-être pas ! Il y a eu quelques rares fois où je n'ai pas trouvé « chaussure à mon pied », mais j'ai tout de même passé une bonne soirée. On peut aussi danser et discuter avec des hommes charmants même s'ils ne sont pas sexuellement compatibles. Et puis j'avais une règle, jamais deux fois avec le même homme. Tu vois, je faisais tout pour ne pas m'attacher et pour ce qui est de l'*open space* je n'y ai été qu'une seule fois. Le monsieur avait su me persuader que ce pouvait être très agréable. Il se trouve qu'il avait raison, mais je le soupçonne d'avoir très vite détecté mon côté exhibitionniste.

Je ne sais quelle tête j'ai lorsque je lui demande :

— Donc... tu... as eu un rapport sexuel en public ?

Son sourire est ravageur.

— Oui, on peut dire ça comme ça. Plutôt deux d'ailleurs et... ce n'est d'ailleurs pas si vieux. C'était fin octobre lors de ma dernière mission auprès de la NASA. J'ai joint l'agréable à l'utile.

Dans ma tête, c'est la grosse pagaille.

— Fin octobre ? Il y a... ...

Ses yeux bleus me scrutent au fond de l'âme. J'ai l'impression d'être un insecte sous la loupe d'un entomologiste. Elle me prend tendrement les mains comme pour me rassurer.

— Oui ! Il y a près de quatre mois. Comme je te l'ai dit, le tantra peut devenir lassant pour une mentalité occidentale. Ce n'est quand même pas dans notre culture de faire une prière avant de faire l'amour.

Elle rit.

— D'ailleurs, c'est juste en rentrant de Miami que j'ai lancé mes petites annonces dans le « Nouvel Obs ».

Le tantra à Paris, le bar à Miami, j'avais besoin d'autre chose. Quelque chose de plus tendre et de plus durable. Je crois que j'ai été exhaussée au-delà de toute espérance.

Ses yeux sont si tendres, ses lèvres si douces. Le baiser et l'évocation de la dernière scène ont fait plus que me déstabiliser.

Comme une gamine prise en faute, elle baisse doucement la tête et pose un doigt sur ses lèvres. Elle sait très bien que j'ai envie de la prendre dans mes bras et de la câliner. D'un petit air faussement perplexe, elle demande :

— Trouves-tu ça répréhensible ?

— Euh... non... pas... pas... du tout. Tu le sais bien !

Je ne suis pas quitte pour autant.

— Et quelle est donc ton opinion sur ce genre de pratique ?

Pendant une seconde, je crois que je vais être incapable de répondre, trop d'images parasitent ma pensée. Puis les mots viennent... et... se bousculent.

— Je ne sais si j'ai une opinion sur le fait d'avoir un rapport sexuel devant d'autres personnes. Par contre, je sais que j'ai une opinion sur la femme qui vient de me dire le plus naturellement du monde qu'elle l'a fait. Nat ! Te connaître a été pour moi une révélation. Je viens de si loin en matière de sexe. Tu m'as sidéré par ton intelligence, ta beauté, ta douceur, mais aussi par ta liberté d'esprit, ton indépendance et le peu de cas que tu fais des tabous de notre société alors même que tu es la personne la plus croyante que je

connaisse. Pour toi, ce qui est péché c'est d'utiliser l'autre en lui brisant le cœur. Je me souviens de notre dispute dans le studio à Paris au sujet des billets d'avion pour Miami. Tu étais très en colère et tu m'avais demandé si je pensais que le pénis et les testicules que j'avais entre les jambes faisaient de moi un être supérieur. Je t'avais répondu que rien ne pouvait être plus éloigné de moi qu'un tel concept de la virilité. Je suis hors de moi quand j'entends dire d'une femme qui assume sa libido que c'est une pute alors que si c'est un homme, les mêmes abrutis vont admirer sa virilité. Aujourd'hui, on parle d'une femme libérée pour désigner celle qui faisant fi des tabous sociaux ou religieux a pris sa sexualité en main. Libérée ? Libérée de quoi ? Je n'ai jamais entendu parler d'un homme libéré sauf pour ceux qui sortent de prison. Cela signifie-t-il que les femmes sont en prison du fait qu'elles sont femmes ? Je t'aime Nat ! Je t'aime et je t'admire pour tout ce que tu es... ta liberté d'opinion et ta liberté sexuelle. Je t'ai tenue dans mes bras quand tu faisais l'amour. Tu étais si belle Nat, comme je suis sûr que tu étais belle dans les salons de ce bar. J'aurais bien voulu être une petite souris, mais...

Elle ne me laisse pas terminer. Elle est déjà dans mes bras, des larmes plein les yeux.

— Oh John ! Tu es l'être le plus magnifique que je connaisse et j'ai le bonheur d'être aimée de toi telle que je suis. Merci à Dieu de t'avoir mis sur mon chemin. Je t'aime si fort John !

Elle se recule un peu, s'essuie les yeux d'un revers de main. Une de ses lèvres tremble tant elle est émue. Tout doucement, son expression change. Je connais cet air-là. Natalie l'espiègle et Natalie la coquine ne sont jamais très loin derrière Natalie l'émotive.

— Attends ! Tu viens de me dire que tu aurais voulu être une petite souris... Exact ?

— Euh... ! Oui.

— Ce qui signifie que tu ne serais pas opposé à mettre tes pas dans les miens... ?

Je rougis un peu et cherche un moyen de changer de sujet sans répondre à cette question plus qu'embarrassante d'autant qu'une foule de sentiments contradictoires se télescopent dans ma tête.

— Oui... enfin... non ! Ce sont des moments privés...

Natalie me regarde, interloquée.

— J'avais cru comprendre que... mais j'admets parfaitement que cela puisse te gêner et que tu n'aies pas envie de vivre ça avec moi... donc...

De peur qu'elle ne close la discussion, je réponds aussitôt :

— Comment n'aurais-je pas voulu être là à cet instant ? Bien sûr que si !

J'ai parlé spontanément, sans réfléchir. Les yeux de Natalie sont au fond des miens. Elle scrute au plus profond de mon cœur. De l'émotion elle est passée à l'espièglerie, mais maintenant c'est du désir que je lis en elle. Le feu aux joues, elle me demande :

— Aurais-je ta permission pour y retourner ? Avec toi bien sûr ! Pour te faire connaître cet endroit.

Le temps de décoder sa question, je m'entends répondre :

— Tu n'as aucune permission à me demander, seulement t'assurer que nous sommes en harmonie, et ça tu l'as toujours fait. Tu es quelqu'un de droit.

S'il y avait eu la moindre réticence dans ce que je viens de dire, Natalie l'aurait perçue. Il n'y en a pas. Elle se serre contre moi, me souffle à l'oreille :

— C'est vrai, tu voudrais bien ? Oh John ! J'ai envie, j'ai envie d'y aller avec toi. Ce serait un morceau de ma vie que je t'offrirai. Je t'ai fait connaître Miami, les Keys, les Everglades, Melbourne où j'ai vécu étant petite. Je t'ai dit que nous irions un jour au Saphir à Paris. Alors pourquoi pas au *Blue Velvet* ?

Son baiser mange toute ma bouche pendant une longue minute comme si elle voulait que je boive sa vie.

— Tu veux bien qu'on y aille ?

— Oui Nat ! comment refuser alors que tu m'offres une fois de plus d'entrer dans ton jardin secret ?

Elle se blottit dans mes bras et murmure comme pour me rassurer :

— Ceux qui fréquentent ce bar doivent être membres et ont tous signé une charte qui les oblige à appliquer des règles strictes dont la principale est le respect de l'autre. Tous ne sont pas là pour une

rencontre, mais simplement parce qu'ils s'y sentent bien. Ceux qui recherchent une ou un partenaire pour un soir viennent tout autant pour le plaisir de la séduction que pour celui du sexe... et il y a souvent la séduction sans le sexe. Toutes les options sont ouvertes.

Ce qu'elle m'a dit il y a une seconde me revient à l'esprit.

— Tu viens de dire que pour entrer, il faut être membre. Je ne le suis pas.

Elle caresse ma joue, m'y fait un bisou.

— Je le suis depuis trois ans, je peux donc coopter quelqu'un et me porter garant, ce qui lui donne un accès immédiat après qu'il a signé la charte. Sinon il faut déposer une demande d'admission et attendre environ un mois qu'ils se soient assurés que tu es « correct ».

Elle rajoute :

— Que penserais-tu de prévoir cette soirée pour après-demain ? Et rien ne nous obligera à consommer... sauf des boissons bien sûr. Cela dépendra essentiellement du feeling du moment, mais je crois que ça devrait te plaire.

Je l'embrasse longuement.

— Je n'en doute pas un instant. Avec toi, j'ai chaque fois l'impression de passer de l'autre côté du miroir. En fait, je me suis découvert des fantasmes dont je ne soupçonnais même pas l'existence.

Je la regarde droit dans les yeux.

— N'as-tu pas parfois l'impression de déniaiser un puceau ?

Le regard dont elle m'enveloppe est chaud et tendre.

— Entre mon entrée en prépa et aujourd'hui j'ai eu un certain nombre de partenaires sexuels, mais je n'ai fait vraiment l'amour qu'avec un seul homme, toi John. En ce sens, je suis aussi pucelle que tu peux bien être puceau.

Alors, sois très doux comme tu le serais avec une vraie pucelle. Je vais te faire aimer ton corps et en savourer toute la joie et le plaisir. On ne rattrape peut-être pas le temps perdu, mais je vais te faire oublier ces longues années de frustration.

Elle bascule sur moi. Je sens la pointe de ses tétons effleurer ma poitrine et son ventre onduler contre le mien. Nos bouches se mêlent

et ce baiser va durer tout le temps que la vague va nous bercer et nous rouler dans son écume.

*

Un filet de salive au coin des lèvres, la respiration lente et régulière, Natalie dort. Il y a bien dix minutes que je suis réveillé et que je la regarde dormir. Nous avons encore le temps, il est à peine dix heures et notre rendez-vous avec Fred Cunningham est à midi. Je pense que le petit déjeuner sera à la française avec un café et une viennoiserie sinon nous ne pourrions plus rien avaler des sandwiches que nous aura préparés le mentor de Natalie.

Je me sens en pleine forme, mais c'est grâce à Nat qui a eu la sagesse d'interrompre « le débat ». Elle a procédé d'autorité à l'extinction des feux et je me suis endormi en elle, tout contre son dos, un sein dans ma main gauche.

Je ne sais si ce sont mes pensées dérivantes qui l'ont effleurée, mais Natalie ouvre un œil et comme chaque fois qu'elle se réveille près de moi, j'ai droit à un sourire radieux comme un soleil.

— Bonjour John ! Je t'aime !

— *Morning Nat ! I love you !*

Son premier bisou est de sucre et de miel et lorsqu'elle prend mon visage entre ses mains, la magie de son regard me redépose sur Terre. Je pousse un profond soupir, je n'avais qu'une envie, rester dans l'azur de ses yeux.

Nous avons pris notre temps... Petit déjeuner, douche. Natalie a troqué son pantalon de cuir contre un jeans slim et un chemisier blanc en percale de coton. Il est vrai qu'elle s'habillerait d'un sac de jute qu'elle en lancerait la mode. Je sais bien que je ne suis plus l'homme replet et joufflu d'il y a deux ans et que deux heures de musculation par jour ont totalement remodelé mon corps, mais dans ma tête il demeure comme une sorte de rémanence. Je suis sans doute le seul à la percevoir et dans ces moments-là je doute d'être digne de cette femme magnifique.

À la regarder s'habiller, la sensation revient si forte que je ne peux m'empêcher de le lui dire.

Elle s'assied au bord du lit et me prenant les mains, me fait asseoir près d'elle.

— John ! Je ne vais pas te mentir. Il est certain que je préfère faire l'amour avec un homme grand, beau et musclé qu'avec un petit, chauve et bedonnant.

Quinze ans de frustrations t'avaient enlevé toute estime de toi. Tu as réagi et ta force de caractère t'a poussé en dehors de la spirale qui t'engloutissait. Tu es devenu cadre supérieur en quelques années et cet homme s'est taillé un corps à la mesure de son âme sans rien perdre de sa tendresse.

J'étais comme toi John. Mon mariage m'avait complètement détruite et j'étais devenue boulimique. Il y a cinq ans, j'avais vingt kilos de plus. J'ai réagi, divorcé, et j'ai commencé à reconstruire mon corps. Pour le sexe, ça a été plus difficile. Aujourd'hui, les hommes me désirent et c'est bon de sentir ça. Nous sommes si semblables John que l'on pourrait superposer nos chemins de vie et c'est pour ça que l'amour nous a pris le cœur avant même que le désir ne nous prenne le ventre. Mon amour, ne me dis plus jamais que tu te sens nul. Je suis comme toi John Rhyne et si tu es nul, je le suis donc aussi.

Je ne sais plus quoi dire.

— Merci ! Je t'aime tant Nat.

Son baiser et son sourire ont raison des derniers pans de mur de la prison où je m'étais moi-même enfermé.

*

Il est un peu plus de midi lorsque nous sonnons à la porte de Fred. Il nous introduit dans le hall.

Toujours aussi chaleureux. Un câlin pour Nat et pour moi une poignée de main aussi franche que le regard de cet homme exceptionnel que Natalie considère comme son maître à penser.

Il débarrasse Natalie du sac dont elle ne se sépare jamais et dans lequel sont rangés deux carnets qui représentent le condensé de plus de douze ans de travail sous forme de notes et d'équations.

Le petit en cas frugal qu'il nous a préparé nous attend dans son

immense bureau où il a fait un peu de place sur une des tables pour quelques sandwiches au poulet frit et une bonne bouteille de vin. À ma grande surprise, les sandwiches sont préparés avec du pain français bien croustillant. Étonné, j'en fais discrètement la remarque à Natalie, mais Fred m'a entendu et a compris que je parlais du pain. Il me donne une petite tape dans le dos, me sert un verre de vin.

— Depuis mon séjour à Paris il y a cinq ans, j'ai découvert qu'il existait pour se nourrir autre chose que cette infâme mie prémâchée que mes compatriotes appellent du pain. J'ai converti bon nombre de mes amis et le jeune français qui a ouvert une boulangerie dans le quartier il y a trois ans croule sous les commandes. C'est sûr, il va devoir s'agrandir.

Nous prenons tout notre temps pour déjeuner et après avoir évoqué l'époque où Nat travaillait sur sa thèse qui traitait justement des anomalies magnétiques, Fred me pose quelques questions sur ma vie, mon travail et ma longue expérience africaine. Natalie lui en a parlé hier soir. Je réponds aussi clairement que possible aidé parfois par Natalie lorsque je ne trouve pas mes mots. Je n'omets rien de ma relation avec elle, mais sans préciser ma situation matrimoniale. Les Américains sont très stricts en ce qui concerne les relations avec une personne mariée. Pour eux, la famille est sacrée. Si en plus Fred apprenait qu'à l'origine Nat et moi avions justement choisi cette option pour séparer sexe et sentiments, il serait bouleversé d'apprendre que malgré tout cela nous sommes tombés profondément amoureux l'un de l'autre.

Puis la conversation en vient tout naturellement au sujet qui nous occupe et pour lequel, à mon modeste niveau, je pourrais apporter quelque lumière.

Je n'en suis pas pour autant devenu d'un seul coup un expert en géophysique et Fred n'a pas trop du temps pendant lequel nous dégustons un fondant au chocolat que nous a préparé Meg, pour m'expliquer sommairement en quoi consiste une anomalie magnétique. Comme il emploie des termes qui me sont inconnus tant en anglais qu'en français Nat traduit :

— Le phénomène se passe aux limites de la croûte terrestre et du magma sur lequel elle repose par plaques comme la banquise sur

l'océan. Les roches produites par les remontées magmatiques dans les lignes de faille entre les plaques sont essentiellement des basaltes dont la quasi-totalité se forme au niveau de la croûte océanique. Les anomalies résultent de la fossilisation du champ magnétique au moment de leur formation. Lorsque ces roches ferromagnétiques se mettent en place, elles fossilisent le champ magnétique existant à l'instant de leur formation. Ce sont en fait de gigantesques aimants, incrustés dans l'ensemble du champ magnétique de la planète. Le champ magnétique terrestre évoluant en permanence, le magnétisme fossilisé constitue une anomalie par rapport au champ magnétique moyen. Ce qui est notable c'est que ces anomalies positives et négatives sont disposées en bandes parallèles. Les anomalies positives sont dues à une aimantation des basaltes lors de leur refroidissement dans le même sens que le champ actuel. Les anomalies négatives sont dues à une aimantation des basaltes dans un champ opposé au champ actuel, ce qui s'est produit lors de l'une des nombreuses inversions des pôles magnétiques de la planète. Ce parallélisme démontre que même s'ils se sont inversés les pôles sont en fait restés à la même place.

J'interromps Nat un instant.

— J'arrive à peu près à suivre et si j'ai bien compris, l'essentiel des anomalies se situe dans les lignes de faille au fond des océans. Que vient donc faire celle-là sous la croûte calcaire au Tchad, au Cameroun et au Gabon ?

— Cela signifie tout simplement que nous avons une lente poussée magmatique en cours depuis des millions d'années à l'époque où il y avait là un océan, d'où la croûte calcaire sédimentaire, et qu'un rift semblable à celui de l'Est africain est en formation sur cette ligne que l'on appelle « Ligne volcanique du Cameroun ».

Je suis sur le point de poser une autre question, mais Fred propose de débarrasser pour faire place aux livres, cartes et feuilles de calcul qu'il a sélectionné.

Dix minutes plus tard, nous sommes tous les trois autour de la table, penchés sur la carte concernant l'anomalie Tchad/Cameroun et je pose la question restée en suspens.

— De ce que je vois sur cette carte et connais de la région, il me semble que les zones agricoles y compris les plantations de cannes du sud du Tchad et du centre du Cameroun se trouvent précisément réparties le long de cette anomalie. Je pose donc la question de savoir en quoi je peux être utile là où un ingénieur agronome aurait davantage sa place.

Fred m'explique :

— Sans vous, nous n'aurions pas remarqué l'augmentation de la densité végétale le long de l'anomalie parce que ces indications ne figurent sur aucune de nos cartes. Vous avez raison, nous aurons certainement besoin de l'expertise d'ingénieurs agronomes, mais pas dans l'immédiat. Ce que nous souhaiterions aujourd'hui c'est procéder à des séries de mesures dans les zones où l'anomalie est maximale c'est-à-dire là... là... et là.

Tout en parlant, Fred a, comme je l'ai fait hier soir, posé le doigt sur l'emplacement précis où se situent les plantations.

— Vous voyez, c'est surtout de vous dont nous avons besoin. Autrement dit, un homme qui pourra nous aider à mettre en place la logistique nécessaire pour l'expert chargé de ce travail et de nous faciliter l'accès aux différentes zones grâce à ses connaissances parmi les autorités locales. Peut-être même, nous obtenir un hébergement sur les différents sites, ce qui faciliterait considérablement la vie et le travail de notre scientifique.

Pendant ce long exposé, Natalie n'a rien dit, se contentant tout comme moi d'écouter attentivement, mais il me semble avoir décelé dans son regard une lueur que, n'arrivant pas à définir, je mets sur le compte de l'intérêt professionnel. Je pense aussi qu'elle doit être heureuse des marques de sympathie que me prodigue son mentor. Au fur et à mesure des explications de Fred qui s'appuie pour les illustrer sur des fiches d'organisation de la future mission, la petite lueur dans le regard de Nat ne fait que s'affirmer. Elle garde cependant un masque très professionnel et je suis à mille lieues de me douter de ce qui se trame. Je ne vais pas tarder à comprendre.

Sur une petite table, à côté de son grand bureau, Fred nous sert le café et boit quelques gorgées. Il se tourne vers moi.

— John ! Pensez-vous que vos employeurs pourraient nous

donner un coup de main ?

Je m'apprête à répondre, mais il poursuit :

— De mon côté, je vais tout mettre en œuvre avec la NASA pour que l'ambassade de Paris nous détache Natalie pour ce job. Elle est, et de très loin, la plus qualifiée pour ça.

La foudre tombant à mes pieds aurait eu moins d'effet. Je reste tétanisé, l'esprit engourdi, incapable de penser. Seul le petit sourire amusé de Natalie me rattache à la réalité.

Puis de nouveau, le sang et l'influx nerveux se remettent à circuler. Je recommence à bouger et à parler. Ou plutôt à bafouiller.

— Vous voulez dire que... que... !

Du coup, c'est Fred qui a l'air surpris. Son regard va de l'un à l'autre, puis il réagit.

— Nat ! Tu ne changeras jamais. Encore une de tes cachotteries. Tu ne lui as rien dit.

Elle penche sa tête sur le côté pour me regarder.

— Non ! Je sais qu'il adore les surprises.

Elle n'échappe à une fessée que grâce à la présence de Fred. Je marmonne entre mes dents :

— Tu ne perds rien pour attendre.

Sachant très bien de ce dont je parle, elle me répond les yeux pétillants :

— Mais j'y compte bien, ça fait circuler le sang et cela me mettra en forme pour la soirée de demain.

L'échange a eu lieu en français. Fred entend mal cette langue, mais en a parfaitement saisi les intonations.

— Bien les tourtereaux, quand vous aurez fini de roucouler on pourra peut-être se remettre au travail.

Les heures qui suivent vont nous permettre de planifier l'action de chacun. Fred est occupé à rassembler quelques notes et j'en profite pour demander à Natalie en quoi la NASA peut elle bien être intéressée par les anomalies magnétiques. Tout en sortant quelques fiches de ses carnets de notes, Natalie me répond.

— Le géomagnétisme est un des piliers de la géophysique et c'est un des paramètres les plus importants dans l'opération complexe de mise en orbite d'un satellite et plus encore d'un vaisseau habité.

L'électronique et les organismes vivants ne résistant pas longtemps aux radiations solaires, il faut que l'orbite d'un satellite habité ou non reste sous la protection du champ magnétique terrestre sans lequel la Terre ne serait qu'un caillou stérile. C'est la raison pour laquelle j'ai complété mon doctorat d'astrophysique ma formation initiale, par un doctorat de géophysique. Une anomalie magnétique peut être à l'origine d'un trou dans le bouclier de la Terre. Il en existe un au large des côtes sud-américaines et les orbites des satellites sont soigneusement calculées afin de l'éviter. Voilà pourquoi la NASA s'intéresse de très près aux anomalies magnétiques.

Fred intervient :

— J'adresse dès demain un rapport détaillé à la NASA avec un courrier faisant état des compétences de Nat et de sa situation administrative. Du fait que leurs plantations se situent sur les zones de recherche, je leur parle de John et de ses employeurs qui seraient susceptibles de nous aider au niveau du relationnel local et de la logistique. À charge pour toi Nat dès que tu reçois le OK du Département d'État et celui de la NASA de prendre contact avec la Compagnie de John, et d'obtenir un rendez-vous et leur accord. Il serait plus que souhaitable que John puisse t'accompagner, ça faciliterait considérablement ton travail.

Avec un petit sourire en coin, il se tourne vers Nat.

— À combien évalues-tu le temps nécessaire pour effectuer les différents relevés ?

Nat n'a pas longtemps à réfléchir, un bref regard sur ses fiches recouvertes de formules cabalistiques.

— Avec les calculs de vérification, environ cinq semaines, à un ou deux jours près.

Fred réfléchit.

— OK ! À vous de jouer les enfants, on va miser pour un début de mission première semaine d'avril. Ça me semble raisonnable. La seule inconnue reste la réaction du patron de John. Je pense qu'une lettre de l'ambassadeur devrait faire l'affaire à condition que vous soyez en France à ce moment-là John, car votre patron souhaitera certainement votre présence à une éventuelle entrevue avec Nat.

Le reste du monologue de Fred se perd dans une sorte de

brouillard sonore. C'est tout juste si je l'écoute. Je viens seulement de réaliser que si tout se passe bien, je vais passer un mois en Afrique avec Natalie.

Un mois et même un peu plus. Je n'arrive pas vraiment à intégrer l'info. Je parviens quand même à balbutier :

— J'y... j'y... serai, comptez sur moi.

Le rideau bleu

Devant le miroir de la salle de bain, retenant ses cheveux d'une main, Nat s'applique à placer sa deuxième boucle d'oreille.

Je suis déjà prêt depuis un moment. J'ai dû passer à la douche en premier, car je n'ai pas eu l'autorisation d'y accompagner Nat.

— Tu comprends, on risque de craquer, et peut-être vaut-il mieux garder un peu d'énergie pour tout à l'heure.

Le ton est faussement impersonnel, destiné tout autant à me taquiner qu'à m'exciter.

La deuxième boucle d'oreille est en place, elle fait bouffer sa crinière blonde et m'observe dans le miroir alors que je m'appuie de l'épaule au chambranle de la porte.

— Je préfère que l'on garde nos distances. Je dois me mettre en condition pour me remettre dans l'ambiance, comme si j'y allais seule.

— Ah ! Parce qu'il faut des conditions particulières ?

Son regard bleu, tantôt doux, tantôt perçant et inquisiteur lit en moi à livre ouvert. Elle sait parfaitement ce que je ressens. Tout à la fois nerveux, excité et impatient.

Sa voix est sucre et miel.

— En fait, j'ai omis de te préciser certains détails.

Les couples y sont admis, mais le *Blue Velvet* est surtout fréquenté par des célibataires et pour te faire découvrir comment ça se passait lorsque j'y allais seule, on entrera séparément.

D'un regard en coin, elle s'assure que je ne suis pas en mode panique à l'idée de la considérer comme une étrangère.

— Donc, je rentrerai la première et serais sans doute,

immédiatement « interceptée », invitée à prendre un verre, ce que je ne pourrais refuser. J'évincerais ensuite poliment le monsieur et irais m'asseoir seule au bar. Il faudra que tu guettes l'instant pour venir me rejoindre. Faute de quoi tu risquerais de te faire griller la politesse et là... je ne pourrais tout de même pas refuser mes faveurs à tout le monde.

Dans les intonations de sa voix, je détecte certes une part de provocation, mais je la sens surtout très excitée. Ma pomme d'Adam joue les ascenseurs. Je ne sais plus si elle me taquine ou si elle est sérieuse... la douche « irlandaise ». Elle rit, viens vers moi, passe ses bras autour de mon cou et m'embrasse tendrement. Ses yeux ont retrouvé toute leur douceur.

— John ! ... Relax. Je ne résiste jamais au plaisir de te taquiner, mais à propos, je crois bien que tu as oublié quelque chose qui serait parfait pour débiter cette soirée.

Ses sourcils se froncent.

Elle se retourne, retrousse sa robe dévoilant ses adorables fesses déjà dorées par le soleil de Floride.

— Je n'ai toujours pas eu la fessée promise.

Elle se cambre.

— Doucement quand même ! Tu sais que pour ça aussi je préfère la tendresse.

Comment résister ?

Je me place sur le côté et, maintenant d'une main sa robe retroussée, je donne trois petites tapes sur ses rondeurs qui rosissent aussitôt. À chaque coup, elle pousse un petit gémissement. L'excitation monte très vite et il est préférable de ne pas poursuivre le jeu. Je relâche sa robe qu'elle abaisse aussitôt cachant les fossettes jumelles de celles de ses joues.

Je la fais pivoter et la serre contre moi.

— Je dois bien l'avouer, mon impatience grandit avec l'heure qui passe... et dire qu'il y a deux mois ma libido était totalement cadennassée.

Elle passe sa main dans mes cheveux, caresse ma joue... son regard est si tendre.

— J'en suis heureuse. Je veux dire, pas que ta libido ait été

verrouillée, mais que tu aies ces désirs en toi. En retournant avec toi dans ce bar, je vais t'offrir une part de moi que tu ne connaissais pas. Je n'oserai même pas te dire à quoi je pense en ce moment tellement c'est érotique. Je crains d'avoir un orgasme là sur place, si l'on en parle encore.

Elle se serre amoureusement contre moi.

— Ces trois dernières années, quand je venais seule à Miami et que je me préparais pour aller au *Blue Velvet*, j'étais très excitée, mais jamais comme ce soir. C'est sans doute de savoir que nous allons être tous les deux devant un moucharabieh¹⁹ qui me met dans cet état.

— Un moucharabieh ?

— Oui, c'est une...

— Pardon de t'interrompre ! Je suis né en Tunisie, donc je sais ce qu'est un moucharabieh, mais ce que je ne comprends pas c'est ce qu'il vient faire dans ce contexte.

Elle prend son air mystérieux.

— Comme on pourrait le deviner, le moucharabieh se trouve dans le salon oriental du *Blue Velvet*. C'est l'*open space* dont je te parlai. Un décor de rêve très romantique, donc très demandé et soumis à réservation payante. C'est le seul endroit payant du *Blue-Velvet* avec les trois loges qui donnent sur ce salon dont elles sont séparées par cette dentelle de bois.

J'ai sans doute l'air agité.

— Relax, j'ai déjà réservé les loges et le salon.

— Toutes les loges ?

— Oui ! Pour être sûrs de ne pas avoir d'admirateurs que nous n'aurions pas choisis.

Je la regarde perplexe, ébahi même :

— Tu es une vraie diablesse !

Elle fait ses yeux de chat et se passe la langue sur les lèvres.

— Dès qu'il s'agit de sexe, tu n'as pas idée.

Cette fois, c'est moi qui ris.

— Je crois quand même en avoir déjà eu quelques aperçus. Mais

19 Grillage serré formé de petits éléments de bois assemblés selon une technique permettant de voir sans être vu.

dis-moi, tu as l'air de bien connaître ce salon ?

Rire amusé et fossettes d'ange du petit démon qui n'aime rien tant que me retourner sur le gril.

— C'est ce dont je t'ai parlé. Je le connais pour l'avoir utilisé avec un monsieur la dernière fois que j'y suis venue.

Pour ne pas changer, je bafouille.

— Tu... tu... tu veux dire que tu étais dans le salon oriental avec un homme et que d'autres personnes étaient derrière le moucharabieh.

— Oui... peut-être !

Je fronce les sourcils, je ne comprends plus.

— Oui... ou peut-être ?

— Oh ! Je veux dire oui. Je suis bien restée pendant une heure avec un homme dans le salon et peut-être y avait-il des gens qui nous regardaient ? Je suppose que oui, mais étant donné qu'on ne peut pas les voir, on ne peut que le supposer.

La seule évocation de la scène lui a mis le feu aux joues, au cou et à la poitrine. Elle inspire un grand coup et poursuit :

— Le salon est un petit bijou de décoration. À peine entré, c'est comme si tu venais d'être transporté par un tapis magique.

Je la prends par la taille. Tente une incursion vers la rondeur d'un sein. Un rire, un mouvement souple et elle échappe à mon bras.

— Il faut que je finisse de me préparer et que je me maquille un peu.

Je lui fais un bisou derrière l'oreille.

— OK je te laisse finir.

Je sors de la salle de bain et m'assieds dans le fauteuil à côté du lit où j'ai posé ma veste de lin. Un geste machinal pour vérifier si ma cravate est correctement nouée.

Je ferme les yeux et...

Je reviens à hier soir...

Il est près de vingt heures lorsque nous rentrons de Melbourne. Nat a commandé un repas chinois que nous dévorons près de la piscine tant nous avons faim. Elle doit connaître à peu près tous les traiteurs de Miami et comme les autres, celui-là est parfait, du rouleau de printemps, au porc au caramel. Repus, nous restons un

petit moment dans les transats parlant de choses et d'autres, mais surtout de notre projet africain. C'est moi qui le premier évoque la soirée au *Blue Velvet*. Comme je m'inquiète de ce que je devrais mettre demain, Natalie sursaute portant la main à sa bouche.

— Mon Dieu ! J'allais oublier de m'épiler.

Je suis plus que surpris.

— T'épiler ? Que peux-tu bien vouloir épiler ? Tu n'as rien.

Elle rit.

— Si, mon duvet... comme tu l'appelles.

— Ton duvet ?

— Oui ! Tu sais bien...

Je reste bouche bée.

— Il n'y a pratiquement rien. C'est vraiment juste un duvet et blond de surcroît.

— Je suis bien d'accord, mais il y a un article de la charte du *Blue Velvet* qui précise que tous ceux qui passent le rideau bleu doivent être parfaitement épilés. Il n'y a aucune exception possible.

— Y compris les hommes ?

— Oui, tout le monde !

Je m'étonne.

— C'est vraiment étrange comme exigence, mais on peut s'en passer, personne n'ira vérifier.

Elle fait une petite moue, matinée d'un regard en coin

— Rien n'est moins sûr. Tu sais, dans ce lieu de perdition, tout peut arriver.

À l'évocation de ce qui pourrait arriver, je réagis d'une façon aussi incontrôlable qu'inattendue et ça se voit.

— De toute façon, à partir du moment où tu franchis le rideau bleu cela signifie que tu es susceptible de « consommer ». Tu es donc tenu de te conformer à la règle.

Elle rajoute un peu confuse.

— C'est par mesure d'hygiène

— Mais le rasoir, ce n'est pas raisonnable tu risques de t'irriter et même de te blesser.

Je réalise tout à coup que je suis aussi concerné.

— Moi... moi aussi d'ailleurs.

Encore ce sourire qui me fait craquer. Des fossettes comme celles-là devraient être interdites.

— Il doit bien me rester quelques bandes de cire dans mon kit de voyage.

J’essaie maladroitement de froncer les sourcils.

— À croire que tu avais prémédité ton crime.

Les deux fossettes se creusent un peu plus et le sourire devient ravageur.

— Si crime il y a, n’oublie pas que tu es mon complice. Tu voudras bien m’aider ? J’en ferais autant pour toi et ne t’inquiète pas pour les irritations et les rougeurs. Mon kit comprend aussi une crème miracle.

Quelques bandes de cire plus tard, le petit duvet blond que j’aime tant a disparu et j’ai le privilège de me soumettre à mon tour à ses mains expertes. Elle m’explique que le baume anti-rougeur est un onguent indien utilisé par les Shoshones du Nevada.

Je n’y croyais pas trop, mais force est de constater que ce baume est miraculeux. Pas la moindre irritation.

Le lendemain matin, tout juste réveillé, je dépose un bisou à l’entrée du temple. La peau y est aussi lisse et douce qu’au jour de sa naissance.

Elle ébouriffe ma tignasse.

— Ce bisou va être notre porte-bonheur pour ce soir.

Et, riant comme une petite folle, elle court se barricader dans la salle de bain lançant par-dessus son épaule :

— Du moins je l’espère, je ne voudrais pas que tu sois déçu.

Plus tard, très sagement, nous sommes allés passer quelques heures à la plage. Le temps était clair avec une légère brise et la mer si bleue que c’en était irréel.

Lorsque Natalie est venue me rejoindre après s’être changée, je crois bien que même les vagues ont cessé de rouler sur le sable. Tout s’est arrêté.

Je suppose que seul le fait d’être sur une plage privée peut l’autoriser à porter un tel maillot ou plutôt une telle esquisse de maillot. La première fois, quand elle s’était blessée en jouant au volley, elle portait un « une-pièce brésilien ». Sur la plage des Keys,

je ne me souviens pas l'avoir vue autrement que nue. Aujourd'hui, c'est un maillot comme je ne me doutais même pas qu'il pouvait en exister qui est le rempart à sa pudeur. Mais est-elle seulement pudique ? Non, elle aime qu'on la regarde, que je la regarde. Elle aime qu'on la désire, que je la désire. La couleur des quatre minuscules pièces de tissu qui le composent peut se définir comme bleu fluo. Elles ne tiennent que par deux lacets plus pour le soutien-gorge, un très fin cordon passé derrière le cou. Il n'est guère besoin d'une longue réflexion pour constater que ce sont les seins qui tiennent le soutien-gorge et non l'inverse. Plus bas, un examen attentif permet de vérifier que la séance d'épilation de la veille était une nécessité. Aucun duvet, aussi ténu soit-il, ne pourrait prétendre se dissimuler sous le minuscule triangle de tissu pas plus large que deux doigts.

Au moment où elle s'allonge près de moi, je retrouve d'un seul coup l'usage de mes sens pour l'entendre me dire :

— Ne sois pas inquiet, personne ne va venir me passer les menottes. Nous sommes sur une plage privée où le port de ce genre de maillot est autorisé. D'ailleurs, une pancarte à l'entrée en informe la clientèle. Tu vois, même le string est permis !

Et elle me désigne du menton le joli postérieur d'une dame à quelques pas de là.

Puis, sans transition et sans doute pour m'éviter une inconfortable situation m'obligeant à adopter une inconfortable position, Natalie se lance dans une révision des principaux points de notre future mission africaine. C'est étrange ! J'ai beau essayer de m'en persuader, mais j'ai peine à admettre que dans la femme de rêve qui me parle se cache une scientifique titulaire de deux doctorats.

Il va me falloir faire appel à toute ma volonté pour obliger mes yeux à ne regarder que les siens.

Ce soir, je l'ai aidée à s'habiller. String noir pour seul sous-vêtement puis robe de maille stretch bleu nuit tramée de fils d'argent. La robe est au-dessus du genou, bras nus, largement épaulée. Ce vêtement si souple qu'il épouse parfaitement son corps, a entièrement été conçu autour du décolleté et, ce chef-d'œuvre glamour offre davantage qu'il ne cache les deux plus beaux seins dont on puisse

rêver.

... ... Le bruit des talons sur le carrelage me tire de ma rêverie. J'ouvre les yeux. L'émotion est si forte que ma vue se brouille.

Son sourire se fige. Elle se précipite, s'assied sur mes genoux et me serre convulsivement de toutes ses forces.

— John ! Pour l'amour du ciel. Qu'y a-t-il ?

J'ai la gorge serrée et mets quelques secondes à lui répondre.

— Je pensais à toi. J'avais les yeux fermés et puis je les ouvre et tu es là, si belle. Mon cœur est bien trop petit pour contenir tout l'amour que je ressens pour toi. Et alors même que je te sens chaude et vivante tout contre moi, c'est toujours mon éternelle question : je me demande si tu es bien réelle.

L'émotion la gagne à son tour. Elle me gronde.

— Tu m'as fait si peur, John ! Je sais qu'il y a tant d'amour en nous que parfois ça déborde, mais...

Elle renifle puis s'essuie le nez.

— J'ai cru que tu étais malheureux à cause de cette soirée que...

Je l'interromps.

— Malheureux ! Certainement non ! Comment pourrais-je l'être alors que je vais faire un voyage dans ton passé et connaître ce que tu as pu vivre ? Chaque fois que tu le partages avec moi, je sens que nous fusionnons encore davantage.

Natalie couvre mon visage et mes lèvres de petits baisers très doux.

— John ! Je pourrais à mon tour me demander si tu es bien réel. De toute façon, sache que ce soir je vais faire en sorte de te faire vivre une des plus belles soirées de ta vie.

Elle se lève et m'aide à m'extirper de mon fauteuil.

— Allez ! N'oublie pas ta veste, la voiture doit déjà nous attendre.

Elle prend son boléro, sa pochette et... pousse un petit cri. Je l'ai prise dans mes bras et me dirige vers l'escalier.

Quelques marches et quelques bisous plus tard, je la dépose dans le hall. La limousine nous attend, portière ouverte. À l'arrière, une immense banquette de cuir nous accueille. La vitre de séparation est fermée et Natalie donne l'adresse par l'interphone qu'elle remet aussitôt en mode « réception ».

La longue voiture s'ébranle en silence et par les larges vitres teintées, les lumières et les bruits de la ville nous parviennent tamisées et ouatés.

Je me rapproche de Nat, l'enlace, écarte ses cheveux et doucement l'embrasse derrière l'oreille... un des endroits les plus sensibles de son corps. À travers le tissu moulant de sa robe, je vois ses tétons durcir.

— John ! Ce n'est pas raisonnable. Si tu continues à m'exciter comme ça, je vais sauter sur le premier mâle que je vais trouver au bar sans avoir la patience de t'attendre.

— D'accord, tu as raison ! Je me calme.

Ses yeux redeviennent très doux. Elle prend ma main et embrasse le bout de mes doigts.

— Je t'aime John ! Tu es une des rares personnes à aimer mes taquineries.

Je fronce les sourcils.

— Une des rares personnes ? Aurais-je des raisons d'être jaloux ?

— Rappelle-moi de demander à Béatrice si tu dois être jaloux d'elle.

Pendant notre petit échange, la limousine a déjà quitté Little Havana et malgré l'ambiance nocturne, je reconnais les immeubles de South Beach. Natalie serrée contre moi, le nez contre la vitre, je cherche à me repérer pour situer l'endroit où elle nous amène.

Elle tient ma main dans la sienne.

— Nous ne sommes plus très loin. Tu verras, ce n'est pas très grand et c'est très cosy. On s'y sent tout de suite à l'aise et même si ce n'est que pour boire un verre, c'est l'endroit le plus agréable que je connaisse... entre club anglais et bar américain.

— Ce n'est peut-être pas très grand, mais il doit quand même falloir pas mal de place pour les salons privés et l'*open space* dont tu m'as parlé.

— Oui ! ... et il y en a, mais je parlais du bar proprement dit, avec une douzaine de tables et des canapés autour d'une piste de danse grande comme un mouchoir. C'est vraiment tout petit. « Les espaces câlins » sont séparés du bar par un grand rideau de velours bleu d'où le nom de l'établissement.

Je passe par un kaléidoscope d'émotions. L'amour qui me donne envie de la prendre dans mes bras, de rester blotti contre elle, de rester là sans bouger à écouter son souffle et les battements de son cœur, à respirer son odeur. L'excitation qui fait que je n'ai pas assez de mes deux mains pour la caresser et puis, sous-jacente, une part de nervosité dans l'attente d'une situation que je n'ai jamais vécue et que j'attends avec une impatience que je n'ose m'avouer.

Je demande à Natalie :

— Quel genre d'homme choisissais-tu ?

Elle n'a guère besoin de réfléchir longtemps.

— Eh bien, ça dépendait des hommes présents, mais en général ils étaient grands, minces, la quarantaine, le cheveu poivre et sel, gentlemen et cultivés.

Elle rit puis ajoute avec une moue très sensuelle :

— C'est fou, ça m'excite de parler de ça, mais à quoi penses-tu ? Tu as l'air bien songeur.

— Je pense à notre rencontre à Paris, à notre premier dîner au restaurant.

Ses yeux brillent dans la pénombre.

— C'est vrai ! J'avais très envie de toi lorsque je t'ai fait un bisou pour te dire au revoir avant de monter dans l'ascenseur, mais c'est différent, j'étais déjà amoureuse sans le savoir. Alors qu'avec ces hommes de rencontre, hormis une certaine tendresse, je n'ai jamais rien éprouvé de tel, que ce soit à Miami ou à Paris.

Mais... Mon Dieu ! On est arrivés. Je crois que j'ai un peu peur. Je ne sais plus !

Je prends son menton entre le pouce et l'index.

— Regarde-moi Nat. Si tu as la moindre hésitation, on prend un verre et l'on s'en va, mais si tu te sens bien sache que tu tiendras mon cœur dans ta main.

Son regard n'a jamais été aussi amoureux.

— On va laisser faire le destin. Tu seras dans mon cœur chaque seconde. Je t'aime.

— Je t'aime Nat !

Le chauffeur vient d'ouvrir sa portière et l'aide à s'extraire de la profonde banquette de cuir.

Je crois que son regard a dérapé une seconde quand Natalie a posé un pied par terre alors que l'autre était encore à l'intérieur. Même s'il se demande si elle porte ou non une culotte, il reste impassible lorsqu'elle lui donne les instructions pour nous récupérer tout à l'heure à la sortie.

— Je lui ai dit de ne pas trop s'éloigner, car nous ne savons pas du tout combien de temps nous allons rester.

Elle me prend par la main et m'entraîne vers l'entrée gardée par un homme en smoking à la carrure impressionnante. Il demande courtoisement à voir nos cartes.

Natalie s'exécute et l'informe.

— Monsieur m'accompagne, c'est pour une cooptation.

L'homme s'efface, parle quelques secondes dans un interphone mural. Une voix féminine lui répond et il nous ouvre la porte.

— Ma collègue vous attend. Elle va vous conduire. Excellente soirée ! Madame, Monsieur !

Un couloir à l'éclairage diffus au bout duquel une jeune femme en tailleur très strict, mais élégant nous attend.

— Bonsoir ! Bienvenue au *Blue Velvet*.

Elle ouvre une porte sur le côté et nous fait entrer dans un bureau à la déco plus que cossue. Rien qu'à voir la qualité des meubles et les toiles accrochées au mur, j'imagine déjà le prix de la moindre consommation. Natalie me l'a bien précisé, à part la location du salon oriental et des loges, il n'y a aucune cotisation ni aucun droit d'entrée.

Tout est parfaitement rodé, comme si nous étions attendus et quelque dix minutes plus tard nous ressortons. La jeune femme nous ouvre la porte du bureau, nous souhaitant une excellente soirée. Dans la poche de ma veste, une carte provisoire de membre et un exemplaire de la charte que je viens de signer.

Comme convenu, pour que nous n'entrions pas ensemble, Natalie s'est discrètement éclipsée aux toilettes juste en face du bureau que nous venons de quitter.

Avant que la porte ne se referme, elle me donne un tendre bisou.

— Je t'aime John, de toute mon âme. Merci d'être cet homme merveilleux et de m'offrir ce moment.

Elle m'a parfaitement décrit l'endroit et je m'oriente sans aucune hésitation. Sur la droite, un bar au comptoir d'acajou derrière lequel officie un barman en chemise à jabot et nœud papillon. Sur les tabourets du bar, trois hommes seuls et deux couples en grande conversation devant un verre. Un ou deux mètres plus loin, le long du bar, quelques tables basses et des banquettes en demi-lune presque toutes occupées. Au centre de cet espace, une petite piste de danse où quelques couples étroitement enlacés se laissent porter par le rythme d'une musique langoureuse. Au fond, juste en face, un peu dans la pénombre, disposées le long du mur, de profondes banquettes de cuir encadrent quelques tables basses. Un homme seul y est nonchalamment installé devant un verre. À gauche, le grand rideau de velours bleu auquel l'établissement doit son nom et qui dissimule l'entrée du paradis. Comme Natalie me l'a recommandé, je vais m'installer à l'opposé de l'entrée sur un tabouret tout au bout du comptoir d'où j'ai une vue sans angle mort sur l'ensemble des lieux. Il y a peut-être une vingtaine de personnes, dont un bon quart d'hommes seuls. Natalie va avoir l'embarras du choix pour sa diversion.

Sourire éblouissant du barman. Je n'ai jamais vu de dents si blanches. Elles ont dû lui coûter une fortune.

— Monsieur prendra ?

Je demande une vodka orange avec demi-dose de vodka. Je tiens à garder l'esprit clair.

Le virtuose du shaker part exécuter ma commande et deux minutes plus tard, revient la déposer devant moi. J'ai donc eu tout le loisir de faire un tour d'horizon. A priori pas de dame seule. Il n'y aura donc que Natalie qui ne le restera sans doute pas longtemps. Mais que peut-elle donc faire... depuis le temps ? Elle a peut-être rencontré quelqu'un dans le couloir ?

À l'instant précis où je me pose cette question, elle fait son entrée et reste immobile sur le seuil. D'un seul coup, elle repousse l'espace.

C'est la première fois que je la vois ou suis censé la voir comme une inconnue. Rue Daunou, au moment où nous nous sommes rencontrés, ce n'était déjà plus une inconnue même si c'était la première fois que je la voyais. Deux petits mots pleins de douceur

avaient déjà ravi mon cœur et dans le froid de cette fin de journée parisienne deux yeux bleus cherchaient les miens. Là, maintenant, elle ne me regarde même pas, comme si j'étais transparent. La magnifique créature blonde qui vient d'entrer a littéralement figé tous les occupants du bar, jusqu'au barman qui semble confondre main droite et main gauche et qui laisse échapper un verre à whisky. Le bruit du verre qui se brise est le clap qui fait repartir le temps. Tous ces personnages figés s'animent à nouveau. Avec sur les lèvres un sourire énigmatique à rendre jalouse la Joconde, Nat se dirige à pas lents vers l'extrémité du bar opposée à celle où je me trouve. Nous sommes donc face à face. Avec une élégance de déesse, elle se hisse sur un tabouret et s'assied sans un regard, ni pour moi, ni pour quiconque. Toujours sans me regarder, elle m'adresse discrètement les petits signes convenus qui signifient :

— Je croise les doigts, mais tout va bien même si je suis morte de trouille. J'attends qu'un gentleman...

Je n'ai pas le temps d'achever la traduction de ses gestes de connivence que l'homme qui était assis seul de l'autre côté de la piste vient s'incliner devant elle. Élégante façon de lui demander la permission de lui tenir compagnie et de lui offrir un verre. Il a été d'autant plus rapide qu'il a été discret. Peut-être était-il déjà debout à l'instant où Natalie est entrée ? Je ne sais ? Toujours est-il qu'il vient de couper l'herbe sous le pied de quelques concurrents dépités. Même Natalie a l'air surprise comme si elle ne s'attendait pas à ce qu'un homme l'aborde si vite. Je vois ses lèvres remuer, mais je n'entends pas ce qu'elle dit. Son magnifique sourire, accompagné d'un petit geste de la main, vaut toutes les réponses du monde. Le gentleman a décroché le droit de passer le second test, celui de la conversation. Cet homme est le portrait vivant de celui que Natalie me décrivait il y a une demi-heure dans la limousine. Il se penche vers elle. L'élégant baisemain le fait grimper d'encore quelques points sur l'échelle de la séduction. Il semble que le prétendant coche toutes les cases. C'est exactement l'homme qu'elle m'a décrit : grand, mince, la quarantaine grisonnante, etc., etc. À la façon dont ils se regardent et dont ils se parlent, ce serait à croire qu'ils se connaissent depuis longtemps et qu'ils se sont donné rendez-vous. Il

n'en est rien. Ce n'est pas possible, elle me l'aurait dit. Pour me donner une contenance, je décide de récupérer l'attention du barman qui vient de servir Natalie et son nouvel ami. Je commande un deuxième cocktail. Sans m'en rendre compte, la bouche tout à coup très sèche, j'ai avalé mon verre d'un trait. Heureusement, je n'avais demandé qu'une demi-vodka.

Les minutes s'écoulent et à quelque cinq mètres de moi, la conversation de laquelle ne me parvient qu'un murmure se poursuit entre la magnifique jeune femme et l'élégant monsieur. Nat semble conquise, son attitude s'est nettement décontractée et je retrouve le sourire que je lui connais bien, celui qui vous met tout en même temps à l'aise et KO en quelques secondes. J'entends même son discret rire de charme. En plus d'être élégant, son nouvel ami la fait rire. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes sauf que je ne sais plus trop si elle va se décider à l'éconduire pour que je puisse la rejoindre.

Une gorgée de vodka orange achève de me décrisper. L'effet de l'alcool ? Pas seulement ! Voir Natalie souriante et détendue m'enlève le poids que j'avais sur la poitrine. Je redoutais tant qu'elle soit abordée par un lourdaud qui nous gâche la soirée, mais je n'avais pas prévu qu'elle rencontrerait Don Juan. Un des couples de danseurs quitte la piste et revient s'asseoir à l'une des tables non loin de moi. Il y a une banquette libre à côté. Je décide d'aller m'y installer. Ce sera nettement plus confortable que ce tabouret.

Je prends mon verre, mais trop tard. Natalie et son cavalier viennent de se lever. Une main sur la taille... déjà, elle se laisse guider vers la banquette où j'allais m'asseoir. Ils s'installent à moins de deux mètres de moi. J'ai l'impression que je pourrais les toucher en tendant le bras. Discrètement, masquant son geste par sa pochette qu'elle pose près d'elle Natalie, sans même me regarder, me fait signe pouce levé que tout va bien. A contrario, son expression et la position de son corps me disent qu'il y a un imprévu. Mon inquiétude grimpe d'un cran.

La conversation est animée, mais je n'en capte que des bribes. Ils ont dû échanger leurs prénoms alors qu'ils étaient au bar, car je l'entends l'appeler Sophia alors qu'elle l'appelle Mike. Petit

mensonge d'une rencontre d'un soir. Je ne crois pas que ce soit pure flatterie s'il dit à Sophia qu'elle est aussi ravissante que cultivée. Il est sous le charme. Qui ne le serait ?

Elle lui répond gentiment qu'elle s'attendait à tout sauf à le revoir ce soir.

La foudre tombant à mes pieds ne m'aurait pas tétanisé davantage. Ils se connaissent donc ! J'en avais eu l'intuition, mais en avais repoussé l'idée. Natalie adore l'imprévu, les surprises et la plaisanterie, mais là, ce n'est pas possible. Elle n'aurait pas donné rendez-vous ce soir à un homme sans m'en parler. Et si elle l'avait fait... dans quel but ?

Sauf que... je l'entends lui dire qu'elle estime avoir eu beaucoup de chance de le rencontrer, les gentlemen se faisant rares en particulier dans les bars de nuit.

L'échange se poursuit de plus en plus « rapproché ».

Je comprends beaucoup mieux lorsque c'est Natalie qui parle. La conversation se déroule en anglais et elle le parle sans cet accent nasillard auquel il est difficile d'échapper aux États-Unis d'autant que nous sommes dans le Sud.

Il cherche manifestement et je dois le reconnaître avec beaucoup de délicatesse à la persuader de lui accorder un moment d'intimité.

Et là, je comprends tout ! Natalie lui a pris les mains et lui répond gentiment qu'au *Blue Velvet* elle s'est fixé pour règle de ne jamais accorder deux fois ses faveurs à un même homme. Elle rajoute qu'elle se sait trop sentimentale et redoute de s'attacher, surtout – précise-t-elle – à quelqu'un d'aussi séduisant que lui.

Bien que manifestement fort déçu, il a l'air sensible au compliment. Ils se connaissaient donc, mais je viens seulement de comprendre que cette rencontre-là est totalement fortuite.

Au-dessus du comptoir, la pendule lumineuse égrène le temps, les minutes passent. Nat va-t-elle prendre congé ?

Don Juan ne la tient pas quitte pour autant. Il est certain qu'elle ne pourrait manquer de cœur au point de lui refuser une danse.

Joignant le geste à la parole, Mike se lève et invite Sophia/Natalie. Elle lui sourit. Elle a une expression que je ne lui connais pas. Sans doute celle de la Natalie d'avant la rue Daunou, lorsque son cœur

était encore fermé.

Tel qu'elle était assise tout à l'heure, elle ne pouvait me voir. Maintenant, elle est là, debout, et me fait face pendant une fraction de seconde. Son cavalier lui tient la main, la guidant entre les tables. Il lui tourne le dos et ne peut ni la voir ni me voir. En cette fraction de seconde, c'est un torrent d'amour et de désir qui déferle sur moi. Les yeux de Nat plongent au fond des miens, ses lèvres forment un baiser. C'est comme si j'entendais sa voix dans ma tête.

— Je t'aime.

Elle rejoint Mike sur la piste où il l'enlace étroitement. Elle a une façon de danser que je ne lui connaissais pas. Le ventre collé à son partenaire, les épaules en arrière, les deux poignets croisés sur sa nuque. À Barbizon, Nat me serrait tout contre elle, mais dans ses bras et contre son cœur beaucoup plus que contre son ventre et puis sa tête était posée sur mon épaule au creux de mon cou. Son corps et ses yeux me disaient : « Je t'aime ».

Là, plaquant son ventre au sien, le buste en arrière, son corps dit à l'homme : « J'ai envie de toi ». Les cœurs s'ignorent, seuls les corps se parlent.

Je vois leurs lèvres bouger. Elle sourit, mais secoue négativement la tête. Insisterait-il ? Elle lui répond et lève son index comme pour lui dire : « Bon d'accord ! Mais juste une fois ».

Mon cœur s'arrête. Viendrait-elle d'accepter de... ?

Non ! Ce n'était pas ce qu'il lui demandait. Je le comprends à l'instant où l'entraînant vers la périphérie de la piste là où l'éclairage est le plus diffus, il se penche sur elle et l'embrasse. Après de longues secondes, leurs bouches se quittent. Elle rit et lui chuchote quelque chose à l'oreille... de nouveau, leurs lèvres se prennent. Le baiser se prolonge et ils tanguent sur place un long moment. De la taille, les mains de Mike ont quelque peu glissé. Ils quittent la piste et Mike l'entraîne vers le bar passant dans mon dos à me toucher. Subrepticement, au passage, Nat frôle mon cou et mes cheveux, mais quand je me retourne, elle est déjà au comptoir sur un tabouret. Mike s'incline ! C'est le baisemain le plus désespéré qu'il m'ait été donné de voir, puis il retourne s'asseoir, là même où il était lorsque je suis entré.

Je ne vais tout de même pas me précipiter vers Natalie. Ce serait un peu ridicule. Je m'astreins à compter lentement jusqu'à vingt. Seigneur ! Natalie m'a prévenu. Si je me fais devancer par un autre, elle pourra difficilement se dérober. Je ne la quitte pas des yeux, prêt à bondir. Elle ne me regarde même pas... dix-huit, dix-neuf, vingt.

Le vingt résonne encore dans ma tête... je suis déjà près du tabouret libre à côté d'elle. Je m'incline, lui demandant la permission de m'asseoir.

Elle joue parfaitement son rôle. La femme que j'ai devant moi est la Natalie « célibataire » du Blue Velvet. Sourire figé, regard peu chaleureux qui jauge le nouveau venu, moue boudeuse... puis vient le sourire libérateur et les étincelles malicieuses dans les grands yeux bleus. Un geste délicat de la main pour me dire que je suis le bienvenu. À peine suis-je posé que le barman tout sourire dehors est déjà sur nous. Maintenant, j'en suis certain, il est payé à la commission.

Natalie demande une flûte de champagne. Je reste à la vodka orange, mieux vaut ne pas mélanger les poisons.

Le moucharabieh

Nous trinquons ! Les yeux de Natalie me disent tant de choses. Qu'elle s'amuse comme une petite folle, que cette situation imprévue ne peut que la ravir, qu'elle m'aime et qu'elle a envie de faire l'amour. La séquence « échauffement » qu'elle vient de vivre n'y est sans doute pas pour rien.

Je n'ai pas encore tout à fait récupéré de la demi-heure pendant laquelle je suis passé par toute la gamme des points d'interrogation. Je me surprends même à penser que j'aurais bien aimé que Mike soit un peu plus persuasif et arrive à la convaincre de le suivre derrière le rideau. J'essaie de refouler cette idée, mais elle ne me lâche pas. J'en suis profondément troublé et mon visage le reflète sans doute. Natalie s'en rend compte et se penche vers moi.

— Bien que j'en meure d'envie, désolée de ne pouvoir t'embrasser. Après tout, on ne se connaît que depuis deux minutes.

C'est une plaisanterie, bien sûr, et je le sais, mais j'ai été tellement stressé que, comme au volley, je ne résiste pas et je contre sur un ton que j'aurais voulu moins grinçant.

— Ce qui manifestement n'était pas le cas de « Mike ».

Le sourire est toujours là, mais le regard a changé. Dans ces grands yeux bleus maintenant mi-clos, je lis tout à la fois amour et incompréhension, mais sur un fond d'inquiétude.

— Comme tu as dû le comprendre, je connaissais déjà ce monsieur, mais la rencontre de ce soir est un pur hasard. C'est avec lui que j'ai découvert le salon oriental. Je pouvais donc difficilement l'éconduire sans un minimum d'égards. La danse et les baisers c'était pour le remercier de la très belle soirée de l'année dernière.

Elle s'accoude au comptoir et pose son menton sur sa main repliée. Elle me dévisage.

— Si ce sont les baisers qui te gênent, je peux te préciser que je lui avais dit qu'on ne passerait pas la soirée ensemble, il est donc resté un parfait gentleman. Il n'a pas mis la langue.

Et paf ! En matière de contre, j'ai trouvé mon maître. Je savais déjà qu'il ne fallait pas trop chatouiller Natalie. Cette reprise de volley n'en est que la confirmation. Si nous continuons sur ce chemin, l'ambiance risque de devenir électrique et je n'en ai vraiment pas envie.

Je salue donc la réplique par un sourire... en fait, un demi-sourire, mais à en juger par l'expression de Natalie, peut être n'est-ce même qu'une grimace.

Son visage s'adoucit et elle me prend la main.

— John ! Tu n'es tout de même pas jaloux ?

Bien que déstabilisé, je n'ai pas à chercher mes mots.

— Jaloux, non ! J'avais juste terriblement envie que tu te décides à passer le rideau avec lui, mais une trouille bleue que tu le fasses sans moi.

Ses yeux s'écarquillent en deux cercles presque aussi parfaits que son dessous de verre.

— Heureuse que tu aies eu envie que j'aille derrière le rideau avec Mike, mais sans toi ! Qu'est-ce qui a pu te faire penser une chose pareille ?

J'ai un petit rire gêné.

— Je crois justement que le problème est bien là. Je ne pensais plus, j'étais en panique totale. Imagine un peu ! L'homme qui t'aborde correspond en tous points aux critères que tu m'as décrits la veille. Dès la première minute, il apparaît que vous vous connaissez et bien que je t'aie entendue lui dire que par principe, tu ne retournes jamais avec le même homme, tu pars danser avec lui et tu l'embrasses.

Natalie ferme les yeux. Elle a l'air vraiment triste. Lorsqu'elle les ouvre à nouveau, c'est pour me demander :

— Comment aurais-je pu faire ça sans t'en avoir parlé auparavant et sans te demander de nous accompagner ? Et si j'avais fait une

chose pareille, toi, qu'aurais-tu fait ?

Je prends ses mains, embrasse le bout de ses doigts.

— Je t'aurais attendue.

Là, je crois qu'elle va pleurer.

— Et pourquoi ?

— Parce que je t'aime Nat... tout simplement.

Ses mains se crispent sur les miennes.

— John ! *My love*, je te demande pardon et...

Je la stoppe.

— Tu n'as à me demander pardon de rien. C'est un pur hasard s'il était là ce soir et étant censée être seule, tu ne pouvais te comporter autrement sans te montrer désagréable.

Ses doigts broient les miens puis elle se ressaisit. J'ai droit à un sourire, de ceux qui à chaque fois m'emportent le cœur.

— Je t'aime John.

Elle regarde autour d'elle.

— Je te propose de prendre nos verres et d'aller nous installer à la table du fond les finir tranquillement.

Elle fait un signe discret au barman. Petit conciliabule avec le maître des shakers qui, en échange d'un billet vert, ouvre le tiroir-caisse et y prend une petite clé plate qu'il remet à Natalie.

Au passage, le billet a été escamoté dans la poche du gilet de celui qui de toute évidence est aussi le maître des clés.

La table du fond, choisie par Natalie, est exactement celle qu'il nous faut. Banquette d'angle dans le coin le plus discret du bar. Je pose nos verres sur la table et Natalie sa pochette sur la banquette. D'un petit geste de la main, elle me fait signe de la suivre et me précède sur la piste. Sa démarche ondulante est déjà une danse et lorsqu'elle arrive au milieu des quelques couples étroitement enlacés qui tanguent au rythme d'une musique douce, elle se retourne. Les autres cessent d'exister.

Encore un pas et elle est dans mes bras. Hors son sourire et ses yeux qui m'enveloppent tout entier dans une douce étreinte, la première sensation que j'ai est la chaleur de son corps contre le mien, la deuxième son moelleux et sa douceur alliés à une fermeté de maintien qui, tant la chose est paradoxale, ne doit exister que chez

elle. Le même miracle qu'à Barbizon se renouvelle. Les lois de Newton sont abrogées et mes pieds ne touchent plus le sol. Ils ne font que l'effleurer. Son visage à quelques centimètres du mien, ses grands yeux bleus et son sourire si lumineux qu'il semble irradier une lumière intérieure sont autant de représentations possibles du paradis. Je suis dans les bras d'une fée et elle m'entraîne dans son royaume.

Je ne sais combien de temps nous dansons ainsi. Je crois bien que nous n'entendons même plus la musique. Qu'importe, celle de nos cœurs parcourt nos corps. Elle est la seule qui vaille.

J'ai la sensation étrange que nous ne sommes plus que des particules mêlées, volant dans la lumière.

Cette sensation de dématérialisation cesse à la seconde où baissant les yeux, mon regard plonge entre deux seins si beaux et si pleins que je ressens une brusque contraction au bas du ventre. De la façon dont Natalie me tient serrée contre elle, je n'ai aucune possibilité de dissimuler l'état qui en résulte et lorsque je relève les yeux c'est pour lire dans les siens qu'elle est déjà derrière le rideau bleu.

Elle pose la tête sur mon épaule et je l'entends murmurer à mon oreille :

— Il ne va pas falloir trop tarder pour la visite.

Je redescends sur terre.

— J'étais si bien.

L'espiègle Natalie se colle à moi et me souffle :

— Je peux t'assurer que tu es encore largement « très bien ».
Viens !

Elle m'empoigne par la main et m'entraîne, récupère sa pochette au passage. Le rideau bleu nous escamote.

Nous sommes dans une sorte de sas fermé par un deuxième rideau que Natalie écarte pour déboucher dans un hall d'environ huit mètres sur quatre sur lequel ouvrent six ou peut-être huit alcôves toutes fermées par de lourdes draperies. Les murs et le plafond sont tendus d'un fin tissu bleu nuit et une épaisse moquette de même couleur étouffe le bruit de nos pas. C'est donc à voix basse et avec un regard de braise que la coquine me souffle :

— Ce sont les coins câlins... apparemment tous occupés.

Bruits évocateurs et gémissements féminins indiscrets confirment son propos.

Elle m'entraîne vers la porte du fond, extrait de sa pochette la petite clé plate remise tout à l'heure par le barman, ouvre et me fait signe de passer. Ce n'est pas dans mes habitudes de précéder une dame, mais il me faut obtempérer.

Le couloir dans lequel nous nous engageons est assez large. Sur des murs d'un bleu soutenu, l'éclairage tamisé est agréable et très apaisant. Une légère courbe et nous arrivons devant quatre portes. Seule celle de droite est entrouverte.

Natalie la pousse et me fait signe d'entrer. C'est une loge identique à celles que l'on voit dans les théâtres. Identique, enfin pas tout à fait. À l'instar des loges de théâtre, elle n'est pas très profonde, deux mètres tout au plus, mais l'ambiance y est fantomatique. La loge est presque entièrement plongée dans l'obscurité à l'exception de la lumière diffusant au travers de la grille du moucharabieh qui donne sur le fameux salon oriental. Toute cette cloison n'est faite que d'une incroyable dentelle de bois. Rien d'autre ne nous sépare du salon. Le temps que mes yeux s'habituent à cette lumière diffuse et je distingue une large banquette disposée à moins d'un mètre face à la grille. D'une légère pression sur mon coude, Natalie m'invite à avancer, ce que je fais en tâtonnant. Je m'assieds près d'elle.

Une fois assis, l'illusion est parfaite. Nous sommes littéralement immergés dans le décor oriental d'une pièce octogonale richement décorée et au centre de laquelle trône un lit rond jonché de coussins de couleur assortis aux tentures qui ornent les murs.

L'éclairage pourtant très doux ne laisse aucune partie de la pièce dans l'ombre et au plafond une myriade de petits spots restitue l'ambiance d'un ciel nocturne clouté d'étoiles.

Natalie prend ma main et se penche à mon oreille, commentant la visite à voix basse.

— Le sol des loges, il y en a trois, est recouvert de moquette. Murs et plafond sont insonorisés par un revêtement spécial. Tout est fait pour que le couple qui occupe le salon ne voie ni n'entende ceux qui vont suivre leurs ébats.

Je suis quelque peu perturbé.

— Tu... tu... as... ?

Même dans la pénombre, le sourire de Natalie est lumineux. Ses yeux pétillent.

— Oui, j'ai... ! Sur ce grand lit rond... avec Mike.

Imitant Natalie, je baisse la voix.

— Que des inconnus ne perdent pas un seul de vos gestes ne t'a pas déstabilisée un seul instant ?

— Non ! Enfin un petit peu quand même, mais après c'était plutôt le contraire. À la fin, j'ai bien aimé... tu connais mon côté exhibitionniste. D'ailleurs, comme je te l'ai dit, tu ne peux pas savoir s'il y a quelqu'un qui te regarde. Si ça se trouve, il n'y avait personne. En fait, tout est dans ta tête. Je ne sais pas ! Je suppose que si j'avais pu voir les spectateurs... peut-être me serais-je enfuie.

— Tu ne t'es pas enfuie avec Gabriel ! J'ai même plutôt le souvenir du contraire.

Elle pose sa main sur ma joue et m'embrasse doucement.

— Sauf que tu étais là et que Gabriel n'était pas un fantôme, pas davantage un spectateur et que j'ai le cœur plein de nous trois quand je pense à lui.

Elle me sourit tendrement, m'embrasse à nouveau et pouffe.

— Aux yeux de la plupart des gens, je dois être l'incarnation de la lubricité. Tant pis, j'assume.

Je la serre doucement contre moi.

— Non... pas tant pis ! Je dirais tant mieux ! Si la Terre pouvait n'être peuplée que d'incarnations lubriques comme toi nous serions encore dans le Jardin d'Éden !

Elle caresse doucement mes lèvres avec son pouce. Elle a tout à coup l'air timide... enfin, pas si timide que ça.

— Est-ce que tu voudrais que je te montre tout ce qui s'est passé sur ce lit ?

— D'accord... Ce sera comme si j'étais à la fois avec toi et derrière le moucharabieh.

*

Lorsqu'après plus d'une demi-heure de folie, nous sortons du

salon oriental et repassons par le bar afin que Natalie rende la clé, j'observe que Mike, toujours seul, n'a pas bougé de la place où nous l'avons laissé. Natalie aussi l'a remarqué.

— Oh mon Dieu ! Mike est encore là.

Il y a de la culpabilité dans sa voix et le regard désespéré que lui adresse Mike ne va sans doute rien arranger.

Je chuchote à son oreille :

— Je ne voudrais pas que tu te sentes coupable de l'avoir éconduit. Va lui parler si tu veux. Je vais à la voiture. Prends ton temps, je t'attendrais.

C'est comme si j'ôtai un poids de ses épaules. Elle retrouve instantanément son sourire.

— Merci John ! Tu es un amour. Je vais essayer de me faire pardonner. Une petite demi-heure et j'arrive.

Une main sur sa taille, je la pousse du bout des doigts.

— Va ! Ne le fais pas attendre, sinon je crains qu'il ne te faille le réanimer et le bouche-à-bouche n'y suffirait pas.

Ses yeux sont deux puits d'amour.

— Tu es mon miracle John. Je t'aime.

Je l'embrasse et me dirige vers la sortie. Juste avant de franchir la porte du couloir, je jette un rapide coup d'œil. Mike se lève pour l'accueillir.

La limousine est garée devant l'entrée. Fidèle à sa parole, le chauffeur est ponctuel. Il m'ouvre la portière.

— Merci ! Madame arrive dans un petit moment. Je vais l'attendre, vous pouvez retourner au volant.

Impassible, il s'exécute.

— Bien monsieur.

Pour ne pas attirer l'attention, je monte et m'installe sur la banquette. La vitre entrouverte, je surveille l'entrée du bar.

Un quart d'heure, une demi-heure ! Les minutes passent, interminables et toujours pas de Natalie.

Je commence à être inquiet et je suis sur le point de redescendre pour aller à sa recherche lorsque le cerbère en faction devant la porte s'efface. C'est elle ! Elle s'arrête un instant, ouvre sa pochette, lui donne un pourboire et se dirige à pas pressés vers la voiture. Comme

convenu, je reste dans le véhicule. Je la regarde avancer vers moi. Hormis le léger désordre de sa coiffure, rien n'a changé, surtout pas son élégante démarche de danseuse.

Je regarde ma montre : Minuit et demi, un peu plus de trois heures déjà que nous sommes entrés au *Blue Velvet*.

La portière s'ouvre, Natalie entre, s'assied près de moi et referme. Elle se penche vers l'interphone : – *Calle Ocho 1654 please* – et remet le commutateur en position « Réception ».

La limousine s'ébranle.

Natalie pousse un long soupir et toujours sans un mot vient se blottir contre moi. Je la serre dans mes bras et la respire doucement comme je le ferais d'une fleur fragile. Derrière l'oreille, le cou, mais quelque chose a changé. Elle est crispée.

— Nat... quelque chose ne va pas ?

Ses adorables yeux au fond des miens, elle prend mon visage entre ses mains.

Seigneur ! C'est sûr, elle va pleurer.

— Nat ! Qu'y a-t-il ? Que se passe-t-il ?

Elle essuie ses yeux d'un revers de main.

— John ! J'ai honte, j'ai honte de moi.

Deux grosses larmes roulent sur ses joues. Je sacrifie ma pochette.

— Je t'en prie, explique-moi. Que s'est-il passé ? J'étais inquiet, mais ça va maintenant. Tout va bien.

Elle renifle bruyamment.

— Non John ! Tout ne va pas bien. Je ne suis pas quelqu'un de bien et j'ai vraiment honte de moi.

Je soulève son menton, caresse sa joue.

— Là, tu pourrais me dire n'importe quoi, je te croirais, mais pas ça. Allez ! Calme-toi et explique-moi.

— OK ! Peut-être que je me sentirais moins mal.

Je la serre tendrement contre moi.

— Tu n'as aucune raison de te sentir mal. Je t'aime.

Elle prend une grande inspiration. Elle a une espèce de sanglot, se mordille les lèvres et comme un torrent, sa parole se libère.

— Je pense que tu te doutes de ce qui s'est passé ! Mike m'a offert un verre et nous sommes allés nous asseoir à l'écart au fond de

la salle. Sans aucune arrière-pensée, j'ai choisi la table avec la banquette d'angle où nous étions tous les deux. Je voulais juste être tranquille pour lui parler. Lui a dû y voir un encouragement.

L'expression de mon visage doit être assez éloquente, elle s'exclame :

— Non, je ne suis pas retournée derrière le rideau.

Et elle rajoute en bredouillant :

— C'est peut-être pire !

Là, je suis complètement perdu, mais ne peux m'empêcher d'essayer de la détendre avec une mauvaise plaisanterie.

— Pire ! Ne me dis pas que vous avez fait l'amour sur la banquette.

Bingo ! J'ai réussi à la faire sourire.

— Non bien sûr ! Même au *Blue Velvet* il y a des choses qui ne se font pas. Sur les banquettes, on se limite aux bisous.

Elle reprend le fil de son récit.

— Je me suis excusée pour la manière dont je l'avais éconduit. Il m'a répondu qu'il comprenait très bien, mais qu'il n'arrivait pas à renoncer à me revoir. J'ai dû lui expliquer que je partais après-demain, que je ne reviendrai pas à Miami avant longtemps et que surtout j'avais quelqu'un dans mon cœur. Il n'a pas fait le lien avec toi et a paru un peu surpris que je lui dise ça, alors qu'il m'avait vu m'éclipser derrière le rideau avec un homme et n'en ressortir qu'une heure plus tard. Il m'a supplié de lui laisser juste une chance de me revoir me disant qu'il avait gardé un souvenir ébloui de ce moment passé dans le salon oriental en octobre dernier. Il m'a donné sa carte me disant qu'il avait un voyage prévu en juin sur Paris, mais que si je l'appelais avant, il y serait en quarante-huit heures.

Elle m'a débité ses explications tout d'une traite. Elle a l'air essoufflée, plus que perdue.

— Tu sais que je déteste faire du mal à quelqu'un. Je lui ai dit que j'étais désolée, mais que je n'avais pas prévu qu'il tomberait amoureux de moi et que pour cette raison, il était plus qu'essentiel que l'on ne se revoie pas.

Elle se détache un peu de mes bras et me fixe droit dans les yeux.

— Tu ne devineras jamais ce qu'il m'a répondu.

— Euh, non !

Avec une drôle de mimique, elle se frotte le nez.

— Figure-toi qu'il a eu l'air totalement surpris et m'a assuré que ce n'était pas le cas, que c'était purement sexuel. Il a rajouté :

— « Le souvenir de votre corps est devenu une obsession. »

Je ris.

— Tu devrais être flattée.

Elle fronce les sourcils et réfléchit un instant à ce qu'elle va dire.

— Non seulement je l'ai été, mais en plus de la façon dont il m'a dit ça, avec un tel regard. Tout à coup, c'était comme si j'étais nue et qu'il posait ses mains sur moi.

— Eh bien ! Il est redoutable.

— Oui ! Tu peux le dire. Il a vu mon trouble et m'a aussitôt proposé de retourner derrière le rideau et...

Son regard devient dur. Elle en bégaie :

— Et puis... et puis... il m'a avoué qu'il n'avait pas pu résister, qu'il avait été dans... dans une loge pour nous regarder et que ça l'avait rendu fou.

Je cherche son regard. Là, c'est moi qui bégaie :

— Mais... mais ce n'est pas possible, il t'a fait marcher. Tu... tu avais loué toutes les loges.

Elle est vraiment furieuse.

— C'est exactement ce que je lui ai dit et alors...

Une grande inspiration, puis elle souffle doucement en fermant les yeux. Sa façon sans doute de retrouver son calme. Sauf que là, je n'ai pas trop l'impression qu'elle s'est calmée.

— L'air très content de lui, il a sorti une clé de sa poche et me l'a montrée. Je l'entends encore :

— « Tout se négocie et j'aurais vendu mon âme au diable pour revoir votre corps. »

Je n'en reviens pas et en reste la bouche ouverte. Le regard de Natalie s'est encore assombri. Elle a comme un sanglot.

— Tu vois John, à cet instant j'aurais dû le planter là, mais j'ai été prise d'une espèce de rage froide. Je n'avais plus qu'une envie, le lui faire payer... et cher. Je ne supporte pas que l'on dispose de moi ainsi.

Deux larmes sur ses jolies joues.

— Nat ne pleure pas, c'est normal que tu aies été en colère.

— Sans doute, mais la vengeance... non... ça n'est pas moi.

J'essuie ses larmes d'un revers des pouces.

— Parce que tu t'es vengée ?

— Oui ! Et j'ai été odieuse.

Malgré l'éclairage discret de la limousine, je note que ses joues et sa poitrine prennent une belle teinte rosée et que sa respiration s'accélère. Je n'ose demander ce qu'elle a bien pu dire ou faire, mais je n'ai pas à m'interroger bien longtemps.

— Je ne lui ai pas laissé voir que j'étais très en colère et je lui ai fait un sourire coquin, lui laissant croire que j'appréciais son initiative et que ça m'excitait. Je lui ai dit :

— « Vous êtes redoutable Mike. Je viens juste de faire l'amour et vous réussissez l'exploit de me redonner envie comme si rien ne s'était passé. »

J'écarquille les yeux. Je dois ressembler à un hibou.

— Je ne sais pas s'il est redoutable, mais là... il n'avait aucune chance.

Elle me regarde, un peu gênée.

— Tu sais, j'étais tout aussi furieuse contre moi... euh... surtout de t'avoir entraîné là-dedans. Enfin, tout de même, il n'avait pas mon consentement, mais encore moins le tien.

Je prends son visage dans mes mains et du pouce essuie encore une larme.

— Oh alors là ! Ne t'inquiète pas pour ça, ce n'est pas la première fois qu'un homme voit mes fesses.

Un sourire timide... sans les fossettes.

— Quel horrible châtiment lui as-tu infligé ?

Comme pour mieux se concentrer, elle prend mes mains dans les siennes.

— En fait, mon désir de vengeance s'est retourné contre moi. Me connaissant, j'aurais dû le savoir.

Elle a comme un sanglot et poursuit :

— À la façon qu'il a eue de me regarder, j'ai vu que j'avais fait mouche et j'ai poussé mon avantage en collant ma cuisse à la sienne.

Son réflexe a été exactement celui que j'escomptais. Il a mis sa main sur mon genou.

Ma réaction est un chef-d'œuvre de concision.

— Ah !

Je suis en train d'imaginer une bonne demi-douzaine de scénarios possibles. La crispation des mains de Natalie sur les miennes et l'intensification des rougeurs de son décolleté ne contribuent pas à faire baisser ma tension... Loin de là !

— Et... ?

Natalie a perçu mon trouble, mais elle se méprend sur sa nature. Je crois qu'elle va de nouveau pleurer. Je caresse ses cheveux et picore son visage de bisous.

— Chuut ! Calme-toi Nat, rien ne t'oblige à tout me raconter maintenant. Demain...

Elle ne me laisse pas poursuivre, se recule vivement.

— Ah non ! Sûrement pas ! Crois-tu que je pourrais dormir si je ne te dis pas tout, maintenant ?

La limousine est arrêtée à un feu et malgré les vitres teintées, la lumière du lampadaire juste au-dessus éclaire en plein le visage de Nat.

— D'accord... d'accord ! Je t'écoute.

Vert ! La limousine redémarre, et avec elle, le récit de ma blonde Némésis.

— Donc, sa main n'est pas restée longtemps sur mon genou et je n'ai rien fait pour l'empêcher d'aller plus loin. Au contraire, je me suis penché vers lui et je l'ai embrassé. Un vrai baiser cette fois... avec la langue. C'était la première fois de ma vie que je jouais la comédie pour séduire un homme alors que je n'avais qu'une envie... le gifler ou pire même l'étrangler.

Elle toussote.

— En une fraction de seconde, mes envies de meurtre se sont muées en une panique totale. Sa main venait d'atteindre le haut de ma cuisse et...

Je dois avoir l'air idiot.

— Et...

Elle se mordille les lèvres.

— Et... je n'avais pas remis mon string... il était resté dans ma pochette. Il en a immédiatement profité. Avant que je ne comprenne ce qui m'arrivait, sa main était sur moi.

Elle prend une profonde inspiration.

— J'ai été tétanisée et il a pris ça pour du désir... Euuuh... à vrai dire... il y en avait... il y en avait même beaucoup. Dans ma tête, c'était un maelstrom. Il y avait ma colère qui décuplait mon désir et mon désir qui décuplait ma colère, mon ventre qui ne m'obéissait plus et allait à sa rencontre. Toi qui m'attendais dans la voiture, lui qui me mangeait la bouche comme si c'était un bonbon et sa main avec des milliers de doigts.

Elle baisse la tête, fuyant mon regard.

— Pardon John, mais pendant un instant, j'ai oublié ma vengeance et j'ai vraiment eu envie. C'était une envie animale amplifiée par ma colère. J'étais prise à mon propre piège.

Je l'interromps.

— C'était le cas ?

— Quoi ?

— Étais-tu vraiment prise au piège ?

— En tout cas, j'étais complètement déstabilisée. J'étais encore dans le tourbillon de sensations que je venais de vivre avec toi. J'avais le sexe en feu et je me suis laissé faire.

Dans ma tête, une succession de flashes... Natalie... Mike... le baiser... les mouvements de la main sous la robe. Seigneur ! L'air me manque... une brusque crispation au bas du ventre.

Nat se rend aussitôt compte de l'état dans lequel m'a mis son récit. Il lui faut vite conclure.

Elle prend mon visage dans ses mains.

— J'ai senti que je perdais le contrôle... que j'allais jouir... et j'ai réagi. Un sursaut d'orgueil. Non ! Il n'en était pas question. Je n'étais pas sa chose. Je voulais vraiment lui donner une leçon.

L'index sous le menton, je relève son visage vers moi. Elle a une expression que je ne lui connaissais pas, une colère mêlée de tristesse. Je passe un doigt le long de sa joue pour la détendre. Ce geste l'apaise d'ordinaire. Le sourire qui me répond est un peu contraint. Elle pousse un gros soupir, reprend son récit.

— Je me suis écartée, lui faisant retirer sa main. J'ai rabattu ma robe, pris ma pochette et me suis levée avec un grand sourire. Il était certain que j'allais partir avec lui derrière le rideau. Il s'est levé à son tour et là, je ne lui ai pas laissé le temps de comprendre. Ma main à plat sur sa poitrine, une légère poussée, et il est lourdement retombé sur la banquette. Laissant éclater ma colère, je lui ai dit :

— « J'adore que l'on me regarde faire l'amour, ça m'excite terriblement, mais pas sans mon consentement. La prochaine fois que vous ferez ça à une femme, rappelez-vous de lui demander d'abord la permission. »

J'ai tourné les talons sans lui dire au revoir. Je n'arrive pas à oublier sa tête. Il avait l'air hébété... et surtout si triste.

À travers les vitres teintées de la limousine, les lumières de la ville jouent sur le visage de Natalie et accentuent les expressions de colère et de tristesse qui s'y succèdent.

Ses yeux s'embuent. Je crois qu'elle va de nouveau pleurer. Je lui prends le menton.

— Nat, calme-toi.

Elle me regarde au fond des yeux, en larmes, perdue, apeurée.

— John ! Tu dois me prendre pour une malade. Jamais de toute ma vie je n'avais fait ça, me venger d'un homme en l'humiliant. En plus, il y avait ce désir qui me tordait le ventre et que je ne pouvais pas contrôler. Maintenant, j'ai honte de lui avoir fait ça et j'ai surtout honte vis-à-vis de toi. J'ai le sentiment de t'avoir trompé.

Je caresse sa joue tendrement.

— Non ma douce, ce serait peut-être le cas si tu ne m'avais rien dit, or tu viens de tout me raconter.

Du revers des pouces, j'essuie deux grosses larmes.

— Ne pleure pas Nat, parce que là, ça n'en vaut pas la peine. Tu veux bien que je t'explique comment je vois les choses.

Le regard un peu perdu, elle balbutie :

— Oui... oui... si tu veux !

Je voudrais la prendre dans mes bras et la serrer contre moi pour la réconforter, mais pour lui parler, il faut que je voie ses yeux.

— Je ne crois pas du tout que tu sois une malade. Nous en avons déjà parlé. À l'opposé, le fait d'avoir une très forte libido et de

l'assumer te situe parmi les femmes bien dans leur corps et dans leur tête. Pas comme tous les « Coincés de la Morale » dont je faisais partie il n'y a pas si longtemps. Ce qui s'est passé ce soir te bouleverse pour deux raisons. La première est que tu as fait du mal à quelqu'un, la deuxième étant que tu as résisté au désir que tu ressentais pour celui que tu voulais punir. La preuve, malgré ou peut-être même grâce à ta colère, tu avais très envie. Te souviens-tu ? Tu me disais que chez toi, la colère était un puissant aphrodisiaque ?

Elle renifle un peu, essaie de ravalier ses larmes.

— Tu... tu as raison. Bien sûr, j'étais en colère, mais je sais très bien que s'il s'est introduit dans une loge... c'est... c'est parce que dès le début, lorsque nous avons dansé, il a senti le désir que j'avais de lui et que je ne voulais pas admettre.

Elle fait une moue boudeuse.

— Oui, mais enfin, s'il m'avait seulement raccompagnée et dit au revoir, je serais repartie avec mon envie. C'est surtout de sa faute.

Sa moue passe de boudeuse à penaude.

— Et beaucoup de la mienne. C'est vrai, il n'a pas été correct, mais après, tout le reste, c'est de ma faute.

Je lui donne une pichenette sur le bout du nez.

— La seule chose que moi je regrette, c'est que tu te sois enfuie avec ta frustration. En fait, c'est toi que tu as punie. Tu aurais dû lui dire ta façon de penser sur son comportement, mais ensuite lui dire que tu lui pardonnais. Mais bon... c'est facile à dire pour moi.

J'ai un petit rire désabusé. Nat me regarde... perplexe.

— Pourquoi ce rire ?

— Parce qu'en allant au *Blue Velvet*, ni toi ni moi n'avions prévu un tel scénario et le plus stupide, c'est que nous n'avons même pas su en profiter. Je crois que nous avons manqué une belle occasion.

Surprise, mon bel ange blond se fige et écarquille les yeux. Je caresse sa nuque du bout des doigts et là... je ne sais quel démon me souffle la suite.

— Imagine qu'au moment où nous sommes partis dans le salon oriental, tu sois allée le voir et que tu lui aies donné la clé d'une loge et que plus tard, tu lui aies fait signe de nous rejoindre.

J'ai à peine terminé ma phrase que Natalie a une réaction

sismique. Son visage se crispe, ses lèvres se mettent à trembler. Elle porte une main à son sexe et serre violemment les cuisses tandis qu'un intense frisson hérisse sa peau de mille grains.

L'intensité de son regard me pénètre jusqu'au cœur. Il y a dans ses yeux un amour et un désir infini. Sa voix tremble.

— John... John... Oh, John ! Co... comment fais-tu pour... pour entrer dans ma tête.

Je la prends par les épaules, l'attire doucement. Elle se laisse aller et vient se blottir contre moi. Avec toute la tendresse du monde, je caresse ses cheveux et lui souffle à l'oreille.

— Plutôt que dans ta tête, j'espère que c'est dans ton cœur que je suis entré.

Ses lèvres et son souffle effleurent mon cou.

— Comment pourrais-tu en douter ? J'ai... j'ai presque eu un orgasme là, quand j'ai visualisé ce que nous aurions pu vivre. Est-il possible que nous soyons fusionnels à ce point ?

Puis immédiatement :

— Ai-je été stupide ? Il aurait suffi que je t'en parle quand tu m'as rejointe au bar. Je n'y ai même pas pensé, mais comment aurais-je pu imaginer ? Il y a deux mois, nous ne nous connaissions même pas. Maintenant, j'ai le sentiment que nous pouvons tout partager.

Lorsqu'elle me regarde à nouveau, elle a les yeux brillants de larmes.

— J'ai envie de pleurer tellement je suis heureuse... heureuse d'être dans tes bras, mais aussi malheureuse d'avoir fait du mal à quelqu'un de bien. Son seul tort est de n'avoir pas pu résister à l'envie de revoir mon corps pour ce qu'il pensait sans doute être la dernière fois.

Elle a un rire amer.

— Pour une exhibitionniste, j'ai totalement dysfonctionné.

J'effleure sa joue du bout des doigts

— La nuit avec Gabriel était un moment de grâce, mais rien ne pouvait laisser présager qu'elle allait libérer nos fantasmes.

Ses yeux sont un arc-en-ciel et que l'on ne vienne pas me dire que ce sont les néons de South Beach.

Elle me regarde au fond de l'âme.

— C’était déjà chose faite à Barbizon, mais aujourd’hui j’en suis certaine, c’est avec toi que je veux les vivre.

*

Le créneau est d’une précision incroyable. Pour ma part, je serais totalement incapable de manœuvrer une voiture de ce gabarit avec autant d’aisance. Natalie remonte la capote, coupe le contact de la Mustang et réajuste ses lunettes de soleil qui avaient glissé sur son nez.

— Nous y sommes ! Un peu bruyant, mais sympa. J’espère que ça va te plaire, c’est une des meilleures cuisines de Little Havana.

C’est tout juste si je peux entrouvrir la portière pour descendre tant il y a foule. Les trottoirs sont encombrés comme sans doute ceux de Cuba où tout comme là-bas on n’entend parler qu’espagnol.

Alors que je me faufile entre les passants pour rejoindre Natalie, elle a déjà passé sa veste et mis son sac en bandoulière. Il est plus de midi. Le soleil est à son zénith dans un ciel sans nuages. Une belle journée de février.

Je la rejoins, lui prends la main et me laisse guider.

La salle est typique des snacks américains, toute en longueur avec un immense comptoir auquel la majorité des clients est attablée. Perchés sur de hauts tabourets, ils déjeunent sur le pouce et s’interpellent bruyamment dans un espagnol que j’ai du mal à comprendre tant les expressions et l’accent sont différents de tout ce que j’ai déjà pu entendre.

Natalie m’entraîne « côté tables » le long de la verrière qui donne directement sur le trottoir.

Nous prenons place dans un coin relativement calme sans toutefois pouvoir échapper au rythme de salsa qui nous a accueillis dès l’entrée. À peine sommes-nous assis qu’une jeune serveuse vêtue à la mode cubaine nous tend une carte en forme de dépliant que Natalie ne prend même pas la peine de consulter.

Dans un espagnol aux consonances caribéennes, elle demande :

— Mon ami et moi aimerions goûter à chacun des plats. Serait-il possible d’avoir votre plateau spécial.

Elle se lance dans une énumération de spécialités dont je ne saisis que quelques noms.

À ma grande stupéfaction, avec un sourire et quelques mots dont je n'entends rien, la serveuse s'éloigne sans avoir pris note. Comment peut-elle se fier à sa seule mémoire alors même qu'elle prend la commande de la table suivante ? Sans doute une longue pratique.

Natalie prend mes mains dans les siennes.

— J'ai commandé un assortiment de plats afin que tu puisses goûter un peu à tout. N'hésite pas à laisser ce que tu n'aimeras pas. C'est une séance dégustation. Ah ! Pour la boisson, j'ai pris une spécialité cubaine sans alcool. Ça peut surprendre un palais français, mais tu verras, c'est vraiment délicieux pour accompagner cette cuisine.

Malgré les réserves de Nat et même si je n'ai fait qu'y goûter, je n'ai ignoré aucune des portions gargantuesques que l'on nous a servies, pas d'avantage la boisson à base d'ananas aussi inattendue qu'elle ait pu être pour accompagner haricots, poulet et toutes sortes de ragoûts.

Mais, comme chaque fois, ce dont je me suis le plus délecté, c'est de regarder Natalie manger. Elle mange comme elle fait l'amour, avec une sensualité et un plaisir qui font qu'elle me surprend parfois la fourchette en l'air, à la manger des yeux. Dans ces moments-là, les siens se font si tendres que je pourrais rester des heures à la regarder sans aucune conscience du temps qui passe.

Mon initiation à la cuisine cubaine terminée, nous partons tout l'après-midi lézarder sur la même plage privée qu'avant-hier. Elle étrenne un nouveau maillot. Nouveau par la couleur... verte, non par la forme, encore moins par la taille. L'océan est encore plus bleu que la dernière fois. Tout est aussi bleu que les yeux de Natalie et que le rêve que je vis dans ce paradis.

Nous avons joué dans les vagues comme des gamins, entrecoupant chaque baignade de longues poses, assis dans l'eau, nos doigts mêlés dans le sable de la grève à écouter battre nos cœurs en contrepoint du ressac.

Inexorablement, mais comme à regret, tout triste de nous quitter,

le soleil s'enfonce derrière l'horizon. Une dernière douche à nous éclabousser et à rire sous les yeux amusés du plagiste et du barman puis, la peau gorgée de soleil et le cœur en fête, nous rentrons à la villa.

C'est notre dernière nuit, demain nous rentrons à Paris.

Quelques fruits, une autre douche câline pour enlever les derniers grains de sable et la nuit nous retrouve nus entre les draps, l'immense baie ouverte sur un clair de lune presque aussi magique que celui de Barbizon.

Face à cette féerie, je suis adossé à une pile de coussins et Natalie vient se blottir contre moi. Je passe un bras autour de ses épaules et de ma main libre, l'effleurant du bout des doigts, je parcours son corps dans ses moindres recoins.

Je souris.

— Pourquoi souris-tu ?

— Pourquoi je... Mais comment sais-tu que je souris ? Tu ne me vois pas.

— Je n'ai pas besoin de te voir pour savoir que tu souris, je le sens. Alors ! Pourquoi souris-tu ?

Ma main est remontée jusqu'à son sein gauche.

— Parce que je pense qu'il ne reste aucune trace de notre débauche au *Blue Velvet* et de ton extra avec Mike.

Rapide comme l'éclair, sa main file vers le bas de mon ventre et s'empare de la partie la plus sensible de mon anatomie.

Sa voix n'est plus qu'un murmure.

— Dis encore une fois que je suis une débauchée et...

Mon rire la surprend. Je ressens comme une crispation au bout de ses doigts fermement accrochés à ma virilité. Le ton se veut menaçant, mais je sais bien que c'est un jeu. Enfin, j'espère !

— Es-tu inconscient à ce point ? Tu ne seras peut-être plus qu'un eunuque dans quelques secondes et ça te fait rire !

Là, je suis sûr qu'elle joue. Je crois pouvoir affirmer sans forfanterie aucune qu'elle a autant besoin que moi des attributs qu'elle empoigne si fermement.

— Oui ! D'autant que c'était un compliment. Ce sont des mots tels que : « vertu, pudeur » et autres du même acabit qui, depuis deux

mois, sont devenus grossiers à mes oreilles. En tout cas, ils résonnent dans ma tête comme les synonymes de tristesse, de frustration et même d'infirmité.

Sans lâcher sa prise, mais d'une voix qui ne peut masquer son trouble, elle s'étonne :

— Il va falloir me mettre les sous-titres !

Bien que très à l'étroit entre ses doigts qu'elle n'a pas desserrés d'un millimètre, je complète :

— Bien volontiers ! Et je vais même te donner une définition. Celle du dictionnaire pour le mot « Débauche » est la suivante : « La débauche est un usage jugé excessif et déréglé des plaisirs des sens ».

Elle resserre son étreinte, imperceptiblement.

— Là, je crois que tu t'enfonces.

Le calme que j'affecte se voudrait olympien, mais je crois bien que ma voix tremble un peu. Je suis à la frontière du plaisir que peut procurer une telle prise.

— Les mots ont un sens et là, ce sens me paraît évident.

Elle doit ressentir ma sincérité, mais aussi mon émotion lorsque je poursuis :

— Dans cette définition, un seul mot donne tout son sens à la phrase. C'est le mot : « jugé ». À cette affirmation sentencieuse, je ne peux que répliquer : qui juge et qui décide ce qui est excessif et déréglé ? Il en est certains pour qui la seule vue d'une cheville nue où d'une chevelure lâchée sont des preuves indiscutables de débauche. Je sors de dix-huit ans de frustration. Je peux donc te dire que certains codes moraux ne sont rien d'autre que les portes des Enfers.

Natalie a lâché sa prise et s'est redressée. Assise en tailleur, elle me regarde fixement.

Je soutiens son regard.

— Alors oui Nat, avec tout ce que cela comporte de fierté te concernant, de respect pour ceux qui ont été tes amants, je réaffirme que tu es une débauchée et que j'espère très fort que tu le resteras. Puisque tu me perçois si aisément, tu sais donc ce qu'a été la beauté des émotions que tu m'as fait vivre depuis que l'on se connaît. En fait, je n'étais pas à Barbizon, ni au chalet des Keys, pas plus qu'au *Blue Velvet*. J'étais dans un temple où j'ai eu le privilège d'être

admis. Il y a en toi je ne sais quelle magie qui fait de chacune de tes étreintes... le Premier Matin du Monde.

Si dans l'exercice de sa profession ou en public, Natalie est parfaitement capable de maîtriser ses émotions, je sais qu'avec moi elle ne dissimule jamais rien. Elle est capable de passer du rire aux larmes et son visage est si expressif que la moindre nuance émotionnelle y transparaît. À cet instant, elle est si émue de ce que je viens de dire qu'elle ne peut plus parler. La main devant la bouche, je vois qu'elle peine à refouler ses larmes.

Je prends ses mains. Ses lèvres tremblent. Elle balbutie :

— John ! Co... comment... comment fais-tu pour caresser mon cœur avec de simples mots ? Si tu savais comme je t'aime.

— Je crois que je le sais Nat... tout autant que je t'aime.

Elle vient s'allonger contre moi et nous restons un long moment à ne rien faire d'autre que nous caresser le visage et nous regarder en silence. Inutile de parler, j'entends ce que ses yeux me disent et tout comme moi, elle écoute les miens.

Et puis, tout doucement, mes pensées reviennent à « l'incident » avec Mike la nuit dernière.

J'hésite un instant, puis :

— J'ai une question.

Nat se redresse, s'assied lentement et d'un coup de reins, se retrouve assise sur mes cuisses. Ses bras musclés plaquent mes épaules aux oreillers.

— Et quelle est cette question ?

Ses yeux sont deux aigues-marines qui me scrutent intensément.

— Je sais que tu es malheureuse avec ce qui s'est passé entre Mike et toi. De son côté ça ne doit pas être mieux. Lui ne peut te joindre, mais il t'a donné une carte. Pourquoi ne pas l'appeler et lui dire que tu regrettes ? S'il est bien le gentleman que tu m'as décrit, il ne te laissera même pas terminer ta phrase et se confondra en excuses. C'est à mon avis le seul moyen de ne pas terminer ce séjour sur une fausse note.

Elle réfléchit une seconde puis m'ébouriffe les cheveux.

— Tu as raison ! Je vais l'appeler. Ça me fera un bien fou de m'excuser de l'avoir traité de cette façon, même s'il l'avait mérité

et...

Ce « et » est un encouragement. Elle attend d'autres questions.

— Autre question : comment expliques-tu ton absence de tendresse pour un homme ayant tant de charisme et pour lequel de toute évidence tu as beaucoup d'estime et... de désir ?

D'un petit mouvement de tête, elle ramène ses cheveux en arrière.

— Je n'ai pas d'explication. C'est quelqu'un d'élégant et cultivé, en la compagnie duquel je me sens bien. Un vrai gentleman avec lequel il est très agréable de discuter. Seulement, en dehors du fait que je pourrais passer des heures à parler de tout et n'importe quoi avec lui, je ne me vois pas me blottir dans ses bras pour faire un câlin après un orgasme.

J'adore caresser ses joues. Mon doigt s'attarde sur ses fossettes.

— De ce que j'en ai compris, en te donnant sa carte, il t'a dit prévoir être à Paris en juin ou, si tu le lui demandes, venir en quarante-huit heures.

Elle fronce les sourcils, mais à la palpitation des ailes de son nez, je vois bien que j'ai toute son attention. Elle prend un air détaché et me demande innocemment :

— Oui ! Et alors ? Je...

Je ne lui laisse même pas le temps de finir sa phrase.

— Et alors ! Profites-en pour l'inviter à dîner. On dit qu'il y a deux endroits où se réconcilier : la table ou le lit.

Je crois bêtement utile de préciser :

— La table pour les affaires, le lit pour l'amour.

Je viens de jeter une allumette sur un bidon d'essence.

En une nanoseconde, l'expression de son visage change et passe en mode prédation. Ses yeux ne sont plus que deux minces fentes au travers desquelles son regard bleu me fixe intensément. Elle se mordille les lèvres et dans un souffle à peine audible :

— Je suppose qu'il n'est pas envisageable de remplacer le « ou » par un « et ».

— Tout est possible bien sûr, mais la sagesse commanderait de débiter par les agapes sans idée préconçue, ce qui vous laisserait le temps de vous détendre avant de passer à la suite. Oh ! Juste pour éviter un nouveau malentendu.

Je retrouve son sourire avec ses fossettes.

— Et dire que c'est moi qui travaille dans une ambassade. Si un jour tu te lasses de la canne à sucre, tu pourras sans problème te reconverter dans la diplomatie.

Elle me couvre le visage de petits baisers.

— *Jesus*, John Rhyne ! Comment voulais-tu que je ne tombe pas amoureuse de toi ? Je ne sais de quelle galaxie tu viens. Tu ne connais même pas Mike et tu proposes une solution qui correspond exactement à sa sensibilité et... à la mienne.

Je prends son visage entre mes mains et ses lèvres dans un baiser qui fait monter dans ma poitrine une boule de tendresse que je n'ai jamais ressentie et ne ressentirai jamais qu'avec elle.

— Très certainement de la même galaxie que toi et si je ne connais pas Mike, toi je te connais. Je ressens donc d'instinct ce qui fera de votre « réconciliation » un merveilleux moment.

Elle se laisse aller contre ma poitrine puis glisse doucement sur le côté pour se blottir contre moi.

Je ferme les yeux, caresse ses épaules et respire l'odeur de ses cheveux.

— Comme tu le dis souvent, il n'y a pas de hasard. Il n'y a que des opportunités qui se présentent à nous. Ensuite, c'est notre libre arbitre qui fait le reste.

Au *Blue Velvet*, nous avons vécu quelque chose de très beau et il y a eu cette rencontre inattendue avec Mike qui a... disons... mal tourné. C'est l'occasion d'écrire une autre page de notre histoire.

Je sens son souffle tiède dans mon cou.

— C'est aussi ce que je ressens. Tu as raison ! Je l'appelle demain pour m'excuser et si sa réaction est positive, je lui dis que dès notre retour à Paris nous faisons le point pour juin.

Elle se redresse, plonge ses yeux au fond des miens et caresse mes lèvres du bout des doigts.

— Cette nuit, j'ai rêvé de toi, de Gabriel, de certains de mes partenaires du campus de Rochester, ceux du Saphir et aussi de la rue Daunou. Tout était un peu confus. Une seule chose était claire, nette. Entre nous, un lien s'était créé et peut-être même existait-il déjà avant notre rencontre. C'était un lien...

Je pose un doigt sur ses lèvres et continue sa phrase.

— ... un lien qui fait que nous serons toujours ensemble où que nous soyons. Ne me demande pas comment je le sais. Je le sais. C'est tout !

Sa bouche s'entrouvre, ses yeux se ferment, ses doigts se posent sur mon visage et descendent lentement sur ma poitrine puis sur mon ventre et de là parcourent tout mon corps comme si elle voulait l'apprendre.

Sans que je m'en rende compte, je fais les mêmes gestes. Mes mains viennent sur ses épaules et les yeux fermés, je la caresse doucement.

Nous nous sommes endormis baignés dans la lumière de la lune et ce n'est qu'au matin qu'encore engourdis, nos corps se sont cherchés.

Préparatifs

Bien que réglée sur « *Low* », la sonnerie du téléphone me fait sursauter. D'autant plus que dans ma demi-rêverie j'étais encore avec Natalie dans l'avion qui nous a ramenés de Miami il y a maintenant un peu plus de deux semaines.

Je décroche.

— Allô !

— Rhyne ?

C'est la voix du DGA, René Deschamps, mon supérieur direct, celui qui m'a recruté il y a cinq ans.

— Oui monsieur !

— Vous pouvez monter !

Ce n'est pas une question.

— J'arrive.

Le temps de resserrer mon nœud de cravate, de récupérer ma veste sur le dossier de mon fauteuil et je suis déjà à la porte de mon bureau prêt à affronter l'atmosphère enfumée de celui de mon patron. J'escalade quatre à quatre les marches de l'escalier qui mène à l'étage au-dessus, celui de la Direction. René Deschamps est dans le couloir devant la porte de son bureau dans lequel je m'attends à le voir rentrer. Erreur, il en sort et de la tête me fait signe de le suivre. Ouf ! Je viens d'échapper au « Fumoir ».

— Monsieur Lasalle nous attend.

Je fais la grimace. Le vice-président... ce n'est pas bon signe, surtout que je viens tout juste de rentrer du Congo ! En général un problème urgent à régler, ce qui signifie : valise à boucler et départ en mission dès le lendemain.

La porte du bureau de la secrétaire de monsieur Lasalle est toujours grande ouverte. Elle est au téléphone et nous fait un petit signe :

— Vous pouvez y aller, il vous attend.

Deschamps frappe un léger coup à la porte en même temps qu'il entre. Je le suis, sur ses talons.

Monsieur Lasalle, le vice-président, un petit homme sec et nerveux d'à peine un mètre soixante-dix nous accueille. Son bureau est immense, avec une très grande table de travail couverte de dossiers et de parapheurs, une bibliothèque, un canapé et quatre fauteuils et dans un coin, une table de réunion au plateau de verre avec une douzaine de chaises.

— Ah ! René, Monsieur Rhyne... bonjour ! Entrez... asseyez-vous.

Une brève poignée de main, il nous désigne deux des trois fauteuils visiteurs disposés devant son bureau. Palissandre ou acajou, je n'ai jamais su.

Sans un mot, madame Lestrade la secrétaire remet à chacun une chemise cartonnée. Je ne l'ouvre pas, sachant très bien que l'on n'ouvre aucun dossier en présence de M. Lasalle qu'il ne l'ait autorisé.

Le titre me fait sursauter :

« Ambassade des États-Unis » et en sous-titre :

« NASA – Mission géophysique – ».

Je n'ai pas besoin d'ouvrir le dossier, je sais ce qu'il contient. Je prends un air détaché dont j'espère qu'il pourra donner le change à Roger Lasalle. Ses yeux sont de vrais lasers.

Il se dandine un instant sur son fauteuil. Impossible de le vérifier, mais je ne crois pas que ses pieds touchent le sol.

Il s'éclaircit la voix.

— Bien... Bien ! Je vous ai fait venir parce que j'ai reçu jeudi dernier le courrier dont vous avez un exemplaire dans la chemise qui vous a été remise.

Personne ne se risque à ouvrir la chemise, Roger Lasalle n'en a pas donné l'ordre.

— Nous sommes lundi. J'ai pris le temps de l'étudier et l'affaire

me paraissant intéressante, j'ai pensé qu'elle méritait une réflexion plus approfondie. Pour faire court, il y a dans ces chemises un exemplaire de la lettre que m'a adressé l'ambassadeur des États-Unis à Paris. Après les politesses d'usage, il m'y explique que la NASA passant par le Département d'État a besoin des compétences d'une scientifique qui se trouve être la propre conseillère de Monsieur l'Ambassadeur.

Deschamps lève un sourcil interrogateur.

— Et en quoi cela nous concerne-t-il ?

Avec un coupe-papier, Roger Lasalle tapote sur le dossier posé devant lui.

— J'y viens ! La mission consiste en une série de prise de mesures et de calculs sur le magnétisme terrestre au voisinage de trois points très précis. Or il se trouve qu'à quelques kilomètres près, ces points correspondent, tenez-vous bien, à trois de nos plantations : Sanahra, Tandjock et Mwelé.

Deschamps fait une moue de surprise bizarre.

Lasalle continue.

— Oui ! Vous avez raison, mais sans toutefois entrer dans le détail, la lettre explique que ce n'est peut-être pas une coïncidence. Toujours est-il que dans ces régions, les Américains n'ont aucune infrastructure logistique et que la personne désignée pour la mission n'a jamais mis les pieds en Afrique. D'où cette lettre qui est une demande d'assistance.

Pourquoi me regarde-t-il ainsi ? Non... impossible qu'il se doute... Durant une fraction de seconde, je n'en mène pas large.

— « Cool Rhyne ! Il doit juste penser que tu es pile le profil qui convient pour ce genre de mission. On se calme. »

Il ouvre le dossier, vérifie brièvement une information, le referme et poursuit :

— Il va sans dire qu'en cas d'accord ils sont prêts à dédommager toute entrave pouvant être causée à l'exploitation du fait de cette mission. De plus, ils nous demandent, dans la mesure du possible l'hébergement de la scientifique sur les sites et la mise à disposition d'un cadre connaissant bien ces trois régions et capable de la piloter tant dans la brousse que dans la jungle des coutumes et de

l'administration africaine. Pendant cette période, la mission est prévue pour quatre à cinq semaines, salaire et charges seront remboursés par leurs services et une prime sera versée au cadre à titre personnel. De plus, ils proposent cinquante mille francs par jour HT pour prestations diverses.

— Ah ! J'allais oublier.

Il entrouvre à nouveau son dossier, jette un coup d'œil sur la lettre.

— Afin de leur permettre de prendre d'autres dispositions en cas de refus, ils demandent une réponse écrite ou téléphonique pour mercredi midi au plus tard.

Il toussote.

— Sans cela, ce ne seraient pas des Américains. Voilà, messieurs ! Je vous laisse prendre connaissance du courrier et j'attends votre avis.

Comme un seul homme, avec une synchronisation parfaite Deschamps et moi ouvrons nos chemises respectives.

En haut de la page, au centre, l'aigle américain et la devise du pays et juste en dessous en caractères script : « U.S. Embassy – Paris – ». Suit dans un français impeccable le texte dont Roger Lasalle vient de nous détailler la teneur. En fin de la référence courrier, deux lettres et un paraphe attirent mon attention : « N.L ». C'est Natalie qui a rédigé la lettre, d'où le français impeccable.

Deschamps se gratte le menton d'un air dubitatif.

— Nous ne sommes pas voyageurs !

Lasalle le regarde, amusé.

— Certes, mais outre le fait que cela ne nous coûte pas un centime et que nous gagnons même de l'argent, ils deviennent nos obligés et je souhaiterais tirer parti de cette relation pour accélérer le développement d'Agromeca.

L'argument a fait mouche. Agromeca... une de nos filiales basée en Louisiane fabrique du matériel spécifique à la culture de la canne à sucre qui représente quatre-vingts pour cent de notre activité.

— OK, mais quel est le mouton à cinq pattes...

Il s'interrompt et se tourne vers moi au moment même où Roger Lasalle me demande :

— Que diriez-vous de cette mission, Monsieur Rhyne ? Ça doit être dans vos cordes, non ? Réfléchissez-y et venez me donner votre réponse avec Monsieur Deschamps avant seize heures que je puisse les appeler et confirmer par un courrier, quelle que soit notre décision.

Il attend quelques secondes au cas où il y aurait des questions et se lève. Cela signifie que l'entretien est terminé. Deschamps et moi descendons l'escalier qui conduit à mon bureau. Sachant que je n'apprécie pas trop l'atmosphère enfumée du sien, il vient souvent y discuter. Il s'installe sur un des sièges visiteurs avant même que je ne sois assis.

— Que pensez-vous de cette salade ? De toute façon, Lasalle a déjà pris sa décision. Je crois que c'est à nous d'en tirer le meilleur parti possible. Rien ne vous empêche de profiter de cette mission pour approfondir les derniers audits que vous avez réalisés là-bas. Ça remonte à quand ?

— Hormis la mission « Douane » de janvier, Novembre pour la préparation des bilans.

Il se pince le lobe de l'oreille droite, signe d'intense réflexion.

— Très bien ! Maintenant que les bilans sont bouclés, ils vont un peu se relâcher. C'est le moment de leur tomber dessus sans prévenir.

— Bien Monsieur !

— Donc, vous êtes OK pour ça ? Je veux dire pour jouer les guides touristiques ? Surtout qu'avec une scientifique, vous n'allez pas rigoler tous les jours. J'espère seulement pour vous qu'elle n'a pas trop de poil au menton et qu'elle marche sans canne.

Ça, c'est bien du Deschamps ! Toujours délicat avec les femmes. J'attends le moment où il verra Natalie. Il va en tomber de sa chaise.

Il se lève.

— On se voit tout à l'heure directement chez Lasalle, à moins cinq.

La porte se referme toute seule et je me laisse glisser doucement dans mon fauteuil. Je suis incapable d'aligner deux idées cohérentes.

Le temps de récupérer, je décroche ma ligne directe.

Frappe rapide du numéro que je connais par cœur. Une sonnerie... deux...

— Ambassade des États-Unis, Natalie Lochlainn !

Je réponds sur le même ton.

— ASC, Jean Rhyne.

— Attends... je ferme la porte... voilà. D'habitude, tu n'appelles jamais le lundi. Tu as de la chance, je sors juste de réunion.

Je ménage mon petit effet.

— Le président a reçu la lettre depuis jeudi.

— Ah ! Je l'avais écrite mardi et je me demandais si l'ambassadeur allait la signer. Il n'était pas très chaud pour me laisser partir un mois. Le boss de la NASA lui a téléphoné et a fini par le convaincre. C'est pour ça que je ne t'en avais pas parlé. Je ne voulais pas te mettre sur le gril. Et co... comment ont-ils réagi ?

— C'est positif ! La décision définitive doit être prise à seize heures, mais je crois que c'est dans la poche. Le vice-président appellera sans doute lui-même vers seize heures trente.

Un petit silence, puis de nouveau la voix de Natalie pleine de soleil.

— Il appellera sur ma ligne directe. C'est moi qui répondrais. On prendra sans doute un rendez-vous, si possible pour demain en fin de matinée. Au fait ! Comment est-il ?

— Un peu froid, mais très courtois avec les dames. Au fait, pas de souci qu'il te drague, il est gay.

J'aurais été étonné que Nat n'en profite pas pour sortir une vanne.

— Oh ! Dommage, j'aurais pu conclure plus vite.

Son rire cristallin au bout du fil.

— Appelle-moi tout à l'heure avant de rentrer chez toi, je te dirais comment ça s'est passé.

— OK. Je t'aime Madame la Conseillère.

— Moi aussi Monsieur le *Bushman*.

Un petit bruit de bisous et elle raccroche.

J'avoue que pendant l'heure qui reste, je vais être incapable de faire quoique ce soit, trop de pensées et d'images se bousculent là-haut, à un point tel que je vais laisser passer l'heure

La sonnerie du téléphone me fait sursauter.

— Allo !

C'est la voix de Deschamps.

— Eh bien Rhyne, il vous faut un carton ou quoi ?

J’escalade les escaliers quatre à quatre et entre dans le bureau du patron en bafouillant des excuses.

Lasalle me coupe et me fait asseoir.

— Je viens d’en parler à René. Vous êtes donc d’accord pour doubler cette mission d’un audit ?

— Tout à fait Monsieur.

— Bien ! Je vais les appeler et nous allons essayer d’avoir un premier rendez-vous.

Il décroche et compose le numéro indiqué sur la lettre.

Une sonnerie...

— Allo !

— Bonjour Madame, Roger Lasalle, vice-président d’ASC, je vous appelle au sujet de votre demande d’assistance logistique pour votre mission en Afrique.

— ...

— Ah ! C’est vous-même qui... ! Très bien ! Me permettez-vous de vous mettre sur haut-parleur de manière à ce que mes collaborateurs vous entendent ?

— ...

— Merci Madame. Donc, outre moi-même sont présents, Monsieur Deschamps Directeur général adjoint chargé des finances et Monsieur Rhyne chargé de la coordination logistique de notre groupe.

La voix de Natalie très professionnelle. C’est tout juste si l’on décèle une pointe d’accent américain.

— Bonjour Messieurs ! Je suis Natalie Lochlainn ; elle a prononcé « Loughlin » à l’anglaise ; conseillère scientifique de Monsieur l’Ambassadeur. Je suis géophysicienne de formation et à ce titre ai été pressentie par la NASA pour cette mission.

À l’énoncé du pedigree de Natalie, je vois les sourcils de Lasalle et de Deschamps s’arrondir jusqu’au sommet du crâne. Il n’y a que moi qui n’ai pas réagi. Me serais-je trahi ?

Natalie poursuit :

— Qu’il me soit permis de vous remercier pour votre amabilité et la rapidité de votre réaction.

— C'était tout naturel Madame, nous avons juste pris le temps nécessaire à la réflexion avant de vous appeler. Nous sommes donc prêts à formaliser notre accord concernant votre demande, mais nous souhaiterions vous rencontrer au préalable. Pensez-vous que cela soit possible demain ?

La voix de Natalie.

— Sans aucun doute.

— En fin de matinée, disons onze heures trente et nous serions ravis de vous avoir à déjeuner.

Chacun entend le sourire dans la réponse.

— Entendu pour onze heures trente et... pour le déjeuner ce sera avec plaisir.

Lasalle se penche vers le combiné.

— Eh bien ! C'est entendu, à demain Madame, et bonne fin de journée.

— Au revoir Messieurs. À demain.

Un petit déclic, et la voix de Natalie disparaît, me reléguant dans le monde réel.

Je ne vais pas être plus efficace pour le reste de la journée qu'à son début.

Je ne suis déjà plus là, mais quelque part au-dessus de l'Afrique dans la cabine de première classe d'un DC 10 d'UTA. Natalie dort à côté de moi.

La matinée du lendemain est interminable. Chargé par la Direction d'aller accueillir Madame la Conseillère, je suis à la Réception du rez-de-chaussée avec un bon quart d'heure d'avance. Je fais les cent pas devant l'hôtesse ébahie de me voir si agité, moi si calme d'habitude. Enfin, je suppose que c'est comme ça qu'elle me voit d'ordinaire.

Par les grandes portes vitrées du sas d'entrée et les baies qui éclairent le hall d'accueil, je vois quelques passants défiler sur le trottoir. Comme toute rue d'un quartier d'affaires, elle ne s'anime vraiment que vers midi avec l'heure de la pause déjeuner. Pour un début mars juste avant le printemps, le soleil est de la partie, mais tout le monde porte encore gants et manteaux.

Mon cœur manque se décrocher lorsque je l'aperçois. Manteau

gris foncé, col relevé et ceinture nouée à la diable sur un tailleur-pantalon bleu marine. La bandoulière de son sac passée à l'épaule et une mallette de cuir à la main, elle avance le nez en l'air à la recherche du numéro de l'immeuble.

Je suis sur le point de sortir pour aller à sa rencontre, mais me rappelle juste à temps que je suis censé ne l'avoir jamais vue.

Ça y est, elle s'est repérée. De son pas de danseuse, elle passe le sas d'entrée dont les lourdes portes vitrées coulissent pour lui livrer passage.

Elle s'avance tout sourire vers le comptoir de la réception. Je sais qu'elle m'a vu, mais elle n'en laisse rien paraître, comme si je faisais partie du décor.

Je dois faire un effort considérable pour me contenter de la regarder comme une simple visiteuse alors qu'elle s'adresse à l'hôtesse de la Réception.

— Bonjour Madame, Natalie Lochlainn, j'ai rendez-vous avec Monsieur Lasalle votre vice-président.

Parfait ! Maintenant, je peux m'avancer vers elle et lui adresser la parole sans que cela paraisse suspect.

— Madame Lochlainn ? Bonjour Madame ! Je suis un collaborateur de Monsieur Lasalle, Jean Rhyne. Nous vous attendions.

D'un mouvement gracieux de l'épaule, elle fait passer son sac en arrière et me tend sa main dégantée. À son annulaire gauche, la « Pierre de Soleil » brille de mille feux.

Quelle imprudence, je lui ai pourtant dit que la monture n'était pas fiable et qu'elle risquait de perdre la pierre.

C'est sa façon à elle de me dire :

— « Nous allons être obligés de nous ignorer pendant tout ce rendez-vous, mais je veux que tu saches que je t'aime ».

Je n'ai qu'une envie, la prendre dans mes bras et l'embrasser, mais ses yeux bleus et son visage impassible sont suffisamment éloquents :

— « Nous sommes là pour le travail. »

D'un signe de la main, je l'invite à avancer et la guide vers les ascenseurs. La porte de la cabine s'ouvre. Je m'efface pour la laisser

entrer. Je sais que sitôt la porte de l'ascenseur refermée, je vais faire une bêtise et qu'elle ne va pas aimer. On ne mélange pas... Je n'ai pas le temps de réfléchir une seconde de plus, Sarah, un dossier sous le bras, se glisse entre les deux battants en train de se refermer et appuie sur le bouton du deuxième étage. Sarah est la secrétaire du DRH et il se trouve qu'elle est aussi mon amie. D'où le bisou qu'elle me claque sur la joue.

— Tu te fais rare ces temps-ci.

Une petite secousse, la porte s'ouvre et Sarah sort sur le palier sans se retourner.

— Bonne journée, passe me voir à l'occasion.

La porte de l'ascenseur se referme. Natalie semble perdue dans la contemplation du plafond de la cabine et son intérêt ne se dément pas jusqu'à l'arrivée au cinquième.

Je passe la tête par la porte du secrétariat où, comme à l'accoutumée, un bref signe de tête me donne le passage.

Je m'efface pour laisser passer Natalie et l'inébranlable Madame Lestrade tombe instantanément en catalepsie. Son index reste bloqué sur une des touches de l'IBM et la boule prise de folie se met à tourner à toute vitesse. Ce soir, « Madame Lasalle », comme tout le personnel l'appelle avec ironie, jurera que son patron avait rendez-vous avec une scientifique... de la planète Krypton. La preuve, elle porte une Kryptonite à l'annulaire gauche.

La boule de l'IBM est restée coincée et je ne vois rien d'autre à faire que de plonger à quatre pattes sous le bureau pour débrancher la machine.

Je me relève prestement, prélève un kleenex dans la boîte posée sur le bureau et m'essuie les mains. La corbeille à papier n'est pas loin. Même pas besoin de viser. Je me penche vers « Madame Lasalle ».

— Appelez Lucian. Il va vous arranger ça.

Pendant cet exercice gymnique de haute technicité, Natalie est restée impassible, son sourire diplomatique, celui sans les fossettes, plaqué sur son visage.

Je frappe pour nous annoncer, ouvre la porte et m'efface pour la laisser entrer. Messieurs Lasalle et Deschamps sont tous deux assis à

la grande table ronde de réunion au fond de l'immense bureau.

Ils se lèvent avec une simultanéité parfaite comme si tout à coup leurs confortables fauteuils étaient devenus des sièges de fakir hérissés de clous. Natalie s'avance vers eux et je n'ai même pas le temps de fermer la porte.

Elle se présente déjà.

— Messieurs ! Natalie Lochlainn – elle a prononcé Loughlin – merci de me recevoir.

Les « Messieurs » ne sont pas encore revenus de leur surprise. Il est clair que, comme tant d'autres, ils ont du mal à admettre que la jeune femme ravissante qui se tient devant eux puisse être la conseillère scientifique de l'ambassadeur des États-Unis. Celle-là même qu'ils avaient au téléphone hier soir.

La carte de visite professionnelle qu'elle leur tend et qui mentionne ses deux doctorats achève le K. O.

Du coup, j'ai une longueur d'avance et tandis qu'ils se présentent à leur tour, débarrasse Natalie de son manteau. Elle me remercie d'un sourire. Le premier depuis qu'elle est arrivée. Je me force à rester de marbre me contentant d'une petite inclinaison de tête. Outre le trouble que je ressens à la voir dans ce bureau où je suis moi-même rarement admis, j'éprouve plus que de la fierté à lire une admiration non simulée dans les yeux de mes patrons... y compris Roger Lasalle que l'on ne peut soupçonner d'avoir quelque attirance pour les femmes.

Nat est très belle et elle en impose. Sa chevelure blonde que pour une fois elle porte complètement lâchée, ce qu'elle ne fait jamais au travail, ressemble à la crinière d'or de Dana, la déesse reine de l'Irlande.

À l'invitation de Roger Lasalle qui à défaut de son trouble a surmonté sa surprise, tout le monde prend place autour de la table. Je ne laisse à personne le soin d'avancer la chaise de Natalie.

Elle accroche son sac au dossier, s'assied, met sa mallette sur ses genoux et en extrait quatre dossiers qu'elle pose devant elle. Elle attend manifestement que Lasalle lui donne la parole, ce qu'il fait dans l'instant.

— Madame ! Nous vous écoutons.

Un bref sourire, elle s'éclaircit la voix, fait passer un dossier à chacun, gardant un exemplaire pour elle.

— Merci Monsieur le Président. Monsieur l'Ambassadeur me charge de vous transmettre ses salutations et ses remerciements et je me permets de renouveler les miens.

Il nous fallait votre accord de principe avant de vous communiquer ces documents. Ils vous seront utiles pour comprendre l'objet et la teneur de ma mission et évaluer l'intérêt que cela peut représenter pour vous.

Pendant une demi-heure, s'appuyant sur les documents qu'elle vient de nous remettre et avec une maîtrise parfaite du sujet, Natalie expose à son auditoire ce qu'est une anomalie magnétique et les raisons pour lesquelles elle est chargée d'étudier de très près celle de l'Afrique centrale.

L'exposé terminé Natalie attend poliment d'éventuelles questions. Monsieur Lasalle reste silencieux, absorbé dans une intense réflexion.

— Ainsi, selon vous, il serait possible que ce genre de phénomène magnétique ait une influence sur l'environnement et en particulier sur les espèces végétales ?

Natalie lui fait la même réponse qu'à moi-même il y a trois semaines à Melbourne.

— Non, désolée ! Je n'affirme rien de tel. Je dis simplement que la concentration importante de végétation dans des zones correspondant à certains points particuliers de l'anomalie est remarquable. Je ne dis en aucun cas qu'elle y est liée. Seule une équipe de scientifiques qualifiés en biologie végétale secondée par des agronomes pourrait éventuellement répondre à cette question, mais ils ne pourront le faire qu'à partir de l'étude que je dois effectuer et qui leur servira de base de travail.

Un petit signe de tête de Lasalle et avec cet air madré que je lui connais bien, Deschamps demande :

— Vous seriez donc disposée à nous transmettre un exemplaire de votre rapport ?

La réponse de Natalie est sans ambiguïté.

— Du moins tout ce qui ne sera pas classifié.

Lasalle marque sa surprise par un froncement de sourcil.

— Ah ! Nous n’aurons pas certaines informations ?

Sourire rassurant de Natalie.

— Pas celles qui intéressent le Département de la Défense. Vous savez ! Compte tenu des équipements qu’ils sont appelés à mettre en œuvre, le magnétisme intéresse beaucoup les militaires. Rassurez-vous, tout le reste du dossier vous sera entièrement accessible et je resterai à votre disposition pour d’éventuels compléments d’information.

Elle marque une pause, attendant une remarque ou une question puis reprend.

— Tout ce que je viens d’exposer ainsi que les dispositions financières et matérielles dont nous avons déjà discuté est formalisé par un contrat-lettre valable en droit français et que Monsieur l’Ambassadeur a déjà signé. Le document se trouve en partie quatre des dossiers que je vous ai remis. Bien entendu, ce texte n’est qu’une proposition, mais s’il vous agréé en l’état, vous pourrez nous le retourner après y avoir apposé votre cachet et votre signature.

Lasalle se frotte le menton. À son regard et à sa mimique, je sais qu’il va me donner la parole.

— Une remarque Rhyne ?

À l’intérieur, tout au fond de ma poitrine, il y a comme un volcan prêt à entrer en éruption. Quatre ou peut-être même cinq semaines auprès de Natalie à lui faire découvrir ce monde dans lequel je vis. Je ne sais comment je peux bien y parvenir, mais je réponds d’un ton tout à fait neutre et à la limite... indifférent :

— La géophysique et le droit n’étant pas vraiment mon domaine de compétence, tout ce que je peux dire, c’est que dans la mesure où vous m’en chargerez, je peux garantir à Madame Lochlainn – sans y prendre garde, je viens d’utiliser le gaélique pour prononcer son nom : « Laurchklainn » – toute l’assistance qui lui sera nécessaire pour sa mission.

Ce qui signifie en langage diplomatique : « Ce n’est pas mon job et ça me gonfle, mais je suis payé pour ça et si vous me le demandez, je le ferai. »

Lasalle et Deschamps me connaissent bien. Je suis certain qu’ils

ont capté le message que je voulais leur faire passer et qui est bien entendu aux antipodes de ce que je pense.

Il faut que j'avance masqué par rapport à ma relation avec Nat. Je crois y être parvenu. Sauf que sans m'en rendre compte je viens de faire une gaffe.

Regard appuyé de Roger Lasalle. Sourcil interrogateur de René Deschamps. Dans l'instant, je ne comprends pas que c'est ma prononciation gaélique du nom de Natalie qui les fait réagir ainsi.

— Merci Monsieur Rhyne.

Sourire de Lasalle à l'adresse de Natalie.

— Ne vous fiez pas à l'air de Monsieur Rhyne, il ne paraît jamais très enthousiaste, mais, quelles que soient les missions qui lui ont été confiées, je l'ai toujours connu très efficace.

Natalie lui rend son sourire, mais avec une lueur d'inquiétude au fond des yeux que je suis sans doute seul à décrypter. Son regard redevient magnétique lorsqu'elle répond à Roger Lasalle en me dévisageant.

— Je n'en doute pas un instant et de plus, je trouve Monsieur Rhyne... comment dit-on en français... oui c'est ça... vraiment très rassurant.

Ses yeux ne me lâchent pas et deviennent franchement inquisiteurs.

— Seriez-vous Breton, Monsieur Rhyne ?

La question manque me laisser sans voix.

— Euh ! Oui... en quelque sorte, par mon père.

Je fronce les sourcils.

— Mais pourquoi cette question ?

Je n'ai jamais vu un tel sourire sur le visage de Natalie. Serait-elle contrariée ?

— Parce que vous venez de prononcer mon nom sous sa forme gaélique et comme il se trouve que je suis d'origine irlandaise, cela ferait de nous de lointains cousins.

Lasalle et Deschamps à l'accoutumée toujours très sérieux ont quelque peine à maîtriser un sourire. Il me semble même voir les épaules de Deschamps tressauter sous l'effet d'un rire muet.

Je dois fixer Natalie d'un air totalement inexpressif. Je viens de

réaliser la gaffe que j'ai commise et la façon magistrale et élégante dont elle l'a rattrapée.

Son regard incisif me dit : « Là, je crois que tu allais te vautrer, mais ne t'inquiètes pas on réglera ça plus tard. »

Elle achève d'un air détaché.

— Je n'aurais pu espérer meilleure escorte.

Je ne peux que répondre en inclinant légèrement la tête.

— Merci Madame.

Un ange passe.

Sur ce, Lasalle fait un rapide tour de table et, considérant le sujet épuisé, du moins pour aujourd'hui, invite tout le monde à passer des anomalies magnétiques aux anomalies gastronomiques.

S'adressant à Natalie :

— J'aurais voulu pouvoir vous inviter au Grand Vefour, mais il n'a pas encore réouvert. Il m'a donc semblé que le Meurice était le meilleur choix puisque cela vous rapprochera de l'avenue Gabriel.

Je lui laisse le privilège de tenir le fauteuil de Natalie alors qu'elle se lève, mais à personne d'autre le soin de l'aider à passer son manteau.

Il est un peu plus de midi trente lorsque l'ascenseur nous dépose dans le hall de réception. Au côté de Natalie avec laquelle il est en grande conversation, Roger Lasalle nous précède, René Deschamps et moi fermons la marche du petit groupe. C'est l'heure de la pause de midi et le moins que l'on puisse dire est que le hall ressemble un peu à une volière, mais à la seconde où nous apparaissions, la volière se change en nef de cathédrale. Toutes et tous se figent. Je crois qu'il y a longtemps, très longtemps que l'on a vu le président escorter une femme... et quelle femme ! De celles capables de le faire sourire. Elles doivent se compter sur les doigts d'une main. Dans tous les regards, sur tous les visages, la même question : « Qui est-elle ? ». Puis vient la deuxième question : « Mais que fait Rhyne avec eux ? »

Nous sortons sur le trottoir et avant que les doubles portes de verre du hall ne se referment, je peux entendre la volière du hall se remettre à bruir.

Le chauffeur de monsieur Lasalle est parfaitement synchro et la Mercedes se range à notre hauteur le long du trottoir. Tandis qu'il

tient la portière arrière côté gauche pour son patron, j'en fais autant pour Natalie côté droit. Elle en profite pour me frôler la main. Deschamps s'installe au volant et je monte à l'avant à côté de lui.

Malgré la circulation très dense à cette heure, le trajet jusqu'à la rue de Rivoli est bien court. Nous stoppons devant le Meurice, et avant même que la voiture ne soit immobilisée, je suis déjà dehors, la main sur la portière de Natalie. Deschamps tend les clés au voiturier et Roger Lasalle s'extrait tout seul de la berline tandis que je donne la main à Natalie pour sortir du véhicule. Elle passe à me frôler, et dans un souffle :

— Tu devrais postuler au « Secret Service », t'as le look.

Le Meurice est considéré comme un des joyaux des palaces parisiens et cette réputation n'est pas usurpée. À peine entrée, Natalie en a le souffle coupé et a toutes les peines du monde à cacher son émotion. Manifestement, elle ne connaissait pas et ne s'attendait pas du tout à ce qu'elle découvre.

Un siècle et demi d'Histoire et de luxe à la française vient de la prendre aux tripes. Moi qui la sais si sensible, et qui l'ai vue émerveillée à Fontainebleau, ne peut qu'admirer l'effort surhumain qu'elle fait pour rester impassible.

À l'entrée du restaurant dont le décor est somptueux, le maître d'hôtel qui a immédiatement reconnu monsieur Lasalle et qui vraisemblablement l'attendait s'empresse de nous guider vers notre table.

Le déjeuner va se dérouler tel qu'on peut l'imaginer dans un trois étoiles Michelin, mais ce qui est le plus remarquable n'est pas tant ce qu'il y a dans les assiettes pas plus que la conversation entre Natalie et Roger Lasalle qui évolue des techniques de culture de la canne à sucre au processus de formation des étoiles dans les nébuleuses. Non ! Ce qui est remarquable, c'est la façon de manger de René Deschamps.

Je ne l'ai jamais vu manger autrement que comme un goret et cela où qu'il soit. Sauf aujourd'hui. Les yeux rivés sur Natalie, il s'applique à imiter chacun de ses gestes. Elle le fascine. Il est vrai qu'il y a quelque chose de fascinant dans la façon dont elle mange. Aucune ostentation dans son port de tête, son maniement des

couverts et la manière dont elle porte les aliments à sa bouche. Aucune ostentation, mais un charme et une sensualité qui n'appartiennent qu'à elle.

Je crois que monsieur Lasalle a remarqué la métamorphose. Les regards qu'il glisse de Natalie vers Deschamps et de Deschamps vers Natalie, se passent de commentaire.

Le dessert est à l'unisson du repas, léger et savoureux. Ce qui doit être un peu moins léger c'est la note que Lasalle règle discrètement en glissant une simple carte de visite datée et signée sous la lampe de cristal sur le côté de la table.

Prévenu, je ne sais comment, sans doute un code entre le maître d'hôtel et Lasalle, le voiturier au volant de la Mercedes apparaît à la seconde même où nous mettons un pied dehors.

Comme prévu, nous déposons Natalie à quelques mètres de l'entrée de l'ambassade. Je descends le premier et lui ouvre la portière alors que Roger Lasalle la rejoint sur le trottoir.

— J'ai déjà donné les instructions nécessaires et nos meilleurs juristes sont sur votre proposition. Vous aurez notre réponse demain avant midi et sachez déjà que vous nous avez convaincus. Madame Lochlainn, c'était un plaisir.

— Le plaisir et l'honneur étaient pour moi et merci pour ce déjeuner. C'était absolument somptueux.

Elle prend congé avec un petit mot aimable tant pour Deschamps que pour moi-même, mais je suis le seul à capter le bref éclair de son regard lorsqu'elle me serre la main.

Tout le monde est déjà remonté en voiture sauf moi qui prends prétexte d'un problème de lacet défait pour m'attarder le temps qu'elle traverse.

J'en étais sûr. Juste avant de disparaître dans l'ambassade, elle se retourne et nous adresse un petit signe de la main.

Lorsque je boucle ma ceinture, Deschamps me jette un regard torve et démarre.

Le trajet retour s'effectue dans le silence le plus total. Monsieur Lasalle est plongé dans une intense réflexion.

Le retour au Siège se fait aussi rapidement que l'aller au Meurice et, depuis le parking en sous-sol, l'ascenseur nous amène directement

jusqu'au cinquième. Je ne peux décider de prendre congé de moi-même. Ce n'est qu'arrivé sur le palier du cinquième que le président sortant de sa cogitation remarque que je suis toujours là.

— Oh Monsieur Rhyne ! Excusez-moi, merci. René vous tiendra au courant, mais normalement on se voit demain.

Il me serre la main et continue vers son bureau.

Avant de disparaître dans le sien, Deschamps me regarde avec un sourire narquois.

— Breton, vraiment ! J'aurais plutôt parié pour Libano-Syrien.

Sa porte se referme, me laissant pantois dans le couloir. Je redescends lentement les marches qui me ramènent au quatrième. Était-ce un sous-entendu par rapport à ma gaffe ou une simple moquerie ? Avec Deschamps, on ne peut jamais savoir.

De retour dans mon bureau, je parviens tout de même à tenir une demi-heure sans décrocher le téléphone... le temps estimé pour que Natalie fasse un bref compte rendu à l'ambassadeur.

Une sonnerie, deux...

— Allô ! Monsieur Rhyne ?

— Lui-même Madame Lochlainn ! Comment avez-vous deviné que c'était moi ?

— À l'instant où le téléphone a sonné, mon petit doigt était en train de me dire que tu allais appeler.

— Tout s'est très bien passé, mais sans ta présence d'esprit je ne sais pas comment j'aurais pu faire pour expliquer ma prononciation gaélique de ton nom.

— Ils ne se sont doutés de rien et puis tu le sais bien, j'adore t'entendre prononcer mon nom de cette manière.

Un silence.

— Allô ! Nat... tu es toujours là ?

— Oui ! J'étais en train d'imaginer que tu m'embrassais.

— C'était exactement ce que j'étais en train de faire. Oh ! À propos...

— Oui...

— J'étais très heureux que tu portes ta bague, mais ce n'était pas très prudent. N'oublie pas que la monture n'est pas fiable. Tu pourrais perdre la pierre.

J'entends son sourire.

— Quoi ?

— Ne t'inquiète pas. J'ai fait changer la monture et j'ai demandé au bijoutier de la reproduire à l'identique. Pour rester fidèle à l'original, j'ai choisi de l'or gris comme tu me l'avais conseillé. Je voulais t'en parler, mais avec tous ces préparatifs, ça m'est sorti de l'esprit.

— Oh ! Eh bien, tu as fait vite.

— J'avais tellement hâte de la mettre. Je voulais que tout le monde la voie, que tout le monde sache que je suis aimée par un homme aussi merveilleux que la magnifique pierre qu'il m'a offerte.

— Cette pierre n'est pas à mon image Nat, mais à la tienne. Tu es belle comme un soleil.

— Arrête ! Je te l'ai déjà dit, les cloisons de mon bureau sont vitrées et mon assistante va me voir rougir. Déjà que tout le monde a remarqué la bague et qu'une de mes collègues m'a même demandé si j'avais un amoureux. Quand je lui ai répliqué d'un air étonné : « Non ! Pourquoi ? ». Elle m'a demandé : « Alors, pourquoi la portes-tu à l'annulaire gauche comme une bague de fiançailles ? ». Oh ! Je vais être obligée de raccrocher, j'ai de la visite. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Un déclic et la tonalité, je ne sais même pas si elle a entendu mon : « Je t'aime ». Je repose doucement le combiné, bascule le dossier de mon fauteuil et ferme les yeux. Je n'arrive pas à imaginer que dans une dizaine de jours nous serons assis côte à côte dans le vol UTA Paris/N'Djamena.

La Pierre de Soleil

J'avoue que je m'attendais à la voir arriver avec une tonne de bagages. Non ! Juste une valise de taille plus que raisonnable et sa mallette de cuir dans laquelle elle a dû ranger ses carnets et quelques dossiers.

Elle dénoue ses bras de mon cou et me rends mes lèvres. Ses yeux bleus pétillent de joie. Elle se mettrait à danser ou à sauter sur place que je n'en serais pas surpris. On dirait une enfant devant un sapin de Noël.

Elle me tient à bout de bras et me regarde comme si elle voulait mémoriser chacun des traits de mon visage et chaque détail de la tenue qu'elle ne m'a encore jamais vu porter.

— Alors c'est ça ta tenue de brousse ?

Une petite moue de déception.

— Je ne vois ni le chapeau ni le fouet !

— Pardon ?

Mon air ébahi doit être plus que comique. Elle rit.

— N'est-ce pas ainsi que sont équipés tous les aventuriers depuis qu'Indiana Jones a lancé la mode ?

Tandis que je dépose nos valises une à une sur le tapis de pesée, elle présente nos passeports et billets à l'hôtesse du comptoir d'enregistrement. La jeune femme au sourire stéréotypé demande :

— Vous voyagez ensemble ?

Nat me prend le menton et lui présente mon profil.

— Oui, bien sûr. Dites ! Vraiment, vous ne trouvez pas qu'il ressemble tout de même un peu à Indiana Jones... avec le chapeau, ce serait plus net.

Jusqu'à là très professionnelle, l'hôtesse a vraiment beaucoup de mal à garder son sérieux. Ses yeux la trahissent.

— Certainement Madame, avec le chapeau on ne pourrait s'y tromper.

Mimique triomphante de Natalie.

— Ah ! Tu vois. J'en étais sûre.

Jusqu'à ce que la réplique de l'hôtesse la cloue sur place.

— D'ailleurs, je vous avais prise pour Marion Ravenwood.

Le coup de pied que je reçois dans les tibias me dissuade de surenchérir. Elle se penche discrètement vers moi, mais de manière à être entendue de l'hôtesse.

— Si l'un de vous esquisse ne serait-ce que l'ombre d'un sourire, je choisis un siège à l'autre bout de la cabine.

Regard et mine imperturbable de l'hôtesse qui fait semblant d'avoir un problème avec son stylo.

— Sièges 1A et 1B, cela vous convient-il ? Ou dois-je... ?

— Ce sera parfait, et... compliment pour compliment, je suis certaine qu'avec les cheveux courts vous ressembleriez comme deux gouttes d'eau à Sylvia Kristel. Vous êtes l'incarnation même d'Emmanuelle. Vous êtes ravissante.

Le sourire et le regard qui appuient chaque mot sont si troublants que l'hôtesse en rougit. Sa main tremble un peu lorsqu'elle tend les cartes d'embarquement à Natalie.

— Merci Madame. La compagnie UTA vous souhaite un excellent voyage... Madame, Monsieur.

Je prends le bras de Nat et l'entraîne vers la zone d'embarquement et le contrôle de police.

— Dis-moi ! Tu l'as draguée ou j'ai rêvé ?

Elle tourne la tête vers moi et d'un petit air innocent.

— Ah ! Tu as remarqué... Elle était mignonne, non.

Elle éclate de rire et la moitié de l'aéroport se retourne vers nous.

Je la fixe interdit.

— Tu... tu as bu... ou tu as pris quelque chose ?

Elle s'arrête. Le regard de Natalie a fait place à celui de Madame la Conseillère.

— Je ne déteste pas boire un bon vin ou un bon alcool de temps en

temps, mais là je peux te l'assurer... je n'ai rien bu.

Le regard de Natalie revient.

— Mais par contre, je dois reconnaître... !

Ses yeux deviennent si doux, ses fossettes me sourient tendrement. C'est Natalie l'amoureuse, Natalie l'espiègle.

— Oui ! Je suis shootée. Shootée aux endorphines. Mon cœur va exploser.

Elle pose sa mallette, noue ses bras autour de mon cou et c'est le baiser le plus passionné jamais échangé dans un aéroport. La plupart des gens qui nous croisent sourient et une jeune fille nous fait même un petit signe amical.

Nat reprend sa mallette, moi la mienne. Nous approchons du guichet de police. Je prends son bras.

— J'espère que tu n'as pas l'intention de draguer le policier parce que là, je crains qu'il n'ait pas le même humour que l'hôtesse et que nous risquions quelques problèmes.

Elle me regarde, aussi sérieuse que la statue de la vertu.

— Surtout que là, je n'ai pas pris mon passeport diplomatique puisque je suis momentanément détachée à la NASA.

Elle rajoute :

— Ne t'inquiète pas ! Bien que j'ai envie de faire la folle, je ne le suis pas encore complètement. Même si je sais que les policiers français sont moins coincés que les policiers américains, j'évite quand même de les provoquer.

Les formalités passées, nous allons patienter dans le salon des « Première Classe ». Je range nos malles respectives dans le porte-bagages à côté de nos fauteuils.

— Je sais que la miniaturisation du matériel électronique a fait d'énormes progrès, mais je doute quand même que tout ton équipement de mesure tienne dans ta seule valise avec tes vêtements.

Elle ouvre sa mallette et en retire un petit dossier qu'elle vérifie avant de le remettre en place.

— Non bien sûr. Tout a été embarqué, en bagages accompagnés, sans mention de la NASA. J'ai les accréditations tchadiennes, camerounaises et gabonaises. Tout est OK et ne t'inquiète pas non plus pour demain, on a vérifié. Mon matériel...

Elle rit.

... et ma deuxième valise entrent bien dans votre Piper Aztec.

Elle a débité sa *check-list* avec un petit sourire sachant combien je suis méticuleux. Trop parfois au point d'en être un peu lourd.

J'essaie maladroitement de justifier ma manie de tout vouloir contrôler.

— Je préfère être sûr parce que Zorro ne plaisante pas avec la sécurité.

Elle hausse les sourcils, interdite.

— Zorro ! Qui est Zorro ?

À mon tour de rire à la tête qu'elle fait. Elle se demande si je n'ai pas déjà pris un coup de chaleur.

— Zorro est le surnom de notre pilote. On ne sait plus trop qui le lui a donné, mais c'est parce qu'il a la réputation d'arriver pile pour dénouer des situations parfois difficiles et d'être capable de poser son avion n'importe où. C'est le meilleur pilote de toute l'Afrique Centrale et il connaît le Tchad comme sa poche.

Natalie se détend.

— C'est rassurant parce que je te l'avoue, je n'aime pas trop voler sur de petits avions, même avec deux moteurs.

— Tu verras, demain on décolle à l'aube. Parce que dans la journée la chaleur génère des problèmes de portance. Un lever de soleil à trois mille mètres est une expérience que tu n'oublieras pas de sitôt et je suis sûr que tu en redemanderas.

Les annonces nous informent que l'embarquement a commencé, mais nous avons le temps. Les « Première Classe » embarquent en dernier.

Nat revient à la charge.

— Zorro... Zorro ! Ce monsieur a bien un nom tout de même. Je ne m'imagine pas demain la main tendue : « Bonjour Zorro »... de quoi aurais-je l'air ?

Je suis bien embarrassé.

— Ben ! C'est-à-dire... oui... Il a certainement un nom, mais personne ne le connaît et tout le monde l'appelle Zorro.

Nat hoche la tête.

— OK ! J'attendrais que tu fasses les présentations. Quoi ?

Qu'est-ce que j'ai dit de si drôle ? Pourquoi ris-tu ?

— Parce que je n'aurais rien à faire. C'est lui qui va s'avancer vers toi la main tendue : « Salut ! Moi, c'est Zorro... et vous ? » Serre-lui la main et réponds-lui : « Salut, moi c'est Natalie ! » et l'affaire sera bouclée.

Natalie prend un air résigné.

— C'est vrai ! Ce soir, je change de planète. Autant m'y faire tout de suite.

*

Un peu plus de quatre heures de vol qui ont passé si vite. Le DC-10 amorce déjà sa descente sur N'Djamena. Arrivée prévue à 16 h 45 en heure locale. Il reste donc un peu moins de deux heures avant que la nuit tombe. Le temps de faire un rapide tour de ville pour que Nat puisse avoir un aperçu de la capitale et nous rejoindrons ensuite le Novotel « La Tchadienne » où nos chambres sont réservées.

Par l'intercom de bord, la voix désincarnée de notre hôtesse nous annonce l'arrivée imminente sur N'Djamena. Natalie prend ma main et la serre très fort. Aucune appréhension dans son geste, juste me dire son excitation et sa joie de passer cinq semaines avec moi sur ce continent qui n'est encore pour elle qu'un monde imaginaire.

Elle se penche à mon oreille et son odeur monte jusqu'à moi, un cocktail si doux d'amour et de tendresse.

— Je pense très fort à Peter. Nous aurons tellement d'histoires magiques à lui raconter à notre retour.

Un coup d'œil par le hublot et elle revient à son propos.

— Sans compter celles qu'il voudra qu'on lui répète mille et une fois. Il ne cesse de parler d'Afrique depuis qu'il a fait ta connaissance et il lit sur le sujet, tout ce qui lui tombe sous la main.

Elle m'embrasse dans le cou et reste blottie contre moi.

— J'en profite encore un petit peu parce que dès que nous aurons atterri, il faudra que nous gardions nos distances par rapport à tes collègues.

Elle rajoute avec une intonation plus rauque dans la voix.

— Sauf la nuit quand tu viendras me rejoindre.

Je ne peux retenir un petit rire que Nat me fait payer aussitôt en me pinçant un téton à travers ma chemise.

— C'est la perspective de faire l'amour avec moi qui me vaut ce rire moqueur ?

— Non ! Aïe, lâche mon téton. C'est que tu puisses croire que les plantations sont des paradis et ceux qui y travaillent des anges. Nous n'aurons pas plutôt atterri que toutes les sociétés du groupe se délecteront de la nouvelle que Jean Rhyne voyage avec une magnifique femme blonde et qu'elle est sûrement sa maîtresse. Et patati et patata...

Le visage de Nat se rembrunit.

— Ah bon ! Et cela n'aura pas de conséquence ?

Je la rassure.

— Aucune ! Et de toute façon, tu ne pourras pas empêcher les gens de jaser d'autant que nous serons certainement logés dans la case VIP de chaque plantation. Il n'y a pas d'autre hébergement possible et ce ne sera pas la première fois que des messieurs et des dames occuperont les cases de passage en même temps. De toute façon, chaque chambre est totalement indépendante avec ses propres toilettes et sa propre salle de bain, un mini hôtel en quelque sorte.

Natalie étouffe un petit rire.

— Ah bon ! Je suis rassurée, cela m'aurait ennuyée de partager ma salle de bain avec un inconnu. Le même lit je veux bien, mais pas au-delà.

Nous partons dans un fou rire interrompu par l'hôtesse qui annonce un atterrissage imminent aussitôt confirmé par la sortie des aérofreins.

L'avion se met à vibrer et nous entendons distinctement le bruit des pompes hydrauliques qui commandent les volets. L'avion perd rapidement de l'altitude. Natalie colle son nez au hublot et sans s'en rendre compte me broie la main et me secoue le bras.

— Regarde, mais regarde ! C'est incroyable.

Pour avoir fait ce vol des dizaines de fois, je sais ce qu'elle voit.

En approche côté « Cameroun », l'avion survole la petite ville de Kousséri. Il descend sans que l'on aperçoive encore la zone dégagée qui d'habitude précède la piste. Nous sommes à trois cents mètres au-dessus de petites maisons de torchis et de ruelles dans lesquelles on aperçoit les gens le nez en l'air et des enfants qui courent pieds nus

dans la poussière. Tout à coup, très vite, nous passons le ruban argenté du Logone²⁰. L'avion descend encore et Natalie me broie les phalanges. Il est vrai que pour quelqu'un qui fait cet atterrissage pour la première fois, la sensation est prégnante. Nous devons être à cinquante mètres à peine au-dessus des toits.

Et tout à coup, sans transition, plus de maisons. La piste est là. Les roues de l'appareil touchent immédiatement avec ce crissement caractéristique de la gomme malmenée qui précède le tonnerre des réacteurs sur « *full reverse* ». Sous l'effet de la décélération, l'avion vibre fortement puis tout s'apaise. Nous ne roulons pas très longtemps. L'avion s'immobilise ensuite devant un bâtiment quelque peu fatigué dont l'enseigne estropiée nous indique : « À rop rt nternati nal de N'Dja éna ».

Natalie reste le nez collé au hublot, complètement sidérée par ce qu'elle vient de voir et par la scène qui se déroule sous ses yeux.

Tandis qu'un camion-passerelle brinquebalant s'approche de l'appareil, un de nos stewards ouvre la porte extérieure de façon à permettre à l'engin de déployer une passerelle hydraulique à la stabilité douteuse pour la positionner contre l'avion.

Natalie m'interroge du regard : « C'est par là que nous allons descendre ? »

À ce même moment, une troupe d'une quinzaine de soldats dépenaillés, mais armés jusqu'aux dents se déploie autour de l'appareil. Procédure habituelle pour les voyageurs familiers de ce vol, pas pour Natalie dont l'inquiétude grandit visiblement. Tout en récupérant nos mallettes dans les coffres à bagage, je lui fais un petit signe rassurant. Le sourire timide qu'elle m'adresse doit signifier que je ne l'ai pas tout à fait convaincue.

Les passagers de première classe descendent d'abord et nous sommes donc les premiers à nous engager sur la passerelle qui tangue un peu sous notre poids.

Visiblement, Nat n'en mène pas large, mais je tiens son bras fermement et elle me suis courageusement jusqu'en bas des marches pour faire enfin son premier pas sur la terre d'Afrique.

Je l'avais repéré tout à l'heure en descendant, Hissène le chauffeur

20 Le Logone : Rivière frontière entre le Cameroun et le Tchad.

et homme à tout faire de la Direction de la SST – Société Sucrière Tchadienne – est bien là au pied de la passerelle accompagné d'un tout jeune homme. Son « petit » sans doute. C'est ainsi que l'on appelle un peu partout en Afrique l'apprenti d'un chauffeur confirmé. Non rémunéré par l'Entreprise, il dépend exclusivement du « grand frère » chargé de le former et de le nourrir en échange d'une disponibilité permanente.

Hissène s'avance vers nous et nous salue avec cette voix et cet accent inimitable particulier aux Toubous.

— Monsieur Rhyne, Madame « Louglin », soyez les bienvenus à N'Djamena.

Mon nom a été épargné, mais il a complètement massacré celui de Natalie bien trop déconcertée par tout ce qui l'entoure pour s'en formaliser. Elle qui pensait débarquer sur une autre planète... elle est servie. Tout ce monde qui s'agglutine au pied de la passerelle, les voix gutturales, la chaleur, les odeurs. Elle vient de sauter à pieds joints dans la quatrième dimension.

Un signe de tête d'Hissène et le jeune homme qui l'accompagne nous ouvre le passage vers un petit bâtiment qui jouxte celui de l'aéroport.

Le salon VIP est le seul local à être climatisé... enfin en principe. Parce qu'aujourd'hui... constat désabusé d'Hissène :

— La clim est « gâtée ».

Il nous installe sur des banquettes affaissées au tissu poussiéreux et nous demande nos passeports, nos ordres de mission et nos tickets de bagages puis disparaît rapidement par une porte dérobée.

Il fait deux fois plus chaud à l'intérieur qu'au pied de la passerelle et la quasi-totalité des fenêtres ou de ce qu'il en reste, étant occultée par de grands panneaux de contreplaqué, seule une partie du local est éclairée. Au fond, dans la pénombre, les vestiges d'un bar et quelques fauteuils au skaï éventré rangés le long du mur.

Natalie roule des yeux effarés et n'ose poser la moindre question. Je me dis que j'aurais dû être plus précis pour lui décrire l'environnement qu'elle allait rencontrer.

De peur de se salir, elle est assise sur une demi-fesse au bord de la banquette. Je me penche vers elle avec le sourire du « collègue »

parfaitement décontracté pour qui tout va bien.

— Hissène est le chauffeur de la Direction chargé de l'accueil VIP. Il est parti faire viser nos passeports et récupérer nos bagages. Il ne devrait plus tarder.

Je rajoute hyper rassurant :

— Il est très efficace.

Elle me regarde avec le sourire contraint de quelqu'un qui se demande si elle ne va pas refaire le chemin en sens inverse et courir se réfugier dans l'avion.

Je n'ai pas le temps de lui dire la petite phrase dont elle semble avoir le plus grand besoin qu'Hissène est déjà là avec son « petit ».

Il nous rend nos ordres de mission dûment tamponnés et nos passeports avec un visa d'affaires valable quinze jours.

J'aide Natalie à se relever.

— On y va. Les bagages sont chargés. Je suppose que vous n'aurez rien contre une bonne douche, mais juste avant, je vous propose un petit tour de ville.

Je lui fais un clin d'œil pour appuyer mon passage au vouvoiement qui, désormais entre nous, sera de rigueur en public. J'ai envie de rajouter que nous pourrions nous tutoyer en faisant l'amour, mais compte tenu de l'état de sidération dans lequel elle se trouve, je crains fort que ma plaisanterie ne tombe complètement à plat.

Dehors, rangés le long du trottoir ou ce qui en tient lieu, un Nissan Patrol blanc aux vitres teintées et juste devant, un pick-up double cabine Toyota à l'arrière duquel sont chargés nos bagages que « le petit » s'apprête à bâcher pour leur épargner autant que faire se peut la poussière de latérite des rues de la ville.

Pour la première fois depuis que nous avons franchi la porte de l'avion, Natalie a une réaction autonome et je dirais professionnelle.

— Excusez-moi !

Elle lâche mon bras et se dirige vers l'arrière du pick-up.

Abdel – c'est le nom de l'apprenti – suspend son geste.

D'un rapide coup d'œil, Nat vérifie que tout son matériel est bien là et en bon état. Deux grosses malles métalliques, deux autres à peine plus petites, deux mallettes et une Delsey bleue... sa deuxième

valise. Elle vérifie l'intégrité des serrures, puis se tourne vers moi. Ça y est, elle a enfin émergé de l'état de transe dans lequel elle était plongée depuis la sortie de l'avion.

— Et nos bagages ?

Je lui souris.

— Dans le Patrol ! Votre matériel va être stocké et gardé en lieu sûr pour la nuit dans un entrepôt de la Société. Nous le retrouverons demain matin au chargement avant de décoller pour la plantation.

Hissène s'installe au volant et nous montons tous deux à l'arrière sur la vaste banquette du Patrol dont la clim, elle, n'est pas défaillante. Les deux véhicules démarrent en même temps et se suivent jusqu'à ce que nous abordions les quartiers résidentiels en bordure du Logone que nous avons survolé tout à l'heure. Le pick-up continue tout droit tandis que nous obliquons sur la gauche vers le centre-ville. Les rues y sont de plus en plus animées et Hissène est bientôt obligé de se frayer un passage à coup de klaxon dans une foule bigarrée et bruyante. Dans un vacarme de pétarades de moteurs mal réglés, piétons, mobylettes et voitures brinquebalantes se mêlent, se croisent et s'entrecroisent au mépris des règles de circulation les plus élémentaires.

Natalie est fascinée par le spectacle. Je me penche vers elle.

— J'ai demandé à Hissène de faire un tour en ville avant que la nuit tombe pour que vous ayez une idée de ce qu'est la capitale du Tchad.

Par-dessous sa veste qu'elle a posée entre nous sur la banquette, je prends sa main discrètement. Je suis tellement heureux d'être là avec elle... j'ai besoin de m'assurer que je ne rêve pas. Ses doigts répondent à la pression des miens... c'est l'instant parfait.

Nous sommes sur l'avenue de Gaulle et quelques centaines de mètres après la mosquée, le Patrol tourne à gauche et se gare devant une boutique un peu différente de celles construites de bric et de broc qui bordent chaque côté de la rue. « Bijouterie Alassane N'Diaye »

Je lui explique.

— C'est le quartier sénégalais... je voudrais vous présenter quelqu'un.

Elle esquisse un geste pour prendre ses affaires.

— Non, laissez ! Vous n'en aurez pas besoin et Hissène reste dans la voiture.

Je l'aide à descendre.

Le contraste avec l'air climatisé du véhicule est saisissant. Nous sommes instantanément enveloppés de chaleur et de poussière, mais cet instant est bref. La guidant par le bras, je l'amène devant la boutique dont la porte vitrée s'ouvre toute seule. Nous étions manifestement attendus. Le jeune garçon qui nous a ouvert referme derrière nous et d'un signe de la main nous invite à avancer.

Il fait sombre dans la boutique, sombre et frais. En dehors de quelques appliques à l'éclairage plus que chic, les seules zones de lumière sont les présentoirs à bijoux qui débordent de pectoraux, colliers, broches, bagues et bracelets d'or et d'argent.

Une voix de basse sort de l'ombre.

— Jean, mon ami !

Il est si noir que ni Nat ni moi ne l'avions vu.

Drapée dans un boubou bleu nuit, une gigantesque silhouette s'avance. Il a peut-être les cheveux grisonnants, mais doit faire deux mètres et peser près de cent-vingt kilos.

— Ah ! Quand Hissène m'a dit la semaine dernière que tu serais de passage à N'Djamena, je savais que tu viendrais me voir.

Je prends la main de Natalie pour qu'elle s'avance.

— Bonjour Alassane, je te présente Natalie.

Il se tourne vers elle. L'émotion perce dans sa voix.

— Jean... Jean ! Tu me l'as amenée.

Ses grands yeux noirs fixent les grands yeux bleus de Nat, ses grosses lèvres et ses grandes mains tremblent.

Il fait alors un geste que jamais les Africains ne font envers une femme sans y être invités. Il avance sa main, prend la petite main blanche de Natalie dans sa grosse patte noire et l'élève dans la lumière. Le diamant luit d'un bref éclat. Le regard d'Alassane va de la pierre au visage de Nat.

— Tu vois Jean ! C'est sa pierre. J'étais sûr que c'était elle.

Sa main dans la main du géant Natalie est complètement perdue. Ne sachant quel comportement adopter, elle cherche mon regard. Elle y lit mon bonheur de la voir ici et maintenant, si belle, si rayonnante

que tous les bijoux des présentoirs paraissent bien ternes comparés à l'or de ses cheveux, aux opales de ses yeux, à la douceur de son visage.

Son sourire répond au mien et elle abandonne sa main dans la grosse main noire du géant qui nous entraîne au fond du magasin. Alassane nous fait pénétrer dans une pièce aux fenêtres masquées par de lourds rideaux soigneusement tirés pour garder la fraîcheur que dispense généreusement un immense climatiseur. Au sol, d'épais tapis au milieu desquels trône une grande table basse entourée de fauteuils et canapés jonchés de coussins de velours finement brodés.

La pièce est grande, peut-être autant que la boutique, mais il a suffi qu'Alassane y pénètre pour que tout à coup elle rétrécisse.

Le jeune garçon est resté sur le seuil. Un ordre bref en wolof²¹ et il disparaît.

— Mes amis ! Aujourd'hui est un grand jour. Jean a amené Natalie... la fille du soleil.

Il a rendu sa main à Natalie, mais la contemple toujours comme la huitième merveille du monde.

— Assieds-toi près de ton homme.

Il nous désigne un canapé et s'assied en face de nous étalant majestueusement son boubou autour de lui. Il sourit à Natalie. Son visage d'ébène est illuminé de plaisir.

— Merci d'être venue jusqu'à ma maison. Tu y seras toujours la bienvenue.

Je regarde Natalie du coin de l'œil. Malgré son air perdu, je la sens très attentive.

La voix d'Alassane est si basse qu'elle emplit tout l'espace et semble résonner dans nos poitrines.

— Aujourd'hui est un grand jour comme voudraient vivre tous mes frères les Forgerons²².

Autrefois, nos ancêtres faisaient parler les « étoiles de la terre » et nous avons cru ces temps révolus. Grâce à toi « La femme aux cheveux d'or » et à mon ami « l'Africain blanc » je sais maintenant

21 Wolof : Langue parlée au Sénégal et au sud de la Mauritanie.

22 Forgerons : Caste de l'Afrique de l'Ouest à qui l'on attribue des pouvoirs magiques et divinatoires qu'ils reçoivent avec leur initiation pour tout ce qui est minéral : pierres, roches ou métaux.

que les esprits étaient seulement silencieux.

Il s'interrompt. Le jeune garçon est de retour avec un grand plateau de cuivre chargé d'une théière et de trois tasses serties dans des supports de laiton ciselés. Il dépose le tout sur la grande table basse et repart tout aussi silencieusement qu'il est venu.

Avec des gestes délicats dont on croirait incapables une si grande carcasse et de si larges mains, Alassane sert le thé et présente une tasse à chacun.

Il se tourne vers Natalie.

— Je savais que Jean était de passage à N'Djamena et qu'il viendrait me voir, mais ce que j'ignorais c'était que tu l'accompagnais.

Il porte la tasse à ses lèvres et boit ou plutôt aspire une gorgée de thé... bruyamment, comme le font tous les Africains, pour disent-ils, mieux en savourer le parfum et le goût.

Il pose sa patte sur mon genou.

— Alors Jean ! Je vois que tu ne lui as rien dit. C'est important qu'elle connaisse l'histoire de ce diamant.

Il tapote la place à côté de lui sur le canapé.

— Vient t'asseoir près de moi Natalie, ton homme est trop timide. Moi je vais te raconter.

Il achève son thé dans un bruit d'aspiration satisfait, repose sa tasse et reprend les deux mains de Natalie venue le rejoindre.

Elle me regarde affectant un air courroucé.

— Alors ! Comme ça, tu me caches des choses.

Puis se tournant vers Alassane à qui elle a définitivement abandonné ses mains :

— Allez, Alassane ! Racontez-moi tout.

Heureux de pouvoir raconter l'histoire dont il sait qu'elle va devenir une légende, de sa belle voix grave, Alassane commence son récit par un claquement de langue.

— Je crois que je connais Jean depuis trois ans maintenant. La première fois qu'il est entré dans ma boutique, c'était pour acheter une gourmète pour l'anniversaire de sa fille. Tous les Blancs de N'Djamena viennent acheter leurs bijoux chez moi, car je peux leur reproduire n'importe quel modèle. Donc je connaissais tout le

monde, mais lui je ne le connaissais pas, car il ne vivait pas ici. J'ai vu tout de suite qu'il n'était pas comme les autres Blancs... ces gens qui croient que tout leur appartient. Il avait une passion pour les belles pierres et les bijoux d'exception. Nous pouvions en parler pendant des heures. Je n'avais encore jamais connu de Blanc comme lui. On a sympathisé et un jour je lui ai dit : « Toi mon ami, tu es Blanc dehors, mais tu es Noir dedans ».

Regard étonné de Natalie qui n'interrompt pas Alassane. Je lui dirai ce que signifie « Blanc dehors, Noir dedans ».

— Chaque fois qu'il venait à N'Djamena, il passait me saluer même s'il n'avait rien à acheter.

Au début, il ne parlait pas beaucoup, mais il savait écouter. Ça, c'est la façon des sages. Je savais que c'était un sage, mais je ne savais pas que c'était lui le grand chef du sucre qui venait de Paris expressément pour contrôler le travail à Sanahra.

Sans retirer ses mains de celle d'Alassane où elle a l'air de les trouver si bien, Natalie se tourne vers moi et sourit au « Grand chef du sucre ».

Alassane reprend le fil de son histoire.

— Avec les mois et les années, Jean était devenu mon ami. Mais plus je le connaissais, plus je voyais que mon ami était un homme triste. J'avais remarqué ça depuis le début. C'était un homme bon qui me parlait souvent de sa famille, mais c'était un homme seul et accablé, comme si son esprit était en prison. Pour alléger sa souffrance, j'aurais voulu parler avec lui de ce qui mangeait son âme, mais c'est difficile quand tu as du respect pour un homme. Je priais mes ancêtres pour qu'ils enlèvent ce poids de son cœur.

Et puis, il n'y a pas si longtemps ! Jamais je n'oublierai ce jour du mois de janvier où il est entré dans ma boutique. Je savais qu'il devait venir parce qu'il m'avait appelé de Paris. Il m'avait dit : « Alassane, je vais venir te voir, il faut que tu me trouves un diamant comme personne n'en a jamais vu. Ce n'est pas une question de grosseur parce que je n'aurais pas les moyens pour le payer. La seule chose que je veux c'est que cette pierre soit une pierre vivante. Parce qu'elle est destinée à une personne qui est l'espoir, la joie et la vie. »

Jamais je ne l'avais entendu parler comme ça et je n'ai pas

compris tout de suite. C'était comme si le soleil et toutes les étoiles du ciel étaient entrés avec lui. Quelque chose lui avait rendu la vie. Sa voix et son regard étaient changés. Il n'était plus « Le mort qui marche » comme nous disons en Afrique pour parler de ceux à qui le malheur a mangé le cœur.

Alassane ferme les yeux un instant comme pour se rappeler ce moment. Il a de si grosses mains qu'il ne sent même pas que Natalie est en train de les lui broyer. Deux grosses larmes roulent sur ses joues, jusqu'à ses fossettes. Alassane ouvre les yeux, il voit les larmes de Natalie.

— Pleure ma fille, pleure encore. Tes larmes sont comme la pluie sur la savane. Elles sont la vie.

Nat se tourne vers moi, ses yeux sont noyés de larmes et pleins d'amour. Alassane caresse ses petites mains avec ses grosses pattes. Il poursuit :

— Tu sais ma fille, j'avais trop envie de lui demander d'où venait son bonheur, mais je ne pouvais pas lui poser la question. Ce n'était pas correct.

Alassane rit. Son rire roule comme le tonnerre et emplit l'espace. Natalie si près de lui devrait en être effrayée, mais il n'en est rien. Le rire du géant noir sèche ses larmes comme le vent chasse les nuages sur la savane.

— Alors tu vois ma fille, je n'ai pas eu besoin de demander. J'ai seulement attendu. Il était tellement heureux, que lui si discret dans la tristesse pouvait enfin partager sa joie avec son ami.

Alassane ressert à chacun une tasse de thé. Il est si content que jamais il n'a fait autant de bruit en buvant.

Il repose sa tasse sur le plateau. La fête est dans ses yeux. Se frottant les mains, il dit :

— Il ne m'a pas parlé tout de suite de toi. Il m'a d'abord répété ce qu'il m'avait déjà dit au téléphone depuis Paris.

Il était comme un enfant, il était fou et il m'a dit : « Mon frère, je cherche la pierre unique pour une personne unique. Tu connais des diamantaires à Bangui. Dis-leur de t'envoyer leurs plus beaux diamants. »

Puis il est redevenu un peu sage et a rajouté : « Dis-leur aussi que

je comprendrais s'ils ont besoin de garanties. Ce n'est pas un problème, je les trouverais ».

Natalie se tourne vers moi désorientée, mais surtout inquiète. La suite la rassure.

— Tu sais ma fille – dit Alassane – j'ai ri et je lui ai rappelé que d'habitude c'étaient les Blancs qui étaient logiques et que s'il voulait que je l'aide il fallait d'abord qu'il me parle de la personne pour qui il cherchait ce bijou exceptionnel.

Il fixe Natalie dans les yeux

— Et il a commencé à me parler de toi. D'abord, sa parole a été comme un ruisseau qui court dans les rochers de la montagne. Le ruisseau grossit parce qu'il en rencontre d'autres et il devient une rivière puis un grand fleuve qui va vers la mer et que plus rien ne peut arrêter. Le ruisseau, la rivière et le fleuve c'étaient les émotions de Jean quand il parlait de toi. Rien ne pouvait plus les arrêter. Tu étais le miracle qui lui avait redonné la vie.

Alors avec ses mots il a créé ton image. Tu es venue, tu étais là, devant nous avec ton visage comme ceux qu'on voit dans les églises des chrétiens, tes yeux bleus et tes cheveux d'or. Tu étais là avec l'amour dans ton cœur, l'amour qui a redonné la vie à mon ami.

Il se tait un instant et me regarde. Je ne sais plus où me mettre, mais je sais qu'il a raison. Il doit continuer à raconter à Natalie l'histoire de « La Pierre de Soleil ». Il me fait un petit signe et de nouveau se tourne vers elle.

— Lorsque Jean a eu fini de parler, de dire les mots qui t'ont créée, la lumière est venue dans ma tête et avec la lumière j'ai vu la pierre. Je me suis souvenu.

Je lui ai dit de s'asseoir. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine de téléphoner à Bangui que j'avais exactement ce qu'il cherchait. Je suis parti fouiller dans ma réserve et cinq minutes plus tard je suis revenu avec un petit sachet en pagne. J'ai ouvert le sachet et mis la pierre qu'il contenait dans la lumière sur un présentoir. Je crois qu'il aurait fallu que tu voies la tête de Jean et sa déception.

Il a examiné la pierre de toutes les façons et...

J'interromps Alassane.

— Pardon de te couper la parole, mon ami, mais je crois que nous

devrions téléphoner à l'hôtel parce que l'heure passe et je ne voudrais pas qu'ils donnent les chambres à d'autres personnes s'ils ne nous voient pas arriver.

Alassane frappe dans ses mains puis sur son front.

— Bien sûr, tu as raison. Tiens le téléphone est juste sur la table là-bas et il y a une liste de numéros avec celui du Novotel. Mais avant que tu les appelles, je voudrais savoir si vous pouvez me faire le plaisir de rester manger le Tiep bou Dien²³ ce soir. Les femmes préparent et ce sera prêt dans une heure.

Peut-être que tu peux leur dire que vous viendrez vers vingt-deux heures, pas plus tard, parce qu'il faut vous reposer. Vous avez fait un long voyage et vous partez demain matin très tôt.

Je demande à Natalie :

— Tu es d'accord pour le Tiep bou Dien ? C'est un plat typiquement sénégalais. Tu verras, c'est délicieux.

Elle me répond par un sourire et un clignement d'yeux d'approbation. Elle a un peu l'air de « planer ».

— Est-ce que ça va ? Tu es fatiguée ?

— Un peu étourdie. C'est beaucoup d'émotions.

Je lui fais un petit bisou sur la joue. Les effusions en public ne sont pas de mise chez les Africains.

J'appelle le Novotel. Explique notre retard...

Je raccroche et rassure Alassane.

— Tout est OK et c'est d'accord pour le Tiep bou Dien, mais j'aimerais qu'Hissène puisse rentrer chez lui. Il pourra garder la voiture et nous prendre demain à six heures au Novotel sans oublier d'aller chercher l'assistant de Natalie devant l'ambassade américaine. Il y a juste nos bagages à récupérer.

Un signe de tête d'Alassane. Il se lève, va vers la porte, donne quelques instructions et revient s'asseoir près de Natalie.

— Tout est arrangé. Vous me faites vraiment un très grand honneur. Merci beaucoup, mes amis.

Cette fois, c'est Natalie qui lui prend les mains. Elle ignore qu'en Afrique une femme ne prend pas l'initiative de ce genre de geste. Alassane sait bien qu'elle est Américaine et ne s'en formalise pas.

23 Tiep bou dien (wolof) : Riz au poisson

Malgré tout, je crois que si c'était possible on le verrait rougir.

Elle lui demande :

— Je voudrais bien connaître la suite de l'histoire. Pourquoi Jean a-t-il été déçu ?

Alassane se tourne vers moi.

— Vas-y Jean raconte !

Je fais un geste de la main vers lui.

— Qui d'autre pourrait le faire mieux que toi ? C'est toi qui as su que cette pierre était pour elle alors même que tu n'avais jamais vu Natalie. C'est donc à toi de lui expliquer. Parle, nous t'écoutons, mon ami !

De ce geste élégant qu'ont les Africains, Alassane ramène un pan de son boubou sur ses genoux.

— C'est vrai ! Jean était déçu. J'ai vu ça tout de suite à sa tête. La pierre était brute, elle ressemblait à un gros caillou et c'était très difficile de voir ce qu'elle deviendrait une fois taillée. Je l'ai assuré que je ne me trompais pas, que la pierre était très belle, que sa pureté et sa couleur étaient magnifiques et qu'elle dépasserait même tout ce qu'il pouvait imaginer. Je lui ai dit que j'étais certain qu'avec la description qu'il m'avait faite de toi, il m'était impossible de faire erreur. Et j'ai rajouté que la pierre exceptionnelle que je lui proposai ne pouvait que s'accorder avec la femme exceptionnelle qu'il m'avait décrite.

J'ai dit à mon ami : « Ce diamant lui est destiné et je suis certain qu'il lui appartient depuis la création du monde, depuis que Dieu a créé la Terre et les âmes. »

Il regarde Nat et sourit en roulant des yeux... signe d'admiration.

— Et quand je te vois maintenant je sais pourquoi les ancêtres m'ont parlé et ont guidé ma main pour tailler la pierre. Il y a en toi quelque chose de différent, mais les Blancs ne comprennent pas ces choses-là.

C'est alors que Natalie lève ses mains très lentement et les croise sur sa poitrine. Son regard devient fixe, à la fois doux et perçant. Sa voix a changé lorsqu'elle parle à Alassane, elle lui parle dans une langue étrange. Pour l'avoir déjà entendue, je sais que c'est du gaélique.

— *Mise, tuigim mo chara leat. Mhúin mo mháthair dom creideamh ár sinsear a bhí ina gcónaí ar oileán mór thuaidh le haghaidh míle bliain. Thairisigh sí dom a dteanga agus a chreidiúint go bhfuil fear agus an domhan amháin. Tá timthriall na n-anamacha comhcheangailte le ceann na n-eilimintí. Mar sin, is féidir liom a thuiscint cén fáth gurb é an chloch seo dom agus gurb í.*

Elle sourit à Alassane. Un de ces sourires qui font que vous avez la sensation qu'elle tient votre cœur dans sa main.

— Je t'ai parlé dans la langue de mes ancêtres, parce que je sais que toi le Forgeron, même si tu n'as pas compris les mots, tu en as saisi le sens.

Elle se concentre un instant.

— C'est difficile de traduire d'une langue à l'autre surtout lorsqu'elles sont aussi éloignées par l'esprit et la construction des phrases, mais en français, j'ai dit à peu près ceci :

« Moi je te comprends, mon ami. C'est ma mère qui m'a enseigné les croyances de nos ancêtres qui vivaient dans une grande île du nord, il y a des millénaires. Elle m'a transmis leur langue et la croyance que l'homme et la terre ne font qu'un. Le cycle des âmes se confond avec celui des éléments. Je peux donc comprendre pourquoi cette pierre est moi et que moi, je suis elle. »

Alassane a l'air bouleversé, tout autant que je le suis. C'est comme si Natalie avait ouvert une porte et avait éclairé pour nous le couloir du temps.

— Ma fille, quand tu as parlé, j'ai entendu l'océan, j'ai entendu le vent dans les filaos, j'ai entendu l'eau couler sur les rochers et aussi l'orage qui apporte la pluie sur la savane. Je crois que ta langue est une langue magique.

Natalie reprend les mains d'Alassane comme elle prendrait celles d'un père. Avec un infini respect.

— Cette langue est le gaélique autrefois parlé par tout mon peuple « Les Gaëls » depuis plus de trois mille ans. Comme les Africains, ils croyaient que les mots avaient le pouvoir de créer. Pour cette raison, lorsque l'envahisseur est venu, il nous a imposé la sienne par la force. Aujourd'hui sur près de cinq millions de descendants des Gaëls, seule une centaine de mille le parle encore. Tous les autres ont

oublié qui ils étaient.

Je sais que tu as raison Alassane. Cette pierre m'attendait, elle m'était destinée et lorsque Jean me l'a donné et que je l'ai mise à mon doigt, elle m'a parlé. Et Jean aussi l'a entendue à travers moi. Elle nous a dit « Célébrez la vie » et aussitôt nous avons ressenti ce besoin. Nous avons célébré la vie et grâce à la voix de la pierre, cette nuit-là, un homme de bien a retrouvé son âme.

On dirait que sa voix devient encore plus grave

— Et depuis ce jour, je ressens et j'entends des choses que je ne ressentais ni n'entendais avant. Je sais que cette pierre et mon âme ne font qu'un.

Alassane paraît stupéfait. Sa grande bouche reste ouverte comme s'il n'avait plus de mots. Puis, il reprend son souffle.

— Comment ces choses-là sont-elles possibles ? Nous les Africains, nous croyons que les Blancs ont des pouvoirs que nous n'avons pas, mais que nous pouvons comprendre et que nous avons des pouvoirs que les Blancs eux n'ont pas et ne peuvent comprendre.

La voix de Natalie devient plus douce.

— Ce n'est pas une question de Noirs ou de Blancs, c'est seulement la possibilité qu'ont des hommes et des femmes d'entendre et de comprendre la voix de l'Univers que certains appellent la voix de Dieu. Il y en a qui le peuvent un peu, d'autres beaucoup et la majorité pas du tout.

Alassane n'est toujours pas sorti de son étonnement et tout autant que lui, je suis envoûté par les paroles de Natalie.

Je dois dire que même si je l'ai déjà entendu me parler de son ancienne patrie, je suis époustoufflé par cette concordance avec la tradition africaine.

Le géant ferme les yeux, hoche la tête.

— Dieu est infini, il tient les hommes dans sa main.

Je ne sais comment exprimer ce que je ressens, comment traduire l'instant magique que je viens de vivre. Je dis à Alassane :

— Pour toi l'Africain, ces choses-là font partie de ton quotidien. Pour moi l'Occidental, c'est plus compliqué, mais je comprends ce que tu dis. Je ressens la paix comme si la main de Dieu était sur moi.

Natalie se lève, vient s'asseoir près de moi et prend mes mains. Il

y a un long silence, l'instant de fusion s'achève.

Le jeune garçon et deux jeunes femmes qu'Alassane nous présente comme ses nièces entrent portant un immense plateau garni d'assiettes, de plats de riz, de légumes et de poisson.

Nous avons mangé à l'africaine avec nos doigts et une cuiller.

Alors qu'elle n'a jamais mis les pieds en Afrique, on dirait que Natalie a mangé comme cela toute sa vie. Ses gestes sont précis, élégants et sensuels. Elle rayonne du plaisir d'être là.

En mangeant, nous avons beaucoup parlé et surtout de la mission de Natalie dont Alassane s'est montré très curieux. Lorsque nous « demandons la route²⁴ » pour regagner notre hôtel, notre hôte nous accompagne au 4×4 qu'il a fait mettre à notre disposition en nous faisant promettre de revenir le voir. Les adieux sont chargés d'émotion.

*

Je ne sais quelle sensation bizarre me réveille. Je me retourne. Natalie est assise sur le lit, le menton sur ses genoux, ses bras enserrant ses jambes.

Hier soir, spontanément, sans nous concerter, nous nous sommes installés dans sa chambre.

Ce qui m'a réveillé est le petit bruit qu'elle fait en reniflant aussi discrètement que possible. À la faible lueur que laissent filtrer les rideaux mal tirés, je vois son visage mouillé de larmes. Un frisson glacé me parcourt le corps, je m'assieds vivement, la prends dans mes bras.

— Nat ! Pour l'amour du ciel. Que se passe-t-il ? Tu ne dors pas ? Pourquoi pleures-tu ? Je t'en prie... parle-moi.

Je tâtonne sur le chevet à la recherche d'un paquet de Kleenex. Je le lui tends et inquiet, renouvelle ma question :

— Qu'est-ce que tu as ? Trop d'émotions ? Notre conversation avec Alassane ?

Elle prend mon visage dans ses mains et ses beaux yeux pleins de larmes, me regarde éperdument.

24 Prendre congé.

— Oui ! C'est ce qu'a dit Alassane. Jamais je n'aurais pensé que tu aies pu tant souffrir.

— Mais de quoi parles-tu ? Voyons, Nat !

Deux autres larmes perlent à ses paupières.

— Il a dit... il a dit en parlant de toi... « Le mort qui marche ». Mon Dieu ! Est-ce possible que tu aies été si seul, si triste, si malheureux que toute vie t'avait abandonné ?

Je l'embrasse doucement.

— Nat ! S'il te plaît. Ce n'est quand même pas tout à fait ça. J'étais malheureux certes, mais je ne veux pas que tu aies pitié de moi.

— Mais je n'ai pas pitié de toi, John. J'ai mal !

Je la serre doucement contre moi et enfouis mon visage dans ses cheveux.

— Tu connais déjà mon histoire Nat et si je devais vivre deux ou cent fois pire pour te retrouver au bout du chemin alors je n'hésiterais pas une seconde. Je referais tout le parcours.

Je caresse son dos pour l'apaiser.

— Et puis, je crois que c'est exagéré de dire que la vie m'avait abandonné. « Le mort qui marche », ça, c'est la façon de parler des Africains. La vie ne m'avait pas abandonné, la preuve... j'ai répondu à l'annonce, à ton annonce et je suis là bien vivant et heureux dans tes bras. Et tu sais qu'à l'instant où je t'ai vue tout ça a été balayé, oublié. Te rends-tu compte de tout ce que j'ai vécu avec toi en si peu de temps ? J'ai l'impression d'avoir vécu dix vies en trois mois.

Elle se détache doucement de mes bras et me regarde au fond des yeux. Les siens sont comme le ciel de son île, encore noyés de pluie alors que tout au fond le soleil y brille déjà.

— Je te jure que nous allons vivre plein d'histoires qui nous combleront le corps et le cœur comme celles que nous avons vécues à Barbizon, en Floride. Il y en aura bien d'autres encore. Je veux rattraper avec toi toutes ces années de non-vie.

Elle fronce les sourcils.

— Mais je voudrais mieux te connaître encore. Est-ce que tu pourras... ?

— Est-ce que je pourrais quoi ?

— Je sais que tu ne m’as pas tout dit parce que ce n’était sans doute pas le moment...

— Ou peut-être parce qu’il n’y a rien à dire.

— John ! Je t’en prie. Il faut qu’ensemble nous enterrions « Le mort qui marche ». Moi aussi, il y a des choses que je garde au fond de moi. De grandes blessures, mais aussi depuis mon adolescence, des pulsions dont je n’ai jamais parlé à personne parce que j’avais peur d’être jugée. Tu sais comme la petite fille à l’école qui faisait exprès d’avoir de mauvaises notes pour être comme les autres. Eh bien, je ne suis pas comme les autres. Je suis même très différente et je le revendique. Je te dirais ce que je revendique. Je te le dirais haut et fort en te regardant droit dans les yeux et je n’aurais pas peur d’être jugée parce que je sais que tu m’aimes. S’il te plaît, je voudrais que toi aussi tu revendiques ce que tu es. Tu ne seras pas jugé parce que je t’aime.

Je l’embrasse. Avec leur petit goût salé, ses lèvres sont douces et tendres.

— Promis Nat, je te dirais ce que je suis. Je te dirais mes blessures et je te dirais aussi tout ce que j’ai toujours refoulé au fond de moi pour ne pas être ostracisé. Je te le dirais parce que, qui que je sois, je n’ai pas à en rougir, comme tu ne rougis pas de ce que tu es.

Encore un bisou, sur ses yeux cette fois.

— Si tu le veux bien on aura tout le temps dès demain soir, mais là il est plus d’une heure et il va falloir se lever à cinq heures. Il faut que tu dormes.

Elle m’embrasse passionnément.

— Je t’aime... comme une folle.

J’ai tout juste le temps de lui dire que je l’aime aussi, qu’elle a déjà pris sa position préférée. Le dos tourné, plaqué contre ma poitrine et mon ventre, son sein dans ma main.

Elle se tortille encore un instant, cale son corps contre le mien. Que c’est bon de la tenir ainsi, abandonnée et confiante, serrée tout contre moi.

Deux minutes plus tard, elle pousse un profond soupir et s’endort.

Zorro

Bien qu'il soit près de cinq heures trente et qu'il ne reste plus qu'une heure avant qu'il ne fasse grand jour, l'obscurité est encore dense. Le maigre éclairage dispensé par l'enseigne du Novotel ainsi que la lueur anémique du lampadaire placé en bout d'allée, au croisement avec la route, ne permettraient même pas de lire les gros titres d'un journal.

Le Patrol et le pick-up sont tous deux garés sous l'auvent de l'entrée.

Je le lui ai gentiment rappelé pendant le petit déjeuner expédié sur le pouce, mais Natalie s'obstine à ne porter qu'un chemisier sport à manches courtes sur un pantalon de coton beige. Garde-robe dont je lui ai recommandé l'achat à Paris ainsi d'ailleurs que tout le reste de son « paquetage de brousse ». Les séances d'essayage et nos fous rires me reviennent en flash juste avant qu'elle ne franchisse le seuil du hall. Le froid aigu du petit matin la saisit, elle frissonne. Sans un mot de commentaire, j'ôte mon blouson et le pose sur ses épaules. Il est un peu tard pour qu'elle récupère le sien, nos bagages sont déjà chargés dans le Patrol. Elle se retourne avec un petit sourire contrit.

— Merci ! J'aurais dû t'écouter.

Je lui rends son sourire.

— Non ! Tu as bien fait. Ça me donne l'occasion de m'occuper de toi... et tu sais que je n'aime rien tant que ça.

Un jeune homme à la silhouette athlétique s'avance vers nous.

— Docteur Loughlin... Il a prononcé le nom de Natalie à l'anglaise... Monsieur Rhyne, je suis François Sow... votre assistant, Docteur.

L'homme est magnifique, une peau de cuivre, des traits fins et un nez aquilin, au-dessus d'une bouche aux lèvres bien dessinées. Des cheveux longs retenus vers l'arrière par un élastique, des épaules carrées, des hanches étroites. Bref ! Une vraie gravure de mode. Au premier abord, on dirait un Amérindien, mais un je ne sais quoi dans son accent me ferait jurer qu'il est d'ici.

Une rapide poignée de main et je demande à notre nouveau compagnon de prendre place à l'arrière à côté de Natalie. Ils ont certainement à parler de la mission qui commence. Je monte à l'avant à côté d'Hissène et nous démarrons en direction de l'aéroport où Zorro nous attend avec le Piper Aztec de la SST.

Le trajet est bref, suffisant cependant pour que Natalie et son assistant aient le temps de faire connaissance.

Nous stoppons bientôt à hauteur d'un petit bâtiment à l'écart des principales installations de l'aéroport.

L'apprenti d'Hissène qui nous a précédés a déjà déchargé le matériel de Natalie et rajoute nos bagages sur le chariot près d'un comptoir où un factionnaire à l'air bonasse et endormi vérifie rapidement nos passeports et les visas. Il connaît manifestement tout le personnel de la SST.

L'impression est fugace, mais il me semble que Natalie a un petit air bizarre. Je me penche vers elle.

— Tout va bien, Nat ? Tu as l'air tout drôle.

Natalie rougit facilement et je l'ai déjà vue rougir à des degrés divers, mais toujours pour la même raison... lorsqu'elle est excitée sexuellement.

— Ce n'est rien ! Juste mon assistant. Il m'a rappelé quelqu'un à qui il ressemble comme deux gouttes d'eau et... mais je t'en parlerai plus tard.

Elle reprend très vite le contrôle et profite de ce que sa valise est sur le dessus du chariot pour reprendre son blouson et me rendre le mien.

Je donne quelques consignes à Hissène pour le retour et lui demande discrètement :

— Dis-moi Hissène ! Tu connais ce François Sow ?

— Un peu patron. C'est un Bororo²⁵. Il a eu une bourse d'études par l'ambassade américaine et il étudie aux États-Unis, mais il revient quelques fois à N'Djamena faire des stages ou visiter la famille.

— D'accord ! Merci Hissène. Tiens, voilà un petit mot pour le PCA²⁶ que je n'ai pas eu le temps de remercier. À bientôt Hissène.

— À bientôt patron.

Je récupère Natalie en contemplation devant une vieille affiche d'UTA qui doit dater des années cinquante.

— C'est parti !

Je lui prends le bras et nous emboîtons le pas au bagagiste poussant le lourd chariot précédé de François qui maintient ouverte la porte d'accès au tarmac.

Il fait toujours nuit noire et toujours aussi froid. Natalie frissonne, mais pour respecter notre « couverture » n'ose pas se blottir contre moi.

Je me demande comment elle connaît ou a pu connaître quelqu'un ressemblant à François. Il ne doit pas y avoir plus de dix Bororos dans tous les États-Unis. Peut-être un Amérindien qui lui ressemble ?

Sur le tarmac, la silhouette du « Piper » avec ses feux allumés. Un homme accroupi sous une aile se redresse.

— Salut Rhyne !

— Salut Zorro ! Je crois qu'on est pile à l'heure.

— Super, on aura décollé avant le lever du jour.

Je fais de rapides présentations. Natalie garde un instant la main du pilote.

— Alors ! C'est vous le fameux Zorro. Tout y est, la coupe de cheveux et même la moustache.

Toujours aussi facétieux, ce en quoi il va bien s'entendre avec Natalie, Zorro lui répond :

— Sauf que j'ai laissé le fouet et l'épée à la maison. J'essaierai d'y penser la prochaine fois. Allez ! Installez-vous, il faut que je vérifie le chargement.

Je monte à l'arrière avec François et laisse la place du copilote à

25 Sous-groupe du peuple peul..

26 PCA : Président du Conseil d'Administration.

Natalie à côté de Zorro. C'est la meilleure place pour admirer le lever de soleil.

Natalie se tourne vers moi. Elle est masquée par le dossier de son fauteuil et en profite pour m'envoyer un bisou du bout des lèvres et me tirer un petit bout de langue. Je ne sais si l'on voit encore les étoiles dans le ciel, mais celles dans ses yeux sont bien toutes là.

Avec une souplesse due à une longue pratique, Zorro se hisse dans son fauteuil, verrouille la porte, boucle sa ceinture et fait signe à Natalie d'en faire autant.

Il a déjà fait sa *check-list* avant notre arrivée et à peine installé, lance le moteur droit. Vérification rapide de quelques cadrans, et c'est le tour du gauche.

Le bruit dans la cabine devient assourdissant. Zorro coiffe son casque en montrant à Natalie comment placer le sien et positionner son laryngophone réglé en interphone tout comme le sont les nôtres à l'arrière. Nous pouvons donc tout entendre et nous parler, mais seul le pilote peut communiquer avec l'extérieur ?

Il allume ses projecteurs puis échange avec la tour pour décliner son indicatif, sa destination, le nombre de personnes à bord et demander la piste. La réponse de la tour tombe du haut-parleur en plafonnier que Zorro a laissé ouvert.

Le Piper bouge doucement puis accélère dès que le pilote met un peu de gaz. S'aidant du palonnier, des manettes des gaz et du pas des hélices, Zorro effectue un virage à 90° presque sur place. L'appareil se présente en accès piste dont la tour vient juste d'allumer le balisage. Natalie se penche en avant pour mieux admirer les trois lignes de lumières parallèles que la perspective fait converger en un point unique, là-bas tout au bout. Encore un peu de roulage, autorisation d'accès, mise en ligne de l'appareil sur l'axe et autorisation de décoller. L'avion est chargé et va avoir besoin de toute sa puissance pour s'arracher du sol. Heureusement à cette heure encore très fraîche, la portance est au maximum. Zorro pousse progressivement et à fond les manettes des gaz, freins serrés. Le Piper vibre de toute sa carcasse, le bruit des moteurs atteint son paroxysme. Le pilote lâche les freins, une secousse, l'accélération brutale nous cloue au siège. Je vois la main gauche de Natalie se

crisper sur son accoudoir. Il est vrai que sur un petit appareil les sensations, en particulier au décollage, sont décuplées par rapport aux gros porteurs. Très vite, en même temps que l'impression d'accélération diminue, la vitesse augmente et l'appareil s'arrache du sol à peu près à mi-piste. Sans attendre, Zorro rentre le train d'atterrissage et au fur et à mesure que l'avion prend de la vitesse, rentre les volets.

Natalie n'a rien perdu de chacune des manœuvres et se penche sur sa droite juste à temps pour voir la surface de béton s'éloigner puis disparaître pour laisser place au trou noir de fin de piste. L'avion s'élève lentement, moteurs toujours à fond. Zorro tire encore légèrement sur le manche et incline imperceptiblement le Piper sur l'aile droite. Tout en montant, l'appareil prend sa route sud-sud-est.

Natalie veut se retourner pour nous parler malgré le vacarme des moteurs, Zorro lui fait signe que c'est inutile pas plus que de crier pour communiquer. Elle comprend vite et laisse libre cours à son excitation.

— Ce décollage ! C'était génial. Ah oui bien sûr vous êtes tous blasés, mais moi j'ai pris un pied terrible. Oh ! Pardon, je crois que ce n'est pas une expression très correcte en français.

Zorro éclate de rire.

— Mais il n'y a pas de mal, même les dames américaines très chic ont le droit de prendre leur pied.

Je vois Natalie se tourner de profil vers Zorro, son sourire et la petite tape qu'elle donne sur l'épaule du pilote sont très éloquents. Ces deux-là ont très vite sympathisé, même sens de l'humour et même humeur taquine, tout en restant toujours très concentrés, très professionnels.

Zorro s'adresse à Natalie.

— Nous avons atteint dix mille pieds, notre altitude de croisière. Posez votre main droite sur la branche droite du manche et votre main gauche sur les manettes des gaz. Je vais vous guider pour réduire les gaz et en même temps vous allez incliner le manche vers la gauche de dix degrés, très lentement tout en le laissant partir vers l'avant jusqu'à ce que je le bloque. Vous le sentirez. Prête pour la manœuvre ?

— Prête – réponds Natalie.

J'ai déjà fait cette manœuvre avec lui et je sais que c'est une de celles qui donnent le plus la sensation de maîtriser l'avion.

Zorro pose sa main sur la main de Natalie et doucement, d'une légère pression des doigts sur les siens, il lui fait réduire les gaz et changer le pas des hélices. De façon synchrone, elle a parfaitement exécuté la manœuvre sur le manche. Le nez de l'avion s'abaisse en même temps que le régime des moteurs chute significativement. Tout à coup, c'est presque le silence. Du grondement des deux propulseurs, on est passé au bourdonnement... pour entendre Natalie dire sur un ton facétieux :

— Co-pilote à tout l'équipage... j'ai encore pris mon pied.

Tout le monde rit. J'espère que nous sommes bien en mode interphone sinon, la tour de N'Djamena sur la fréquence de laquelle nous sommes toujours calés va nous prendre pour une bande de fous furieux.

Natalie est encore sous le coup du plaisir d'avoir piloté quelques minutes.

— En rentrant à Paris, je raconterai ça à mon fils, lui qui a toujours rêvé de devenir pilote

Zorro lui répond :

— Il peut apprendre à voler dès quatorze ans. Je connais quelques bons clubs près de Paris.

Le front de Natalie se rembrunit quelques secondes.

— Il est encore un peu jeune, il n'a que six ans, mais le problème est qu'il est handicapé. Il est muet.

Zorro se confond en excuses.

— Désolé, je ne savais pas. Pardonnez-moi.

— Ce n'est rien, vous ne pouviez pas savoir. Peut-être un jour parviendra-t-on à réparer ses cordes vocales ?

Je suis sur le point de lui dire que ce sera certainement le cas après sa puberté lorsque Zorro nous indique de la main un point sur notre gauche. Une pâle lueur apparaît lentement plein est, mais tout est encore confus. Quelques minutes et la ligne d'horizon se dessine lentement alors que dans le lointain de rares nuages prennent une teinte rosée.

Le soleil se lève.

Je sais ce qu'éprouve Natalie à cette minute tant l'instant est irréel. Tout paraît immobile comme si l'avion n'avancait plus. Juste en dessous, jusqu'à l'horizon, c'est encore le noir de la nuit. En limite, un trait fin de lumière pâle s'élargit de plus en plus vite. Le spectacle qui suit est inimaginable, une épée de feu perce les ténèbres et tout à coup, le ciel s'embrase.

Il me semble avoir entendu Natalie gémir. Elle est hypnotisée, son visage s'illumine doucement comme si cette lumière lui venait de l'intérieur. Tant l'émotion est forte, elle porte sa main gauche à sa bouche et l'éclair qui s'allume à son doigt fulgure dans le cockpit. La pierre de soleil vient de saluer l'astre roi, comme pour mettre celle qui la porte sous la protection des dieux.

Zorro s'exclame :

— Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Vous avez tous vu... non !

Les yeux mi-clos, Natalie ne s'est rendu compte de rien. Je suis sûr qu'à cet instant elle prie, remerciant Le Seigneur d'avoir créé tant de beauté.

J'essaie de rassurer Zorro.

— Je crois que c'est la bague de Natalie qui a accroché le soleil et ça a fait comme un flash.

Notre pilote a l'air troublé et s'en sort par une pirouette.

— Ça fait dix ans que je pilote et je n'avais encore jamais vu ça. Merci Madame, vous êtes éblouissante.

Il prend la main de Nat et du bout des lèvres dépose un baiser sur le bout de ses doigts.

Ce bref moment de flottement se dissipe vite... trop vite et Zorro reprend le contrôle.

Le temps du flash et du baisemain et il fait déjà jour. La boule de feu du soleil monte très vite. Zorro met ses Ray-Ban et invite tout le monde à en faire autant ou à fermer les yeux.

— De toute façon, on a encore deux heures de vol. Je passe en automatique. Vous pouvez en profiter pour faire un somme.

Natalie a pris ses lunettes de soleil dans sa poche de poitrine et les a posées sur son nez. Elle incline la tête m'indiquant par là qu'elle va essayer de dormir un moment.

Je ne sais si les autres l'ont imitée, mais plus tard c'est le contact de Bangui prenant le relais de N'Djamena qui me réveille. Zorro leur répond en donnant un tas d'informations dont je ne retiens que l'heure d'arrivée estimée. Un bref coup d'œil à ma montre, nous atterrissons dans dix minutes.

Zorro fait signe à Natalie qui se penche vers lui.

— Nous arrivons et je vais commencer l'approche. Vous voulez bien m'assister ?

— Je veux bien, mais... que dois-je faire ?

Les yeux de Nat brillent d'excitation. C'est une expérience qu'elle n'a jamais vécue et je suis sûr qu'elle ne laisserait sa place pour rien au monde.

Zorro lui explique tous les détails des manœuvres d'approche et d'atterrissage et connaissant le CV de la jeune femme, n'hésite pas à lui parler de portance, vitesse, angle d'approche et volets. Pendant qu'il lui donne toutes ces explications techniques où un clerc y perdrait son latin, il lui montre les instruments dont il va falloir se servir pour poser l'appareil.

À aucun moment, Natalie ne donne l'impression d'être perdue dans ce flot d'informations. À la façon dont elle hoche la tête, je comprends qu'elle intègre parfaitement tout ce jargon technique. C'est impressionnant, j'ai là en direct la démonstration de ce qui se cache sous cette magnifique crinière blonde.

Le rapide cours théorique de pilotage terminé et pour qu'elle puisse ressentir les réactions de l'appareil, Zorro lui propose de passer à la pratique en prenant le manche dont il garde tout de même le contrôle. Il lui demande de mettre sa main gauche sur les manettes de gaz et pose sa main sur la sienne pour la guider.

Natalie a l'air tout à fait calme, totalement sereine comme si elle avait parfaitement intégré la manœuvre d'atterrissage qui pourtant est de loin la plus compliquée.

Zorro lui demande de réduire légèrement les gaz en lui indiquant le nombre de tours et la vitesse à respecter. Il lui fait incliner le nez de l'appareil en poussant le manche jusqu'à se caler sous l'horizon artificiel.

Natalie obtempère et l'appareil commence son approche sur le site

de la SST. Cette descente dure à peu près cinq minutes et nous amène à mille pieds au-dessus de la savane. À perte de vue, de grandes étendues d'herbes sèches, brûlées par le soleil et parsemées d'épineux rabougris. On a du mal à croire que ce quasi-désert va redevenir verdoyant dès les premières pluies qui ne vont plus tarder. Le fleuve Chari apparaît sur la gauche et l'on distingue en bout de nez du Piper les pivots d'irrigation des plantations de cannes puis l'usine et les bâtiments administratifs. La cité cadres le long du fleuve avec sa piscine et ses jardins forme un îlot de verdure au milieu de cette grande étendue desséchée par six mois sans une seule goutte d'eau.

Très loin sur la droite on aperçoit la piste de latérite où nous allons nous poser, mais l'appareil se dirige droit sur le bâtiment principal de l'usine.

Zorro donne quelques instructions à Natalie et ensemble ils effectuent la manœuvre qui nous amène à survoler les bureaux à moins de trois cents pieds.

Ce passage en rase-mottes est destiné à prévenir ceux qui doivent venir nous chercher d'avoir à se mettre en route.

Natalie s'étonne de la procédure.

— Pourquoi ne pas avoir atterri directement ?

Zorro répond avec un sourire amusé :

— Vous comprendrez lorsque nous serons posés.

Le temps d'un virage sur l'aile que Natalie, aidée de Zorro, négocie comme une pro et nous voilà dans l'axe de la piste. Vitesse, angle de descente, volets, l'appareil est un peu chahuté par les turbulences dues à la chaleur et dont on peut voir les effets sous la forme de microtornades qui apparaissent et disparaissent spontanément ici et là. Zorro reprend complètement la main et nous pose avec sa maestria habituelle. Comme les oiseaux, on dirait qu'il sent le vent et s'y meut tel un poisson dans l'eau.

Bout de piste, palonnier, inversion du pas des hélices et dans un nuage de poussière, nous tournons sur place pour nous diriger vers le hangar où nous attendent un Nissan Patrol et deux pick-up Toyota.

À peine Zorro a-t-il stoppé le Piper et ouvert les portes que Natalie comprend pourquoi nous ne pouvions attendre que nos hôtes

se mettent en route après notre atterrissage. Il fait une chaleur d'enfer. Quarante-cinq degrés sous abri et il est à peine dix heures... nous aurions été desséchés tels des pruneaux.

Deux hommes descendent du Patrol et viennent à notre rencontre. Le premier, brun, de taille moyenne assez massif, le second grand, blond et athlétique.

À l'instant où Natalie descend de l'appareil aidée de Zorro, les deux hommes marquent un temps d'arrêt. Malgré leurs larges lunettes noires, la stupeur se lit sur leurs visages. Ils attendaient une géophysicienne que sans doute ils imaginaient moustachue et ils voient débarquer un top model. Je rejoins le petit groupe avec Sow et avant même l'échange de la moindre civilité nous courons nous réfugier sous l'abri bâché qui d'ordinaire protège l'avion de la morsure ardente du soleil.

Je m'assure que tout le monde a échappé à la carbonisation avant de faire les présentations.

— Madame Lochlainn ! Permettez-moi de vous présenter Monsieur Charles Lambert directeur des cultures de la SST et Monsieur Bertrand Devallois notre ingénieur agronome. Messieurs, je vous présente Natalie Lochlainn, géophysicienne, consultante pour la NASA et François Sow son assistant.

Un bref échange de poignées de main et le directeur des cultures Charles Lambert toujours aussi économe de gestes et de mots nous fait signe de bien vouloir prendre place dans le Patrol au volant duquel il s'installe. Zorro fait signe à Sow de venir superviser le déchargement du Piper.

Lambert a fait monter Natalie à l'avant et je prends place sur la banquette arrière avec Devallois.

Tout en démarrant, Lambert se tourne vers moi.

— Monsieur Audain s'excuse de n'avoir pu venir vous accueillir lui-même, une réunion de dernière minute avec les chefs de village. Il nous attend dans son bureau pour vérifier si les dispositions qu'il a prises pour votre séjour vous conviennent ainsi qu'à Madame... euh...

Il cherche un instant à prononcer le nom de Natalie puis y renonce.

Soulevant des trombes de poussière rouge, le convoi s'ébranle en direction de l'usine. Les trois kilomètres qui nous en séparent sont vite avalés, juste le temps pour Lambert d'expliquer à Natalie que Sow va être installé dans une annexe du bureau qui leur a été réservé ce qui, comme elle l'a demandé, lui permettra d'avoir un œil sur le délicat matériel de mesure.

Le bâtiment administratif est situé près de l'usine. De forme rectangulaire, il se caractérise par son patio central autour duquel court une galerie couverte protégeant les bureaux des ardeurs du soleil.

Lambert nous a précédés pour s'enquérir de la disponibilité du directeur. Je me porte à la hauteur de Natalie, me penche à son oreille.

— Ça va ?

Sourire heureux, mais tout de même un peu inquiet.

— J'ai l'impression d'être sur une base de la planète Mars... toute cette terre rouge, cette poussière, cette chaleur.

Je ne la rassure pas en lui précisant :

— J'ai parlé avec Devallois pendant le trajet. On va atteindre les 51° sous abri vers treize heures.

Moue d'inquiétude et sourire pincé.

— J'essaierai d'y survivre.

Lambert s'arrête devant la porte d'un bureau, frappe, ouvre la porte et passe la tête à l'intérieur. Bref échange, avec une dame si l'on en juge par la voix qui lui répond.

Il referme la porte.

— C'est bon ! On peut y aller, Monsieur Audain nous attend.

Porte suivante, même cérémonial, mais cette fois il s'efface pour nous laisser passer.

Très grande pièce, meublée à droite d'un immense bureau encombré de dossiers et de parapheurs, à gauche, un salon avec deux canapés et quatre fauteuils autour d'une table basse. Au mur, des rayonnages chargés d'une littérature technique et de divers échantillons de sucre dans des bocaux rangés suivant les années de production.

Monsieur Audain, le directeur d'exploitation est un homme d'une

cinquantaine d'années, mince, le cheveu rare, jeans et chemise blanche à manches courtes de rigueur sous un tel climat. Souriant, il me tend la main.

— Monsieur Rhyne ! C'est toujours un plaisir de vous accueillir.

Un peu hypocrite tout de même. Pas plus que les autres directeurs de plantation, il n'aime voir débarquer les *missi dominici* du Siège parisien.

Je fais les présentations dans les règles et tout comme ses collaborateurs il reste scotché en découvrant la consultante de la NASA. Il se reprend, rend sa main à Natalie, bafouille quelques mots.

— Euh ! Ins... asseyez-vous. Vous devez avoir soif.

Il appelle sa secrétaire et lui demande de nous approvisionner en boissons fraîches.

Chacun installé et désaltéré, notre petite réunion peut débuter.

Je fais un bref résumé de la mission de Natalie et de l'assistance que le Siège s'est engagé à lui apporter. Le DE, ainsi que les autres participants, ne peuvent cacher leur surprise en apprenant qu'outre son double doctorat, Natalie est aussi conseillère scientifique de l'ambassadeur des États-Unis à Paris. À voir leurs têtes, je parie que cette visite sera au centre de toutes les conversations de la cité cadres pendant les prochaines semaines.

Monsieur Audain nous confirme que nous logerons dans la Grande Case. Cette villa VIP est située au bord du fleuve en face de celle du DE et juste à côté de la case occupée par monsieur et madame Devallois qui en plus d'être l'épouse de son ingénieur agronome de mari est aussi chef du laboratoire de l'usine.

Connaissant le planning chargé de Natalie au niveau de ses relevés sur le terrain, monsieur Audain nous précise qu'un Patrol 4×4 avec son chauffeur sera à notre disposition pour toute la durée du séjour.

La dernière recommandation qu'il fait à Natalie avant de prendre congé est de limiter ses sorties en brousse aux premières heures de la matinée si elle ne veut pas risquer un coup de chaleur pouvant être d'autant plus grave qu'elle n'est pas habituée à un tel climat. Avec un petit sourire provocateur, je ne peux m'empêcher de lui assurer que je veillerais personnellement à la santé de Madame Lochlainn.

Natalie qui a capté la réplique me fusille du regard, mais si j'en crois la moue malicieuse, ce fusil-là n'était pas chargé.

Je fais d'ailleurs tout de suite diversion en demandant à Audain de bien vouloir autoriser Bertrand Devallois à nous accompagner toute la matinée de demain pour la visite coutumière aux chefs de village. Bien que les consignes du Siège lui aient précisé que Devallois devait se tenir à la disposition de Natalie, il n'était pas prévu qu'il nous accompagne pour cette tournée diplomatique dont je pouvais me charger seul.

Ma demande n'est pas innocente. Dès l'arrivée, j'ai tout de suite noté une tension très nette entre Devallois et Lambert et mon impression s'est confirmée lorsque j'ai retrouvé la même « réserve » avec Audain. J'avais déjà noté cette tension lors de ma dernière mission, mais n'y avais pas attaché trop d'importance. Là, non seulement ça se prolonge, mais ça s'accroît et ce n'est pas normal.

Pour conclure l'entretien, Audain nous explique que le restaurant du club des cadres est devenu depuis peu un trois étoiles avec l'embauche d'un chef camerounais ayant longtemps travaillé au Sofitel de Yaoundé. Par ailleurs, notre carnet de dîners ne tardera pas à se remplir, chaque cadre souhaitera nous avoir à sa table. En sortant, j'explique à Natalie que c'est la tradition sur la plupart des plantations, mais que ce sera à nous de gérer nos invitations en fonction de notre planning.

— Les distractions sont rares sur les Complexes et la visite des « Parisiens » est l'occasion de rompre un peu la monotonie de leur vie en vase clos.

Je souligne ce que sa présence peut avoir d'exceptionnel.

— En plus, aujourd'hui ils ont la visite d'une Américaine, consultante à la NASA et conseillère scientifique de l'ambassadeur des États-Unis à Paris. C'est comme si la toute petite plantation de la SST était tout à coup devenue le centre de l'Univers connu.

Natalie qui ne se voit jamais comme la personne d'exception qu'elle est, tant par sa beauté que par son intelligence et ses talents me fait une moue étonnée. Je ne peux la prendre dans mes bras, mais ne résiste pas à lui glisser à l'oreille avec bien entendu un air très professionnel :

— Mais, avant toute chose ce qui te rend exceptionnelle à mes yeux c'est ta modestie.

Je ne sais si le personnel qui s'est massé derrière les fenêtres des bureaux pour la voir passer sous la galerie l'a remarqué, mais Natalie a rougi. Est-ce le compliment ou la sensation de mon souffle si près de son oreille ? Il faudra que je le lui demande ce soir lorsque nous serons... enfin seuls.

Pour l'heure, je me contente de l'escorter jusqu'au Patrol tout en prenant rendez-vous avec Devallois pour demain matin.

— On démarre demain à sept heures. Merci de vous charger du programme de la tournée des chefs de village.

Avec un sourire, il porte un doigt à la visière de sa casquette en signe de OK.

Je laisse Natalie grimper sur son siège et m'installe au volant. Direction les locaux mis à sa disposition pour y installer son QG et le logement de François Sow.

C'est un petit bâtiment côté fleuve, à l'entrée de la cité cadres tout près du Club, de sa piscine et du restaurant.

Je profite de ce que nous sommes seuls quelques minutes.

— Désolé de n'avoir pu te tenir la portière tout à l'heure et surtout désolé de n'avoir pu t'embrasser.

Elle me regarde en inclinant légèrement la tête. Elle sait que la courbe de son cou et ses yeux mis clos me font complètement craquer. Fronçant les sourcils, elle demande :

— Je comprends très bien la ou les raisons qui t'ont empêché de m'embrasser, mais pas vraiment celle qui t'a interdit de me tenir la portière.

Elle observe avec un petit air mécontent de pure façade :

— C'est la première fois depuis que l'on se connaît.

Je ne sais pas trop comment lui expliquer, mais je me lance.

— Tu sais ! Ici comme dans presque toute l'Afrique, c'est un geste inconcevable, presque un geste de soumission. Ils ne pensent pas comme nous et n'ont ni la même culture ni la même logique. À défaut de le comprendre, il faut l'accepter, car sinon tu as des chances de très vite ne plus pouvoir les supporter et de devenir raciste. L'avantage que j'ai sur toi et qui fait que je te sers de guide,

c'est que j'ai acquis une partie de cette culture et que je peux penser comme eux.

Je marque une pause pour conclure et négocier le virage qui nous amène devant son Q G.

— Ne jamais oublier que nous sommes sur leur terre et que c'est à nous de nous adapter et non l'inverse. La colonisation a déjà fait beaucoup de dégâts en essayant de les contraindre à renoncer à ce qu'ils sont.

Natalie m'écoute attentivement. Elle se gratte le bout du nez, signe d'intense réflexion.

Je complète ma pensée.

— « *Si fueris Romae, Romano vivito more ; si fueris alibi, vivito sicut ibi.* »

Autrement dit : Si tu es à Rome, vis comme les Romains ; si tu es ailleurs, vis comme on y vit.

Natalie me regarde, éberluée.

— C'est une citation de saint Ambroise qui fait référence au voyage de saint Augustin à Rome. Ça date du 4^e siècle, mais c'est toujours aussi vrai aujourd'hui.

Je viens de me garer devant son QG sous un arbre aussi rachitique que son ombre, juste à côté du pick-up qui a transporté le matériel. Le chauffeur est assis sur un petit banc de bois à l'ombre du bâtiment.

Natalie a une main sur la poignée de la portière, mais ne se décide pas à descendre. Elle me regarde fixement.

— Tu as étudié au séminaire ?

Je ris.

— Non ! Je n'ai jamais fait le séminaire. Ce sont juste les restes de trois années de latin de la 6^e à la 4^e et puis tu sais que j'ai un faible pour l'Histoire. Je me suis intéressé à saint Augustin parce qu'il était Kabyle et de fil en aiguille... Enfin voilà ! J'ai retenu cette maxime.

Natalie écarquille ses grands yeux bleus. Elle me singe.

— « Je me suis intéressé à saint Augustin » et... je cite saint Ambroise en latin... et je passerai peut-être mon bac un de ces jours.

Ses yeux au fond des miens sont pleins d'admiration.

— Sais-tu Jean Rhyne que tu peux être agaçant. Agaçant, mais

impressionnant et je suis vraiment impressionnée.

Son regard est doux comme une caresse.

Elle descend de voiture et je la suis. La chaleur nous écrase immédiatement. La transpiration n'a même pas le temps de se former qu'elle est déjà évaporée et nous n'osons même plus parler tant nous craignons que nos langues ne se dessèchent dans nos bouches. Je pousse la double porte et cette fois sans témoin, m'efface pour la laisser passer.

Son regard et aussi beaucoup d'autres choses me disent qu'elle est sensible au geste. La façon dont elle accentue le balancement de ses hanches me confirme le message.

C'est carrément une provocation. Aurait-elle oublié que François nous a précédés ? Je ne le crois pas, mais comme à l'ordinaire, elle ne peut résister au plaisir de me taquiner. Je suis certain que si elle avait été en jupe au lieu d'un pantalon, elle... Stop... il vaut mieux que je me calme, parce que je sais pertinemment qu'avec une telle chaleur, elle n'aurait pas résisté, une fois de plus, au plaisir de s'affranchir du port d'un sous-vêtement.

Elle se retourne et jette un regard par-dessus son épaule, moins pour s'assurer que je la suis que pour me dire avec un petit clin d'œil et en plissant son nez, qu'elle sait très bien que sa chute de reins a encore fait mouche.

Le couloir du petit bâtiment est relativement frais. Une transition avant de pénétrer dans le bureau qui lui a été attribué et là, c'est un vrai bonheur. La climatisation y est plus que convenable.

Les jardins de Sanahra

Je referme soigneusement la porte. Nous sommes seuls. Natalie noue ses bras autour de mon cou et m'embrasse par petits bisous comme un oiseau qui picore. Ses lèvres sont complètement sèches. Un point dont j'ai omis de lui parler. Je dénoue doucement ses bras de mon cou, pose ma mallette sur une table, l'ouvre, y farfouille un instant. Je lui tends un tube de « Labello » et une petite boîte métallique.

— Il faut protéger tes lèvres contre le dessèchement sinon tu auras très vite des gerçures et c'est très désagréable. N'oublie pas d'en mettre aussi autour des narines. Pour les paupières, utilise plutôt cette préparation à base de vaseline. C'est inhabituel, mais indispensable si tu ne veux pas avoir l'impression qu'elles se craquellent.

Elle s'apprête à me répondre lorsque de la pièce voisine nous parvient un vacarme épouvantable suivi d'un chapelet de jurons en anglais. Nous poussons la porte de communication pour découvrir François tentant vainement de redresser une étagère métallique couchée au sol. Je me précipite pour lui donner un coup de main et à nous deux l'étagère est vite remise sur ses quatre pieds.

François ne décolère pas.

— Les boulons sont là. Il aurait suffi de les fixer et je n'aurais pas risqué d'être écrabouillé par cette saloperie d'étagère.

Natalie ne peut s'empêcher de rire.

— À vous entendre jurer, on voit que vous n'avez rien et que vous vivez à Boston. Je veux bien être pendue si je ne vous ai pas entendu proférer des jurons irlandais et avec l'accent de surcroît.

François s'excuse.

— Pardon Docteur, mais j'ai bien cru que j'allais y laisser quelques os et puis imaginez que nous ayons commencé à ranger le matériel. Pour les jurons et l'accent, ma petite amie est étudiante en médecine à Boston et d'origine irlandaise. Il lui arrive parfois de se laisser aller à des écarts de langage.

Rire de Natalie.

— Sinon, elle ne serait pas vraiment irlandaise.

Un rapide regard circulaire confirme à Natalie que tous ses « outils » sont bien là et intacts et que leur rangement peut attendre.

— Comment êtes-vous installé, François ?

— Oh ! Très bien.

Il désigne la porte au fond de la pièce.

— C'est un studio très agréable avec tout ce qu'il faut. Il y a même un frigo avec des boissons.

— Un frigo... parfait ! On rangera le matériel cet après-midi.

Elle se tourne vers moi.

— Je ne sais pas pour vous, mais moi je commence à avoir faim. Le petit déjeuner famélique de ce matin est déjà loin.

Je sursaute ! Je regardais par la fenêtre le chauffeur du pick-up en train de discuter avec le gardien. La chaleur n'a pas l'air de les incommoder le moins du monde.

— Ah oui ! Bien sûr. Je vous propose de vérifier si le restaurant du Club est bien à la hauteur de la réputation du nouveau Chef.

Je jette un coup d'œil à ma montre.

— OK. François ! Si vous êtes prêt, on peut y aller.

J'ouvre la porte donnant sur le couloir... un petit signe à Natalie.

— Après vous... je vous en prie.

Nous ressortons dans la fournaise et tandis que Nat et François s'installent, je me hâte de grimper dans le Patrol et de mettre en route moteur et climatisation avant que mes passagers ne soient desséchés comme des pruneaux.

Nous n'avons pas bien loin à aller. Le Club est à moins de cinq cents mètres qu'il aurait cependant été téméraire de vouloir faire à pied alors que le soleil est à son zénith. Je gare le 4×4 sous un groupe d'acacias et tout le monde se réfugie prestement dans la petite salle à manger climatisée où nous sommes apparemment les seuls attendus.

Le déjeuner composé pour l'essentiel d'une délicieuse salade de riz et de poisson est vite expédié, chacun ayant hâte de se rafraîchir et de prendre un peu de repos.

Il est à peine plus de midi trente lorsque nous redéposons François à son studio. Natalie et lui se calent pour quatorze heures trente pour le déballage du matériel. La journée « diplomatique » de demain risque d'être fatigante et il y a fort à parier pour qu'ensuite, personne n'ait envie de faire de la manutention.

Je redémarre. À la moue qu'elle fait et à ses sourcils froncés, je devine Natalie un peu soucieuse.

— Un problème ?

— Non... rien d'important.

— Je vois bien que quelque chose te tracasse.

— Je me demande simplement si je réussirai à m'habituer à cette chaleur pour les relevés sur le terrain.

Tout en conduisant, je lui prends la main.

— Ne crains rien. Jusqu'à onze heures, c'est supportable. Donc si tu pars à sept heures ce sera tout à fait jouable, tu auras quatre heures devant toi avant d'être changée en caille rôtie.

Elle tourne la tête vers moi l'inclinant légèrement sur le côté. C'est son regard de chat.

— Je crois que cette idée d'être changée en caille me plaît assez, mais qu'à tout prendre je préfère être dégustée toute crue. Je ferais donc très attention au soleil.

Ma température qui n'en demandait pas tant vient de grimper de quelques degrés en une fraction de seconde.

Je tourne à droite pour prendre la piste qui dessert la cité.

— Holà ! Docteur Lochlainn ! Je connais ce regard. Pour ça, c'est comme pour l'alcool, il sera plus sage d'attendre que le soleil soit couché et même alors, il faudra nous montrer extrêmement prudents.

Elle rit.

— Que veux-tu dire par extrêmement prudents ?

— En Afrique les Blancs ne sont pas très nombreux. Ils sont donc visibles comme des poissons rouges dans un bocal. Ici, la nuit a des yeux et des oreilles. Il faudra donc être plus que discrets dans notre intimité.

Elle est sur le point de me répondre, mais les mots meurent sur ses lèvres en un Ô de surprise admirative.

Il est vrai que pour ceux qui ne sont jamais venus il y a de quoi rester bouche bée.

La cité cadres est construite le long du fleuve Chari sur une élévation de terrain qui la met à l'abri des crues centennales. Douze villas, les plus prisées, sont bâties côté fleuve, douze autres de l'autre côté de la piste bordée de flamboyants qui traverse ce petit paradis et s'achève sur un espace irrigué de plusieurs hectares réservé aux habitants des villages du site pour leurs cultures vivrières. Mil et sorgho n'y sont pas autorisés, car ces deux graminées demandent d'importantes surfaces et ne sont pas très gourmandes en eau. L'ensemble de ces terrains est irrigué par une dérivation du système qui alimente toute la plantation. Depuis que le Complexe existe et même par les années les plus sèches, jamais le fleuve n'a manqué d'eau.

Ce qui provoque l'étonnement et l'admiration de Natalie est cette longue perspective plantée d'arbres aux essences diverses parmi lesquelles dominent acacias et flamboyants. Leur feuillage peu dense crée assez d'ombre, mais laisse filtrer suffisamment de soleil pour permettre l'épanouissement des magnifiques jardins entourant chaque villa.

Au milieu des pelouses d'un vert inattendu, manguiers, papayers, citronniers et autres fruitiers s'épanouissent et renforcent l'ombrage des acacias. Chaque terrasse est encadrée de bougainvillées multicolores et bordée de buissons d'hibiscus aux éclatantes fleurs rouges auxquels il faut rajouter, plantées en alternance, de grandes touffes de citronnelle. Cette plante outre sa fonction décorative et son effet répulsif sur les moustiques fait partie de la pharmacopée locale. Il n'est personne vivant en Afrique tropicale qui ne connaisse l'infusion du soir aux effets apaisants et digestifs.

Tous les dix mètres, au ras du sol, un asperseur dispense une pluie fine et serrée que les rayons du soleil filtrant à travers le feuillage irisent de centaines d'arcs-en-ciel, mais le véritable secret de cette oasis est invisible. Toute la superficie de ces magnifiques jardins est maillée par un réseau enterré de canalisations PVC qui distribue un

goutte-à-goutte souterrain, limitant l'évaporation au strict minimum.

Natalie semble fascinée.

— Seigneur que c'est beau, c'est le jardin d'Éden.

Puis elle fronce les sourcils.

— ... mais je doute que les villages alentour bénéficient du même traitement.

Je confirme.

— C'est exact, mais avant la création du Complexe il n'y avait strictement rien. Aujourd'hui, non seulement tous les villages sont approvisionnés en fruits et légumes frais, dont ils vendent une partie sur le marché de Sanahra, mais ils ont un accès gratuit aux soins. Alors, tant que les jardins de la cité resteront verts, tout ira bien pour eux.

Je stoppe devant ce qui va être notre villa, pendant les deux semaines de notre séjour et tout en descendant du véhicule suivi par Natalie, je complète mon explication.

— Sois persuadée qu'ils ne voient aucune forme d'injustice dans le fait que nous vivions dans un palais par rapport à leurs cases sans eau ni électricité. Nous sommes un peu leur Olympe, mais contrairement aux dieux irascibles de la Grèce antique nous ne dispensons qu'abondance et santé. Ils savent qu'ils peuvent compter sur nous. Tu verras demain... avec les chefs de village... tu comprendras.

Tout en parlant, nous avons grimpé les quelques marches d'accès à l'immense terrasse de la maison.

Un détail me prouve que nous étions attendus... table de jardin, chaises et fauteuils ont été soigneusement dépoussiérés.

Je récupère dans la poche de mon jeans le petit trousseau de clés que m'a confié Devallois et ouvre la porte de la villa. Je m'efface et m'incline légèrement.

— Vous êtes chez vous Madame.

J'ai droit à un regard à damner un saint. De sa démarche de danseuse, Natalie passe à me frôler, provocante.

Les lourds rideaux des baies vitrées ouvrant sur la terrasse sont tirés et l'immense salon est plongé dans une semi-pénombre. La fraîcheur dispensée par une climatisation silencieuse contraste

agréablement avec l'intense chaleur de l'extérieur.

De la piste écrasée de soleil, à l'ombre des flamboyants, notre vue s'est graduellement accoutumée à la baisse de luminosité. Il nous suffit de retirer nos lunettes de soleil pour que nos yeux s'adaptent à la fraîche pénombre de la maison. Les rideaux ne laissent filtrer que quelques rais de lumière.

Pour y avoir déjà séjourné, je connais cette case réservée à l'accueil des personnalités en transit, mais Natalie la découvre. Elle reste plantée là, n'en croyant pas ses yeux.

L'immense pièce est divisée en deux zones séparées par une arche romane de chaque côté de laquelle sont aménagées deux niches ornées de statuettes en bois clouté du plus étrange effet.

La première moitié, où nous sommes, constitue le salon centré autour d'une large table basse au plateau ovale taillé d'une seule tranche dans un tronc d'azobé, cette essence à la couleur violacée si particulière. À ce niveau, le tronc devait presque faire deux mètres dans sa plus grande dimension. Le bois paraît verni tant il est patiné et lustré par d'innombrables couches de cire. Une coupe en malachite disposée en son centre est garnie d'œufs de dragon multicolores.

Autour de la table basse, fauteuils et canapés profonds tendus de bogolan²⁷ au ton clair où le blanc domine invitent au rêve et au repos. Dans un coin, une gigantesque pipe bamoun²⁸ transformée en lampe sur pied diffuse une lumière dorée qui rajoute une note apaisante à ce décor sorti tout droit du fin fond de l'Afrique.

Derrière l'arche, la salle à manger est meublée d'une table rectangulaire dont le plateau d'iroko²⁹ doit bien faire quinze centimètres d'épaisseur et de douze chaises en bois sculpté d'inspiration bamiléké³⁰. Au fond de la pièce, un passe-plat communique avec une « cuisine africaine », c'est-à-dire ouverte sur l'extérieur et uniquement close par des persiennes relevables mises en position haute pendant les services.

Tant au salon qu'à la salle à manger, les murs sont décorés de

27 Tissu malien

28 Ethnie d'Afrique centrale.

29 Essence subsaharienne exploitée pour son bois blond-brun.

30 Ethnie du Cameroun

magnifiques toiles de Korhogo³¹, de masques dogon³², de sagaies croisées et de boucliers de peau tannée.

Plantée dans l'entrée, Natalie, les deux mains posées sur sa bouche, n'est toujours pas remise de sa stupeur.

Elle balbutie :

— John ! C'est... c'est... magnifique... féérique. Je ne sais plus si je rêve ou si je suis éveillée. On se croirait dans le roman de Karen Blixen « La ferme africaine »³³.

Je caresse sa joue, remonte ses cheveux derrière l'oreille et l'embrasse doucement dans le cou.

— Il ne manquait que toi à un tel décor.

Elle se tourne, me sourit, m'embrasse.

— Merci pour le compliment, mais à qui appartient cette maison ?

Je passe un bras autour de ses épaules.

— Oh ! C'est une longue histoire. À l'origine, avant que le groupe ASC ne rachète le Complexe, la maison était strictement réservée au Président du Tchad qui l'avait fait construire pratiquement en même temps que l'usine. Tu remarqueras d'ailleurs que toutes les maisons de la cité sont des modèles réduits de ce petit palais. Après le coup d'État de 75 et notre acquisition du Complexe, « La Case du Président » est devenue « La Grande Case » et son usage réservé aux VIP... cadres supérieurs du Siège en mission sur le site ou à certains hôtes de marque en visite sur la plantation.

— Ah ! Je suis un hôte de marque... très flattée.

Je lui mets une petite pichenette sur le bout du nez.

— Il faut dire que ton CV est impressionnant et les a impressionnés. Allez viens ! Je vais te montrer ta chambre.

Elle me stoppe net dans mon élan, me retenant par le bras. La question exprime une certaine inquiétude.

— Ma chambre... et toi où dors-tu ?

Je lui prends le menton.

— Rappelle-toi que nous avons une « couverture » à préserver. D'ailleurs, en période d'intercampagne, je n'aurais pas été logé dans la même case que toi.

31 Ville du nord de la Côte d'Ivoire.

32 Ethnie du Mali

33 Roman autobiographique qui a inspiré le film « Out of Africa »

— Ah bon ! On a eu de la chance.

Je ris

— La chance n’y est pour rien. Je connais bien l’organisation de la campagne de récolte et les problèmes de logement posés par l’afflux de personnel saisonnier en cette période. Je savais donc qu’à 99 % nous serions tous les deux logés dans cette maison. Il y a une autre chambre. Je vais te montrer.

Elle me fixe avec un petit sourire.

— Tu avais donc tout prévu... Machiavel !

Je la précède et ouvre une porte donnant sur un couloir distribuant deux chambres.

Je pousse la porte de la première à droite.

La pièce est sommairement meublée. Un grand lit sur lequel a été posée ma valise, deux chevets, une table, une chaise et un placard pour suspendre mes affaires. Dans le fond, une porte donnant sur la salle de bains.

Je fais entrer Natalie.

— C’est la chambre du garde du corps... la mienne.

Elle éclate de rire.

— Garde du corps ! C’est toi le garde du corps et c’est moi le corps que tu es censé garder ?

De nouveau ses yeux de chat.

— Je crains... et j’espère... le pire.

Une petite tape sur ses fesses.

— Allez ! Viens voir où nous allons dormir.

J’ouvre la porte de l’autre chambre et c’est de nouveau la même magie.

La pièce ne fait pas moins de quarante mètres carrés. Le mur face à la porte est percé de deux baies occultées par de lourds rideaux, les autres sont entièrement tendus de toiles de Korhogo, même celui où est adossé un lit si grand qu’il semble avoir été conçu sur mesure pour un géant, près de trois mètres sur plus de deux. Un baldaquin habillé de tulle permet de déployer une moustiquaire sur cette couche somptueuse recouverte d’un dessus de lit en patchwork de bogolan tout comme les incroyables coussins qui le décorent. Le sol est un

parquet en wengé³⁴ aux larges lames, couvert de deux tapis de haute laine. De chaque côté du lit, deux chevets en acajou massif assortis à la grande commode près de laquelle on a déposé les bagages de Natalie.

Elle me saute au cou.

— Mon Dieu ! On... on... va vivre ici... pendant quinze jours. J'ai l'impression que ce n'est pas réel et que d'un seul coup je vais me retrouver à Paris. Une telle merveille au milieu de nulle part ! C'est magnifique. Merci... merci John.

Je l'embrasse doucement.

— Ne me remercie pas, je n'y suis pas pour grand-chose et je te confirme, c'est bien réel tout comme ta mission et les relevés en brousse qui ne seront sans doute pas toujours des parties de plaisir.

Ses yeux brillent d'excitation.

— Pour vivre ça avec toi, j'irai faire des relevés en enfer. Oh ! Que je t'aime.

Elle se recule un peu.

— Une si belle chambre a sans doute une salle de bains ?

Je la prends par la main. Lorsque je pousse la porte, elle a comme un sursaut.

— J'en étais sûre. J'aurais pu imaginer n'importe quoi, mais alors là... c'est clair... pas ça.

Les murs de la salle de bains sont entièrement recouverts de mosaïque en pâte de verre et l'éclairage est tel que l'on a immédiatement l'impression d'être immergé dans un lagon polynésien. Vasques des lavabos, bac de douche, jacuzzi sont taillés dans une sorte d'obsidienne³⁵ aux reflets bleutés et les robinets sont tous en laiton massif.

Natalie s'exclame :

— C'est démentiel, mais que c'est beau.

J'embrasse le bout de ses doigts.

— C'est la folie des grandeurs d'un homme qui est à l'origine de cette beauté et... tu veux que je te dise... il ne le savait pas, mais il l'a fait construire pour toi. Cette maison et cette salle de bains

34 Essence tropicale à bois sombre.

35 Roche volcanique vitreuse de couleur grise, verte, rouge ou noire.

t'attendaient.

Nat me sourit. Elle s'avance, retire ses chaussures et commence à défaire la ceinture de son pantalon.

Je m'exclame :

— Que fais-tu ?

Elle me regarde l'air étonné.

— Je me déshabille ! C'est ce qu'on fait d'ordinaire avant de prendre une douche.

J'arrête son geste.

— Pardon, mais écoute-moi d'abord.

Elle a un petit rire inquiet.

— Ne me dis pas qu'il n'y a pas d'eau.

— Non ! Ce n'est pas ça du tout.

A-t-elle l'air étonnée ou agacée que je m'interpose entre elle et la fraîcheur bienfaisante d'une bonne douche ?

— Je voulais t'en parler, mais ça m'est sorti de l'esprit. En Afrique, on évite de se doucher trop souvent, mais surtout d'utiliser les savons classiques qui favorisent les mycoses. En général, on prend une vraie douche où l'on se lave à fond après le travail avant le dîner. Le matin, douche à minima sans savon ni gel et à midi on se contente de se rafraîchir sommairement, mais naturellement tu es libre de faire ce que tu veux. Je crains seulement que tout comme n'importe qui, les défenses naturelles de ta peau déjà très sollicitées par le climat n'y résistent pas.

Elle me regarde comme si je tombais de la lune.

— Mais qu'est-ce que tu me racontes ?

Mon explication que je pensais pourtant claire n'a pas réussi à la persuader, je me permets donc d'insister.

— Ici, il fait très chaud, mais ça, tu l'as déjà remarqué. Ce que tu ne sais peut-être pas c'est que si l'on se douche souvent, la peau perd très vite ses défenses naturelles et l'on attrape toutes sortes de mycoses. Ça commence en général aux plis de l'aîne et ça s'étend rapidement. Pour les dames, c'est un problème qui peut devenir très vite un lourd handicap.

Je crois que mon dernier argument a fait mouche. Elle réajuste sa ceinture.

— Merci de m’avoir évité cet horrible cauchemar, mais comment fait une femme pendant les quatre jours du mois où il faut quand même un minimum d’hygiène ?

Elle fait une petite moue.

— Ce qui, je te le rappelle, est mon cas aujourd’hui.

Là, je crois que c’est moi qui rougis. Je bafouille un peu.

— Autant que faire se peut, évite le savon classique et utilise un gel à ph neutre. J’en ai un stock dans ma valise. Attends ! Je reviens.

Il ne me faut guère plus d’une minute. Je lui tends le flacon.

— Tiens ! Pas de souci... j’en ai assez pour deux

Je bats en retraite et sous son regard amusé, entame un savant repli à reculons.

— Je... je... je vais ranger mes affaires. Euh... ! On se retrouve au salon.

Je me réfugie dans la petite chambre qui va me servir de dressing et dont il ne faudra pas que j’oublie de défaire le lit tous les soirs ainsi que de froisser les draps le matin avant ma douche. Le personnel chargé du ménage ne doit pas avoir le moindre soupçon.

Je défais rapidement ma valise et en range le contenu dans les placards de la chambre et de la salle de bain.

Au souvenir de la scène de tout à l’heure, je me sens confus d’avoir été aussi maladroit, mais surtout d’avoir piqué un fard. Il n’y avait vraiment pas de quoi et Natalie n’a pas dû très bien comprendre. Pour elle, ces choses-là sont toutes naturelles et en parler, avec délicatesse s’entend, est tout à fait normal.

En me rafraîchissant rapidement bras, torse, visage et nuque, je repense à mon petit exposé. N’ai-je pas été un peu ridicule ? Mais il fallait bien que je lui explique. Oh ! Et puis zut... !

Je me sèche rapidement, un « pschitt » d’eau de toilette. Je renfile ma chemise, un coup de brosse dans les cheveux et je sors... direction le salon.

Elle y est déjà, négligemment assise sur un des canapés, un petit sourire au coin des lèvres.

— Eh bien ! Tu en as mis du temps et l’on dit que ce sont les femmes qui traînent dans les salles de bains.

Je proteste.

— Mais j’ai vidé ma valise et rangé mes affaires.

Son sourire moqueur s’accentue.

— Il se trouve que moi aussi.

Puis elle éclate de rire.

— Non, je te fais marcher. Je t’ai précédé d’une seconde.

Une moue de reproche.

— Est-ce que j’ai droit à un bisou quand même ?

Je m’assieds près d’elle, l’enlace. Ses lèvres sont douces et le bout de sa langue une vraie friandise.

Il nous reste trois quarts d’heure avant de reprendre le collier. Un moment de détente au frais dans les bras l’un de l’autre sans rien d’autre à dire ou à faire que profiter de l’instant.

Pour laisser à Nat le maximum de place, je me suis allongé sur le côté, le dos contre le dossier du canapé. Elle m’a fait un bisou et elle a fermé les yeux. Il ne s’écoule pas une minute avant qu’elle dorme et j’avoue que je m’assoupis aussi le nez dans ses cheveux.

Comme le disent beaucoup de ceux qui me connaissent, j’ai dû avaler un réveil sans y prendre garde alors que j’étais encore très jeune et je ne m’en souviens plus.

Toujours est-il que comme à l’habitude, j’ouvre automatiquement les yeux alors qu’il nous reste un petit quart d’heure pour reprendre le travail.

Tout comme moi, Natalie ne déteste rien tant que d’être en retard. Je n’hésite donc pas à la réveiller en lui chatouillant le bout du nez avec une mèche de ses cheveux. Elle ouvre instantanément les yeux et j’ai droit à ce magnifique sourire qui fait de chacun de ses réveils un moment magique.

Elle me donne un bisou du bout des lèvres et dans la même seconde saute sur ses pieds.

Elle me tend la main.

— Eh bien ! Aurais-tu l’intention de passer l’après-midi à flemmarder ?

Je me contente de sourire, prends sa main et m’extrais du canapé où j’étais pourtant si bien.

Elle me prend par les épaules.

— Merci de m’avoir réveillée. Je crois que j’aurais dormi jusqu’à

demain. J'étais partie pour faire ma nuit.

Un bisou très doux, trop bref.

— Allons-y ! Je ne voudrais pas faire attendre François.

Je lui demande de prendre le volant et de me déposer devant les bureaux.

— Tu n'auras qu'à passer me récupérer quand tu auras fini. Je serais dans le bureau juste à côté du Secrétariat du DE. Le temps d'une « vraie douche » et l'on ira récupérer François pour le dîner.

*

Un léger toc-toc à la porte me fait lever la tête du dossier de commande où j'étais plongé. Un coup d'œil à ma montre... près de dix-huit heures, je n'ai pas vu le temps passer.

— Entrez !

La porte s'ouvre doucement et la tête blonde de Natalie, son sourire et ses fossettes apparaissent dans l'entrebâillement.

— Ah ! Il n'y a pas de plaque et je viens de me tromper en entrant dans le bureau du chef du Service informatique.

Je referme le dossier.

— Entre ! Tu as donc fait la connaissance de Francis Vagnot.

— Il était tellement absorbé par son travail qu'il a eu l'air de se réveiller. Avec ses grosses moustaches et ses lunettes rondes, on aurait dit un vrai hibou.

Je me lève, récupère ma mallette.

— Il est toujours comme ça quand il travaille, mais autrement, c'est plutôt un joyeux luron.

Je la rejoins dans le patio que nous traversons en diagonale en suivant le tracé sinueux d'une petite allée empierrée. Le jour décline très vite. Il fera nuit dans dix minutes. Notre Patrol est garé juste devant la grille et Natalie se dirige côté passager. J'adopte un ton protecteur et condescendant.

— Non ! Garde le volant. Tu as su arriver jusqu'ici, tu devrais bien pouvoir nous ramener à la case.

Un petit regard en coin, les yeux bleus me scrutent et m'adressent un message subliminal : « Ne joue pas les machos John, ça te va très

mal ».

J'ai voulu plaisanter, mais j'ai juste été un peu lourd. J'essaie de me faire pardonner avec un bisou.

Le trajet est bref, mais lorsque Natalie gare le 4×4 devant l'entrée de la case, le soleil a déjà basculé derrière l'horizon et il fait presque nuit.

Alors que nous franchissons le seuil, un bahut sculpté que je n'avais pas remarqué à midi attire mon attention. Je pense à un bar, et j'ai la surprise en l'ouvrant de découvrir un lecteur-changeur de CD avec son ampli. Sur le point de filer dans la chambre, Natalie revient sur ses pas.

— Oh ! C'est magnifique, regarde.

Rangée sur les rayonnages inférieurs, elle me désigne une collection impressionnante de CD : classique, jazz, rock parmi lesquels une bonne dizaine de disques de country. Juste en dessous un échantillonnage de musique orientale et africaine.

Je regarde les murs du séjour tout autour.

— Mais où sont les enceintes ?

Natalie me regarde l'air surpris.

— Co... comment ? Tu ne savais pas ! Que croyais-tu trouver dans ce meuble ?

— J'ai cru que c'était un bar.

Sa surprise s'accentue.

— Tu es pourtant déjà venu ici. Non !

— Oui, mais tu sais, je n'y étais que pour dormir et je n'ai pas vraiment cherché à explorer les lieux. Les rares heures libres, je les passai plutôt à découvrir la brousse aux environs de la plantation.

Le changeur est déjà garni. Natalie met en route, et la seconde d'après, la voix de Nat King Cole semble sortir des murs.

Sans hésiter, Nat se dirige vers les boucliers en peau accrochés de part et d'autre du bahut. Elle soulève légèrement celui de droite.

— Les enceintes sont derrière. À part les deux chambres, tu ne connais donc rien d'autre de la maison.

— Euh ! Non, je dois l'avouer.

D'un pas décidé, Natalie traverse le séjour en contournant les canapés. Elle se campe devant la grande bibliothèque vitrée qui

occupe la presque totalité du mur d'en face.

— Tu as vu ! C'est une vraie mine d'or.

Elle me dévisage avec un sourire perplexe.

— J'essaie d'imaginer tes missions. Ça doit plutôt ressembler à un marathon qu'à une villégiature. Cette maison est une vraie villa de vacances, mais tu n'en as apparemment pas beaucoup profité. Je parierai même que tu n'as jamais ouvert cette bibliothèque.

— Pari gagné !

— Et sais-tu seulement à quoi ressemble la cuisine ?

Sa question me paraît tellement saugrenue que je manque en rester coi.

— Non ! Je n'y ai jamais mis les pieds. Mais pourquoi cette question ?

— Parce que Bertrand Devallois m'a dit qu'il avait fait garnir placards et frigo pour nos petits déjeuners.

Elle sourit.

— Tu ne croyais tout de même pas que j'allais me contenter chaque matin d'un café et d'une biscotte. Non, tu vois ! Ça, je ne peux pas.

Le sourire s'accentue et creuse ses fossettes.

— Je sais bien « qu'à Rome il faut faire comme les Romains », mais c'est un langage que mon estomac américain ne peut entendre. J'ai donc demandé à Bertrand s'il était possible d'avoir un minimum pour que l'on prépare nous-mêmes nos petits déjeuners. Allez viens ! On va voir ce qu'il a pu trouver.

Elle me tend la main et m'entraîne dans la salle à manger vers la porte à droite du passe-plat.

J'ai déjà vu nombre de cuisines africaines. Rudimentaires et ouvertes sur l'extérieur, elles ne sont fermées le soir que par un système de portillons et de persiennes rabattantes. Celle-ci est conçue sur le même principe, mais son équipement, de la gazinière à l'immense frigo en passant par les innombrables placards, est ultra moderne et ne doit pas dater de plus d'un an. Je comprends mieux pourquoi la hiérarchie du Siège passe souvent par la SST pour ses missions semestrielles.

Natalie a déjà commencé l'exploration en ouvrant les doubles

portes du frigo. Bertrand Devallois a tenu parole. Je ne sais pas où il a pu se procurer tout ça en moins de deux heures, mais il y a là de quoi tenir un siècle.

Soigneusement rangés sur les étagères, une quinzaine de blisters de bacon sous vide, des barquettes de petites saucisses, quelques paquets de beurre, une dizaine de litres de lait, des œufs, du jus d'orange, de l'eau en bouteille, etc. !

Dans les placards, farine, sucre, miel, confitures. Bref, il y a là tout ce qu'il faut pour se confectionner un véritable petit déjeuner pantagruélique à la mode américaine.

Natalie continue son exploration.

— Oh ! Regarde, il y a même une friteuse... et là, dans ce placard, dix bouteilles d'huile de colza. Je vais te faire des *donuts* dont tu me diras des nouvelles. Une recette de ma mère... les meilleurs *donuts* de tout le Texas.

On dirait une enfant devant la vitrine d'un confiseur la veille de Noël.

— C'est « Le pays de cocagne » ! C'est bien comme ça que vous dites dans le midi de la France ?

Elle me saute au cou et me couvre le visage de bisous.

— Quinze jours au paradis. Si l'on allait se doucher et se changer pour le dîner.

The « Sugar Rocks »

Prenant prétexte de l'obligation d'utiliser ma douche pour donner le change au personnel de ménage, je laisse son intimité à Natalie pour gérer ses problèmes féminins.

Elle n'est pas dupe un seul instant.

— On se retrouve au salon comme tout à l'heure.

Et, me faisant un petit bisou avant de disparaître dans sa chambre.

— Que l'on fasse douche à part pour quelques jours, je veux bien, mais pas question de faire lit à part. Ce soir, et tous les autres soirs, je veux dormir dans tes bras.

Douche, rasage, jeans, chemise blanche, plus les santiags offertes par Natalie à Miami. Trente minutes plus tard, je suis dans le salon. Le lecteur de CD diffuse une ambiance de musique douce. Cette fois, j'ai été plus rapide, Natalie n'est pas là. Je m'installe dans un profond fauteuil.

Les yeux mi-clos, je laisse mon esprit vagabonder... Nous sommes début avril et les pluies seront là d'ici une quinzaine de jours. La fin de la campagne de récolte est programmée pour vendredi et traditionnellement ce sera un jour férié pour tout le personnel.

Mon Dieu, trois mois ! Trois mois que Natalie et moi sommes ensemble. Trois mois, c'est si peu et pourtant c'est comme si nous nous étions rencontrés il y a un million d'années.

J'ai la sensation de ne plus rien peser. Je flotte dans un espace infini, dans l'éternité... et Natalie est là, sa main dans la mienne, son doux parfum comme une caresse.

Elle est là, penchée sur moi, sa main effleure ma joue. Elle me

sourit.

— Tu étais si paisible, si beau.

Elle s'accroupit, ses lèvres sont sur les miennes. Chaque fois qu'elle m'embrasse comme ça, je me retrouve dans le hall de son immeuble le premier soir et je fonds. Je fonds et c'est si bon.

Elle me tend la main. Je suis debout et la serre contre moi, doucement, tendrement. J'enfouis mon visage dans ses cheveux, je la respire lentement.

C'est elle qui se détache de moi. Ses yeux plongent au fond des miens.

— Je t'aime tant. De ma vie, je n'ai jamais été aussi heureuse. Une minute près de toi, c'est l'éternité.

Ce rappel au temps la fait tressaillir.

— Mon Dieu ! François doit nous attendre. J'avais oublié. Je lui ai proposé de prendre un verre avant le dîner.

Elle se dirige vers la porte et c'est là que je note sa tenue. Un débardeur de coton blanc qui peine à contenir deux seins magnifiques, d'autant qu'elle n'a pas jugé bon de mettre un soutien-gorge, un jeans en stretch moulant et pour la chausser, sa paire de bottes favorite. Elle garde à la main le blouson assorti au jeans. Elle sait maintenant que les soirées tchadiennes peuvent être très fraîches. Même si nous sommes quelque cinq cents kilomètres plus au sud que ce matin, elle a pris ses précautions. En lui ouvrant la porte pour la laisser passer, je ne peux retenir un sourire. Elle fronce les sourcils.

— Tu peux bien sourire, mais moi au moins je n'aurais pas froid tout à l'heure en rentrant.

Elle croit que c'est le fait qu'elle ait pensé à prendre un blouson qui me fait sourire. Je la détrompe.

— Et pour cause ! Ton débardeur et ton jeans risquent de provoquer une vague de chaleur chez les célibataires.

Son rire fait taire les grillons et s'envoler quelques chauves-souris qui faisaient une pause dans les hibiscus.

— Les lois du temps et de la gravité étant impitoyables je crois qu'avant une trentaine d'années je ne pourrais plus porter ce genre de tenue, alors j'en profite. Tu n'aimes pas ?

— J'adore ! Tu es magnifique.

— Merci ! En toute franchise, tu n'es pas mal non plus. Je crois que nous faisons un beau couple.

Je lui donne la main pendant qu'elle grimpe dans le Patrol.

— Mais c'est justement ce qu'il faudrait éviter, qu'on nous prenne pour un couple.

Je fais le tour du 4×4 et m'installe au volant. Elle me fait ses yeux de chat.

— Oh ! Mais ne t'inquiète pas. Je vais superbement t'ignorer et m'arranger pour me faire draguer. Ça lèvera toute équivoque.

Je ne réagis pas à son petit coup de griffe. Les yeux de chat se font plus étroits et d'un ton faussement détaché, elle demande :

— Ça ne te dérange pas que je me fasse draguer ?

Je réponds sur le même ton :

— Pas le moins du monde ! J'en serais très flatté et je crois que ça m'amuserait beaucoup.

Je démarre le moteur et passe la première. Elle stoppe mon geste. Là, je ne sais plus si elle plaisante.

— Ne me cherche pas, tu sais que je peux le faire.

Cela tourne au duel au fleuret à pointe nue. Je réplique :

— Je ne crois pas que tu sois en état de consommer.

Elle incline la tête sur le côté comme pour mieux m'observer.

— Donc, si j'étais en état... ça ne te dérangerait pas que je consomme ?

Elle a gagné, je me rends.

— Je pense que contrairement à Gabriel, ta conquête n'apprécierait sans doute pas ma présence, je serais donc contraint d'aller dormir seul dans ma chambre et j'en serais très malheureux. Autrement, non ! Tu sais que j'adore te regarder... consommer.

Au risque d'un démarrage intempestif du Patrol, elle se jette dans mes bras. Je crois bien qu'elle a les larmes aux yeux.

— *Oh my love, sweetheart !* Je ne pourrais jamais faire l'amour avec un autre sans que tu sois près de moi. Ça n'aurait aucun sens.

Elle a vraiment les larmes aux yeux.

J'embrasse ses paupières doucement, tendrement.

— Nous ne sommes que deux idiots.

Elle se recule me regarde avec un petit air triste.

— Dieu sait que j’aime le sexe, mais pas au point d’accepter les avances du premier venu et surtout pas sans que tu sois là. Pardon John.

Je caresse sa joue.

— Pardon de rien ! Moi aussi, j’aime la façon dont les hommes te regardent avec ce mélange d’admiration et de désir. Et... je ne t’en aime que davantage.

Je prends son visage entre mes mains et plonge mon regard dans les lacs bleus de ses yeux.

— Et puis... quand tu fais l’amour. Tu es si belle, on dirait un ange. Tu es la joie et la lumière.

Son sourire est très doux, comme s’il caressait mon cœur.

— Je n’ai vraiment plus envie d’aller dîner. Je voudrais rester dans tes bras.

Je l’embrasse doucement.

— Je crois que François n’apprécierait pas et que certains commenceraient à se poser des questions.

Elle se redresse sur son siège, prend ma main, y dépose un bisou et la repose sur le levier de vitesse.

— Tu as raison. Allons-y !

Je démarre et trois minutes plus tard gare le Patrol sur le parking du Club, à côté de deux pick-up blancs.

Tout le club est illuminé, la terrasse, la piscine et l’apatam³⁶ du bar. En cette fin de saison sèche, peu d’insectes volettent autour des lampadaires et les pièges à lumière bleue n’ont pas encore été posés. Seul celui du bar doit actuellement fonctionner.

Trois petites marches et nous sommes sur la terrasse bordant la piscine, nous dirigeant vers le bar où trois messieurs accoudés au comptoir sont en grande conversation.

Seul à nous faire face, François nous aperçoit et se lève de son tabouret. Les deux autres se retournent et l’imitent. Il y a là Astier le logisticien alias Chuck Noris tant il en a la dégaine et Vermeulen le chef de garage. À voir leur tête ébahie, il est clair que François n’a pas dû leur faire une description très précise de Natalie. Tous les deux restent bouche bée en la voyant.

36 Toit de chaume de mil posé sur quatre ou six piliers de bois.

Alors que les deux hommes sont toujours en état de choc et qu'aucun n'a encore pris la main que Natalie leur tend avec un charmant sourire, je fais les présentations.

Astier est le premier à se ressaisir.

— Enchanté, Madame Lll... Lo... euh...

Natalie vient à son secours.

— Laissez tomber les « Madame », Natalie suffira. D'autant que j'ai un nom complètement imprononçable pour un Français.

Astier s'est ressaisi et parvient à articuler :

— Apparemment, Monsieur Rhyne y arrive, lui.

Natalie leur serre la main et répond à Astier.

— Parce qu'il s'est entraîné pendant des jours, mais il s'est vite lassé et lui aussi m'appelle Natalie.

Astier nous invite à prendre place au coin du bar, laissant le tabouret à Natalie.

— Vous prendrez quelque chose ?

Natalie hésite puis désignant le verre à moitié vide d'Astier :

— Que buvez-vous ?

— Un whisky gaz.

Yeux écarquillés de Natalie.

— Un whisky gaz ?

— Oui ! Un whisky soda si vous préférez. Ici, on dit ça comme ça.

Petite moue de Natalie.

— Un Irlandais ne met jamais d'eau dans son whisky tout comme un Français dans son vin.

Astier s'étonne :

— Vous êtes irlandaise ? Je croyais que...

— Je suis Américaine et Irlandaise d'origine, mais chez nous l'appartenance à la communauté d'origine reste très forte.

S'adressant à Vermeulen :

— Et vous, que buvez-vous ?

L'accent belge est à couper au couteau.

— Un gin-tonic, Mad... euh... Natalie

— Je crois que c'est ce que je vais prendre.

Vermeulen paraît très flatté du choix, mais malgré sa bonne éducation ne parvient pas à détacher son regard de la poitrine de

Natalie. En coquine accomplie, elle se penche légèrement vers lui pour attraper le bol de cacahuètes qu'elle passe à la ronde. Avec ce qu'il vient d'entrevoir, Vermeulen est au bord de la crise cardiaque et ses oreilles sont aussi rouges que sa chemise. À moins que ce ne soit qu'un reflet.

Le gin-tonic étant un peu trop sucré à mon goût, je fais signe à Astier que je prendrais un whisky comme lui. Il n'est jamais très bavard sauf lorsqu'il est fin saoul et en quelques gestes cabalistiques passe la commande au barman qui s'exécute aussitôt.

Les consommations servies, je propose de trinquer à la réussite de la mission de Natalie.

Un observateur extérieur serait très certainement intéressé par le tableau que nous composons : quatre hommes, verres levés, entourant une jeune femme blonde juchée sur un tabouret et adossée au comptoir du bar. En quelques minutes et sans l'avoir vraiment cherché, Natalie est au centre de toutes les attentions.

Sur un des fauteuils entourant les quelques tables basses autour du bar, une guitare dans son étui de toile.

Natalie demande :

— Lequel d'entre vous joue de la guitare ?

Astier lève la main.

— C'est moi.

À voir le look d'Astier, cheveux mi-longs, santiags, ceinturon à large boucle, la question de Natalie semble superflue.

— Quel genre de musique ?

Astier n'a jamais été aussi bavard.

— Avec celle-là plutôt blues, mais avec les autres... rock.

Natalie ne comprend pas.

— Avec les autres ?

— Oui ! J'ai une six cordes et une quatre cordes électriques que j'utilise pour jouer avec le groupe.

— Le groupe ?

Astier est de plus en plus bavard. Les grands yeux bleus de Natalie qui le dévisagent avec attention n'y sont certes pas pour rien.

— Moustache... euh... enfin, Vagnot, Verm et moi avons monté un petit groupe... Les Sugar Rocks !

Nat, la passionnée de musique est plus qu'intéressée et l'on n'a jamais entendu Astier parler autant. Tout le monde est donc pris dans la conversation.

Natalie est excitée comme une puce. En dehors de nos moments en tête-à-tête, c'est la première fois depuis qu'elle a mis les pieds sur la plantation qu'elle a l'occasion de parler d'autre chose que de son travail.

Astier explique :

— On répète un jour sur deux sauf le dimanche et des fois on fait un petit concert ou une soirée dansante pour nos collègues. Vous savez, les distractions sont rares par ici.

Natalie le félicite et demande :

— Quels instruments avez-vous ?

Astier a déjà beaucoup parlé, il n'a pas l'habitude. Il boit une gorgée pour réhydrater son gosier complètement sec et répond :

— La gratte c'est moi avec parfois un harmonica, Verm est au double synthé et Vagnot à la batterie. Tiens quand on parle du loup...

Les lunettes rondes et l'énorme moustache en guidon de vélo de Vagnot se profilent au bout de la terrasse. Il nous rejoint... nouvelles présentations. Derrière ses lunettes rondes, les petits yeux de Vagnot sont pleins de malice.

— Madame Lo... Lo... OK ! Natalie et moi avons déjà fait connaissance rapidement, on s'est juste croisés, mais j'ai compris que c'était vous la scientifique américaine.

Astier complète :

— Scientifique qui s'intéresse à la musique.

Vagnot dévisage Natalie de ses petits yeux de myope.

— Ah bon ! Et vous jouez de quoi... de la flûte ?

Natalie ne relève même pas l'ironie, la moquerie est évidente, mais il en faut plus pour la démonter.

— Non ! Piano et guitare.

Astier sursaute.

— Vous jouez de la guitare... laquelle ?

— Oh ! Guitare classique et électrique, mais avec mon travail, je n'ai pas toujours le temps.

Pendant quelques secondes, Astier semble figé puis avec une

vivacité que l'on ne lui connaissait pas, lui le nonchalant, il fait un pas, récupère sa guitare sur le fauteuil, l'extrait de son étui et la tend à Natalie.

Ce sourire ne lui est pas habituel.

— Pouvez-vous nous jouer quelque chose ?

Toujours assise sur son tabouret, Natalie prend l'instrument.

— Comme ça... là ?

— Oui... Quelques notes d'un air que vous aimez.

Natalie lui rend son sourire, prend la guitare par la caisse, la porte à hauteur de son œil et semble vérifier je ne sais quel alignement le long des cordes.

Astier la regarde faire, étonné.

— Je pense que le manche est bon.

Sourire de Natalie qui passe la bretelle de la guitare par-dessus sa tête et cale l'instrument.

— Oui, c'est parfait.

Astier lui tend un médiator.

— J'en ai d'autres si vous voulez.

Un coup d'œil et Nat répond :

— Non ! Celui-là fera très bien l'affaire.

Elle place le médiator sur son pouce, pose ses doigts sur les cordes, ferme les yeux et pince chaque corde l'une après l'autre.

Elle relève la tête et demande à Astier :

— Vous permettez ? Juste un petit réglage.

À ses gestes et à la façon dont Nat tient l'instrument, Astier comprend tout de suite qu'elle n'est pas une débutante.

— Je vous en prie, faites !

Chaque corde est à nouveau pincée à plusieurs reprises, parfois Natalie en fait varier la tension à l'aide de la clé correspondante. Toutes ces opérations se font très rapidement sous l'œil attentif d'Astier.

Puis, tapant légèrement du bout des doigts, Natalie fait sonner la caisse. Elle relève la tête, petit sourire à l'assistance muette et attentive.

Les doigts de Natalie sont en place, son pouce s'abaisse, une fois, deux fois, trois fois.

Les premières notes du concerto d'Aranjuez sonnent claires dans le silence de la nuit à peine troublé par le crissement des élytres des milliers d'insectes qui se sont réveillés au coucher du soleil.

Les quatre auditeurs, moi compris, se figent, pris aux tripes par la mélodie à la fois douce et puissante. Une chose ne trompe pas, les quatre hommes ont la chair de poule. Quant à moi, je suis scotché, je ne l'ai jamais entendu jouer de la guitare... que du piano... chez elle.

Même le barman s'est immobilisé, les yeux grands ouverts sur son visage d'ébène, le regard fixe comme si on lui avait jeté un sort.

L'interprétation de Nat est typée « Andalousie ». L'on croirait entendre jouer une gitane. Je ne sais si les autres éprouvent la même chose que moi, mais j'ai la sensation que les doigts de l'interprète caressent mon cœur au lieu des cordes de l'instrument. La magie dure encore quelques minutes. À la dernière note, Natalie pose sa main à plat sur les cordes, redresse la tête et nous regarde avec ce sourire si pur qu'il me fait chaque fois penser à La Madone du Titien.

Les yeux d'Astier brillent comme s'il venait de pleurer. Il ne trouve qu'un seul mot pour exprimer son émotion et son admiration :

— Putain !

Puis se reprenant :

— Oh ! Pardonnez-moi, mais... mais... vous m'avez mis les poils.

Je ne sais si Natalie connaissait l'expression, mais il est clair qu'elle en comprend le sens. Il est tout aussi clair qu'elle est plus qu'émue de voir « l'ours » Astier ainsi remué par son interprétation. Elle l'est tant qu'elle répond instinctivement dans sa langue maternelle.

— *Thank you !*

Nous avons tous du mal à revenir de la planète où elle nous a emmenés. Chacun applaudit enfin, mais doucement, comme si nous avions peur de chasser ces notes qui vibrent encore en nous.

Astier prend une profonde inspiration.

— C'était magnifique ! Vous... vous ne jouez que du classique ?

Le sourire de Natalie passe du sacré au profane. Je retrouve son petit air espiègle, comme si elle nous avait préparé une bonne surprise.

— Non, pas seulement. Je connais aussi quelques airs de mon pays.

Elle réfléchit une seconde

— Je peux essayer « *I can't stop loving you* ».

Astier s'exclame :

— De Ray Charles !

— Oui... mais... un peu à ma façon.

Dans l'attente, personne ne dit plus rien. Natalie se penche à nouveau sur la guitare, repère la position de ses doigts et se redressant, attaque les premières notes.

Pas plus que je ne l'avais entendue jouer de la guitare, je ne l'avais encore entendue chanter.

Je ne reconnais même pas sa voix. Est-il possible que cette voix nasillarde aux accents traînants du Sud soit celle de Natalie ? Oui... sûrement, puisqu'elle est là devant moi et que c'est elle qui chante. À chaque fois qu'elle reprend le refrain « *I can't stop loving you* », la voix change et devient si douce qu'elle m'enveloppe le cœur d'une caresse de tendresse.

Seigneur ! Je ne vais tout de même pas craquer devant tout le monde.

Couplets et refrain se succèdent, et tant la voix tantôt mélodieuse tantôt nasillarde que les accords tirés de la guitare réussissent une fois de plus à nous faire changer de planète.

La dernière note s'envole. Pas un bruit, pas un applaudissement, tout le monde est quasi-hypnotisé. Avec un grand sourire, Natalie repasse la bretelle par-dessus sa tête et rend la guitare à son propriétaire.

Astier tend machinalement les mains pour récupérer son instrument et ne trouve qu'un seul mot... tout bête :

— Merci.

Deux syllabes qui rompent le charme sous lequel Natalie nous avait plongés.

Chacun applaudit. Ce ne sont que :

— Bravo !

— Magnifique

Astier sort de sa transe.

— Madame Lo... Lo... Euh... Natalie... Il faut absolument que vous chantiez avec le groupe vendredi.

Air ébahi de Natalie, yeux écarquillés à la mesure de l'inattendu de la proposition

— Chanter avec le groupe... vendredi... mais...

Astier stoppe sa protestation :

— Je vous en prie... vous ne pouvez pas refuser... pour la soirée de « Fin de Campagne ». Ce que vous chantez, c'est ce que nous préparons blues, rock, country. S'il vous plaît !

Supplication d'Astier auquel se joignent les deux autres membres des « Sugar Rocks ».

— S'il vous plaît Madame.

Nat se tourne vers moi, cherchant un secours que je suis bien incapable de lui apporter. Elle en prend conscience et fait un petit signe de la main à François.

— Juste cinq minutes, il faut que j'en parle avec François.

Elle l'entraîne à l'écart. S'ensuit une discussion qui nous le supposons tous, concerne l'organisation de leur mission.

L'air hésitant, elle revient suivie de François. Il lui glisse un dernier encouragement à l'oreille qu'étant tout près d'elle, je suis le seul à entendre.

— Pas de souci Docteur ! Tout ira bien.

Elle n'en a pas l'air totalement persuadée, mais répond tout de même à Astier :

— Bon ! Je veux bien, mais nous n'aurons jamais le temps de répéter d'ici vendredi soir.

Je crois bien qu'Astier va sauter de joie. Je ne l'ai jamais vu dans un tel état d'excitation.

— Oh ! Pour ça, pas de souci avec votre talent... pour nous ce sera facile. Vous dirigez et on se cale sur vous. Je suis sûr que l'on va trouver une dizaine de chansons que nous connaissons tous. Entre votre répertoire et le nôtre et avec celle de Ray Charles, il n'en reste plus que neuf à trouver. Vermeulen et moi, on peut faire les chœurs.

Il se tourne vers Vermeulen.

— Hein ! Pas vrai Verm, tu peux faire ça ?

L'accent belge de Vermeulen est encore plus marqué.

— Ça est sûr... je peux.

Astier est déchaîné, on ne l'arrête plus.

— Est-ce que ça ne vous ennuie pas si l'on dîne avec vous, pour en parler... les répets... nous organiser quoi !

Il se tourne vers moi.

— Hein, Monsieur Rhyne ! Ça ne vous dérange pas.

Je le rassure.

— Pas de problème, il suffit de le dire au chef.

— Ce n'est pas un souci, il a toujours plein de trucs dans ses congélos. Il faut juste que je prévienne ma femme que je rentrerai plus tard.

Une inspiration, Natalie se sentira moins seule au milieu de tous ces hommes. Astier a déjà la main sur le téléphone. J'interromps son geste.

— Dites-lui de venir. Natalie fera sa connaissance.

Sourire ravi d'Astier.

— OK merci, mais je vais devoir aller la chercher.

Il décroche, frappe trois touches.

— Allô ! Minou, c'est moi... Oui, on dîne au Club, prépare-toi...
Je passe te prendre dans cinq minutes. Je t'expliquerai.

Il raccroche et file comme un bolide vers le parking.

Natalie vient vers moi, l'air un peu affolé.

— Ils sont tous comme lui ici.

Je ne sais trop quoi lui répondre.

— Non ! En principe, c'est le plus calme.

Il ne faut pas cinq minutes à Astier pour revenir avec « Minou », une blonde plantureuse, un peu vulgaire, mais dont je connais la gentillesse et la gaité. Il fait les présentations.

Comme tous, Minou Astier tombe sous le charme.

— Vous êtes la géomètre américaine dont tout le monde parle.

Natalie ne relève pas et renonce à lui expliquer la différence entre géophysicien et géomètre. Il ne faudrait pas en plus qu'elle lui dise être astrophysicienne, parce que là, on perdrait Minou.

Elle se contente de confirmer.

— Oui, c'est bien moi.

Le chef vient nous annoncer que le dîner est prêt et je dois laisser

Natalie avec Astier et sa charmante épouse pour aller prévenir François, Vagnot et Vermeulen qu'il est temps de passer à table. Plongés dans une conversation entre informatique, mécanique et mathématiques, ils n'ont rien entendu.

Voilà ! Ça y est, tout ce petit monde est réuni et s'achemine vers le restaurant.

La table qui nous est destinée est ronde, bien commode pour sept convives. Je m'arrange pour placer Natalie entre Astier et Vermeulen, Minou entre François et moi. Vagnot se retrouve donc entre Astier et François, ce qui est parfait pour qu'il puisse participer à la préparation du choix des chansons et des répétitions.

Le repas improvisé par le chef est léger pour ne pas surcharger les estomacs. Le vin offert par Astier, a beaucoup de succès et je crois bien que Natalie y a fait honneur si j'en juge par la façon dont elle rit aux plaisanteries de Vagnot réputées pourtant pour être souvent grivoises et toujours un peu lourdes.

Lorsque nous prenons congé, l'essentiel a été décidé. La douzaine de titres connus tant de Natalie que du groupe et les deux heures de répétition quotidiennes en fin d'après midi.

J'aide Natalie à grimper dans le Patrol, m'installe au volant. Elle prend ma main comme pour se rassurer.

— J'ai un peu le vertige et le vin n'y est pour rien. Même le quotidien d'un Parisien est moins mouvementé que ce que je vis depuis hier.

Elle détache chaque mot pour bien se convaincre qu'elle ne rêve pas

— *Jesus Lord !* Me voilà devenue chanteuse et guitariste d'un groupe de rock au milieu de nulle part.

Je démarre, elle poursuit.

— Je crois que j'ai fait une énorme erreur en acceptant. Ça va surcharger François. Bien qu'il m'ait assuré du contraire, avec la masse de calculs qu'il va y avoir, je ne sais pas s'il pourra s'en sortir.

Nous arrivons à la Grande Case et Natalie est toujours plongée dans ses réflexions, l'air vraiment soucieux... très soucieux.

Je l'accompagne jusqu'à la chambre.

— Je te laisse une petite minute. Le temps de me brosser les dents

et je suis à toi.

Le sourire est quelque peu crispé. Elle s'en veut manifestement d'avoir cédé à sa passion. J'avais déjà ma petite idée. Le déclic vient de se faire. J'ai trouvé la solution pour qu'elle n'angoisse plus.

Lorsque je la rejoins, elle est encore dans la salle de bain. Elle achève de se brosser les cheveux.

Revêtue d'un de ses grands T-shirts quelle porte le plus souvent pour la nuit, celui-là est fuchsia, elle me regarde venir vers elle dans le miroir. J'ai enfilé un T-shirt noir sur un boxer de même couleur.

Elle pose sa brosse et me sourit. Je remets l'exposé de ma solution après le câlin.

Je viens tout contre elle, ma poitrine contre son dos. Je passe mes bras sous les siens et prends délicatement ses seins dans mes mains. Je les sais si sensibles dans son état.

Elle laisse aller sa tête contre mon épaule et lève ses bras en arrière, croisant ses mains derrière ma nuque, s'offrant davantage à ma caresse.

Je relève doucement son T-shirt et les deux « Faons jumeaux » du Cantique des Cantiques se reflètent dans le miroir... pleins, lourds et fermes, ils emplissent mes mains. Nat se cambre, incline un peu plus la tête.

— Ne touche pas mes tétons s'il te plaît, ils sont hyper sensibles.

Je lui parle doucement, embrassant le lobe de son oreille. Je viens de comparer la douceur de cette peau si fine à celle d'un endroit bien précis de son anatomie. D'une torsion des reins, elle se dégage prestement de mon étreinte.

— Là, tu triches, ce n'est pas sympa. Tu es en train de m'exciter pour rien.

Ses yeux sont pleins de tendresse. Elle me prend par la main et m'entraîne hors de la salle de bain vers l'immense lit. Elle s'y assied et me place debout face à elle. Ses grands yeux bleus sont levés vers moi.

Elle murmure :

— Enlève ton T-shirt.

Alors que j'obtempère et fais glisser l'étoffe par-dessus ma tête, je sens ses doigts s'insinuer sous la ceinture du boxer et le tirer

doucement vers le bas. J'enjambe le sous-vêtement et prends le visage de Nat entre mes mains. Son sourire est un cocktail d'amour et d'érotisme avec une pointe de coquinerie.

Ma voix tremble.

— Nat ! Il ne faut pas. Je peux attendre.

Sa réponse fait s'effondrer ma très fragile protestation.

— Après une telle journée, j'en ai autant besoin que toi. Ça va me faire du bien. Ça va me calmer.

Joignant le geste à la parole, elle me prend entre ses doigts. La réaction naissante s'affermit instantanément.

Elle me sourit.

— Tu es beau !

Je balbutie :

— On m'a souvent dit pourtant... euh... que... je n'étais pas très photogénique.

Son rire me surprend.

— Tu as un très beau visage, mais là je parlais de ton pénis.

Sa phrase s'achève en même temps qu'un délicieux frisson me parcourt tout le corps. Elle vient juste de m'accueillir.

La douce brûlure remonte jusqu'à mon cœur dont les battements s'accélèrent. Ses mains démultiplient la caresse en des millions de sensations qu'elle s'emploie à amplifier. Elle n'en finit pas de me faire gémir pendant de longues, longues minutes, comme si le temps s'étirait.

— Nat... je t'en prie... arrête...

Elle se détache de moi...

— *No... come on !*

Me reprend.

Je ne résiste plus et elle reçoit mon offrande, s'appliquant à n'en rien perdre.

Un instant, je nous revois dans la chambre de l'auberge de Barbizon lors de notre première fois. C'était la même expression de bonheur sur son visage de Madone.

Ma vue se trouble, mes jambes flageolent. Elle prend mes mains dans les siennes et me fait asseoir à côté d'elle, tout contre elle. Je me laisse aller sur le dos, elle se penche au-dessus de moi.

Ses lèvres sont douces, pulpeuses et, comme sa langue, ont un goût de... gingembre.

Fin de Campagne

Dans une quasi-obscurité, nous sommes blottis au milieu de l'immense lit. Adossé à un tas de coussins et d'oreillers, la tête de Natalie nichée au creux de mon épaule, je caresse ses cheveux. Des fils d'or aussi doux que la soie.

Les deux veilleuses de tête de lit sont le seul éclairage de cette pièce démesurée. À l'exception du périmètre du baldaquin auquel est fixé le voile de la moustiquaire, tout le reste de la chambre est dans la pénombre. D'ordinaire, Natalie se serait déjà endormie dans mes bras tant la journée a été riche en émotions. Ce n'est cependant pas ce qui la tient éveillée. Ce qui la perturbe est qu'elle a accepté de participer au concert de vendredi soir et qu'elle se retrouve avec un sérieux problème de planning. Telle que je la connais, elle n'aura de cesse d'en avoir trouvé la solution.

Je pensais avoir le temps de la réflexion, mais il est clair qu'il ne me faut pas attendre pour la rassurer.

Du bout de l'index, je lui tapote le bout du nez.

— Je crois que j'ai la solution à ton problème.

— Mon problème... Ah bon ! Tu vas faire appel à un sorcier africain de tes amis ?

Je me redresse sur un coude pour mieux lui parler.

— J'ai mieux que ça et de plus c'est une solution pérenne.

— Pérenne ! Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Je m'éclaircis la voix.

— Tu as accepté d'être la chanteuse des « Sugar Rocks » et tu crains donc de cumuler du retard dans l'exploitation de tes relevés de terrain. C'est bien ça ?

Elle me fixe... perplexe.

— Oui, c'est bien ça... et alors ?

Je ménage mon effet, puis tout à trac :

— Je connais la personne qui, dès demain, pourra t'aider pour tes calculs. Non seulement jusqu'à vendredi, mais mieux, pour tout le temps de ta mission au Tchad.

Elle fait un bond et s'assied, les yeux écarquillés comme des soucoupes. Elle demande :

— Tu es sérieux ?

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux.

Elle est plus que sceptique. Sa moue en témoigne.

— Tu vas m'annoncer qu'il va falloir affréter un jet privé et aller chercher un des derniers lauréats de la médaille Fields.

Je souris.

— La personne à laquelle je pense est peut-être moins titrée, mais elle a l'avantage d'être sur place.

Natalie en bafouille.

— Et... et... et qui... qui est donc ce phénomène ?

— Quelqu'un dont tu connais le mari.

Air effaré de Natalie.

— Ne me dis pas que c'est Minou.

Je ris.

— Non ! C'est Sylvie Devallois, l'épouse de notre ingénieur agronome. Il se trouve aussi qu'elle est chef du labo.

Les espoirs de Natalie semblent s'effondrer.

— Sans vouloir être désobligeante, il faut un peu plus de connaissances que celles d'un chef de labo pour approcher ce type de calcul. Et puis...

Je l'interromps.

— Cette dame est titulaire d'une maîtrise de mathématiques appliquées et doctorante en chimie à Paris Diderot. Je pense qu'elle devrait faire l'affaire.

Air stupéfait de Natalie.

— Mais que fait-elle ici avec un tel niveau à diriger un petit labo d'usine dans une plantation au fin fond de l'Afrique ?

— Je crois que l'amour fait faire bien des choses.

— Tu veux dire qu'elle a sacrifié sa carrière pour suivre son mari ?

Natalie n'est certes pas une « féministe militante » dont elle considère d'ailleurs qu'elles desservent la cause qu'elles prétendent défendre. Elle me l'a souvent dit : « Les femmes n'ont pas à vouloir persuader les hommes qu'elles sont leurs égales, mais plutôt à se convaincre elles-mêmes une bonne fois pour toutes qu'elles sont différentes et qu'elles leur sont complémentaires à égalité de droit et de devoirs ». Elle supporte mal qu'encore trop de femmes n'envisagent la vie que dans l'ombre de leur mari. Sa remarque n'exprime cependant aucune réprobation.

Je précise tout de même :

— Non ! Je ne crois pas que ce soit ça. De ce que j'en sais, Bertrand Devallois devait justifier de trois ans d'expérience professionnelle pour prétendre au poste qu'il vient d'obtenir à l'INRA. De son côté, Sylvie attend de décrocher son doctorat de chimie pour entrer au CNRS sur le même site que son mari. Tu vois ! Il s'agit d'un partenariat dûment planifié. Bertrand termine son contrat dans un mois et Sylvie soutient sa thèse un mois plus tard. Si tout va bien pour eux, ils s'installeront à Antibes en juin. C'est en gros ce que je connais de leur projet. C'est une chance ! À un mois près, tu n'aurais pas eu de guide aussi qualifié que Bertrand pour t'amener sur le terrain ni de deuxième assistante pour tes calculs.

Attentive, elle s'est assise en tailleur face à moi.

Je vois qu'elle commence à se détendre, j'en profite pour poser deux points concrets.

— Bien ! Donc, demain matin à la première heure nous passons voir Sylvie et si elle est d'accord, ce dont je ne doute pas une seconde, j'informe ensuite Audain que son chef de laboratoire a changé d'affectation.

Natalie hausse les sourcils.

— Oh ! Il ne va peut-être pas apprécier que tu décides de toi-même ce genre de chose.

— Ne t'inquiète pas ! J'y mettrais les formes en faisant semblant de demander sa permission, mais compte tenu de la lettre du Siège sur ta mission, il sait depuis le début qu'il doit pleinement coopérer.

De toute façon, ce sera sans conséquence, la Campagne se termine vendredi soir.

Natalie commence seulement à réaliser que son angoisse de ne pas y arriver n'a peut-être plus lieu d'être. Elle ferme les yeux et se laisse aller. Quand elle les ouvre à nouveau, les nuages qui voilaient son regard se sont envolés.

— Merci John ! Tu n'imagines pas de quelle galère tu me sors. Je me voyais passer des nuits entières sur ma calculatrice.

Je tends les bras, elle vient s'y nicher.

— Je vais pouvoir me donner à fond pour les répétitions. En musique, comme pour le reste, on ne fait jamais rien de bon si l'on a la tête ailleurs.

Elle m'embrasse tendrement, pose sa tête au creux de mon épaule.

— Je me sens si bien dans tes... bras... que...

Elle ne finit pas sa phrase. Terrassée par tant d'émotions, elle s'endort comme un bébé.

*

Le jour qui filtre entre les rideaux n'est pas ce qui me réveille. Non ! C'est plutôt une agréable odeur de pancakes et de bacon.

Malgré la pénombre, il est facile de voir que Natalie n'est plus dans le grand lit, pas plus d'ailleurs que dans la chambre.

Je bondis hors du lit, enfile à la hâte T-shirt et boxer, traverse le salon, la salle à manger et fais irruption dans la cuisine. Natalie est aux fourneaux, poêle et spatule à la main, elle retourne un pancake.

Son sourire en m'apercevant est un vrai soleil. Elle fait glisser le dernier pancake dans une assiette, repose sa poêle et me saute au cou.

Dieu ! Que son corps est souple et chaud tout contre le mien, que ses lèvres sont fondantes et sa bouche douce et sucrée ! Que ce moment du matin est doux et précieux quand serrés l'un contre l'autre nous sentons fusionner tous les atomes de nos corps.

Je détache mes lèvres des siennes.

— Tu as trouvé du miel ?

— Non, c'est plutôt Bertrand Devallois, moi je n'ai fait qu'y goûter. Allez ! File t'asseoir, ça va refroidir.

Depuis que je connais Natalie, je suis devenu un adepte du

breakfast à l'américaine et je réalise combien il est important de commencer sa journée l'estomac bien calé.

Oeufs brouillés, bacon, pancakes au miel, jus d'orange et papaye citron, c'est un véritable repas auquel je fais honneur.

La dernière bouchée avalée, Natalie se lève pour débarrasser. Je la retiens par la main.

— Laisse ! Le personnel qui vient faire le ménage et les lits s'en chargera. Euh... ! À propos de lit, il ne faut pas que j'oublie de défaire le mien et de m'y rouler, histoire de confirmer aux curieux que nous faisons bien chambre à part.

Ma remarque fait rire Natalie.

— Deux jours... et je viendrais t'aider à dévaster tes draps.

La « dévastation » des draps scrupuleusement exécutée et après une bonne douche sans savon comme il convient, je regagne le séjour pour attendre Natalie. Je n'ai même pas le temps de m'asseoir, elle me rejoint.

L'espace d'une seconde, j'ai l'impression de retrouver Madame la Conseillère. Chignon et lunettes à monture dorée, mais pour le reste, envolé le tailleur pantalon bleu marine, son uniforme de travail à l'ambassade.

En lieu et place, chemisier large de coton blanc avec pattes d'épaule et poches de poitrine, jupe ample de coton beige à mi-mollet et santiags marron très sobres dont seul un œil averti peut déceler qu'elles viennent tout droit du Texas.

Il est pile sept heures trente lorsque nous passons prendre Bertrand Devallois à son bureau. Cela fait déjà deux heures qu'il est à pied d'œuvre et qu'après la mise en route de ses équipes il se consacre à la paperasse.

Toujours d'humeur égale, il nous accueille avec le sourire. D'ordinaire vêtu d'un short et d'une chemisette, il a fait un réel effort pour la visite coutumière que nous rendons aux chefs de village. S'il porte toujours ses sempiternels Pataugas, le voilà aujourd'hui vêtu d'un pantalon et d'une chemise de toile boutonnée presque jusqu'au cou alors que d'habitude il la laisse largement ouverte.

— Vous êtes en avance, mais on peut partir maintenant.

Il est un peu surpris lorsque je réponds sur le ton de la

plaisanterie :

— Si nous sommes un peu en avance, c'est parce que nous avons des vues sur votre femme et Natalie en particulier.

Je le croyais doté d'un certain sens de l'humour, mais apparemment ma plaisanterie ne passe pas très bien. Il a blêmi sous son hâle. J'avoue être un peu décontenancé par cette réaction, mais j'enchaîne aussitôt :

— Rassurez-vous, c'est strictement professionnel.

Je lui explique en quelques phrases le but de la démarche.

Il se détend et la crispation de son visage s'estompe.

— OK ! Je suis sûr qu'elle sera ravie de sortir de sa routine. Souhaitez-vous en parler au Directeur d'Exploitation au préalable ou la voir avant ?

— Je pense qu'il vaut mieux avoir son accord et ensuite en parler au DE.

Il range le dossier qu'il étudiait à notre arrivée.

— Bien, allons-y ! Pendant que vous discuterez avec Sylvie, j'en profiterai pour faire un petit contrôle à la cour à cannes. Oui... mon équipe d'échantillonnage a quelques soucis.

Je gare le Patrol devant le bâtiment des bureaux de l'usine et tandis que Bertrand Devallois s'éloigne vers la cour à cannes, j'emmène Natalie vers le labo.

Nous grimpons le petit escalier de fer. Par sécurité, je demande à Natalie de me précéder. C'est un accès secondaire et il s'agit davantage d'une échelle que d'un escalier. L'accès principal se situe directement dans l'usine et se fait par une passerelle.

Nous empruntons un petit couloir dont la moitié vitrée donne dans le labo proprement dit avec ses paillasses, becs Bunsen, cornues, éprouvettes et flacons divers. Un peu plus loin, au fond du local, le matériel de précision : balances, spectromètre, oscilloscope et autres appareils électroniques.

Je n'aperçois pas Sylvie Devallois, ce qui signifie qu'elle se trouve très certainement dans son bureau.

Sur la porte, une simple petite plaque en plastique noire « Chef de Service ». Je frappe et à l'invitation d'une voix féminine ouvre la porte et m'efface devant Natalie.

Occupée à ranger un échantillon dans une grande armoire vitrée, Sylvie Devallois nous tourne le dos. Un coup d'œil par-dessus son épaule et elle fait volte-face avec une exclamation de surprise.

— Ah ! C'est vous, Monsieur Rhyne !

C'est une jeune femme brune aux cheveux courts. Une coupe à « La garçonne » avec la particularité d'un dégradé qui monte haut sur la nuque et suit exactement la ligne du visage, du haut de l'oreille au menton, où il se termine en pointe. C'est d'autant plus original que les cheveux très bruns, presque noirs, sa couleur naturelle, sont parsemés de mèches d'un rose électrique. Ainsi coiffée, elle a l'air de sortir tout droit d'un film de science-fiction. Deux grands yeux en amande d'un vert émeraude très clair illuminent une adorable frimousse qui respire la gentillesse, mais plus tout à fait la même joie de vivre que d'habitude.

Réaction négative de Bertrand tout à l'heure, tristesse latente de Sylvie ! Y aurait-il un problème dans le couple Devallois ? Étrange ! Lors de ma dernière mission en décembre, ils parlaient de mettre un bébé en route après leur retour en France.

Son visage s'est éclairé lorsqu'elle m'a reconnu. Contournant son bureau, elle s'avance tout sourire. De taille moyenne, 1,70 m environ, elle porte une large blouse blanche, un jeans et aux pieds, des chaussures à talons plats.

Je fais les présentations. Le courant passe aussitôt entre les deux femmes. En tout cas, pour ce qui concerne Natalie, j'en suis certain. Il est évident que Sylvie lui est sympathique et je sais qu'à l'instant même elle pense : « Pourvu qu'elle accepte ». Derrière son masque professionnel, ses yeux disent son plaisir de rencontrer une personne aussi charmante.

Quant à Sylvie, son air triste a disparu à l'instant où elle a serré la main de Natalie. Elle nous invite à nous asseoir sur deux chaises disposées devant son bureau. Tirant vers elle un tabouret, elle prend place face à nous et se tourne vers Natalie.

— Mon mari m'avait déjà parlé de vous, mais je ne pensais pas vous rencontrer si vite et surtout ici.

Son regard fait le tour du petit bureau à l'aménagement plus que spartiate.

— Que me vaut l'honneur ?

Natalie lui explique en quelques phrases le but de notre visite.

À mesure que Natalie lui expose sa proposition, le visage de Sylvie s'éclaire comme si on lui offrait le plus beau cadeau de sa vie. Il y a tout de même une pointe d'inquiétude dans sa voix lorsqu'elle répond :

— Je serais très heureuse de participer à votre mission, mais je ne sais pas si mes connaissances en mathématiques...

Natalie l'interrompt.

— Compte tenu de votre niveau, je suis persuadée que vous nous serez d'un grand secours.

Sylvie me jette un coup d'œil « interrogateur ».

— Je ne sais si le DE sera d'accord. Tant que la campagne n'est pas terminée.

Je la rassure.

— Le DE, j'en fais mon affaire.

Joignant brièvement les mains devant son visage, Sylvie nous regarde tour à tour avec une expression ravie.

— Alors c'est oui, mille fois oui.

À cet instant précis, deux petits coups discrets et Bertrand Devallois passe la tête par la porte qu'il entrebâille.

— Je peux ?

Comme mue par un ressort, Sylvie se lève d'un bond, achève d'ouvrir la porte et saute au cou de son mari.

— Bertrand ! Mon chéri... sais-tu...

D'une main, Bertrand referme la porte tandis que de l'autre bras, il récupère son épouse par la taille.

Vu leur attitude et l'expression de leur visage, ces deux-là ont l'air plus que très amoureux. Mes interrogations sur la solidité de leur couple paraissent donc complètement infondées. Sans doute ont-ils d'autres soucis liés à leur prochain retour en France.

Pour l'heure, il lui fait un bisou sur le bout du nez.

— Oui ! Je suis au courant. Tout me dit que tu es d'accord.

Et s'adressant à moi.

— Il vaudrait peut-être mieux aller voir le DE tout de suite sinon nous risquons d'être à la bourre pour la tournée des grands chefs.

Prenant congé, Natalie précise à Sylvie :

— Je pense que vous aurez confirmation de votre DE dans la matinée et que nous pourrions commencer demain matin. Vous n'aurez sans doute pas trop de la journée pour vous préparer.

J'ai déjà la main sur la poignée de la porte, mais Natalie revient sur ses pas.

— Oh ! Afin de gagner du temps, pourrions-nous nous voir ce soir après votre travail ? Juste une petite heure pour que je vous explique de quoi il retourne.

Visiblement enchantée, Sylvie se tourne vers Bertrand.

— Madame Loughlin et Monsieur Rhyne pourraient venir dîner ce soir. Nous joindrions l'utile à l'agréable.

Bertrand acquiesce d'un signe de tête. Sa femme est aux anges.

— Bertrand est un vrai cordon bleu. Vous ne devriez pas être déçus.

Enregistrant mon approbation muette, Natalie accepte l'invitation.

— Pour moi, oubliez le « Madame », c'est Natalie. Et pour le dîner, ce sera avec plaisir. Quelle heure devons-nous prévoir ?

Sourire de Sylvie.

— D'accord Natalie... Dix-neuf heures... pour ne pas se coucher trop tard. Bertrand m'a prévenue que vous partez tôt.

Je renchéris.

— Pour moi, c'est pareil. Laissez tomber le « Monsieur », ce sera Jean. À ce soir donc !

Oh ! Juste un coup de téléphone et nous filons.

Sylvie pousse l'appareil vers moi et je tends le combiné à Natalie.

— Il vaut mieux prévenir François que nous devons voir le DE. Nous passerons le prendre ensuite.

Sylvie compose le numéro pour Natalie.

Deux minutes plus tard, nous grimpons dans le Patrol.

Le DE vient d'arriver, il nous reçoit tout de suite, Natalie et moi. Devallois a préféré nous attendre dans le 4×4.

Pas le temps de nous asseoir, je lui expose brièvement le problème et la solution, rajoutant :

— C'était urgent et ne voyant rien qui puisse s'y opposer, j'ai déjà dit à Madame Devallois que sauf objection motivée de votre part, elle

commencerait demain.

Moue pincée d'Audain qui, même s'il ne peut que s'incliner, n'apprécie visiblement pas que les envoyés parisiens fassent la loi dans ce qu'il considère comme son fief.

S'adressant à Natalie, il lance une petite pique :

— Monsieur Devallois comme guide, Madame comme assistante. J'espère que vous n'aurez pas à le regretter.

Même si je mets la mise en garde sur le compte du dépit, je ne peux l'ignorer.

Je dois avoir le regard « tueur » comme disent certains de mes collègues pour qualifier mon expression lorsque je ne suis pas content. En l'occurrence, je n'aime pas les sous-entendus.

Je fixe Audain droit dans les yeux.

— Y a-t-il quelque chose que nous devrions savoir ?

Audain essaie maladroitement de se récupérer sans toutefois renoncer à ses piques.

— Non ! Rien, sinon que les Devallois n'ont pas bonne réputation sur le Complexe et là vous avez le binôme.

Bien que l'heure tourne, je ne le lâche pas.

— Cette réputation douteuse a-t-elle un rapport avec leurs compétences professionnelles ?

Audain se racle la gorge.

— Je n'ai pas dit ça !

Là, il commence sérieusement à m'échauffer les oreilles.

— Et qu'avez-vous dit alors ?

— Je voulais dire qu'ils n'étaient pas appréciés par les cadres, mais ce, strictement sur le plan relationnel.

Je n'aime pas les commérages et encore moins venant d'un directeur. Je le fusille du regard.

— Eh bien, j'aurais l'occasion d'éclaircir ce point relationnel dès ce soir. Ils nous ont invités à dîner.

Comme piqué par une tsé-tsé, Audain sursaute.

— Vous... vous dînez chez eux !

Je lâche en tournant les talons :

— Oui et comptez sur moi pour vous rapporter le moindre détail de la soirée.

À peine sommes-nous dehors que Natalie s'exclame :

— Rappelle-moi de ne pas te contrarier. J'ai cru un instant que tu allais le mordre.

— J'aurais eu trop peur de m'empoisonner. Il y a que je n'aime pas les faux-culs.

Les sourcils de Natalie sont en accent circonflexe.

— Les faux-culs ?

— Oui ! Les hypocrites si tu préfères.

— Expression très imagée. Je note, ça peut servir.

Elle a le don de me détendre.

— Si tu veux, mais je te déconseille de l'employer dans l'enceinte de l'ambassade.

Elle a pris son air très « Madame la Conseillère ».

— C'est pourtant bien dans le milieu diplomatique qu'il y a la plus grande concentration de faux-culs que je connaisse.

Et, comme nous arrivons au Patrol, elle éclate de rire. Devallois nous y attend. Le rire de Natalie ne lui a pas échappé.

— On dirait que l'entrevue s'est bien passée !

Je réponds :

— On ne peut mieux. Le DE était de bonne humeur... votre épouse commence demain, c'est confirmé.

Natalie se penche à mon oreille.

— Faux-cul !

*

Il est près de onze heures et la chaleur commence à devenir étouffante. C'est la deuxième et dernière visite pour nous présenter aux deux chefs coutumiers sur le territoire desquels Natalie va faire ses relevés.

Nous avons récupéré François en partant et nous sommes donc quatre à devoir nous présenter à chaque fois au porte-parole du chef qui nous reçoit pour solliciter l'audience.

J'explique à Natalie que ces présentations et requêtes sont de pure forme, mais que même si la réponse est connue d'avance, il serait inconcevable de ne pas respecter la coutume.

Après que le porte-parole ait « informé » le chef de notre visite et rapporté notre requête, nous sommes autorisés à pénétrer dans la case où, trônant généralement sur un vieux fauteuil mal en point, le chef nous accueille majestueusement drapé dans son boubou de cérémonie.

Une fois dans le saint des saints, il ne faut surtout pas commettre l'erreur de s'adresser au chef directement. Tout échange de cadeau ou simplement verbal doit se faire par l'intermédiaire du porte-parole qui après avoir fait prestement disparaître la bouteille de gin que lui tend Devallois demande pour nous au chef la permission de nous asseoir. Ce à quoi il condescend d'un large geste du bras en remontant son boubou sur son épaule. Bien que le chef comprenne et parle parfaitement le français, tous les échanges entre son porte-parole et lui se font en sara, le dialecte local.

Les présentations faites, le gin accepté et une fois assis, les « formalités » n'en sont pas terminées pour autant. Il serait en effet tout à fait incorrect d'entrer dans le vif du sujet sans avoir au préalable, pour le chef comme pour nous, demandé des nouvelles de la santé de chaque membre de la famille de chaque personne présente. Dans le meilleur des cas, ce cérémonial prend tout de même une bonne demi-heure, et ce n'est pas terminé. Le plus pénible, c'est maintenant. Il s'agit de boire une gorgée d'un infâme vin de palme chaud et aigre présenté dans une demi-calebasse qui fait lentement le tour des assistants à l'exception du porte-parole. J'appréhende la réaction de Natalie qui de sa vie n'a jamais ingéré pareil breuvage. Je l'observe du coin de l'œil pendant qu'elle boit. En bon petit soldat, elle avale même une gorgée supplémentaire sans sourciller et le chef fait claquer sa langue pour marquer sa satisfaction.

En tant que « doyen », c'est ainsi que le porte-parole m'a présenté, il m'appartient ensuite d'exposer les buts et moyens de notre mission. À chaque fois, le chef concerné marque sa surprise par des claquements de langue répétés. Surprise motivée non pas tant par la complexité du travail à accomplir, que par le fait que le « chef opérateur », tel qu'il la qualifie, est une femme.

Pour chacun des deux chefs coutumiers visités, la réaction est identique, ils veulent comprendre ce que nous allons mesurer et en

tant que « chef opérateur » c'est Natalie qui s'y colle. Elle explique que la terre est un être vivant et que son travail consiste à mesurer son activité interne. Tout comme le médecin ausculte l'homme en des points précis, elle ausculte la planète en des endroits déterminés et il se trouve que l'un de ces endroits est situé sur le territoire de la chefferie.

À cet instant de la visite, chacun des deux chefs sollicités réagit de la même manière. Tant sa surprise et son émerveillement sont grands qu'il n'attend même pas que le porte-parole ait traduit pour les manifester. Toutes les modulations possibles de claquement de langues y passent. Surprise et émerveillement, mais aussi fierté d'apprendre qu'un des points vitaux de la Terre est sous sa responsabilité. Le chef se tortille sur son fauteuil et bombe le torse. Je suis persuadé qu'à peine serons-nous partis, il réunira un conseil pour informer tous les villages concernés de l'importante nouvelle.

Est venu le moment de formuler la requête, ce que je fais en ces termes après m'être levé sous le regard intrigué de Natalie.

— Vénérable chef des villages de – suit la liste de tous les villages sous l'autorité coutumière du Chef, sans en oublier un seul ce qui serait vexant pour le Chef et risquerait d'invalider ma demande – compte tenu de l'importance de la mission que nous t'avons exposée pour les villages sous ton autorité, le Tchad et le Monde, nous sollicitons ta permission, celle des anciens et celle des ancêtres pour accéder librement au territoire de la chefferie en respectant la coutume et les lieux sacrés.

Il me faut ensuite, par ordre d'importance, énumérer les noms et qualités des personnes présentes qui seules seront autorisées à accéder au territoire des villages pour « ausculter » la Terre.

Je vois bien qu'à l'énoncé des titres de Natalie, le chef est plutôt perplexe, ne comprenant pas trop bien comment on peut être deux fois docteur.

Le dernier mot prononcé et transmis par le porte-parole, il me faut maintenant attendre que le Chef affectant d'être plongé dans un abîme de réflexion se décide à me répondre. Il va s'écouler cinq longues minutes pendant lesquelles il me faut rester là, debout, immobile et impassible sans avoir l'air ni trop humble, ni trop imbu

de mon importance de « Doyen Chef de Mission ».

La réponse d'un chef à une requête dure en général dix bonnes minutes et celle-ci ne fait pas exception à la règle. À condition toutefois de ne pas y inclure le long compliment à l'adresse de la femme américaine qui a fait un si long voyage pour apporter sa double connaissance de docteur.

Je fais un signe discret à Natalie d'avoir à remercier et de ne pas être avare de mots grandiloquents.

L'accord du chef obtenu et avant de « demander la route », il nous faut une dernière fois ingurgiter une tournée de vin de palme. À la fin de nos deux visites, c'est la quatrième fois que nous avalons cette boisson plus proche du vinaigre que de tout autre chose et dont la teneur en alcool n'est pas à sous-estimer. Avec l'estomac vide, l'effet est dévastateur.

À observer la tête que fait Natalie, je me demande si elle ne va pas vomir sur les pieds du porte-parole, mais elle tient bon et sauve l'honneur avec un sourire d'agonisante.

Le retour au Complexe se fait dans le recueillement des organismes occupés à éliminer le poison.

Malgré son état semi-comateux, Natalie garde son sens de l'humour.

— Comparé à ce « truc », le pire des whiskies irlandais sortant d'un alambic clandestin passerait pour un nectar.

Devallois récupère son 4×4 laissé devant les bureaux et nous souhaite « Bon appétit ».

Ce à quoi Natalie rétorque :

— Je ne sais plus si j'ai faim ou non, mais ce dont je suis certaine c'est qu'il va me falloir manger quelque chose pour colmater les trous que j'ai dans l'estomac.

Elle réussit à nous faire rire et oublier crampes et gargouillis bizarres.

À l'exception du barman, le Club est désert et dans la petite salle à manger climatisée, une seule table est dressée pour trois personnes. C'est la meilleure table, celle donnant sur la piscine. Le Chef nous présente le menu.

— J'ai pu avoir un très beau silence que j'ai aussitôt mis à mariner.

Je vous l'ai préparé au four avec une petite timbale de riz et des courgettes sautées. La sauce et le piment que je prépare moi-même sont servis à part.

Natalie lui sourit.

— Vous avez eu là une excellente idée.

Le chef s'incline.

— Merci Madame ! Le silence est toujours très apprécié.

Et il s'éloigne vers la cuisine.

Dépliant ma serviette, je souffle à Natalie :

— La bonne idée était de l'avoir fait mariner faute de quoi vous auriez eu l'impression de manger une chambre à air, mais c'est aussi d'avoir pensé à servir le piment à part. Il est vrai qu'il est habitué à la fragilité des estomacs européens.

Elle me lance un regard torve.

— Fragilité ! Si j'avais été fragile, ça se saurait. Je serais déjà au dispensaire en train de subir un lavage d'estomac... Mais je dois reconnaître que le silence non mariné et le piment local m'auraient achevée.

François nous sert une tournée générale d'eau fraîche. Natalie lui lance un regard interrogateur par en dessous et l'interpelle :

— Vous n'avez pas l'air très affecté.

François sourit, termine de nous servir et repose la carafe.

— Si je vous énumérais toutes les liquides bizarres que j'ai avalés dans mon enfance, vous en déduiriez que je dois même être résistant à l'acide nitrique.

Natalie avale deux grandes gorgées d'eau, repose délicatement son verre. Elle dévisage François, un peu inquiète tout de même.

— Vous devriez quand même manger quelque chose rapidement. On ne sait jamais ! Pour ma part, je préférerais avoir bu de l'acide nitrique.

Les bien-pensants

Je referme le dernier dossier de la pile. Je sais qu'avec Astier tout est toujours parfaitement carré et cet après-midi, au Service « Logistique », ce n'est pas tant une irrégularité qu'une information que je suis venu chercher. Hier, il m'a suffi, d'une heure de pointage dans les listings de l'analytique pour flairer quelques libertés avec la gestion du gazole. J'ai maintenant la confirmation de ce que je soupçonnais.

Un coup d'œil à la pendule murale. Il est bientôt dix-huit heures. Astier est déjà parti depuis seize heures et la répétition des « Sugar Rocks » va s'achever.

À part les deux magasiniers de quart, le Service est désert. Il est temps d'aller récupérer Natalie.

Pas un chat au niveau des bureaux. Je n'ai plus vu Audain depuis l'échange vinaigré de ce matin. Possible qu'il me fasse la gueule, mais ça me laisse de marbre.

Je n'ai pas loin à rouler pour arriver devant le petit bâtiment adossé à l'immense magasin de stockage du sucre.

Natalie est en grande conversation avec Astier devant la porte du local. Les autres ont dû partir, car seul le pick-up d'Astier est encore là. Je me gare à côté d'eux. Natalie est souriante... Astier est manifestement surexcité, mais à la limite de la contrariété.

Je m'avance vers eux.

— Ça va comme vous voulez ?

Astier en bégaie.

— C'est... c'est du délire !

Malgré l'air serein de Natalie, je m'inquiète.

— Quelque chose ne va pas ?

Astier a un peu perdu le contrôle.

— Si quelque chose ne va pas ? Mais... elle a tout démonté.

Il pointe Natalie du doigt, ce qui n'est guère correct.

— Vous vous rendez pas compte. Dès qu'elle a attaqué, elle nous a scotchés. On est des gamins à côté. J'ai jamais vu un amateur jouer comme ça... et chanter alors. Elle peut sortir une bonne dizaine de voix différentes. Elle vous balance de la country avec une voix de tête et un accent du Texas à vous mettre les poils et la minute d'après on est dans « Carmen ». Je suis sûr que Bizet l'aurait engagé à la première note.

Natalie tente de le faire redescendre sur terre.

— Là, je crois que vous exagérez un peu.

Geste machinal habituel lorsqu'il cogite intensément, Astier se passe la main dans les cheveux pour tenter de remettre de l'ordre dans sa tignasse hirsute.

— Ah bon ! Vous croyez que j'exagère. N'empêche qu'on a du boulot. Il va falloir qu'on se mette à votre niveau. En tout cas merci ! Je file voir Vagnot et Verm. Je crois qu'ils ont pas trop le moral.

— C'est moi qui vous remercie de m'avoir donné l'occasion de m'y remettre. Je suis sûre que dès demain on sera complètement en phase.

Poignée de main d'encouragement.

— Si j'ai pu me lâcher comme ça, c'est que vous êtes très bons. On a juste à se mettre raccord.

Astier nous fait un signe de la main qui s'apparente à un salut militaire.

— Bonsoir m'sieur Rhyne, bonsoir mada... euh Natalie.

Et avant de mettre en marche.

— Je ne sais pas combien vous gagnez comme scientifique, mais croyez-moi, laissez tomber et prenez votre gratte. Au premier concert, vous aurez déjà empoché un an de salaire.

Comme à son habitude, il démarre en trombe.

Personne à l'horizon, mais on ne sait jamais, malgré l'envie que j'ai de la prendre dans mes bras, je m'abstiens de tout geste familier envers Natalie.

— C'est certainement vrai ce que dit Astier. Tu as un don. J'ai moi-même été surpris lorsque tu as chanté hier soir, je n'avais jamais entendu cette voix avec cet accent. Comme si tu étais quelqu'un d'autre.

Elle sourit modestement.

— Ah oui ! Déjà à Rochester, je m'amusais à faire des imitations et puis, je suis née à Houston et j'ai vécu en Floride toute mon enfance, alors pour l'accent du Sud je n'ai pas trop à me forcer.

Allez, tu viens ! Une bonne douche ne nous fera pas de mal avant le dîner, mais je voudrais voir François juste cinq minutes. Je crois qu'il est au Club.

On s'arrête au Club un moment et le temps pour Natalie de donner quelques instructions de dernière minute à son assistant, je m'en vais négocier une bouteille de son meilleur Bordeaux avec le Chef. Pour le même prix, j'ai même le paquet cadeau spécial. Arrivés à la grande case, comme la veille, je laisse son intimité à Natalie et vais prendre ma douche en solitaire. Encore une journée et je pourrais aller lui frotter le dos... peut-être plus.

*

Nous n'avons pas loin à aller, juste le jardin à traverser pour être devant la porte des Devallois. Nous sommes voisins.

Natalie s'est habillée simplement, mais avec sa petite jupe droite de coton blanc, son T-shirt bleu « Crazy Dog » et des ballerines qui accentuent sa démarche de danseuse, elle semble sortie tout droit d'une boutique de mode. Pour ma part, j'ai fait aussi simple qu'elle. Une paire de tennis Converse, un jeans et une chemise blanche passée par-dessus le pantalon.

Il fait déjà nuit noire lorsque je toque à la porte. C'est Sylvie qui vient nous ouvrir.

— Bonsoir ! Entrez vite, je ne voudrais pas que les moustiques s'invitent au dîner.

Elle prend la bouteille que je lui tends.

— Oh ! Il ne fallait pas. Vous savez, on a fait simple. Mais je crois que vous allez aimer, Bertrand adore cuisiner et ce soir il s'est surpassé.

Nous entrons et très vite, Sylvie referme derrière nous. Elle est très jolie et Natalie lui en fait le compliment. Débardeur blanc mettant en valeur une poitrine qui n'a nul besoin de soutien-gorge pour se tenir, short de coton noir ultra-court, mais à taille haute et mules à talons hauts qui lui font une très jolie jambe. Elle nous précède dans le séjour et Natalie ne peut retenir un petit cri d'admiration, une vraie maison de poupée avec partout des couleurs fraîches et vives. Du jeté de canapé en passant par la nappe, les chaises et un guéridon juponné, tout rappelle la Provence natale de Sylvie. On croirait même entendre les cigales.

Tablier et cuiller en bois à la main, Bertrand sort de la cuisine...

— Bonsoir, installez-vous... J'arrive.

... et disparaît.

Sylvie nous fait asseoir sur le canapé et s'installe dans le fauteuil à côté de Nat. La table basse est garnie d'un joli plateau de bois avec quelques petits ramequins de chips, cacahuètes, fruits secs... etc. Sur un autre plateau, à défaut de pastis, quatre flûtes à champagne.

Débarassé de son tablier et de sa cuiller en bois, Bertrand nous revient lesté d'un seau à champagne coiffé d'un lитеau d'où émerge le goulot d'une bouteille que je reconnais aussitôt comme un Laurent-Perrier Grand Siècle. Je l'aide à se défaire de son fardeau.

— Vous nous avez gâtés.

Un petit regard en coin vers sa femme et un demi-sourire.

— Il y a longtemps que je n'avais vu Sylvie si heureuse. Alors, c'est la fête et ça vaut bien une bonne bouteille.

Un franc sourire.

— À propos de bouteille, merci pour le Médoc. Il faudra m'expliquer comment vous avez réussi à amadouer le Chef.

Sylvie passe les ramequins à la ronde.

— Des Koua-Koua !

Haussement de sourcils interloqué de Nat.

— Des Koua-Koua ?

Sourire de Sylvie.

— C'est l'expression locale pour désigner des amuse-gueule.

Deux verres de champagne plus tard, ces dames ont fait le point sur le programme de Nat et les méthodes de calcul appropriées à ce

type de travaux. Apparemment, Sylvie maîtrise, et son sourire épanoui n'est pas seulement à mettre au compte du champagne.

Pendant que nos « femmes savantes » finalisent l'organisation de leur emploi du temps, Bertrand et moi évoquons... à mon initiative... la vie quotidienne sur le Complexe. Intrigué et même inquiet par les réflexions d'Audain ce matin, j'essaie discrètement d'en savoir un peu plus, mais chaque fois que j'effleure le sujet, je sens Bertrand se crisper. Je n'insiste pas, mais ne renonce pas pour autant.

La bonne marche d'un Complexe sucrier nécessite un minimum d'harmonie parmi les cadres et cela fait partie de ma mission de vérifier que le DE joue son rôle de pacificateur au lieu de jeter de l'huile sur le feu comme cela semble être le cas.

Je change de cap m'intéressant au projet INRA de Bertrand qui se montre beaucoup plus disert à ce sujet.

Sylvie nous interrompt.

— Dites les garçons ! Je ne sais pas pour vous, mais nous on commence vraiment à avoir un petit creux.

Bertrand se lève.

— OK ! Veux-tu placer nos invités, ma chérie ? Je vais chercher la pintade.

La table est ronde et vu le nombre de convives, le plan de table est vite expédié. Nous sommes à peine assis que Bertrand revient avec quatre assiettes garnies. Soit il est un peu magicien, soit elles étaient déjà dressées. Ce qui est remarquable, c'est la maestria avec laquelle il les porte, une sur chaque main, l'autre décalée sur l'avant-bras.

Natalie est admirative.

— Quelle dextérité ! Vous avez fait l'école hôtelière ?

Sourire de Bertrand qui sert chacun d'entre nous en commençant par les dames puis s'assied.

— Non ! Pas vraiment, mais j'ai financé une grande partie de mes études en travaillant dans la restauration.

Puis il nous explique ce que nous allons déguster.

— Cuisse de pintade confite au miel, accompagnée d'une timbale de purée et d'une salade frisée aux gésiers confits.

Il me laisse le soin de servir le vin.

— Le tout arrosé de ce délicieux Médoc arraché aux griffes du

cerbère du Club au péril de ma vie.

Tout le monde rit et, couteau et fourchette en main, Sylvie donne le signal de la dégustation.

À la première bouchée, Natalie s'exclame :

— Je pensais savoir cuisiner la pintade, mais je crois que je ne repartirais pas sans que Bertrand ne m'ait donné les secrets de sa recette.

Le repas terminé, tout le monde se retrouve au salon devant une tasse de citronnelle dont j'explique les vertus à Natalie. C'est encore Bertrand qui s'est chargé de cette préparation et Natalie s'exclame :

— Bertrand, vous êtes une perle et si vous n'étiez marié, je vous aurais épousé sur le champ.

Petit rire et regard en coin de Sylvie vers Natalie.

— Ce qui aurait fait de vous une bigame, du moins de cœur.

Natalie est sidérée. Elle reste la tasse en l'air.

Froncement de sourcils gêné de Bertrand.

— Sylvie !

Ladite Sylvie ne semble pas du tout embarrassée par sa « sortie » son regard va de mon visage à celui de Natalie. Elle a un air paisible, détendu. Ses grands yeux verts nous sourient.

— Sylvie, je t'en prie !

La supplique de Bertrand n'y change rien et sa femme continue de nous scruter sans que cependant nous éprouvions la moindre gêne. Je regarde Natalie. Plus que gênée ou inquiète, elle a surtout l'air d'être curieuse.

Bertrand lui, a l'air résigné.

— Depuis l'enfance, Sylvie a une espèce de don. Il semble qu'elle puisse percevoir ce qu'elle appelle l'aura de chaque personne, en particulier lorsqu'elles sont en couple.

La mâchoire m'en tombe et ma tasse de citronnelle manque suivre le même chemin. Je me hâte de la reposer.

Seule Natalie ne semble pas déstabilisée. Elle fixe Sylvie avec une expression que je ne me souviens pas lui avoir déjà vue.

— Vous êtes une « *Bean sidhe* » !

Bertrand interroge :

— Qu'est-ce qu'une *Bean sidhe* ?

Natalie réfléchit. Elle semble chercher ses mots.

— En Irlande, une *Bean sidhe* est une femme qui a hérité de certains des pouvoirs de Dana la déesse mère. Leurs descendants ou descendantes sont des magiciens, des guérisseurs ou des prophètes selon les pouvoirs qu'ils possèdent. Certains, dit-on, peuvent voir l'âme des hommes.

J'en reste pantois et Bertrand ne l'est pas moins. Non pas tant par ce que vient de dire Natalie, mais par le sérieux avec lequel elle l'a dit.

Elle s'enquiert auprès de Sylvie, visiblement heureuse d'avoir une explication à un don que mon esprit cartésien se refuse à commencer d'envisager.

— Avez-vous des ascendants irlandais ?

La jeune femme se concentre un instant.

— Non ! Pas que je sache. Toute ma famille, tant du côté paternel que maternel, vient de la région niçoise et y était installée depuis l'époque lointaine où le comté de Nice était encore italien. Mon nom de jeune fille est Carletti. Rien de très irlandais dans tout ça.

Sauf que... !

Natalie, Bertrand et moi cessons de respirer.

— Je crois avoir une arrière-grand-mère côté maternel qui venait du nord de la France, de Picardie peut être.

Natalie essaie de creuser.

— Vous rappelez-vous de son nom ?

Sylvie essaie de replonger dans ses souvenirs

— Non ! Ça ne me dit rien, mais par contre son prénom... oui ! J'avais vu une très vieille photo d'elle où son prénom était inscrit au dos. Elle s'appelait Eirin.

Bertrand la reprend.

— Tu veux dire Irène ?

Sylvie insiste.

— Non ! Non, je suis sûre que c'est bien Eirin.

Natalie qui a enfin posé sa tasse, non sans l'avoir tranquillement vidée, lui prend la main.

— Vous avez raison. C'est très certainement Eirin, une déesse souveraine de l'Irlande auquel le pays doit son nom : Eire.

Comme toujours, lorsque Natalie parle ou prononce des mots en gaélique, on a l'impression d'entendre tout à la fois... le vent, la mer, l'eau des ruisseaux, des torrents et les galets qui y roulent. Nous sommes tous sous le charme de cette langue magique.

Elle s'adresse à Sylvie d'une voie très douce.

— Vous avez donc le « *Cumhacht* »... le pouvoir... de voir les âmes.

Il se passe quelque chose entre les deux femmes. Leur émotion est palpable, en particulier celle de Sylvie.

— Je ne sais si ce sont les âmes. J'ai appelé ça « *Aura* ».

Avec mille précautions pour ne pas rompre le charme, je demande :

— Et vous les voyez en permanence ?

Sylvie se tourne vers moi.

— Heureusement non ! Dieu merci ! Seulement lorsque je me concentre d'une certaine manière ou alors lorsque je suis surprise comme ce matin quand vous êtes entrés tous les deux dans mon bureau.

Bertrand en profite pour nous resservir en citronnelle.

— Jusqu'ici, elle n'en avait jamais parlé à personne

Sylvie lui rétorque :

— Et tu sais bien pourquoi. Tu sais aussi pourquoi je ne peux me taire aujourd'hui.

Elle nous regarde tour à tour.

— C'est parce que vous avez l'un et l'autre une aura très particulière. Je n'avais jamais vu ça auparavant et c'est comme cela que j'ai compris que vous étiez ensemble. Au risque de passer pour une folle, il fallait que je vous en parle.

Natalie me regarde, puis lui demande :

— Et qu'a donc notre aura de si particulier ?

Sylvie lui sourit.

— Je parle à une astrophysicienne, je peux donc vous dire qu'il y a intrication entre vos deux auras.

Là, je commence à être largué.

— Intrication ? Vous pouvez mettre les sous-titres.

Natalie me regarde. Elle a l'air très émue.

— En mécanique quantique, l'intrication est un phénomène dans lequel deux particules ont des états quantiques dépendant l'un de l'autre, quels que soient la distance ou le temps qui les séparent.

Sylvie enchaîne :

— C'est exactement ça. À quelques nuances près, les couleurs de vos auras sont exactement les mêmes et toute vibration de l'une existe simultanément dans l'autre que vous soyez proches ou à plusieurs dizaines de mètres l'un de l'autre. En outre, ces couleurs indiquent très clairement que vous êtes ensemble et leur vibration que vous partagez un amour infini.

Elle s'interrompt puis, des larmes dans les yeux :

— J'espère que vous me pardonneriez d'avoir violé votre intimité sans le vouloir, mais je puis vous assurer que même sous la torture, rien ne pourrait me faire dire ce que j'ai vu ou ce que je sais de vous.

L'émotion est contagieuse. Natalie lui prend la main.

— Je n'ai aucun doute à ce sujet et merci de votre franchise. Ça n'a pas dû être facile d'en parler.

Je me tourne vers Bertrand.

— Pardon, mais vous savez qu'elle a ce don depuis...

Il ne me laisse pas achever ma phrase.

— Depuis notre première nuit, et si Sylvie vous en a parlé c'est parce que nous aussi partageons cette intrication.

J'avoue être plus que déstabilisé.

— C'est complètement fou ! Vous êtes trois scientifiques à admettre sans broncher tout ce que je viens d'entendre. Pourquoi suis-je le seul à me demander si je rêve ?

Le regard bleu de Natalie se fond dans le mien.

— Peut-être parce que tu n'es ni le mari de Sylvie, ni d'origine irlandaise comme Sylvie et moi. Mais aurais-tu des ancêtres papous que je ne t'en aimerais pas moins ?

Deux larmes perlent aux paupières de Sylvie.

— Je crois que cette soirée restera une des plus belles de ma vie.

D'un revers du pouce, Natalie lui essuie les yeux.

— Avec celle de samedi prochain, j'espère. En tout cas, je ferais tout pour. On répète dur avec l'équipe des « Sugar Rocks ». C'est vraiment des bosseurs.

Le même nuage que tout à l'heure passe dans les yeux de Bertrand, mais là, il finit par se lâcher.

— Je crains que nous ne puissions y assister.

L'air surpris de Natalie est éloquent.

— Aurais-je dit ou fait quelque chose ?

À voir l'expression du visage de Bertrand, je sais que je vais enfin connaître le pourquoi des insinuations d'Audain à propos du couple Devallois.

Sylvie le sent aussi. Elle ne sait plus où se mettre.

— Bertrand !

Bertrand lui adresse un baiser du bout des lèvres.

— Je crois que c'est mieux comme ça, ma chérie. Nous avons maintenant deux nouveaux amis et on ne se cache pas de ses amis.

Il se tourne vers nous.

— Pour avoir fait de longs séjours sur différents Complexes, vous savez que les relations entre les cadres résidents n'y sont pas toujours très simples. Dans de tels microcosmes, avec cette vie en vase clos c'est d'ailleurs le contraire qui serait étonnant.

Il voit que Natalie et moi l'écoutons attentivement quant à Sylvie, les yeux fermés, elle fait penser à une piété en prière.

Et Bertrand nous raconte comment au retour de leurs derniers congés, lors de leur escale à N'Djamena, leur vie a basculé dans l'enfer de la méchanceté et de la médisance.

— Un peu avant que vous n'arriviez, Sylvie me parlait encore de ce que vos auras avaient d'exceptionnel. C'est la raison pour laquelle, je vous parle en toute confiance, à cœur ouvert.

Il termine sa tasse de citronnelle et s'éclaircit la voix.

— Sylvie et moi sommes mariés depuis quatre ans, mais nous sommes ensemble depuis notre entrée à la fac donc un peu plus de dix ans. Depuis le début, nous ne nous sommes jamais rien caché, ni ce qu'avait été notre vie, ni nos fantasmes. Nous en parlions librement. Très vite, nous avons découvert que l'un comme l'autre avions très envie de rencontrer d'autres partenaires. Nous étions tout de même prudents et ce n'est qu'après une longue période de réflexion que nous avons décidé de sauter le pas. Ça a été un émerveillement et contrairement à nos appréhensions, notre amour en

sortait chaque fois renforcé, et notre couple encore plus uni. Tant que nous étions en France, nous sortions environ une fois par mois, mais quand nous nous sommes installés au Tchad, il nous a fallu attendre les congés tous les cinq mois. Comme il nous était au préalable indispensable de sympathiser avec les couples ou les célibataires que nous rencontrions, ça demandait un minimum de temps, d'où le choix de la période des vacances.

Bertrand s'interrompt. Il se contient, mais visiblement l'émotion le submerge. Ce n'est pas de nous révéler leur inclination sexuelle qui le bouleverse à ce point. Non ! De ce côté-là, je le sens serein. Ce qui l'émeut c'est manifestement le souvenir des quatre derniers mois où comme il le dit, ils ont eu à affronter la méchanceté et la bêtise humaine.

Dans un geste très tendre, Sylvie lui prend la main. Elle est aussi très émue, mais par ce simple contact, parvient à lui donner la force de poursuivre. Bertrand se ressaisit et s'éclaircit la voix.

— Cela ne nous était jamais arrivé en Afrique auparavant, c'était la première fois, mais de retour de France, nous avons oublié qu'ici tous les murs sont des murs de verre et que le moindre de nos gestes est vu et répété. Bref ! Nous avons rencontré un couple au bar du Novotel. C'étaient des coopérants, ils avaient notre âge et rentraient définitivement en France. Le courant est tout de suite passé, on a dîné ensemble et peut être un peu trop bu. Sans doute aussi le destin l'avait-il voulu ? Non seulement nos chambres étaient contiguës, mais de plus communicantes. Nous avons passé toute la nuit ensemble. Seulement voilà, n'étant pas très prudents, nous n'avons même pas pensé à défaire notre lit alors que le leur était un vrai champ de bataille. C'est de là qu'est partie la rumeur qui a vite fait le tour de N'Djamena. Quelques jours après, elle atteignait le site.

C'était le début de notre cauchemar.

La petite voix de Sylvie s'élève.

— Je ne regrette rien. C'était une nuit magique.

Crescendo, une sorte de colère est montée dans sa voix.

Bertrand lui sourit.

— Moi non plus ma chérie, je ne regrette rien et je t'aime plus que jamais.

Ils se mangent des yeux puis redescendent sur terre.

Bertrand poursuit.

— Moins d'une semaine après notre retour sur le site, l'histoire de notre nuit à quatre avait fait le tour du Complexe et nous nous sommes retrouvés en quarantaine comme des pestiférés.

Sylvie intervient :

— Sauf les Astier et les Vagnot qui nous témoignaient toujours leur sympathie, mais craignaient des représailles. Vous savez, les Audain et les Lambert règnent en maîtres sur le site et personne n'ose leur tenir tête en particulier à leurs femmes... le duo infernal. Elles ne nous appréciaient guère auparavant, mais là ça a été un vrai lynchage.

Le visage de Natalie, d'ordinaire si doux, est tendu et glacé.

— Vous voulez dire lynchage verbal ?

C'est Bertrand qui répond.

— Oui ! Bien sûr, lorsque nous étions au Club, Mesdames Audain et Lambert ne se gênaient pas pour parler à haute voix de façon à être sûres que nous allions bien les entendre. C'étaient des réflexions du genre : « Ces intellos prétentieux qui se croient sortis de la cuisse de Jupiter... Mon mari et moi on voyait bien qu'ils avaient l'air vicieux... des pervers... des partouzards... on s'en doutait depuis longtemps... et vous avez vu sa femme, elle a vraiment l'allure d'une prostituée avec sa coiffure de punk... etc., etc. »

À cette évocation, les larmes remontent aux yeux de Sylvie.

— Nous avons fini par ne plus aller au Club. Nous restions confinés à la maison après le travail. De temps en temps, Bertrand m'emmenait faire une virée en brousse où nous rendions quelques fois visite à des campements Bororos.

C'était très dur, jusqu'à ce que vous arriviez. Vous comprenez. C'est notre première soirée, notre premier dîner depuis quatre mois.

Natalie se tourne vers moi, le visage grave. Je sais ce qu'elle va dire. J'approuve par avance d'un regard et d'un petit signe de tête.

— Les gens qui vous ont fait ça sont des êtres vils et méprisables, mais laissons-les à leur bêtise. Astier, Vagnot, Vermeulen et moi allons tout faire pour que le concert de samedi soir soit une réussite. Je serais vraiment très malheureuse si vous n'étiez pas là tous les

deux.

Bertrand a un sourire désabusé.

— Mais nous ne sommes pas invités et si nous venions, nous n'aurions même pas de table.

Je lui fais un petit signe de la main pour enchaîner.

— Soyez tranquilles ! Si vous décidez de venir, vous aurez une table, la nôtre.

— Mais vous êtes censés être à la table de la Direction

Je n'y avais même pas réfléchi. Ma réponse est spontanée.

— Il y aura une table spéciale pour les « Sugar Rocks » et leurs épouses, Natalie et son assistant. J'y serais aussi puisque le Président en personne m'a chargé de « veiller à ce que la mission de Madame Lochlainn se déroule dans les meilleures conditions possibles ». Vous voyez, Audain et consorts sont coincés. Autrement il faudrait qu'ils aillent expliquer au Siège pourquoi Madame Lochlainn n'a pu réunir à sa table ceux qui ont contribué directement à la réussite d'une mission à laquelle le Siège attache beaucoup d'importance.

Sylvie et Bertrand ont retrouvé le sourire. Bertrand me tend une main que je serre chaleureusement.

— Merci Monsieur Rhyne. Vous ne pouvez pas savoir comme ça fait du bien d'être à nouveau considérés comme des êtres humains normaux.

— Oubliez Monsieur Rhyne, c'est Jean... et je serais honoré d'être votre ami.

Sylvie se lève et vient nous embrasser.

— Je ne sais pas quoi dire et...

Natalie la regarde au fond des yeux.

— Vous ne savez pas quoi dire... alors, ne dites rien. Ce que moi je peux dire c'est que vous êtes deux êtres merveilleux et que ce couple de coopérants a eu bien de la chance.

Aucune ambiguïté dans ce message de tendresse. L'impulsive et spontanée Natalie a laissé parler son cœur. Elle n'a pas le temps de le regretter que Sylvie, rose d'émotion la prend dans ses bras et la serre très fort en un tendre câlin.

Comme à regret, les deux femmes se séparent les larmes au bord des yeux.

Natalie passe la main dans les cheveux de Sylvie.

— C'est beaucoup d'émotions pour un soir. J'espère que nous aurons d'autres soirées pour mieux nous connaître et d'abord celle de samedi. Vous y serez n'est-ce pas ?

Réponse synchro de Sylvie et Bertrand.

— Plutôt deux fois qu'une.

Ils nous reconduisent jusqu'à la porte.

*

Nous sommes nus l'un contre l'autre dans l'obscurité de la chambre. Natalie ne peut toujours pas en profiter et de toute façon pas plus l'un que l'autre ne pense à autre chose qu'au comportement de la Direction envers les Devallois.

Nous n'en avons pas dit un mot depuis que nous sommes rentrés et Nat est la première à rompre le silence.

— Je ne connais pas très bien la législation française, mais aux États-Unis, chacun est libre de ses orientations sexuelles si elles restent dans le cadre de la loi et ce genre de comportement est lourdement sanctionné en particulier lorsque cela vient d'un supérieur hiérarchique.

J'explique à Natalie qu'en ce qui concerne le harcèlement, la législation française est très mal faite, mais que de plus nous sommes au Tchad et qu'elle ne s'y applique pas.

— Ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper. On ne peut pas pousser un couple au bord de la dépression et s'en tirer comme ça. La vie sexuelle des Devallois ne regarde que les Devallois et le job d'un Directeur d'Exploitation est entre autres choses de maintenir au plus haut, le niveau opérationnel de ses cadres. Ce n'est pas avec ce genre de méthode que l'on y parvient.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ?

— Il se trouve : Un - Que j'ai mis la main sur des dossiers pas très clairs concernant la gestion du gazole qui est le poste de dépense numéro un de l'Entreprise. Deux - Que le vice-président, que tu connais bien, s'il est le meilleur patron que le groupe ait jamais eu, est un homosexuel et qu'à ce titre il vit très mal toutes les formes de

discrimination fondées sur la sexualité.

Natalie s'exclame :

— J'ai du mal à me faire à l'idée que Monsieur Lasalle est homosexuel ! Plus d'une femme a dû être déçue.

Je ris sous cape.

— On lui prête tout de même quelques conquêtes féminines.

Natalie s'étonne.

— Mais... tu viens de me dire qu'il est gay.

Je lui souffle à l'oreille.

— On dit que seules les femmes sans beaucoup de poitrine et avec des fesses un peu plates trouvent place dans son lit... et aussi, qu'il ne les honore que d'une certaine façon.

Je sens la petite crispation des doigts de Natalie.

— Arrête ! Tu vas m'exciter... Bon, revenons à ton idée en deux points. Comment comptes-tu t'y prendre pour régler ça ?

— Oh ! C'est très simple. Avec ce que j'ai déjà, mon premier rapport sur le gazole suffirait amplement, mais le deuxième... confidentiel et qui sera accompagné de témoignages écrits achèvera d'enfoncer le clou. Je te parie que d'ici un mois ou deux la SST aura changé d'équipe de Direction.

Natalie frissonne.

— Je ne voudrais pas être là lorsque ça arrivera, mais ça ne sera que justice. On n'a pas le droit de démolir les gens de cette façon. Ce n'est que de la méchanceté, rien d'autre.

Elle se love contre moi. Je sens comme un rire ou un sourire dans son souffle. J'en suis un peu étonné.

— Je sais que tu n'es pas quelqu'un de vindicatif. Je m'étonne que tu te réjouisses...

Je n'ai pas le temps de terminer ma phrase.

— Non ! Je ne me réjouis pas de ce qui va arriver à ces gens, aussi détestables soient-ils, mais je sais que le seul moyen pour qu'ils ne recommencent pas est de leur taper fermement sur les doigts une bonne fois pour toutes.

— Ah bon ! J'avais cru percevoir comme un sourire.

Là, elle rit franchement.

— Ce n'est pas pour ça que je souriais.

— Ah ! Et pour quoi donc alors ?

Le bout de sa langue effleure mon oreille. Elle tend le bras et allume la veilleuse de son chevet.

— Je pensais à Gabriel et à Mike.

À mon tour de rire.

— Je crois que les bien-pensants de la SST s'étrangleraient s'ils savaient.

Son corps se fait lourd, sa voix devient rauque.

— Ils s'étrangleraient bien davantage s'ils savaient que Mike viendra nous voir à Paris en juin.

Elle se dresse sur un coude.

— Que dirais-tu d'ailleurs de le rappeler dès notre retour pour confirmer ? Sylvie et Bertrand m'ont mise en appétit.

Je l'embrasse doucement, tendrement.

— Je dirais que c'est une excellente idée. Au diable les moralisateurs et vive la vie. Sylvie parlait d'intrication. C'est exactement ça. Je ressens la même chose que toi et je me sens heureux. C'est comme si depuis la rue Daunou, un autre moi était né, le vrai moi. J'ai abandonné ma vieille peau et me suis débarrassé de cette mue ainsi que des rets d'une morale qui m'interdisait de vivre. Je sentais bien que j'étais différent et j'en culpabilisais terriblement jusqu'à ce que tu arrives dans ma vie et que le sexe devienne une source de joie.

Natalie m'a laissé parler sans m'interrompre. Elle sait que c'est important. Je vais définitivement m'affranchir du carcan de « La Morale » en mettant des mots sur ce que je suis.

— Et en quoi consiste cette différence, peux-tu la nommer ?

Sa petite phrase a déclenché un bouillonnement tout au fond de moi. C'est comme un puissant geyser. Rien ne peut l'arrêter.

— Je suis un homme qui a d'importants besoins sexuels et qui, pensant être anormal, les refoulait depuis bientôt vingt ans, mais...

Je m'interromps, cherchant quel est le mot.

— ... mais dans l'environnement sclérosé au sein duquel je vivais avant de te connaître, je n'aurais même pas pu évoquer le sujet sans être catalogué comme pervers. Tout comme les Devallois, nous serions ostracisés si nos pratiques sexuelles étaient connues des

« Tenants de la Morale ». Mais sacré bon sang, je n'ai nulle raison de rougir de ce que je suis.

Le regard de Natalie, le sourire de Natalie. Elle prend mon cœur et le caresse tendrement.

— Et... qui es-tu Jean Rhyne ?

Les mots jaillissent comme les eaux d'un fleuve retenues depuis trop longtemps par un barrage qui viendrait de céder.

— Je suis un homme qui ressent un profond bonheur, à voir la femme qu'il aime faire l'amour avec un autre partenaire. À cet instant, la symbiose est si parfaite que je ressens chacune de tes sensations et que je suis plein de tendresse pour celui qui te donne du plaisir.

Deux larmes roulent sur les joues de Natalie, des larmes de joie. Elle s'assied en tailleur face à moi.

— Merci mon amour. Merci d'avoir mis des mots sur ce que tu ressens, sur ce que tu es. C'est un véritable coming-out.

Je la regarde pensif.

— Un coming-out !

— Oui ! Comme le font les gays lorsqu'ils cessent de se cacher des autres et surtout d'eux-mêmes.

Là, je ne suis plus pensif, je suis perplexe.

— Parce que tu penses que nous appartenons à une minorité sexuelle ?

— Parfaitement ! Oui, alors bien sûr, des couples qui admettent d'autres personnes dans leur intimité, il y en a foison, et ce depuis la nuit des temps, mais ceux qui fusionnent avec leur âme sœur et qui s'identifient à elle pendant l'acte sexuel avec un autre, ceux-là sont la minorité.

Elle ferme les yeux.

— C'est ce que nous sommes, comme les Devallois et ce sentiment particulier que nous éprouvons qui fait de nous des êtres différents s'appelle la compersion.

J'écarquille les yeux au moment où elle ouvre les siens.

— La compersion ? ... Je ne connais pas ce mot, et toi, d'où le connais-tu ?

Toujours ce sourire et ce regard si tendre.

— Ça remonte à ma première année à l'Université de Rochester. Dès le lycée, je voyais bien que j'étais différente des autres filles et j'en avais longuement parlé avec ma mère qui en toute franchise et beaucoup de tact m'avait préparée à avoir mes premiers rapports. Je devais être la seule lycéenne des États-Unis dont la maman mettait des préservatifs dans le cartable.

Cette évocation la fait rire.

— Donc, ce qui n'était qu'un penchant marqué pour le sexe s'est nettement accentué avec mon entrée à l'Université où j'avais toute liberté de vivre comme je l'entendais.

Elle prend un air penaud bien imité.

— Je voyais environ un garçon différent deux à trois fois par mois. L'éducation reçue de ma mère faisait que j'étais tout à fait à l'aise avec ça, alors qu'autour de moi les autres filles étaient pour la plupart complètement « coincées ».

J'ai quand même fini par me demander si ma sexualité était dans la norme. J'ai donc consulté une psy qui, après quelques séances, m'a très rapidement rassurée sur le sujet :

— « Votre vie sexuelle n'est ni normale ni anormale. Elle est juste différente. La fréquence de vos rapports et la diversité de vos partenaires ne sont en aucune façon les indices d'un dérèglement psychologique quelconque. Rassurez-vous, vous n'êtes pas une nymphomane. Si tous mes patients étaient aussi équilibrés que vous, je n'aurais plus qu'à fermer mon cabinet. Votre activité sexuelle, aussi intense qu'elle soit, ne compromet en aucune façon vos études, et vu vos résultats, j'aurais même tendance à penser qu'elle les booste. Pour vous, le coït est un véritable carburant cérébral. Tout ça est donc positif et sauf à vous soucier de votre réputation, ce qui ne semble pas être le cas, vous n'avez aucune inquiétude à avoir. »

Nat ferme les yeux un instant comme si elle se concentrait. Lorsqu'elle les ouvre, je sais qu'elle va me dire quelque chose d'important.

— Après un temps de réflexion, la psy avait rajouté :

— « Ce qui par contre pourrait poser problème chez vous, c'est votre niveau de compassion particulièrement élevé. C'est pour cela que d'instinct vous êtes fixé la règle de ne jamais coucher deux

fois avec le même garçon. »

Nat me prend les mains, se penche, me fait un bisou.

— Et là, tu sais ce qu'elle m'a dit ?

Elle s'interrompt, me fixe intensément.

— Elle m'a dit à peu près ceci :

— « Votre compassion ajoutée à votre forte libido risquera de vous fragiliser si vous tombez amoureuse, sauf si vous avez trouvé l'âme sœur. Si c'est le cas, vous vivrez alors intensément le besoin de tout partager, jusqu'au plus intime. Et quand je dis au plus intime, j'y inclus la sexualité. »

Les yeux de Natalie brillent de mille étoiles.

— Elle m'avait alors expliqué ce qu'était la compersion :

— « L'empathie et la compersion sont étroitement liées et cette dernière peut être considérée comme une forme particulière d'empathie. La compersion signifie être profondément heureux du plaisir de son partenaire, quelle qu'en soit la source. »

Tu vois John ! C'était il y a plus de dix ans. Pas une seule fois, avec aucun des hommes dont j'ai partagé le lit, je n'avais ressenti le moindre désir ou le moindre sentiment ressemblant de près ou de loin à de la compersion. J'avais fini par oublier cette psy... et toutes ces années après, je te rencontre... et aussitôt ce besoin de tout te dire, ce besoin irrépessible de tout te montrer de moi, de t'offrir mes étreintes.

Elle est radieuse lorsqu'elle me dit :

— Tout comme les Devallois, nous sommes un couple compersif, c'est pour cela que le courant passe si bien entre nous et que nous comprenons qui ils sont.

Je ne peux m'empêcher de remarquer :

— Compersif ! Un drôle de mot tout de même.

Elle prend mes mains et y dépose de petits bisous légers comme des papillons. Lorsqu'elle relève la tête, ses yeux sont mouillés de larmes et j'y lis une joie si intense que j'ai l'impression que mon cœur va éclater.

— C'est le même mot qu'en anglais. Plus généralement, il désigne le sentiment que l'on éprouve à se réjouir du bonheur d'autrui.

Elle m'embrasse tendrement.

— Exactement ce que tu ressentais lorsque Gabriel me faisait l'amour. Cette nuit-là, en plus du plaisir qu'il me donnait, j'ai senti ta joie et ton amour pour nous deux... et savoir que je t'offrais ce plaisir et cette joie a décuplé mes orgasmes. C'était exceptionnel, j'ai autant joui avec mon cœur qu'avec mon sexe.

Elle serre très fort mes mains dans les siennes.

Je prends une profonde inspiration et relâche doucement mon souffle. L'air que j'expire emporte avec lui les miasmes d'une morale qui étouffait ma vie depuis tant d'années. Lorsque je réponds à Natalie, c'est comme si j'étais un peu ivre.

— Compersion ! Un mot étrange que j'entends pour la première fois tout comme c'était la première fois que je regardais une femme faire l'amour. En plus, c'était la femme que j'aimais et... d'ailleurs, je n'aurais certainement rien éprouvé de tel si je ne t'avais pas aimé. C'était quelque chose de merveilleux, comme si j'étais toi. Il y avait aussi cette tendresse que j'éprouvais pour Gabriel. Je crois que...

Je m'interromps pour peser chaque mot.

— Je crois bien que c'est pour ça que j'ai très envie de le revivre. C'était si étrange et si beau en même temps. Euh... et... et toi, crois-tu que tu aimerais me voir faire l'amour avec une autre femme ?

Elle fronce les sourcils et pendant une seconde je crains d'avoir été un peu trop direct, mais les petites étincelles au fond de ses yeux viennent me dire le contraire. Elle fait mine de réfléchir.

— Maintenant que tu en parles, peut-être que...

Je mets quand même un certain temps à me rendre compte qu'elle me fait marcher. Elle rit.

— À une condition... c'est qu'après et même pendant, je puisse aussi lui faire un gros... vraiment... un très... très gros câlin.

Géophysique

Elle est partie ! Je suis là, assis dans le lit, le souffle court. Je sais que j'ai dû crier. Pas la moindre lueur à travers les doubles rideaux. Je devine qu'il fait encore nuit, mais Natalie n'est plus là.

Le radio-réveil indique : cinq heures quarante-cinq. Le soleil se lèvera dans une demi-heure.

Je saute à pieds joints dans un short et file vers la cuisine. Comme hier matin, j'y suis accueilli par l'odeur des pancakes et du bacon et par... mon bel amour blond. L'angoisse qui me tordait le ventre s'estompe.

Contrairement à la veille, elle n'est pas revêtue d'un des immenses T-shirts qu'elle porte la nuit... juste un débardeur et... sa culotte.

Je n'ai pas fait le moindre bruit, mais à l'imperceptible cambrure de ses reins je sais qu'elle a senti ma présence.

J'approche à pas de loup et, lorsque je ne suis plus qu'à quelques centimètres, elle écarte légèrement les bras.

Je l'enlace et emprisonne ses deux seins nus sous le léger voile de coton. Elle laisse sa tête aller en arrière sur mon épaule et offre son cou à mes baisers. Elle est bien là, chaude et douce contre moi. Elle sent le frais. Elle a dû prendre sa douche pendant que je dormais encore.

Je murmure à son oreille :

— Bonjour Nat. J'ai fait un cauchemar. En m'éveillant, j'ai cru que tu n'étais plus là. L'atroce sensation que je t'avais rêvée, que tu n'existais pas, que tu n'étais qu'un songe. Dieu merci, tu es bien réelle.

Sa réponse me glace le sang.

— *Maybe !*³⁷

Elle a senti ma réaction et se retourne. Je suis tétanisé, encore sous le coup du cauchemar. Malgré moi, j'ai les larmes aux yeux.

Elle prend ma tête dans ses mains.

— Oh pardon ! Je te demande pardon, je ne voulais pas, c'était juste une plaisanterie.

D'un seul coup, elle aussi a des larmes plein les yeux. Elle me couvre de baisers.

— Pardon ! John... pardonne-moi.

Et puis... une odeur bizarre. Trop tard, nous avons sans doute le nez bouché par les larmes et n'avons rien senti. Le bacon a brûlé.

Rire nerveux, Natalie retire la poêle du feu.

— Zut ! Zut ! et re-zut, là je vais être en retard. Bertrand doit venir me chercher dans vingt minutes.

Un bisou. Je lui prends la poêle des mains.

— File t'habiller ! Je termine. Le petit déjeuner sera prêt dans cinq minutes.

Le temps que je refasse une poêlée de bacon, elle est déjà de retour équipée pour la brousse. Chemise de coton blanc à manches longues, pantalon de toile beige multipoches et pataugas. Retenu par un lacet autour de son cou, son vieux Stetson indispensable dès le soleil levé. Ses cheveux remontés en chignon laissent quelques boucles blondes folâtrer sur sa nuque.

Elle s'assied, je la sers. Elle prend le temps de manger posément et la dernière bouchée avalée, file se laver les dents pendant que je finis tranquillement mon café.

Elle est de retour avec ce sourire qui irradie comme un soleil. Son bisou a un goût de dentifrice. Avant même que nos bouches se séparent, on frappe à la porte.

Je vais ouvrir : Bertrand et Sylvie.

Rapide bonjour. Les filles s'embrassent.

Natalie m'interroge du regard. Je la rassure.

— Ne t'inquiète pas, j'appellerai Astier. Il passera me prendre. Bon courage pour ta première journée en brousse.

37 Peut-être !

Tout le monde est pressé, moi le premier.

Je file sous la douche et je m'habille rapidement non sans oublier de me rouler dans le lit avec autant d'application que possible.

Astier est pile à l'heure. Je lui trouve une petite mine.

— Vagnot, Verm et moi on s'est couchés un peu tard. Madame... euh... zut... Natalie nous a mis la honte hier et on s'est dit qu'on avait intérêt à bosser.

J'essaie de le rassurer.

— Vous ne devriez pas vous inquiéter pour ça. Natalie pense que vous avez un bon niveau. Elle était contente de pouvoir chanter et jouer avec vous.

— Ouais ! Et en plus d'avoir du talent, elle est trop gentille.

Le nez dans les dossiers, la matinée passe vite. Astier répond à mes questions sur le gazole avec une petite lueur dans le regard qui me conforte dans mon « enquête ». Ça va être long, mais chaque heure qui passe m'apporte un autre indice.

Midi ! Astier me dépose devant le bureau de Natalie à l'instant précis où elle en sort accompagnée de Bertrand.

Ce dernier fait un signe à Astier.

— Tu me déposes chez moi ?

Puis se tourne vers Natalie.

— Je serais joignable par radio tout l'après-midi. N'hésitez pas à me faire appeler pour quoi que ce soit. Je déposerai Sylvie vers quatorze heures.

Sourire et remerciement de Natalie qui grimpe dans le Patrol.

— On peut aller déjeuner. Je meurs de faim et surtout de soif. Ma langue est aussi sèche que tous les déserts d'Arabie.

Je m'enquiers de François.

— François n'a rien voulu entendre. Il s'est attaqué directement au dépouillement des relevés. Peut-on demander au Club de lui faire livrer un repas ?

Je démarre.

— Ce n'est pas dans leurs habitudes, mais tout est négociable. Je vais m'en occuper.

À peine arrivée, Natalie se précipite au bar et engloutit deux « Citrons gaz » pendant que je négocie avec le Chef le ravitaillement

de François.

Je rejoins Natalie au bar.

— Il suffisait de demander. Je lui ai laissé les clés du Patrol, le Chef s'en occupe. Eh bien ! Pour une soif, c'était une soif.

Natalie se penche vers moi et je ne vois plus que le bleu de ses yeux. Mon cœur fait un saut périlleux.

Elle sourit.

— Je t'embrasserais bien, mais je suis toute poussiéreuse et je ruinerais ta réputation.

Elle rit et file vers les toilettes.

— Je te rejoins à table.

La petite salle climatisée est un vrai havre de fraîcheur où Natalie me rejoint dépoussiérée et recoiffée.

Je me lève à son entrée et lui avance sa chaise.

Ses yeux et son sourire ne sont que tendresse. Il ne peut y avoir d'instant plus parfait, mais chaque instant près d'elle est un instant parfait.

— Tu n'as rien bu ?

— Si, un verre d'eau en t'attendant. Je n'ai pas comme toi passé la matinée en brousse.

Le déjeuner est des plus simples, comme à la maison. Oubliant où nous sommes, je manque lui prendre la main à plusieurs reprises.

Elle me raconte sa matinée.

— Tu sais ! Sans Bertrand, nous n'aurions pas pu faire la moitié des relevés. Dans ce chaos magnétique, la boussole est totalement inutilisable. Impossible de s'orienter. C'est incroyable, il connaît chaque arbuste et chaque pierre de cette brousse à des kilomètres à la ronde. J'aurais tant voulu que tu sois là.

Cette fois, j'en suis sûr, il n'y a personne. J'en profite pour lui prendre la main.

— Ce n'est que partie remise. Je te ferais découvrir un endroit magique... mon endroit magique. Je ne repars jamais d'ici sans y être passé.

Un kaléidoscope de bleus fulgure dans ses yeux. La pression de sa main dans la mienne... ses lèvres qui forment un baiser. S'il existe un paradis, il ne peut que lui ressembler.

Elle retire sa main, à regret. La porte vient de s'ouvrir, on nous apporte notre repas.

Comme tous les moments passés près d'elle, ce repas se termine trop vite. Je ne me lasserai jamais de la regarder manger. Je la soupçonne d'ailleurs d'accentuer certains gestes lorsqu'elle veut faire monter ma libido. Il faudra que je lui pose la question, mais j'attendrai pour cela qu'elle soit en état d'être « mangée ».

Un rapide passage sous nos douches respectives juste pour nous rafraîchir et nous retrouvons avec bonheur le large canapé du séjour de la « Grande Case ».

La tiédeur et le moelleux de son corps contre le mien, je plonge dans une douce torpeur. Natalie quant à elle s'endort d'un seul coup profondément. J'ai même droit pendant une petite minute bien trop courte à un ronflement aussi léger que le ronron d'un chaton. Une mèche de ses cheveux lui barre la joue et quelques fils d'or volettent au rythme de sa respiration. Natalie dort et je tuerais sur le champ quiconque tenterait de la réveiller et de me voler cet instant.

Il nous reste encore une bonne demi-heure avant de reprendre le travail, elle ouvre les yeux.

Elle me sourit et tout de suite fronce les sourcils.

— Tu as une drôle d'expression. Je ne crois pas que ce soit de la tristesse, mais ça n'en est pas loin.

J'essaie de plaisanter.

— Tu as ronflé.

Dans une mimique confuse, elle se mord la lèvre inférieure.

— Mon Dieu ! J'ai ronflé ?

Je passe un doigt sur son front.

— Oui ! Mais rassure-toi... aussi léger que le ronronnement d'un petit chat.

Ma diversion ne l'a pas abusée.

— Ce n'est tout de même pas mon ronron qui t'a rendu si mélancolique !

Mon doigt descend et suit le contour de sa joue.

— Non ! J'aurais simplement voulu que le temps s'arrête et je pensais à...

— Tu pensais à qui ou à quoi ?

— Je pensais à Lamartine et à son si beau poème... Le Lac !

— Lamartine ! Tu m'as déjà parlé de cet auteur, mais n'était-ce pas plutôt un homme politique ?

— Il l'a aussi été, mais c'est comme poète qu'il est surtout connu et « Le Lac » est un des plus beaux poèmes qu'il ait écrits... tu veux l'entendre ?

Elle se dresse sur un coude et je plonge dans... les lacs de ses yeux.

Je m'éclaircis la voix et commence. D'abord hésitant, je retrouve peu à peu une certaine assurance au fil des mots qui finissent par m'emporter sur leurs ailes.

— « Ô temps suspend ton vol et vous heures propices, suspendez votre cours... ..

... .. Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire, tout dise : Ils ont aimé. »

Au fur et à mesure de ma récitation, j'ai vu changer le visage de Natalie. À peine le dernier mot s'est-il envolé sur ma voix qui s'étrangle que nous sommes submergés par l'émotion. Ses lèvres tremblent. Elle les cache de ses doigts pour tenter de me dissimuler à quel point elle est bouleversée.

Elle balbutie :

— Mon Dieu que c'est beau !

Tandis que j'essuie une petite larme au coin de ses yeux, elle caresse ma joue.

— J'étais avec toi au bord de ce lac et chacun de tes mots me perçait le cœur, mais c'était si doux.

Un tendre sourire.

— Tu es l'âme la plus belle qu'il m'ait été donné de rencontrer. Tu es un magicien du verbe. Tu as rendu vivant chacun des mots de ce poème.

Je l'embrasse doucement.

— C'est toi qui les as rendus vivants. Ces mots étaient pour toi. Notre amour les a rendus vivants, mais celui qui les a rendus immortels, c'est Alphonse de Lamartine, lui qui les a écrits.

L'émotion qui nous étreint à cet instant est infinie. Nous venons de faire l'amour sans même que nos corps ne se soient unis.

Natalie pousse un gros soupir.

— Comment veux-tu que nous allions travailler après ça ?

Lui prenant la main, je l'aide à se lever.

— Il va pourtant bien falloir. Pour le travail, nous pourrions toujours nous inventer mille excuses, mais toi pour la « répet » avec les Sugar, tu n'en aurais aucune.

— Tu as raison... et je ne veux surtout pas faire attendre Sylvie.

Un baiser et un petit trajet plus tard, je la regarde disparaître avalée par la fraîcheur de son bureau.

*

Comme prévu, Astier me quitte vers seize heures, mais j'ai largement de quoi m'occuper et c'est le soleil qui se couche qui me tire le nez de mes dossiers.

Je retrouve le groupe au complet en grande discussion devant le petit bâtiment.

Astier vient vers moi.

— On vous attendait. On vient de répéter « Cotton Eye Joe », ça a marché super ! Natalie fait ce qu'elle veut de sa voix. Vous venez, j'offre la tournée.

Nous récupérons Sylvie et François au bureau et tout le monde se retrouve devant un verre au bar du Club.

Astier décroche le téléphone au bout du comptoir.

— Salut Bertrand ! Ta femme est avec nous.

— ...

— Non ! Pas encore saoule, mais on y travaille. Allez, ramène-toi. Deuxième coup de fil.

— Allô ! Minou ! Oui, c'est moi. On arrive d'ici un quart d'heure.

— ...

— Non dix ! Pas de problème, tu prends deux barquettes de daube au congélo.

— ...

— Ouais, avec des patates.

— ...

— Super ! Bisous, à tout de suite.

Il raccroche et lance à la cantonade.

— Ce soir, daube de phaco³⁸ chez les Astier. Vagnot prévient ta femme que tu passes la prendre. Eh Chef ! ...

Le chef cuisinier passe son nez par le guichet de la remise.

— T’as encore rien lancé ?

— Non patron.

— OK ! Tu peux fermer, j’amène tes clients.

Le temps d’expliquer à Natalie ce qu’est une daube de phaco et, nos verres vidés, la petite troupe se met en route, prenant en convoi le chemin de la case Astier.

Nous passons une magnifique soirée et, à voir leur expression heureuse et détendue, les Devallois l’apprécient plus que tous les autres. Il faut dire que la daube de Minou est une réussite et que les deux bouteilles de Bordeaux apportées par Brigitte Vagnot nous aident bien à la faire descendre.

La prudence que Natalie a mise à se servir tient sans doute à la description maladroite du phacochère que j’ai pu lui faire, mais il faut croire que Minou est une magicienne des fourneaux. Nat va en reprendre sans hésiter.

Natalie est au centre de toutes les conversations tant en ce qui concerne Sylvie qui ne cesse de se féliciter d’avoir choisi de travailler avec elle, que des membres des Sugar Rocks qui l’ont tout à la fois adoptée comme chanteuse, guitariste, leader et mascotte du groupe. Avec son accent des Flandres, Verm résume la pensée de ses compagnons.

— Il y a trois jours, on faisait du bruit. Maintenant, grâce à Natalie, on fait de la musique.

Avec son plus charmant sourire, Natalie lui répond :

— Vous ne saviez peut-être pas trop comment jouer en groupe, mais vous êtes pour chacun d’entre vous de très bons musiciens. Disons que j’ai seulement un peu plus d’expérience du collectif et du chant, mais c’est bien tout. C’est vous qui faites le job.

Vagnot, le batteur, lève son verre, les lunettes remontées sur le front et son invraisemblable moustache en bataille.

— À Natalie, à sa modestie et à son talent.

38 Abréviation pour : phacochère.

Aussitôt imité par Sylvie.

— Scientifique, musicienne, chanteuse, jolie, modeste et surtout... un cœur gros comme ça. Pour Natalie hip... hip... hip...

— Hourraaaaaa !

Le hurra fait trembler les murs. Tout le Complexe va savoir qu'il y a la fête chez les Astier.

Natalie est aussi à l'aise dans cette ambiance bruyante et bon enfant que dans une soirée à l'ambassade.

Elle est heureuse et ça se voit.

Vagnot aidé de quelques verres est devenu intarissable.

— Y a qu'à se caler sur sa guitare et ça roule tout seul. Samedi, on va tout démonter. Je suis sûr que les pisse-vinaigre vont en avaler leur chapelet.

Sylvie renchérit avec un demi-sourire.

— C'est comme pour les calculs avec François. Elle n'a que deux mots à dire et une équation insurmontable devient aussi facile à résoudre qu'un problème de robinets.

Je fais une grosse grimace.

— Alors ça doit être très compliqué parce que pour ma part, je n'ai jamais rien compris aux problèmes de robinets et encore moins à ceux où les cuves fuient et surtout les plus redoutables, les casse-têtes où les trains se croisent à des vitesses différentes.

Éclat de rire général.

Astier me regarde par en dessous.

— Ben, heureusement ! Parce que sinon qui contrôlerait les flux de gazole.

Natalie a l'air un peu larguée. Sans doute parce qu'elle n'a jamais appris à résoudre les problèmes de robinets et ceux de cuves qui fuient et se remplissent, ce qui comme chacun le sait est un grand classique de l'Éducation nationale française.

Minou y va aussi de sa petite remarque, grand sourire à Natalie.

— En tout cas... vous avez un don... ça c'est sûr. Ça faisait longtemps que l'on n'avait pas été tous réunis.

Sous l'avalanche de compliments, Natalie a quelque peu rougi, mais sa poitrine, ses joues et ses oreilles virent à l'écarlate lorsque Minou dont le regard s'attarde depuis déjà un moment sur l'annuaire

de sa main gauche, lui dit tout à trac :

— Votre fiancé est un homme heureux, s'il était là on lui dirait qu'il va épouser une perle.

Minou n'a pas failli à sa réputation. Adorable de gentillesse, mais gaffeuse de première. Natalie ne sait vraiment plus où se mettre. À cet instant, elle se dit que tout le monde va savoir que l'homme dont elle est amoureuse est juste là, assis en face d'elle.

— Mais... euh... qu'est-ce qui vous fait croire que je suis fiancée ?

Air surpris de Minou.

— Ben ! Mais votre bague pardi ! Comme il n'y a pas d'alliance, à ce doigt, ça ne peut être qu'une bague de fiançailles.

Natalie se fige. Silence général et intéressé.

Je sais quels sont les flashes qui se télescopent dans sa tête. Les mêmes que dans la mienne... la Saint-Valentin, les Keys, Gabriel ! Toujours aussi rouge, mais avec un sang-froid remarquable, elle répond :

— Nous ne sommes pas fiancés, mais c'est bien un homme qui m'a offert cette bague et... j'y tiens beaucoup.

Voix légèrement avinée de Vagnot.

— À l'homme ou à la bague ?

Natalie n'a pas un regard vers moi lorsqu'elle répond :

— Aux deux... bien sûr !

Et comme toujours dans ce genre de situation, le brouhaha des conversations repart de plus belle. Sauvée par le gong.

La dernière bouchée de la salade de fruits n'est même pas avalée qu'Astier se lève et revient avec deux bouteilles.

Protestation générale résumée par Devallois.

— Tu veux nous achever. Ça va pas être possible pour moi. Demain, je me lève à cinq heures et déjà que la nuit va être courte, je ne voudrais pas en plus avoir la gueule de bois.

Ce n'était pas l'effet recherché par Astier, mais moins de quinze minutes plus tard, tout le monde a pris congé.

Je tiens la portière du Patrol et aide Natalie à grimper puis m'installe au volant tandis qu'elle défait le premier bouton de son chemisier et s'évente avec le porte-cartes. Je souris.

Elle fronce les sourcils et avec son regard en coin.

— Pas la peine de sourire ! Je sais... j'étais rouge comme une pivoine.

Je confirme.

— Oui ! Mais tout le monde a cru que c'était le Bordeaux.

— Mais je n'en ai bu que deux verres !

— Peut-être, mais personne ne les a comptés.

Nous sommes arrivés. Je l'aide à descendre et en profite pour la serrer furtivement contre moi. Elle s'écarte comme à regret.

— Ce n'est pas très prudent. C'est toi qui m'as expliqué qu'ici la nuit avait des yeux et des oreilles.

La porte à peine refermée, elle est contre moi, les bras noués autour de mon cou, me dévorant goulument les lèvres. Elle finit par se détacher de moi comme à regret, non sans cependant que sa main libre n'ait vérifié qu'elle avait toute mon attention.

— J'ai repensé à Miami et ça m'a excitée.

Je fais l'innocent, ce que mes yeux démentent.

— Qu'est-ce qui t'a excitée ?

Moue malicieuse et faussement réprobatrice.

— Je me suis revue toute nue.

— Toute nue ?

— Oui ! ... sur le canapé de la terrasse entre Gabriel et toi.

Elle rit, moqueuse.

— Allez ! File sous la douche, et... bien froide.

Une pirouette de danseuse et, avec une vivacité incroyable, elle se sauve vers sa chambre.

La douche froide ne peut pas grand-chose et serait-elle glaciale que ça n'y changerait rien. Un kaléidoscope d'images toutes plus osées les unes que les autres défile dans ma tête. Sorti de la douche, je me sèche et enfille un T-shirt. Je n'ai pas le temps de continuer. La porte s'ouvre et Natalie entre sans frapper sur la pointe des pieds. Je dois avoir l'air un peu idiot avec mon boxer à la main, ma virilité aux quatre vents.

Par pur réflexe, je tente de dissimuler ce qui n'est plus dissimulable sous l'étoffe de mon sous-vêtement. L'air coquin de Natalie qui s'avance vers moi ne me laisse aucun doute sur ses

intentions. Elle prend un faux air contrit de petite fille pas sage.

— Désolée, je ne pensais pas te surprendre.

Son regard passe alternativement de mes yeux aux attributs que j'ai renoncé à cacher.

Taquine, elle minaude, fait mine de rebrousser chemin.

— Je regrette, j'aurais dû frapper. Je...

Elle n'achève pas sa phrase. D'un geste vif, mais doux, je la prends par le poignet et l'attire contre moi.

Elle sent bon l'eau de toilette. Ses lèvres sont douces et moelleuses, sa bouche chaude et sucrée.

J'interromps notre baiser.

— Crois-tu que ce soit bien raisonnable, tu...

Elle me souffle à l'oreille :

— Ne t'inquiète pas, c'est pratiquement terminé et j'ai mis une protection interne.

Étonné, je la dévisage.

— Ben ! Justement ça ne...

Cette fois, c'est elle qui m'interrompt.

— Aurais-tu oublié ? C'est pourtant toi qui m'as initiée. Je crois me souvenir qu'il y a une autre issue.

Ses yeux ne sont plus que deux fentes au travers desquelles filtre un regard brûlant.

Elle ose cette phrase.

— J'ai vérifié, la porte est ouverte.

Elle me pousse doucement vers le lit sur lequel je tombe assis. En un tournemain, elle enlève mon T-shirt, puis le sien. Elle est debout devant moi... nue.

Nous avons été trop longtemps sevrés de baisers et de caresses. Son corps est brûlant, doux, souple, moelleux et ferme tout à la fois. Elle se cambre, les globes de ses seins et ses tétons s'offrent à ma bouche et si l'accès à son orchidée est interdit, celui à son tendre bourgeon ne l'est pas. Elle gémit et se tord de plaisir. Je n'ai pas assez de mains pour la caresser. Je suis dur à en avoir mal, mais je pourrais subir ce doux supplice des heures durant et rester là, à la regarder jouir. Elle est si belle. La vague de l'orgasme l'emporte et emporte aussi mon cœur et mon âme.

Sa poitrine se soulève, je sens son cœur qui bat à tout rompre et lorsqu'elle ouvre les yeux, elle a l'air de revenir d'ailleurs. Deux larmes perlent à ses paupières. Je sais que ce sont des larmes de joie, des larmes de bonheur. Ne m'avait-elle pas dit un jour, au tout début :

— « Aussi fort ai-je pu jouir de l'étreinte d'un homme, jamais jusque-là je n'avais pleuré de joie. Quand je jouis avec toi, j'ai l'impression que mon âme s'envole. Je t'aime tant. »

Pour l'instant, elle me caresse la joue et les lèvres.

— Viens ! Viens en moi.

Et elle se positionne pour que je puisse la prendre de cette façon si particulière qui requiert douceur et délicatesse.

Elle a dit vrai, la porte est ouverte et je glisse en elle doucement, lentement. Ses doigts s'activent, elle gémit.

Cinq, dix minutes ! Je ne sais pendant combien de temps la houle d'amour nous fait monter et descendre comme des bouchons.

La bouche de Nat s'ouvre et se ferme comme si elle allait manquer d'air, ses traits se crispent, ses yeux se révulsent et tout son corps tremble de nouveau secoué par la tempête du plaisir.

Je sens qu'à mon tour je vais sombrer dans le torrent de l'orgasme et avant de ne plus pouvoir, essaie de me retirer... en vain.

Alors que je la croyais anéantie, elle s'agrippe à mes hanches avec une force incroyable. Je m'écroule littéralement sur elle qui m'enserme de ses bras et de ses cuisses et pousse ses reins en avant pour m'achever.

Elle ne desserre son étreinte que lorsqu'elle a la certitude que tout est accompli. En appui sur mes mains, je me retire d'elle lentement et me redresse. Elle ne me dissimule rien et ce que je vois de ses dernières contractions me dit toute la puissance de l'orgasme qui l'a ravagée.

Je bascule sur le dos, elle m'accompagne et viens sur moi. Son sourire est comme un soleil, sa main est douce sur mon visage, ses yeux me caressent avec amour. Elle pose sa tête sur ma poitrine.

— Ton cœur bat si fort.

Entre mes doigts, ses cheveux d'or sont des fils de soie. Seigneur ! Qu'ai-je donc fait pour mériter une femme comme elle ?

Elle redresse un peu la tête et murmure à mon oreille :

— Tu as été si doux. Je te sens encore en moi et c'est si bon.
Cette fois, c'est moi qui ai les yeux qui piquent.

— *I love you so. You're my heart, you're my soul.*³⁹

Je l'embrasse.

— Tu devrais me parler anglais plus souvent. Que puis-je ajouter à tant de tendresse si ce n'est que tu es et seras à jamais l'amour de ma vie ?

Ses yeux brillent d'une douce lumière intérieure. Serrés l'un contre l'autre, la fusion est parfaite. Doucement, lentement, pour ne pas insulter le Ciel de nous avoir accordé tant de plaisir et de joie, nous revenons à la réalité de ce monde.

Nat regarde la chambre comme si elle la voyait pour la première fois. Elle se tourne vers moi.

— Et si nous allions dans notre chambre ? Je crois que le lit y est plus confortable.

Elle regarde les draps en pagaille avec un petit rire.

— Ça au moins c'est fait et tu n'auras pas à te soucier de « saccager » ton lit demain matin. Peut-être au contraire devras-tu l'arranger un peu... parce que là, il est clair qu'il s'y est passé quelque chose.

Elle saute du lit avec une énergie et une souplesse qui achèvent de me persuader que l'amour est bien la fontaine de jouvence chantée par les poètes.

Elle me prend par la main et me tire à elle pour m'extraire des draps.

Son expression favorite.

— Allez debout paresseux !

39 Je t'aime tant. Tu es mon cœur, tu es mon âme

Premiers Amours

Sous les draps frais, Natalie glisse son corps nu contre le mien. Elle se blottit dans mes bras et ce moment est tout aussi magique que lorsque l'instant d'avant, elle se pâmait en gémissant.

Il est encore tôt et nous en profitons pour nous câliner avant de songer au sommeil.

Je me penche sur elle. Je connais cette expression ! Quelque chose la préoccupe et elle n'ose pas m'en parler.

J'adore faire ce geste. Je lui gratte le bout du nez, puis lui tapote le front.

— Un souci là-dedans.

Elle sourit, me fait un petit bisou.

— Non ! Juste une question.

— À propos de... ?

— À propos de toi.

— Oh ! Ça a l'air sérieux !

Sourire plus tendre.

— Mais ça l'est. Pour moi, tout ce qui te concerne est sérieux puisque je t'aime.

Comment ne pas fondre ? Je suis prêt à tout entendre.

— Je t'écoute.

Elle se dresse sur un coude.

— C'est en rapport avec ce que nous venons de faire. Du moins de la manière dont nous l'avons fait, mais promets-moi... si ça te gêne, je comprendrais et on n'en parlera plus.

— Diable ! Tu piques ma curiosité.

Elle toussote pour s'éclaircir la voix, me refait un bisou et se lance

d'un trait.

— OK ! Tu te souviens à Barbizon, tu avais évoqué ton amour d'enfance et ta toute première fois avec elle. Cela fait deux fois que tu me fais l'amour de cette façon et chaque fois tu as été si doux qu'en même temps que beaucoup de plaisir, ça a été une grande émotion. Te connaissant je me suis dit que l'histoire de tes quinze ans ne pouvait pas avoir été qu'une simple histoire de découverte sexuelle. Je suis certaine que c'était aussi une belle histoire d'amour et je voudrais, si tu veux bien, que tu me la racontes, que tu me racontes tes quinze ans. C'est une des périodes de ta vie dont tu ne parles pas beaucoup.

Elle a tout débité d'un trait et s'arrête net, comme essoufflée, avec sur le visage une expression disant sa crainte de m'avoir froissé ou fait de la peine d'une quelconque manière... d'avoir été trop loin.

Je lui caresse tendrement la joue. Avec mon regard, cette caresse et le baiser que je lui donne, j'espère avoir fait passer tout mon amour.

— Je suis comme toi Nat. Avec toi, j'éprouve le besoin d'ouvrir mon cœur pour que tu puisses voir tout ce qu'il contient.

Je regarde la pendulette sur le chevet.

— Je crois que nous avons un peu de temps pour en parler, mais après, il faudra dormir.

Elle prend un air de petite fille qui promet d'être bien sage.

Je ferme les yeux un instant. Les souvenirs reviennent.

— Tu te souviens sans doute. Quand maman est décédée, je n'avais pas encore treize ans. Brusquement, je me suis retrouvé sans elle après l'avoir accompagnée deux ans dans sa maladie.

Le temps est aboli. La main de Natalie dans la mienne, je lui raconte.

— Mon père qui pour moi était un inconnu est rentré d'Indochine quarante-huit heures avant le décès de maman. D'un seul coup, je n'ai plus été l'homme de la maison qui s'occupait d'elle, faisait à manger en rentrant de l'école et lui portait ses repas au lit, d'où elle ne devait d'ailleurs plus se relever.

Ma grand-mère et mon grand-père ont tout à coup disparu de ma vie. Eux qui m'avaient élevé avec maman depuis ma naissance, je ne

devais plus jamais les revoir. Je ne sais pourquoi, mais sans doute pour les mêmes raisons qui ont fait qu'ils n'étaient pas à l'enterrement de maman. Oui ! Parce qu'aussi incroyable que ça puisse paraître, ils n'étaient pas à l'enterrement de leur fille. En dehors de mes professeurs, des élèves de ma classe et des collègues officiers de mon père, il n'y avait personne. Ni de la famille de mon grand-père ni de celle de ma grand-mère. Je sais que mon père ne les aimait pas beaucoup, mais je n'ai jamais pu savoir pourquoi mes grands-parents, n'étaient pas là ce jour-là. Nous sommes partis pour la France sans que je les aie revus et je n'ai appris leur décès que fortuitement bien des années après. Mon grand-père est décédé en 1960 à Draguignan où mon oncle l'avait rapatrié, mais ma grand-mère est morte en 1958 alors que nous étions encore en Tunisie. Je n'en ai rien su... même pas où et quand elle a été enterrée.

Je m'interromps un instant pour davantage me concentrer et rassembler mes souvenirs.

Ma main me fait mal et tout à coup je prends conscience que c'est Natalie qui me serre les doigts à les broyer. Son visage est inondé de larmes, elle n'est que pure souffrance. Elle sanglote.

Mon Dieu, j'étais si loin et je ne me suis pas rendu compte que je déversais toute ma souffrance sur elle.

Je la serre contre moi, la berce doucement.

— Pardon mon ange ! Pardon... je n'aurais pas dû... j'aurais dû me taire.

Elle s'essuie les yeux et le visage avec un coin du drap.

Entre deux sanglots, elle parvient à me dire :

— Seigneur Jésus ! Pourquoi tant de cruauté ? On ne fait pas ça à un enfant... à ses enfants.

J'essuie mes yeux à mon tour.

— C'est le même homme qui disait : « Il n'y a pas de gens méchants, il n'y a que des gens malheureux ».

Je prends le menton de Nat et le relève pour l'embrasser, ce n'est pas un baiser glamour... elle a des larmes plein les yeux et son nez coule... c'est un baiser d'amour.

Elle balbutie :

— Merci de m'ouvrir ton cœur, mais pourquoi me raconter ça

maintenant alors que je m'attendais à ce que tu me parles de ton premier amour.

— Parce que les deux sont liés. Je n'aurais pas pu aimer Colette comme je l'ai aimée si auparavant, je n'avais pas vécu ça. Je suis désolé de t'avoir fait du mal.

— Ne sois pas désolé. J'ai mal, mais je suis heureuse d'avoir pu prendre une partie de ta souffrance.

Je la serre contre moi et la berce tendrement. Doucement, je l'allonge et viens tout contre elle. Elle niche sa tête au creux de mon épaule.

— Continue John ! Continue s'il te plaît.

Tout est là maintenant, comme si je le vivais encore.

— Maman est morte un soir de mai en 1955. J'ai dû supporter ce père mutique qui n'ouvrait la bouche que pour crier sur moi sous n'importe quel prétexte alors même qu'il encensait ma sœur de trois ans ma cadette. Elle ressemblait tant à maman !

Ne supportant plus cette vie, le mois suivant, j'ai demandé à entrer comme interne dans une école militaire en France. J'ai réussi l'examen et en octobre 1955, je suis parti loin de toute cette souffrance, mais j'avais atterri en enfer. Jamais je n'ai eu autant froid et faim. C'est pendant les vacances de Pâques que mon père s'est tout de même rendu compte qu'il lui fallait réagir. Je me souviens, j'étais à dix kilos en dessous du poids moyen d'un ado de mon âge. Il a dû passer quelques coups de téléphone, car après les vacances de Pâques, le jour même de mon retour à l'école pour le dernier trimestre, j'ai été placé en régime de « suralimentation ».

Fin juin, j'étais de retour en Tunisie pour apprendre que mon père me retirait de cette école et que nous allions déménager. Mon père allait se remarier pendant l'été et nous allions habiter chez notre belle-mère. Mon père est effectivement parti quinze jours en France pour se marier. Ma sœur et moi sommes restés en Tunisie chez ma marraine.

J'entends Natalie renifler dans mon cou. Elle murmure :

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Je caresse son dos. Elle si souple d'ordinaire est tendue comme une corde à violon.

— Je suis certain qu'il pensait agir pour le mieux, mais il était traumatisé par dix ans de guerre et totalement rongé par ses démons. Il l'a compris plus tard bien plus tard, et en a été profondément malheureux, mais il était trop tard. Voilà dans quelles conditions en octobre 1956 je suis entré en classe de troisième dans ce lycée où ma belle-mère enseignait comme prof de philo.

Natalie redresse un peu sa tête qui reposait sur mon épaule.

— Et c'est là que tu as rencontré ton amoureuse ?

— Pas tout de suite. On a fait connaissance peu de temps après mon quinzième anniversaire.

— Elle était jolie ?

— Moi je l'ai trouvée jolie. Jolie et douce. Beaucoup se moquaient d'elle, car elle avait un léger strabisme... Ils l'appelaient « Zbigline ».

— Zbigline ?

— Oui ! C'est du patois sicilien et peut être même de l'argot. Ça veut dire « celle qui louche ». Elle s'appelait Colette.

— Elle était sicilienne ?

— Non ! Elle était juive.

Je marque une pause. Colette est là avec nous et Natalie l'a prise dans ses bras.

— Elle était le souffre-douleur de la plupart des filles et totalement ignorée des garçons qui se contentaient de la charrier de temps à autre.

J'étais celui qui ne parlait jamais aux autres, elle était celle qui louchait. On a fini par se retrouver sur le même banc au fond de la classe.

La première fois où elle est venue s'asseoir à côté de moi, j'ai trouvé qu'elle sentait bon. Elle sentait le frais, la lavande et spontanément, je lui ai dit : « Tu sens bon ». Elle est devenue toute rouge et m'a dit : « Merci, c'est gentil ».

Natalie se redresse sur un coude. Je tourne la tête vers elle. Ses yeux sont toujours aussi brillants, mais les gros nuages noirs du chagrin ne sont plus là.

Elle me dit :

— Oh John ! Je suis contente.

Je ne sais pourquoi, je pousse un gros soupir.

— À partir de ce jour-là, on s'est retrouvés tous les jours à la même place. Je me souviens que je n'aimais pas les jeudis et les dimanches. J'avais hâte qu'une nouvelle semaine recommence pour aller de nouveau m'asseoir à côté d'elle et respirer son odeur.

Un peu avant Noël, elle avait été interrogée et comme elle séchait, je lui ai soufflé la réponse. Lorsqu'elle s'est rassise, elle m'a pris la main et ne l'a plus lâchée de tout le cours.

À la récréation, elle m'a demandé si l'on pouvait se voir pendant les vacances. Je lui ai répondu que j'en serais très heureux, mais que je ne savais pas trop où l'on pouvait se retrouver. C'est elle qui m'a indiqué une cabane de berger en pierres sèches dans les collines. Une cabane abandonnée où personne ne venait jamais et qui allait devenir notre nid.

Natalie s'assied en tailleur à côté de moi. Elle me prend les mains.

— Tu vois là John ! Je suis en train de prier. Je remercie Dieu qu'il ait permis que vous vous rencontriez. Un peu de douceur après tant de souffrance. Seigneur Jésus, merci !

Ses grands yeux bleus me fixent avec tendresse. Elle embrasse mes mains.

— Continue John raconte-moi l'histoire des enfants du ciel dans leur nid sur les collines.

Sa joie contraste avec la tristesse de tout à l'heure. Je poursuis :

— La première fois où l'on s'est retrouvés là-haut, on s'est glissé à quatre pattes par la petite ouverture. Cette cabane était comme un igloo de pierres avec une porte minuscule et juste un trou dans le toit pour l'aération. Il y avait un peu de paille, mais elle avait amené une petite couverture dans son sac de sport.

On s'est allongé sur le dos sans dire un mot et on est restés là pendant plus d'une heure sans rien faire d'autre que se tenir la main. On était bien. C'était la première fois que j'étais heureux depuis très longtemps.

Elle sentait toujours aussi bon et avant de partir, je le lui ai dit. Elle m'a souri et elle m'a dit : « Je suis contente. C'était bien. Est-ce que tu veux revenir demain ? »

Natalie a du mal à contenir son émotion. La main devant la

bouche, elle ne dit rien. Il y a tant d'amour dans ses yeux.

— Je lui ai répondu : « Oui et tous les autres jours des vacances si tu veux. »

C'est là qu'elle m'a embrassé... sur la joue. Elle a dit : « Je t'aime bien, tu sais ! Tu es tellement gentil. Tu n'es pas comme les autres. »

Le lendemain a été comme la veille sauf qu'on a un peu parlé de ce qu'on ferait plus tard. Je me rappelle qu'elle voulait voyager, moi je lui ai dit que je voulais être archéologue. Elle m'a répondu : « C'est normal, tu es très fort en Histoire ». On se tenait toujours la main et on était un peu plus serrés l'un contre l'autre.

Natalie, la main devant la bouche, ses yeux au fond des miens, se balance doucement d'avant en arrière. Elle n'y tient plus :

— C'est l'histoire qu'on devrait raconter aux enfants du catéchisme au lieu des sonnettes sur le péché de la chair. Ces abrutis de curés n'ont même pas conscience qu'en parlant ainsi, ils commettent un péché contre la vie.

Son ton passionné m'arrache un sourire.

— Attends ! La suite est peut-être moins sage.

Sa réplique est immédiate, ses yeux brillent.

— Mais j'espère bien... Raconte-moi.

Je la taquine.

— Tu préfères avec ou sans les détails.

Elle met les deux poings sur les hanches.

— John Rhyne vous êtes un monstre.

— Pardon... je continue...

Lorsqu'on s'est quitté, on s'est embrassés comme la veille sauf que là elle a légèrement tourné la tête et que mon bisou s'est posé au coin de ses lèvres. J'ai rêvé de ce bisou toute la soirée et une partie de la nuit. C'est pour ça que le lendemain, la première chose que j'ai faite, ça a été de l'embrasser, mais directement sur la bouche. J'ai fermé les yeux comme j'avais vu dans les films et lorsque je les ai ouverts, elle souriait. Et ce sourire effaçait presque son strabisme... elle était si jolie. Pour moi, c'était la plus jolie, c'était la première fille que j'embrassais et je sentais mon cœur gonfler comme un ballon. On s'est allongés, cette fois-ci face à face et l'un contre l'autre. Elle m'a demandé si c'était la première fois que j'embrassais

une fille et comme je lui ai répondu : « Oui », elle a souri et m'a demandé si elle, elle pouvait m'embrasser. Pour toute réponse, je lui ai tendu ma bouche et j'ai fermé les yeux. J'ai mis quelques secondes à réaliser que j'étais en train de sucer sa langue qu'elle m'avait offerte en ouvrant ses lèvres. Je ne voulais plus m'arrêter et c'est elle qui m'a gentiment repoussé. Encore aujourd'hui, je serais prêt à jurer que lorsque j'ai ouvert les yeux, elle ne louchait plus. Elle me souriait et elle ne louchait plus. Je crois qu'elle m'a dit : « Je vois que c'est vrai. Tu n'avais jamais embrassé une fille ? ». Je ne sais plus trop, mais je crois que j'ai bégayé un « Non » un peu timide. Je suis sûr qu'elle m'a répondu : « Moi non plus... euh ! Enfin, je veux dire que c'est la première fois que j'embrasse un garçon. »

Très attentive, Natalie boit mes paroles. Sa réaction est immédiate.

— Mais alors comment savait-elle embrasser comme ça ?

— Figure-toi que c'est ce que je lui ai demandé.

— Et qu'a-t-elle répondu ?

— Elle a ri. Elle m'a dit savoir comment le faire, car sa copine avait vu sa grande sœur avec son mari et elle lui avait tout raconté. Elle lui avait aussi raconté ce qu'ils avaient fait après s'être embrassés.

Les yeux de Natalie se plissent, elle est concentrée.

— Et elle t'a dit ce que son amie lui avait raconté ?

— Non ! Mais elle m'a demandé en se serrant plus fort contre moi :

— « Tu as déjà niqué ? »

— Et que lui as-tu répondu ?

— Je lui ai dit que non. Que je savais ce que ça voulait dire, mais que je ne l'avais jamais fait et que je ne savais pas comment on faisait !

Nat a un petit sourire coquin.

— Je crois avoir deviné, mais je ne connaissais pas ce mot. Niquer... C'est français ?

Je fais comme Natalie et m'assieds en tailleur dans le grand lit, face à elle. Je lui prends les mains.

— Oui, c'est français, mais ce n'est pratiquement plus employé. Quand j'étais enfant en Tunisie, ce mot était le seul utilisé pour dire :

« Faire l'amour ». Ça vient de l'arabe : « Nik... faire l'amour ou de Nikah... le coït ».

En français ancien, il existait une expression dérivée de l'arabe et qui a pratiquement disparu. Elle désignait la pratique de l'acte sexuel en dehors du mariage. C'est « Forniquer » pour l'action et la « Fornication » pour l'acte. On en a parlé tout à l'heure : les prêtres de l'Église catholique en avaient fait un des pires péchés que l'on peut imaginer.

Froncement de sourcils et moue de Natalie.

— OK ! Je ne savais pas. Aujourd'hui, je peux donc dire que je suis catholique, croyante, pratiquante et grande fornicatrice devant l'Éternel. Amen !

Cette fois, c'est à moi de rire.

— Oui ! Tu es une adorable fornicatrice. J'ai toujours du mal à réaliser comment avec les hommes magnifiques qui ont été tes amants, j'ai pu entrer dans ton cœur.

Ses yeux me vrillent le cœur et les reins.

— Peut-être, parce que tu niques mieux qu'eux.

Nous rions tellement qu'il nous faut une bonne minute pour récupérer.

Elle m'embrasse tendrement.

— Je n'ai jamais eu l'indélicatesse de comparer les exploits sexuels de mes partenaires. Il y en a qui m'ont donné plus de plaisir que d'autres, mais aucun ne m'avait donné cette lumière qui accompagne chacun des orgasmes que j'ai avec toi.

Puis, l'index sur les lèvres, l'air profondément absorbé par une intense réflexion, Natalie revient à la signification de ce mot dont elle ignorait tout cinq minutes auparavant.

— Donc ! Si j'ai bien compris... Au Blue Velvet, au Saphir je me faisais niquer et tout à l'heure avec toi on a niqué. Eh bien, tu sais quoi ? Dans tous les cas, j'ai aimé ça.

Mais revenons à Colette...

J'ai besoin de quelques secondes pour revenir au sujet.

— Ah oui... Colette ! Elle avait l'air tout heureuse, mais je n'ai pas osé lui demander pourquoi elle m'avait parlé de ça.

On a bien dû passer une heure à se câliner et à s'embrasser. J'ai

bien vu qu'elle respirait fort et qu'elle avait les joues toutes rouges et je lui ai demandé : « Tu crois qu'on est amoureux. »

Le petit rire de Natalie me fait chaud au cœur.

— C'est trop mignon !

Je ne sais pas si c'est « trop mignon », mais son sourire me fait craquer et je l'embrasse comme il y a vingt-cinq ans j'ai embrassé Colette.

Lorsque je lui rends ses lèvres, elle me regarde toute attendrie. Elle sait que je l'ai embrassé en pensant à Colette.

— C'est donc Colette qui t'a appris à embrasser. Tu as eu un excellent professeur, mais je crois que les cours pratiques ne se sont pas limités aux petits bisous et que vous avez exploré d'autres chemins.

— Ça aurait sans doute été le cas si le soleil n'avait pas commencé à décliner. On a dû courir pour ne pas être en retard à la maison. C'est le lendemain que s'est passé notre première fois.

— C'est toi qui as pris l'initiative ?

— Non ! On était en train de s'embrasser et lorsque j'ai posé ma main sur ses seins elle m'a demandé :

— « Est-ce que tu veux bien qu'on se marie ? »

Surpris, j'ai répondu :

— « Mais on est trop jeunes ! »

Elle s'est assise, m'a regardé et m'a pris les mains.

Elle m'a dit :

— « Bien sûr ! Mais on peut se marier “de parole” et après quand on sera grands on se mariera “pour de vrai”. Mais pour faire un mariage “de parole”, il faut qu'on donne sa parole de se marier “pour de vrai” et après on nique pour faire comme un vrai mariage. C'est ma copine qui me l'a dit. Tu veux bien niquer avec moi ? »

Natalie écarquille les yeux. Elle m'embrasse les mains. Ses yeux sont un peu humides. Elle est très émue.

— Tant d'amour et tant d'innocence. Mon Dieu ! C'est merveilleux, on se croirait au matin du monde. Deux enfants qui découvrent l'amour. C'est à ça que devait ressembler le Jardin d'Éden.

Elle rajoute, furieuse :

— Et sûrement pas à celui dont parlent ces foutus curés.

Je la serre contre moi.

— Moi je sais à quoi il ressemble. C'est à toi qu'il ressemble. Tu es mon paradis.

Notre baiser menace de devenir dévastateur. Natalie me repousse doucement.

— Si l'on continue, je ne connaîtrai jamais la suite.

La tête sur l'oreiller, nos visages à quelques centimètres, je poursuis.

— Elle a ajouté : « Tu sais, tous les mariés font ça parce que c'est meilleur que les bisous. »

En me demandant de la niquer pour que l'on soit mariés « de parole », elle me faisait simplement une déclaration d'amour. Il n'y avait aucune perversité dans cette demande qui aurait paru plus que crue aux oreilles d'un adulte. Nous étions des enfants et ne connaissions pas d'autre mot pour désigner la chose. On s'aimait beaucoup et nous croyions qu'après nous serions toujours ensemble. Il y avait cependant un point sur lequel sa copine avait beaucoup insisté. Il ne fallait pas le faire par-devant. Sinon, si le garçon avait de la semence, elle risquait d'avoir un bébé.

Elle m'a dit qu'on allait donc le faire par-derrière. Il ne fallait surtout pas que j'entre par devant.

Elle a enlevé sa jupe et sa culotte. Ce n'était pas très glamour, ni érotique... mais je ne savais pas non plus ce que ces mots voulaient dire. En tout cas, c'était la première fois que je voyais un sexe de fille et lorsqu'elle m'a aidé à enlever mon pantalon et mon slip, on s'est regardés l'un l'autre tout étonnés de découvrir ce que ni l'un ni l'autre n'avaient jamais vu.

On a été surpris. Je me souviens, nous n'avions presque aucun poil, juste un premier duvet.

C'est elle qui la première a avancé sa main et lorsqu'elle m'a touché, je suis devenu tout dur.

Elle m'a dit : « Tu as vu, tu as deux boules. Ça fait pas mal quand je les touche comme ça ? »

Je lui ai répondu qu'au contraire ça faisait du bien et je l'ai touchée à mon tour. Elle a guidé ma main et m'a montré comment il

fallait faire.

Natalie m'écoute presque religieusement. Elle a mis ses deux mains sur sa bouche. Ses yeux brillent, son regard est si doux. Elle est très émue. Puis elle avance ses mains en coupe et prend mon visage qu'elle caresse doucement entre ses doigts.

— Je n'ai même pas besoin de fermer les yeux pour vous imaginer. Je vous vois... vous êtes si beaux !

J'ai la gorge serrée par l'émotion du souvenir.

— Et toi tu es si belle et je t'aime tant.

Je continue mon récit.

— Elle s'est tournée et m'a présenté ses fesses : « Mets-la-moi... en haut... pas en bas ! ». Elle m'a guidé et c'est entré tout seul. Il faut dire aussi que je n'avais pas terminé ma croissance, et ce à tous les niveaux.

Petit rire de Natalie dont la main vérifie que j'ai grandi depuis.

— Tu devais être si mignon

— Je ne sais pas si j'étais mignon, mais ce que je sais, c'est que si tu insistes, je vais avoir du mal à continuer.

La main de Natalie se retire précipitamment. Elle a de toute évidence très envie d'entendre la suite. Je reprends donc.

— Je n'avais jamais fait ça, mais quand je suis entré, la sensation a été si agréable que d'instinct mes reins se sont mis tous seuls en mouvement. Ça n'a pas duré très longtemps. Je crois que je n'aurais plus jamais voulu ressortir tellement c'était bon.

Sourire attendri de Natalie.

Encore tout imprégné de mes souvenirs, je marque une pause. C'est une petite tape de Nat sur mon anatomie qui me ramène au présent.

— On dirait qu'elle te fait encore de l'effet.

Confus, je constate que je suis pour le moins indécent.

— Euh... désolé ! Ce n'est pas contrôlable.

Natalie rit de bon cœur.

— Ne sois pas désolé, tu es très beau et... c'est une très jolie première fois.

Mon demi-sourire l'intrigue.

— Quoi ! Tu ne l'as pas vécu comme ça ?

— Si ! Sauf que ce n'était pas fini.

Regard étonné de Natalie.

— Vous avez recommencé !

— Oui, mais cette fois, c'était plus facile et ça a duré plus longtemps. Je me rappelle qu'elle gémissait et que j'ai eu peur de lui faire mal. Elle m'a dit : « Ne t'arrête pas ». Après, on s'est rhabillés et l'on est restés l'un contre l'autre, on s'est embrassés longtemps et elle m'a dit : « Maintenant, tu es mon mari "de parole" et je suis ta femme "de parole". Quand on sera grands, on pourra se marier "pour de vrai" et là tu pourras me niquer par-devant pour qu'on puisse avoir plein de bébés ».

Six mois après, elle est partie avec ses parents. Toute la famille est rentrée en France et je ne l'ai plus jamais revue. Mais pendant ces six mois, on s'est retrouvés toutes les semaines et chaque jour pendant les vacances et chaque fois on a refait l'amour et chaque fois ça a été le même éblouissement.

Aujourd'hui, elle est sans doute mariée et tout comme moi a des enfants, mais je ne sais pas si elle a la chance de pouvoir raconter cette histoire à son mari comme je peux le faire avec toi.

Je me tais. Natalie a les larmes aux yeux. Elle est si sensible qu'elle a vécu chaque seconde de mon récit... de mon histoire avec Colette l'amoureuse de mes quinze ans.

J'embrasse doucement ses paupières. Elle dit :

— C'est une merveilleuse histoire. Garde-la toujours précieusement au fond de ton cœur.

Un regard à la pendulette sur le chevet.

— Mon Dieu ! Il est tard, il faut que nous dormions sinon c'est la panne d'oreiller demain matin.

Mais au lieu d'éteindre la lumière et de venir se blottir contre moi, elle saute du lit et s'agenouille, les mains jointes devant son visage. Elle prie.

— *A Thiarna Dia, go raibh maith agat as do chairdeas. Go raibh maith agat as do ghrásta. Beannaigh Colette agus John agus a ngrá. Amen*

Un rapide signe de croix sur sa poitrine nue. Elle remonte dans le lit et tend la main vers la lampe. D'un geste, j'intercepte son poignet.

Ébahi, je demande :

— Nat ! Qu'est-ce que tu viens de faire ?

— Juste une prière pour Colette et pour toi.

— Peux-tu me la traduire ?

Elle éteint la lumière, vient se blottir contre moi et murmure à mon oreille :

— J'ai dit à peu près ceci : « Seigneur mon Dieu, merci pour vos bienfaits. Merci pour votre grâce. Bénissez Colette et John et leur amour. Amen. »

Elle m'embrasse tendrement, se retourne, plaque ses fesses contre mon ventre.

— Est-ce que tu peux venir en moi ? Je voudrais m'endormir comme ça.

Comme Colette vingt-cinq ans plus tôt, j'entre en elle, mais impossible de nous endormir. C'est elle qui bouge la première et... je ne résiste pas.

*

À l'exception de la soirée chez Astier, la journée du lendemain est identique à la précédente sauf qu'après la répétition des « Sugar » Natalie m'annonce qu'elle sera coincée avec François et Sylvie une partie de la soirée sur des calculs délicats. Avec une grimace désolée, elle me prévient de ne pas l'attendre. Ils se feront livrer des sandwiches par le Club. Je leur laisse donc le Patrol et me fais déposer par Bertrand non sans passer au Club récupérer un en-cas pour mon dîner.

Mon casse-croûte vite expédié, je m'attarde un moment sous la douche. Un T-shirt, un jeans. Un disque de musique country est resté sur le changeur. Je sélectionne le mode « Repeat » et m'allonge sur le canapé du séjour bercé par le son triste d'une guitare et une voix grave qui chante le mal du pays d'un cow-boy solitaire.

J'aurais pu, j'aurais voulu rester avec Nat, mais j'ai craint de la distraire dans son travail et d'attirer inutilement l'attention sur nous. Je l'imagine penchée sur ses cartes, mettant en équations les relevés de la matinée pour les distribuer à Sylvie et François en se réservant

les calculs les plus complexes. Aux images de mon imagination viennent se superposer des flashes de notre séjour à Miami. Je revois Natalie nue sur la plage, s'étirant superbe et dorée dans le soleil couchant. Puis les images défilent rapidement, se télescopent de façon incohérente. Il me semble avoir un début d'érection lorsque je m'endors.

Un frôlement dans mes cheveux, je sursaute et Natalie pousse un petit cri.

— Pardon, j'aurais dû te laisser dormir.

Je dois écarquiller les yeux comme un hibou.

— Non... non ! Tu as bien fait. Quelle heure est-il ?

— Vingt-deux heures trente. Ça a été plus rapide que je ne le pensais. Avec François et Sylvie, on fait une sacrée bonne équipe, mais c'est grâce à Sylvie qu'on s'en est sortis si vite. Elle est sacrément douée. On peut se demander ce qu'une fille de son niveau fait comme chef de labo dans une sucrerie du fin fond de l'Afrique.

Je suis moi-même un peu surpris.

— Je savais qu'elle était brillante, mais à ce point !

Natalie s'exclame :

— À un point tel que François et moi étions partis sur un raisonnement qui conduisait à une impasse. Elle a immédiatement détecté le problème et l'a résolu en moins d'un quart d'heure.

Elle se gratte la tête... pensive.

— En tout cas, je sais une chose, c'est que la NASA donnerait n'importe quoi pour récupérer une mathématicienne de ce niveau. Je suis certaine qu'elle devrait pouvoir y gagner dix fois ce que le CNRS lui propose. Je le lui ai dit, mais elle s'est contentée de sourire en me remerciant. Elle m'a répondu qu'elle préférerait vivre dans la région de son enfance avec l'amour de sa vie.

Elle se penche pour m'embrasser.

— Comme je la comprends.

Puis met le nez dans mes cheveux.

— Mmmm... tu sens bon. Je file me doucher.

Une caresse sur ma joue et elle disparaît tandis que je me lève pour nous préparer un rooibos.

La créature de rêve qui réapparaît une demi-heure plus tard est

drapée dans le peignoir de satin bleu qu'elle portait le lendemain de notre folle nuit avec Gabriel. Chaussée de mules assorties, ses longs cheveux d'or ramenés sur son épaule gauche, elle avance au rythme de la musique rock-country qui tourne en boucle sur le changeur. Elle a dégainé son sourire à fossettes et sa moue ravageuse manque me faire lâcher la théière que j'étais en train de préparer.

Elle ne dit pas un mot, ne me quitte pas des yeux et va s'asseoir sur le canapé ramenant ses jambes sous elle dans un geste qui découvre ses genoux et la naissance de ses cuisses. Elle sait qu'elle tient mon cœur dans sa main, son sourire et ses yeux se font très doux. J'en sens la caresse. Je frissonne. Elle n'a ni besoin de me toucher ni de me parler pour qu'instantanément nous soyons en harmonie, dans la même vibration.

Je m'assieds près d'elle, son parfum m'enveloppe et je ne sais par quel miracle j'arrive à la servir sans trembler, sans mettre une goutte de rooibos à côté de la tasse.

Nous buvons à petites gorgées, lentement, nous mangeant déjà des yeux.

Lorsqu'elle repose sa tasse, se lève, et qu'avec une infinie lenteur ses longs doigts dénouent doucement le satin de sa ceinture, je reste immobile, figé dans l'attente de la foudre qui va me frapper.

Un pas, puis deux, le peignoir s'ouvre lentement et se déploie tel des ailes. Des ailes qui se ferment sur moi et m'enveloppent tout entier lorsqu'elle m'escalade et s'assied sur mes cuisses. Les dernières choses dont j'ai conscience avant de sombrer dans l'océan de ses caresses sont ses deux seins nus à quelques centimètres de mes lèvres.

De longs, très longs moments après, nue dans mes bras, elle ne gémit plus, elle ronronne. Elle s'est couchée doucement sur ma poitrine posant la tête au creux de mon épaule. Je ne sais combien de temps nous allons rester ainsi encore unis l'un à l'autre, sans dire un mot, n'écoutant que le battement de nos cœurs et nos respirations qui lentement s'apaisent. Dans la semi-torpeur où je baigne, j'arrive encore à me souvenir qu'elle m'avait prévenue. Les mathématiques sont pour elle un puissant aphrodisiaque. Il faudra que je le lui confirme.

Je crois qu'elle a autant de mal que moi à renouer avec la gravité terrestre, mais sa position dominante lui donnant l'avantage, elle est la première à bouger. Alors que je pèse encore des tonnes, toute légèreté retrouvée, elle me donne un petit bisou, se lève prestement et me tend la main.

— Allez viens ! Tu ne vas pas dormir ici.

Un à un, je parviens à mettre les pieds par terre. J'ai manifestement un peu de mal à retrouver mes marques. Elle s'apprêtait à remettre son peignoir, mais après un regard malicieux, elle se ravise et le vêtement à la main, se retourne et s'éloigne vers la chambre d'une démarche « très étudiée ». Pour le coup, je me sens totalement « reboosté ». Éteignant le changeur au passage et raflant mes vêtements qui jonchent le sol autour du canapé, je lui emboîte le pas.

Elle ne se retourne pas et lance par-dessus son épaule :

— Il faut bien que mes pulsions exhibitionnistes servent à quelque chose. Je savais que ça allait te remettre sur pied.

— Je te le confirme, tes fesses sont magnifiques.

Nous arrivons dans la chambre. Je dépose mes vêtements sur un fauteuil et demande :

— Te souviens-tu à quand remontent ces pulsions ?

Elle file dans la douche avec un petit rire.

— Au lycée, la plupart des garçons m'appelaient « *Tease*⁴⁰ » parce que je m'arrangeais pour que ma jupe remonte quand j'étais assise ou pour que le premier bouton de mon corsage soit défait. Ils se plaignaient que je les allume sans même leur accorder le moindre baiser.

Je la rejoins et mets autant de soin à sa toilette qu'elle à la mienne. Je lui sèche le dos.

— De ce que j'ai pu en juger, ces pulsions n'ont pas disparu avec les années.

C'est à son tour de me frotter le dos.

— En fait, comme la majorité des femmes, j'adore que l'on me regarde, mais ça, c'est de la simple coquetterie. Ce n'est qu'à partir du moment où c'est sexuel que ça devient de l'exhibitionnisme.

40 Allumeuse

Je la prends par la main et l'entraîne vers le lit.

— C'est parce que tu as un corps magnifique et que tu peux tout montrer. Peu de femmes oseraient les maillots que je t'ai vu porter à Miami.

Elle se glisse sous les draps.

— Merci pour le compliment. Je sais que je suis mieux faite que d'autres, mais encore une fois, ça ce n'est que de la simple coquetterie.

Je caresse ses hanches, sa peau est si douce.

— À quel moment cela devient-il sexuel pour toi ?

Elle suit du bout des doigts le contour de mes lèvres.

— Lorsque j'ai envie que l'on regarde mon sexe. Ce qui en général est déclenché par une période d'abstinence ou une situation particulière. À bien y réfléchir d'ailleurs, l'une entraîne automatiquement l'autre.

— Qu'appelles-tu une « situation particulière » ?

Le doigt qui suivait le contour de mes lèvres suit maintenant celui de ma barbe.

— J'ai des dizaines d'exemples, mais pour n'en citer qu'un, j'évoquerai celui du Blue Velvet. Lorsque j'étais « intéressée » par un homme, je m'arrangeais pour m'éclipser un instant et enlever mon string. Lorsque je le rejoignais, je m'asseyais de telle façon qu'il n'ait aucun doute sur le fait que je n'avais plus de culotte. Avec une mini jupe ou une mini robe, c'était absolument imparable. En général, moins de cinq minutes après, nous passions le rideau bleu. Ça, c'est de l'exhibitionnisme.

Ma main passe de ses hanches à ses seins.

— Et tu as reproduit ce scénario avec Mike !

Ses yeux s'agrandissent, le bleu de ses iris pétille de mille paillettes.

— Non ! Pas exactement... cette fois-là... et je m'en souviens très bien, j'avais déjà enlevé mon string dans la limousine et l'avais mis dans ma pochette avant d'aller m'installer au bar. Tu comprends ! J'étais vraiment en manque. Un planning professionnel délirant pendant un mois avant mon départ pour préparer ma mission. Des soirées entières le nez dans mes dossiers et donc une longue... trop

longue abstinence. J'étais plus que survoltée et il fallait à tout prix que je consomme. J'étais tellement en manque que j'ai sauté sur le premier homme avec qui j'ai engagé la conversation. Ça aurait vraiment pu être n'importe qui. J'ai eu de la chance... c'était Mike... un homme séduisant et cultivé.

Je m'attendais à son sourire « spécial fossettes »... la moue est d'autant plus inattendue. Je demande :

— Un regret ?

Regard en coin mi-ange, mi-démon.

— Oui... et tu sais bien lequel. Je repense à ce qui s'est passé quand je suis retournée voir Mike. Je suis certaine que si tu étais resté au bar au lieu de retourner à la voiture, la suite aurait été très différente ?

Puis sourcils froncés, sur un ton péremptoire :

— Mais ce n'est que partie remise.

Elle a comme une hésitation.

— Enfin... j'espère qu'il acceptera mon invitation.

Sa voix s'est cassée sur les derniers mots. Elle a du mal à poursuivre.

— Mon Dieu ! N'importe qui m'entendrait, me prendrait pour une malade. Les gens « normaux » ne comprendraient pas comment je peux parler comme ça d'un autre homme alors que je suis dans les bras de celui que j'aime comme une folle.

Ma main abandonne ses seins pour caresser son ventre et entamer une incursion plus indiscreète.

— C'est toi même qui m'as expliqué que ça s'appelait « La compersion ». En fait, ce n'est pas seulement toi, c'est nous deux qui en avons envie.

Elle se fait « toute chatte ». Je crois bien qu'elle ronronne. Puis sans transition, avec un regard de braise :

— Je me demande ce qui serait préférable... un très bon restaurant et ensuite improviser... en fonction du ressenti ou...

Comme pour mieux réfléchir, elle appuie l'extrémité de son index sur le bout de son nez, ce qui est censé lui donner l'air sérieux.

— Oui... ou alors, organiser un dîner au Saphir. La table y est excellente, on peut y danser et... nous serions sur place pour une

suite éventuelle.

À décrypter le ton de sa voix qu'elle a une façon très particulière de moduler lorsqu'elle entre en « phase éruptive » et malgré ses mimiques qu'elle voudrait innocentes, je sais qu'elle a autre chose derrière la tête.

Je n'ai guère à attendre... elle se mordille les lèvres et...

— Tout compte fait, je crois avoir une bien meilleure idée. Un apéritif dînatoire... au champagne... à la maison. Qu'en penses-tu ? À la maison... ce serait quand même plus intime... Non ?

À suivre : Livre 3

FIN

Merci pour votre lecture.

Vous pouvez maintenant :

- [Donner votre avis à propos de cette œuvre](#)
- [Découvrir d'autres œuvres du même auteur](#)
- [Découvrir d'autres oeuvres dans notre catalogue « Romans »](#)

Ou tout simplement nous rendre visite :

www.atramenta.net

Suivez-nous sur Facebook :

<https://www.facebook.com/atramenta.net>